

23/11/39

LES DRAMES DE LA VIE

LE FILS

I

L'INTRIGUE

PRINCIPAUX OUVRAGES

D'ÉMILE RICHEBOURG

La Dame voilée, 1 vol. in-18, 6e édition	3 fr.
L'Enfant du Faubourg, 2 vol. in-18, 4e édit.	6 —
La Fille maudite, 2 vol, in-18, 8e édit.	6 —
Les deux Berceaux, 2 vol, in-18, 4e édit.	6 —
Andréa la Charmeuse, 2 vol. in-18, 5e édit	6 —
Un Calvaire, 1 vol. in-18, 2e édit.	3 —
La Nonne amoureuse, 1 vol. in-18, 5e édit	3 —
Deux Mères, 2 vol. in-18, 6e édit	6 —
Le Fils, 2 vol. in-18, 6e édit	6 —
L'Idiote, 3 vol. in-18, 4e édit.	9 —
Jean Loup, 3 vol. in-18, 5e édit.	9 —
La Petite Mionne, 3 vol. in-18, 5e édit.	9 —
Les Millions de M. Joramie, 3 vol. 4e édit.	9 —
Le Mari, 3 vol. 3e édit.	9 —
La Grand Mère, 3 vol. 4e édit.	9 —
Les Amoureuses de Paris, 2 vol. de la Bibliothèque nouvelle, à 1 fr., 11e édit..	2 —
Histoire d'un Avare, d'un enfant et d'un chien, 1 vol. de la Bibliothèque nouvelle	1 —
Quarante mille francs de Dot, 1 vol	1 —
La Belle Tiennette, 1 vol.	1 —

Les Soirées Amusantes, Lectures des Familles

Collection de 12 vol. in-32 comprenant :

Contes d'hiver, 3 vol. in-32	2 fr.	25
Contes du Printemps, 3 vol. in-32	2	25
Contes d'Été, 3 vol. in-32	2	25
Contes d'Automne, 3 vol. in-32	2	25

Chaque volume de la Collection se vend séparément 75 c.

Emile Colin. — Imprimerie de Lagny.

LES DRAMES DE LA VIE

LE FILS

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

I

L'INTRIGUE

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS

1889



LE FILS[1]

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

I

AU BOIS DE VINCENNES

Un matin du mois d'août 1873, une voiture de place, qui venait de l'intérieur de Paris, s'arrêta à la porte de Vincennes, devant la grille de l'octroi. Deux hommes mirent pied à terre. L'un d'eux dit au cocher :

— Nous avons quelqu'un à voir à Vincennes, vous allez nous attendre ici.

Le cocher jeta un regard soupçonneux sur les deux individus et fit une grimace significative.

— C'est que, dit-il en regardant sa montre, il est six heures.

— Eh bien ?

— Il faut que je sois à sept heures rue Montmartre.

— Vous n'y serez pas, voilà tout, répliqua l'homme d'un ton rude.

Ces paroles augmentèrent encore la défiance du cocher.

1. L'épisode qui précède le *Fils* a pour titre *Deux Mères*.

— J'y serai certainement, dit-il.

Et sautant à bas de son siège :

— Vous ne m'avez pas pris à l'heure, reprit-il, vous allez me payer ma course tout de suite.

L'homme eut un regard de colère; mais son compagnon s'empressa d'intervenir.

— Nous n'avons pas de temps à perdre à discuter, dit-il; les voitures ne sont pas rares, nous en trouverons une autre.

Et il mit dans la main du cocher le prix de sa course.

Celui-ci remonta sur son siège en grommelant, pendant que les deux hommes sortaient de Paris.

Le ciel était sans nuages. Le soleil se montrait au-dessus des plus hautes maisons qui bordent la large avenue pleine déjà du bruit des camions, des voitures de blanchisseuses et de maraîchers revenant des halles.

Les boutiques de marchands de vins étaient ouvertes. Devant les comptoirs d'étain les ouvriers se faisaient servir le canon de vin blanc ou le petit verre d'eau-de-vie avant de se rendre à leur travail. Des femmes, des jeunes filles, portant le panier contenant leur déjeuner, descendaient vers Paris d'un pas alerte et pressé.

L'air matinal était encore imprégné de l'odeur du bois. Des flots de lumière inondaient la chaussée. Les vitres des fenêtres étincelaient, piquées par les rayons obliques du soleil qui, plus loin, semblait poser une couronne d'or sur la tête du vieux donjon, sombre et énorme masse de pierre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir du passé.

Les deux hommes dont nous venons de parler se dirigeaient rapidement vers l'entrée du bois de Vincennes. Ils marchaient côte à côte sans échanger une parole. Chacun d'eux paraissait avoir ses préoccupations ou ses

pensées intimes. Ils portaient l'un et l'autre une blouse de toile blanche toute neuve et étaient coiffés d'une casquette noire de drap léger. On aurait pu les prendre pour deux ouvriers se donnant un jour de flânerie; mais, à leur air et surtout à leurs mains fines et blanches, il eût été facile de reconnaître qu'ils n'appartenaient à aucune des nombreuses classes de travailleurs.

Sans aucun doute, ces deux hommes avaient pris le costume de l'ouvrier afin de ne pas attirer l'attention. La blouse et la casquette étaient une sorte de déguisement.

Ils n'étaient plus jeunes : le plus âgé devait avoir passé la cinquantaine, l'autre ne paraissait avoir que trois ou quatre ans de moins que son compagnon. Était-ce par privilège de l'âge, le premier semblait avoir une certaine autorité sur le second. L'attitude de celui-ci était humble sous le regard fier et hautain de l'autre. Évidemment la volonté de son compagnon dominait la sienne et il reconnaissait sa supériorité.

Ils portaient toute leur barbe et tous deux avaient le haut de la tête dénudé. Le plus âgé avait la barbe et les cheveux blancs; les cheveux de l'autre étaient encore d'un beau noir, mais sa barbe commençait à grisonner. Les deux fronts étaient sillonnés de rides profondes et les deux visages affreusement ravagés. Ces deux hommes avaient dû passer par de rudes épreuves, devaient avoir eu de grands chagrins ou de grandes passions. Ceux-là et celles-ci devancent l'œuvre des années. A quoi devaient-ils leur précoce vieillesse? Était-ce la marque d'une vie tourmentée par le malheur immérité, l'amertume des déceptions, des regrets ou un stigmate de honte?

Quel était le passé de ces deux hommes? A n'en pas douter, leur existence avait été traversée par quelque

chose de terrible. Étaient-ils victimes de la fatalité? Étaient-ils des innocents ou des coupables, des vaincus ou des révoltés?

Ils entrèrent dans le bois de Vincennes.

Les rayons du soleil se glissaient à travers les branches, s'enfonçaient sous des arceaux de verdure, creusant le taillis de longues raies lumineuses. Réveillés et mis en joie par l'annonce d'une belle journée, les oiseaux chantaient et les insectes bourdonnaient, ayant pour accompagnement le chuchotement de la brise dans les feuilles.

Les deux hommes continuaient à garder le silence. Cependant, certains mouvements brusques du plus âgé trahissaient son agitation ou son impatience.

Ils arrivèrent derrière le fort. Là, ils s'arrêtèrent : à leur gauche, au-dessus du fossé où fut fusillé le jeune duc d'Enghien, se dressait le donjon, bastille désarmée, prison vide, monstre aux dents brisées, qui reste vivant, debout sur le passé mort. A droite s'étendait le champ de manœuvre auquel on a donné le nom de Polygone. Les soldats de la garnison de Vincennes étaient à l'exercice. Les plus jeunes, des conscrits réunis par pelotons et commandés par des sous-officiers, apprenaient à porter et à manier le fusil, à se tourner à droite ou à gauche, à marcher et à se tenir dans les rangs.

Mais les deux hommes en blouse blanche n'étaient pas venus de Paris à Vincennes pour voir manœuvrer des soldats.

— Maintenant, de quel côté nous dirigeons-nous? demanda le plus âgé après avoir jeté autour de lui un regard rapide.

L'autre ne répondit pas; mais après s'être orienté il allongea le bras, et la direction de sa main traça une diagonale sur le Polygone. Ils marchèrent vers le point

indiqué. Quand ils furent à une trentaine de pas des derniers soldats, le plus âgé reprit la parole.

— Ainsi, dit-il, tu es bien sûr de retrouver l'endroit où tu l'as caché?

— Oui, car je ne suppose pas que, depuis treize ans, on ait abattu les gros arbres du bois. On n'a pas creusé partout des lacs et des rivières.

— Enfin, nous verrons tout à l'heure si tu ne comptes pas trop sur ta mémoire. En attendant, tu me ferais plaisir en me disant quelle était ton idée lorsque tu as enterré le coffret au pied d'un arbre.

— Tu n'avais pas cru devoir me dire ce qu'il contenait, mais j'ai deviné qu'il renfermait des papiers importants.

— Ah!

— Naturellement, j'ai pensé que ces papiers pouvaient te servir et qu'il était utile de les conserver; car, si j'en juge par ce que tu as fait autrefois pour les posséder, ils ont pour toi une très grande-valeur.

— Ils avaient alors une valeur qu'ils n'ont plus aujourd'hui; mais n'importe, ils peuvent encore nous être utiles.

— J'ai donc eu une bonne idée?

— Excellente, car on ne peut pas savoir...

Il n'acheva pas sa phrase. Un sourire amer crispa ses lèvres.

— Avant d'enfouir le coffret, est-ce que tu ne l'as pas ouvert? demanda-t-il.

— Je n'ai pas eu la curiosité de voir ce qu'il contient; et, l'aurais-je eue, le temps me manquait pour la satisfaire. Un détail que tu ignores peut-être : le coffret est de cuivre et le couvercle a été soudé.

— Oui, je sais cela.

— Je te le répète et tu peux me croire, je n'ai eu qu'une seule pensée : cacher le coffret. Pour cela j'avais une double raison. N'était-ce pas le meilleur moyen de le soustraire à toutes les recherches, de le conserver pour te le remettre un jour et de me débarrasser en même temps d'un objet fort compromettant ? Je sentais le péril, j'avais le pressentiment de ce qui m'attendait. En effet, trois jours plus tard, j'étais pincé par la police.

— Oui, tu as été bien inspiré en cachant le coffret, s'il eût été saisi en ta possession, l'affaire du château de Coulange était découverte et tu attrapais dix ou quinze ans de travaux forcés au lieu d'en être quitte pour cinq ans de prison. Allons, tu as été intelligent et adroit. Je ne veux pas te laisser ignorer que si le coffret était tombé entre les mains de la justice, les conséquences eussent été terribles. Si le secret qu'il renferme eût été révélé alors, il ne pourrait plus nous servir ; c'est ce secret, gardé depuis plus de vingt ans, qui fait encore aujourd'hui notre force, tout en restant un danger pour moi.

— Pour toi et pour d'autres.

— Hein, que veux-tu dire?

— Que d'autres personnes ont intérêt à garder ce secret.

— Mais tu sais donc?...

— Je sais que la marquise de Coulange donnerait beaucoup, peut-être une fortune, pour rentrer en possession de son coffret et des papiers qu'il contient.

— Comment sais-tu cela?

— Je vais te l'apprendre. Je ne t'ai pas encore parlé d'une visite que j'ai reçue pendant que j'étais détenu à Mazas...

— Va, je t'écoute.

— Un jour, un homme vint me trouver pour me réclamer le coffret.

— Quel était cet homme?

— Je l'ignore, car il n'a pas jugé nécessaire de me faire connaître son nom et sa qualité. Mais je compris facilement qu'il était envoyé par la marquise de Coulange. Il savait ce qui s'était passé au château de Coulange; il me montra même un poignard que je reconnus aussitôt; c'était le mien. Tu me l'avais pris des mains, et l'homme inconnu m'apprit que tu avais voulu t'en servir pour assassiner la marquise, ta sœur.

— Si tu rencontrais cet homme, le reconnaîtrais-tu?

— Je ne sais pas, car comme nous il a dû vieillir. Mais la physionomie qu'il avait alors est restée dans ma mémoire. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, se tenant droit et raide sur ses longues jambes un peu grêles; il avait l'air sévère, le visage long et pâle, le nez gros, le front large, le regard vif et perçant, d'épais sourcils noirs très-rapprochés et de longues moustaches taillées en brosse.

— Cela suffit, dit l'autre, le portrait est frappant, je reconnais le personnage.

Il prononça tout bas ce nom : Morlot.

— Tu ne t'es pas trompé, reprit-il à haute voix, cet homme était bien envoyé par la marquise pour te réclamer le coffret.

— Or je me suis dit avec raison qu'il fallait que la marquise de Coulange tînt beaucoup à rentrer en possession de son coffret ou plutôt de ses papiers, puisqu'elle n'hésitait pas, pour les retrouver, à s'adresser à un pauvre diable qui, quelques jours plus tard, allait passer en cour d'assises.

— Oui, tu devais faire cette réflexion et probablement

plusieurs autres dont je n'ai pas à te demander compte. Qu'as-tu répondu à l'envoyé de la marquise?

— Tu penses bien que je n'ai pas été assez bête pour lui dire que j'avais enterré le coffret au pied d'un arbre dans le bois de Vincennes. Je lui ai répondu que, ne sachant qu'en faire et voulant m'en débarrasser, je l'avais jeté dans la Marne à un endroit que je lui indiquai.

— Et il a cru cela?

— Oui.

— En es-tu certain?

— Avec un peu d'adresse on fait passer facilement un mensonge pour une vérité.

— De sorte que l'individu est allé chercher le coffre dans la Marne.

— Nous pouvons le supposer.

— Et comme il a vainement fouillé le lit de la rivière et que, depuis, treize ans se sont écoulés, la marquise ne doit plus penser à ses papiers, qu'elle croit perdus.

Un éclair sillonna son regard et il eut un sourire singulier.

— Allons, reprit-il d'une voix creuse, tout est resté dans l'ombre, tout va bien...

Il s'arrêta brusquement, saisit les deux mains de son compagnon et, les serrant fièvreusement dans les siennes :

— Il y a treize ans, reprit-il sourdement, nous avons été vaincus, terrassés, désarmés... la fatalité était contre nous. Mais j'ai gardé ma force, c'est-à-dire ma haine, et je me trouve debout, prêt pour la vengeance.

— Et moi je suis là pour te suivre, te servir, t'obéir.

— C'est bien, nous aurons notre revanche. Rien ne nous empêchera d'aller droit au but. Il nous faut la richesse, des millions, le luxe éblouissant. Après avoir si

longtemps souffert, nous voulons des années de jouissances. Sans être moins audacieux, nous serons plus adroits, plus prudents. Cachés dans l'ombre, nous frapperons, et chacun de nos coups sera terrible.

Après ces paroles menaçantes, les deux hommes se regardèrent. De leurs yeux jaillissaient de fauves éclairs.

Le plus âgé de ces deux hommes se nommait Sosthène de Perny ; l'autre s'appelait Armand Des Grolles.

II

LE COFFRET OUVERT

Les deux hommes que nous venons de faire connaître, ayant traversé le Polygone, se trouvèrent à l'entrée d'une large et belle avenue, ombragée d'arbres séculaires.

— Nous approchons... dit Des Grolles à voix basse.

— Alors c'est dans cette partie du bois?

—Oui. Assurons-nous que nous sommes bien seuls, que nul ne peut nous voir.

— Je crois qu'à cette heure matinale nous n'avons pas à craindre d'être surpris; mais tu as raison, il est toujours utile de s'entourer de précautions.

Du regard ils fouillèrent les massifs à droite et à gauche. Ils ne virent rien de suspect. Ils restèrent un instant immobiles, allongeant le cou, tendant l'oreille. Ils n'entendirent que le chant des fauvettes, le bourdonnement des insectes et le bruissement des feuilles.

Complètement rassurés, ils avancèrent.

Tout en marchant, Des Grolles compta à gauche dix-neuf arbres. Il s'arrêta près du vingtième. Alors, prenant cet arbre comme marquant le sommet d'un angle droit, il s'enfonça sous bois, suivi de Sosthène.

Après avoir fait environ cinquante pas, sans dévier de la ligne perpendiculaire, Des Grolles s'arrêta de nouveau puis, ayant examiné le terrain, il fit encore deux pas en avant et se tourna vers Sosthène, en disant :

— C'est ici.

De Perny le regarda avec étonnement.

— Je suis persuadé que tu ne te trompes pas, mais comment peux-tu reconnaître l'endroit ?

— Autrefois, au collège, j'ai appris à faire des tracés géometriques, répondit Des Grolles en souriant. Tu vois ce chêne, je le reconnais à cette branche qui a été brisée il y a quinze ou vingt ans, par un vent de tempête ; maintenant, voilà un autre chêne également centenaire, De l'un à l'autre de ces arbres je tire une ligne droite dont je prends exactement le milieu, et je suis à la place où j'ai enterré le coffret.

Tout en parlant, Des Grolles avait tiré de dessous sa blouse un instrument qui y était caché. C'était une palette de fer, large et longue comme la main, une sorte de bêche, ayant un manche de bois de vingt-cinq à trente centimètres de longueur.

Les deux hommes se trouvaient au centre d'une clairière, entourés d'un épais rideau de verdure. Toujours prudent, Des Grolles plongea son regard dans toutes les directions, afin de s'assurer encore qu'il n'y avait que lui et son compagnon dans cette partie du bois.

— Rien à craindre ! murmura-t-il.

Il s'accroupit dans les hautes herbes et se mit à l'œuvre, Il eut bientôt creusé un trou d'une certaine profondeur.

Debout, immobile, les yeux ardents fixés sur le trou, Sosthène suivait avec anxiété le travail de Des Grolles.

— Eh bien, tu ne trouves rien? dit-il, ne pouvant modérer son impatience.

Sans répondre, Des Grolles continua à creuser la terre.

Soudain, un bruit sourd sortit du fond du trou. L'instrument venait de rencontrer un corps dur faisant résistance.

Des Grolles se redressa et regarda Sosthène d'un air triomphant.

Celui-ci avait entendu le choc de la bêche. Il se mit à genoux au bord du trou, les yeux étincelants. Des Grolles enleva encore une couche de terre, et l'objet qu'ils cherchaient, le coffret de cuivre, apparut à leurs yeux.

Avec ses mains, Sosthène acheva de le déterrer. Il le sortit du trou et le cacha sous sa blouse, en se relevant.

— Maintenant, dit-il, filons vite.

Et ils s'éloignèrent rapidement.

Vingt minutes plus tard ils étaient hors du bois. Ils passèrent la barrière sans éveiller l'attention des employés de l'octroi et ne tardèrent pas à arriver sur la place du Trône. Ils prirent une voiture et donnèrent l'ordre au cocher de les conduire rue de Clignancourt, devant le Château-Rouge. Là ils mirent pied à terre, payèrent le cocher et grimpèrent sur les hauteurs de Montmartre. Ils se trouvèrent bientôt dans une ruelle étroite, sombre et entièrement déserte, ouverte au milieu de jardins clos de palissades et de haies vives. Sosthène tira une clef de sa poche, ouvrit une petite porte et ils pénétrèrent dans un terrain couvert de broussailles parmi lesquelles végétaient quelques arbres fruitiers.

Au milieu de ce terrain, qui ne ressemblait plus à un jardin, s'élevait une chétive maisonnette aux murs noircis, crevassés, une mauvaise bicoque prête à tomber en ruine. L'intérieur répondait au dehors; c'était le même délabrement, la même vétusté. Il y avait au rez-de-chaussée une cuisine, une salle à manger et au-dessus deux chambres. Celles-ci étaient assez bien meublées; dans chacune il y avait un lit, une commode-toilette, deux chaises, un fauteuil, un guéridon et, sur la cheminée, une glace et une pendule. Le reste du mobilier acheté chez quelque bric-à-brac, ne valait pas cinquante francs.

C'est dans cette espèce de masure que Sosthène de Perny et Armand Des Grolles demeuraient depuis quelque temps.

Après avoir mis plus de quinze jours à chercher dans Montmartre, la Chapelle et les Batignolles un logement à leur convenance, ils avaient enfin découvert cette maison solitaire. Son aspect misérable et même sinistre ne les avait pas repoussés, au contraire, elle faisait parfaitement leur affaire et ils l'avaient choisie de préférence à toute autre.

Là, à l'extrémité de Paris, dans cet endroit perdu, ignoré, dans ce désert, ils étaient bien cachés. Ils n'avaient pas à redouter les regards curieux et indiscrets des voisins. Tranquillement et à loisir ils pouvaient méditer leurs projets ténébreux. Ils pouvaient aller et venir, changer de costume à volonté, sortir et rentrer à toute heure du jour et de la nuit sans crainte d'être remarqués, et recevoir qui bon leur semblait sans avoir peur d'attirer l'attention sur eux.

Ils étaient entrés dans la maison. Après avoir refermé la porte et poussé le verrou, Des Grolles s'empressa de

rejoindre de Perny dans sa chambre. Celui-ci avait posé le coffret sur le guéridon.

— Maintenant, dit Des Grolles, il faut l'ouvrir.

— Je pourrais m'en dispenser, répondit de Perny, car je sais ce qu'il contient. Mais comme il faut qu'il soit ouvert, que ce soit aujourd'hui ou un peu plus tard...

— Alors, ouvrons-le tout de suite, dit vivement Des Grolles, qui avait hâte de connaître entièrement le secret du coffret.

— Soit, fit de Perny. Mais c'est tout un travail, il faut que le couvercle soit dessoudé. Tu as ta bêche?

— La voilà.

— Elle va encore nous servir. Avant tout il nous faut du feu.

— Je comprends, dit Des Grolles.

Il sortit précipitamment de la chambre et revint au bout d'un instant apportant du bois et du charbon. Il alluma un grand feu dans la cheminée et le foyer fut bientôt rempli d'une braise ardente. Dans ce brasier ils firent rougir le fer de la bêche, dont ils se servirent pour faire fondre la soudure. L'opération réussit parfaitement. Toutefois, ils employèrent une bonne heure à cette besogne. Enfin, ils parvinrent à enlever le couvercle en faisant céder ses dernières attaches.

Des Grolles laissa échapper une exclamation et se pencha avidement sur le coffret, en écarquillant les yeux.

— Tu vois que je ne t'ai pas trompé, dit de Perny, ce sont des papiers.

Il tira du coffret un manuscrit à couverture bleue d'une cinquantaine de pages.

— Et cela, qu'est-ce donc que cela? s'écria des Grolles, laissant éclater sa surprise.

— Cela, répondit froidement de Perny, c'est le maillot d'un nouveau-né.

Des Grolles fit un mouvement brusque.

— Voici d'abord le petit bonnet, continua de Perny, en enlevant l'un après l'autre les objets qui se trouvaient dans le coffret; bien qu'il soit un peu froissé et fané, il n'en est pas moins fort coquet; regarde, si je ne me trompe pas, il est brodé à la main et garni de vraie dentelle. Ceci est la petite chemise. Maintenant voilà une bandelette de toile et une autre pièce de toile, qui ont servi à envelopper le poupon. Ceci est une petite couverture de laine tricotée à la main.

Il ne restait plus rien dans le coffret.

Des Grolles regardait les divers objets étalés sur la table.

— Eh bien, comprends-tu? lui dit de Perny.

— Oui, oui, je comprends, répondit Des Grolles. Ainsi, ce sont les langes de l'enfant?

— Ceux qu'il portait le jour où on l'a enlevé à sa mère.

— Pour lui donner le titre de comte et une immense fortune. A la bonne heure, en voilà un qui a eu de la chance !

De Perny grimaça un sourire.

— Tiens, tiens, reprit Des Grolles, la petite chemise est marquée d'un G et d'un L, les initiales de ses nom et prénom probablement.

— Ou du prénom et du nom de sa mère.

— C'est juste. Du reste, tu sais cela mieux que moi.

— Sur ce point je ne sais rien.

— Pourtant, tu as connu la mère.

— Je ne l'ai jamais vue et on m'a caché son nom. Je

sais seulement que c'était une jeune fille de dix-huit ans qui avait été séduite et abandonnée par son séducteur au moment de devenir mère. Chaque année, dans Paris, il y a des centaines de ces malheureuses. D'ailleurs je n'ai joué qu'un rôle très-effacé dans l'enlèvement de l'enfant.

— Alors tu ne sais pas ce que la mère est devenue ?

— Elle est morte, m'a-t-on dit, peu de temps après la naissance de son enfant.

— Ma foi, elle n'avait rien de mieux à faire.

Ces paroles furent suivies d'un moment de silence.

Sosthène replaçait les langes dans le coffret.

— Il y a encore une chose que je ne comprends pas très-bien, dit Des Grolles.

— Laquelle?

— Je me demande pourquoi la marquise de Coulange conservait si précieusement ce maillot au lieu de l'avoir fait disparaître dès le premier jour.

Un éclair traversa le regard de Sosthène.

— En quelques mots je vais te faire comprendre, répondit-il : c'est sans le consentement de la marquise, c'est malgré elle que celui qui est aujourd'hui le comte de Coulange a été introduit frauduleusement dans la maison du marquis de Coulange.

Des Grolles se frappa le front.

— Ah! maintenant, je devine tout, fit-il.

— Ou à peu près, rectifia de Perny. Du reste, continua-t-il, après avoir été mon complice il y a treize ans, nous sommes liés aujourd'hui par un pacte que la mort seule peut rompre; or, dans l'intérêt même de nos projets et du but que nous voulons atteindre, je ne dois rien te cacher, il faut que tu saches tout. Quand tu auras lu ce manuscrit, écrit entièrement de la main de la mar-

quise de Coulange, je n'aurai plus rien à t'apprendre. Alors tu sauras comment ma sœur m'a traité et avec quelle intention elle a écrit ces pages, qui étaient comme une épée de Damoclès suspendue sur ma tête. Alors tu comprendras quel intérêt j'avais à m'emparer du coffret. Il y a treize ans j'aurais détruit le manuscrit et fait disparaître ces langes. Aujourd'hui je conserve tout cela. Qu'en ferons-nous? Je n'en sais rien. Nous verrons plus tard. Notre associé et ami, José Basco, m'a soumis un plan que j'ai approuvé et que tu connaîtras bientôt. José n'est pas comme nous forcé de se cacher; depuis deux mois il s'est mis à l'œuvre, il travaille. Attendons les événements.

— Dois-je lire le manuscrit maintenant?

— José viendra ici aujourd'hui à deux heures, nous le lirons ensemble, répondit Sosthène.

— En ce cas, j'éteins le feu de ma curiosité; mais, en attendant, puis-je regarder?

— Tu le peux.

Des Grolles prit le manuscrit et tourna la couverture bleue. Sur la première page, en tête, il lut ces mots : « A mon mari. » — Plus bas, en grosses lettres : « Ceci est ma confession. » — Puis, au-dessous, en lettres plus petites : « Révélation du secret qui empoisonne ma vie ».

III

LES ASSOCIÉS

Le même jour, entre trois et quatre heures de l'après-midi, les trois associés, Armand Des Grolles, José Basco

et Sosthène de Perny étaient réunis dans la chambre de ce dernier.

José Basco pouvait avoir comme de Perny de cinquante a cinquante-deux ans. C'était un homme de haute taille, sec, au teint bronzé, au regard d'aigle, froid, compassé, à l'attitude sévère, parlant peu et ne riant jamais. Il avait la barbe noire et ses cheveux très-épais étaient également d'un beau noir luisant. Son visage et ses manières avaient une certaine distinction, ce qui lui permettait de se faire appeler comte de Rogas dans le monde interlope qu'il fréquentait. Il était né en Portugal, mais il n'avait plus de nationalité, ou plutôt, devenu cosmopolite par son existence nomade et aventureuse, le monde entier était sa patrie. Depuis vingt ans, il s'était montré un peu partout, à Paris, à Londres, à Rome, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, en Egypte, en Amérique et dans l'Inde. En un mot, José Basco était ce qu'on appelle un chevalier d'industrie.

Armand Des Grolles tenait encore dans ses mains le manuscrit de la marquise de Coulange dont il avait fait la lecture à haute voix.

Ce qu'il venait de lire était pour José Basco et lui une étrange révélation.

Toutefois, le manuscrit ne leur apprenait point les faits très-importants qui s'étaient accomplis après le départ de Sosthène pour l'Amérique.

Nous pouvons supposer que, renseigné par José Basco, le frère de la marquise savait un peu ce qui se passait dans la maison du marquis de Coulange; mais personne n'avait pu dire au Portugais que l'institutrice de Maximilienne, qu'on appelait madame Louise, n'était autre que la mère de l'enfant volé par Sosthène plus de vingt ans auparavant.

Les trois associés ignoraient également qu'en récompense des services qu'il avait rendus à la maison de Coulange, l'inspecteur de police Morlot était devenu le régisseur, l'intendant d'un des plus riches domaines du marquis.

A la lecture du manuscrit avait succédé un assez long silence.

José Basco avait écouté avec la plus grande attention, sans qu'aucun mouvement de son visage pût trahir ses impressions. Ce fut lui qui, le premier, prit la parole.

— Ce que Des Grolles vient de nous lire, dit-il, en s'adressant à Sosthène, est la relation très exacte des faits que vous m'avez racontés à New-York. Il y a en plus les réflexions et les appréciations plus ou moins justes de votre sœur, dont nous pourrons encore profiter. L'importance de ce document n'est pas discutable, il a une valeur énorme et nous en aurons certainement besoin un jour. Il faut donc le conserver précieusement ainsi que les autres objets qui sont dans le coffret.

— C'est bien mon intention, répondit Sosthène.

— Maintenant, reprit José, d'un ton légèrement ironique, je puis, si vous le désirez, vous donner des nouvelles de votre sœur et de votre beau-frère.

Le visage de Sosthène devint subitement très-sombre.

— Tous deux se portent à merveille, continua José. Le marquis, la marquise, le jeune comte de Coulange et mademoiselle Maximilienne, toute la famille, enfin, est actuellement au château de Coulange. La chasse ouvre dans quelques jours, le 1er septembre, et le marquis a déjà fait ses invitations. Pendant deux mois, il y aura, comme tous les ans, nombreuse réunion au château. Le marquis et le jeune comte Eugène sont, paraît-il, deux intrépides chasseurs. On dit aussi que le grand

gibier abonde dans les superbes chasses de M. le marquis. Mais vous devez savoir cela mieux que personne.

Je puis vous dire encore que le marquis et sa femme ne pensent pas plus à vous que si vous n'aviez jamais existé. Mademoiselle Maximilienne ignore absolument qu'elle a le bonheur d'avoir un oncle qui se nomme Sosthène.

Mademoiselle Maximilienne aura bientôt dix-huit ans; c'est une adorable jeune fille, le portrait vivant de sa mère lorsque le marquis l'a épousée. Mais la fille ressemble plus encore à la mère par l'esprit et le cœur que par les charmes extérieurs de sa personne.

Elle a la beauté correcte et pure, la grâce parfaite, la bonté intelligente, l'ingénuité ou la naïveté charmante, la sensibilité exquise. En elle tout est délicieux et suave comme l'idéal.

Un sourire intraduisible errait sur les lèvres de Sosthène.

José se tourna vers Des Grolles.

— Est-ce que vous aimez la chasse ? lui demanda-t-il.

— Autrefois c'était une de mes passions.

— Cela veut dire que vous étiez un chasseur terrible.

— Ne plaisantez pas, José, j'en valais un autre.

— Mais je ne plaisante pas du tout, je vous assure ; je suis enchanté de savoir que vous êtes un excellent tireur.

— Il y a des années que je n'ai pas tenu un fusil, je ne sais pas si j'aurais aujourd'hui le coup d'œil aussi rapide et aussi juste qu'autrefois. Quand j'étais chasseur, José, à cinquante ou soixante mètres je ne manquais jamais une pièce de gibier.

— C'est très-bien, ami Des Grolles; je vous le répète, je suis enchanté.

— Pourquoi cela ?

— Parce que étant, moi, un très-mauvais chasseur, nous serons sûrs de rapporter du gibier quand nous irons chasser ensemble, répondit José avec son flegme ordinaire.

Des Grolles le regarda avec surprise.

— Ah! çà, fit-il, est-ce que vous avez l'intention de vous faire inviter à quelque partie de chasse ?

— Peut-être. Mais nous reparlerons de cela un de ces jours.

— Il médite quelque chose de violent, pensa Sosthène.

Il reprit à haute voix :

— José, peut-on vous demander où nous en sommes?

— Comme je vous l'ai dit il y a quelques jours, mon plan est définitivement arrêté ; certains événements seuls pourraient me forcer à le modifier. Le plus difficile pour moi était le personnage à trouver. Aujourd'hui je le tiens. Sans qu'il s'en doute, je le suis pas à pas, je le guette, je l'observe, je l'étudie. Le gaillard en vaut la peine ; c'est un sujet rare qui jouera d'une façon merveilleuse le rôle que je lui destine. Ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il a fait, ce qu'il fait, je le sais. Je fouille partout, rien ne m'échappe. Je suis de plus en plus convaincu qu'il m'était impossible de trouver mieux. Je crois véritablement qu'il a été créé et mis au monde pour l'emploi. Il a toutes les qualités ou, si vous le préférez, tous les défauts désirables.

Ce n'est pas pour vous flatter, mon cher de Perny — nous n'avons pas de compliments à nous faire, — mais ce jeune homme aurait été votre élève qu'il ne serait pas plus accompli.

Sosthène reçut ce coup de boutoir sans sourciller.

— Comme toujours, continua José, la famille de Coulange rentrera à Paris à la fin d'octobre ou au commencement de novembre. D'ici là, j'aurai trouvé sans doute à occuper vos loisirs. Dans tous les cas, je prends mes dispositions pour que nous puissions nous mettre sérieusement à l'œuvre dès le mois de novembre. Alors mon Roméo sera complètement pris dans mes filets, et quinze jours me suffiront pour le préparer à entrer en scène.

— Ainsi, tout va bien, dit Sosthène.

— Du moment que je suis satisfait, vous pouvez l'être.

— Nous ne savons toujours point, Des Grolles et moi, ce que nous aurons à faire.

— Pour une bonne raison, parbleu ; je l'ignore moi-même. Est-ce que cela ne dépend pas des événements? Ah! je vous ai apporté de l'argent... Mes recommandations sont toujours les mêmes : dépensez le moins possible. Soyons prudents, très-prudents, soyons sages, très-sages.

Il posa sur la table deux rouleaux d'or.

— Vous n'avez pas à craindre que je fasse de folles dépenses, José, répliqua Sosthène avec aigreur, puisque vous m'avez interdit de me montrer sur les boulevards ou au foyer de l'Opéra, puisqu'il m'est défendu de revoir mes anciennes connaissances et de reparaître dans aucun salon, puisque je suis obligé de me cacher ici, dans ce quartier excentrique, comme un lépreux ou un pestiféré.

— Tout cela, mon cher, est une des nécessités de la situation ; si la marquise de Coulange apprenait que vous êtes revenu à Paris, le succès de notre entreprise serait sérieusement compromis.

— En attendant je sèche d'ennui, je meurs de consomp-

tion, et je me demande avec terreur si je ne suis pas condamné pendant un ou deux ans à cette existence de hibou ou de cloporte.

Le Portugais fit un effort qui amena sur ses lèvres un sourire railleur.

— Il faut être cela ou ne pas être, dit-il; qui veut la fin veut les moyens.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

— Sosthène de Perny, l'ancien viveur de Paris, le lion français de New-York, reparaîtra dans le monde, plus brillant que jamais, le jour du mariage de mademoiselle Maximilienne de Coulange.

IV

LES RENCONTRES

Nous savons comment, treize ans auparavant, Sosthène de Perny avait quitté la France.

En arrivant à New-York, avec la petite fortune qu'il avait dans son portefeuille, s'il eût voulu revenir au bien, se repentir et faire fructifier son capital par le travail, il avait la facilité de se créer une position indépendante et avouable. Il pouvait se relever, racheter son passé par une vie nouvelle, laborieuse et honnête, et peut-être mériter un jour le pardon de la marquise de Coulange.

Malheureusement, Sosthène de Perny était un pervers, un de ces monstres humains qui naissent avec le génie du mal; il n'existait plus rien de bon en lui, sa conscience était morte et il était incapable d'avoir seulement la pensée qu'il pouvait se réhabiliter. Il avait toujours été

l'esclave de ses passions, le vice s'était incarné en lui et il en portait la flétrissure. Si sa raison avait résisté à des excès de toutes sortes, il avait perdu complètement le sens moral. Le misérable était gangrené jusqu'à le moelle des os.

Il continua à New-York l'existence honteuse qu'il avait menée à Paris. Il trouva facilement des amis dignes de lui, des oisifs, viveurs débauchés de la pire espèce.

En Amérique comme en Europe, il y a le monde interlope composé de femmes galantes, d'aventuriers et de chevaliers d'industrie. Ce monde-là, Sosthène le connaissait. Il y fit son apparition avec éclat. Il apportait au milieu de ces déclassés de toutes les catégories et de toutes les nations l'élégance, les belles manières et le beau langage des salons parisiens. On l'accueillit avec joie, toutes les mains se tendirent vers lui. Le gentilhomme parisien était très-recherché, très-entouré, chacun voulait être son ami. Au bout d'un mois on ne l'appelait plus autrement que le lion français.

Sosthène de Perny se trouvait dans son milieu; il allait pouvoir se livrer à de nouveaux exploits.

Toujours avide de plaisirs, il n'en dédaignait aucun. Cependant il fréquentait de préférence les salons où l'on jouait. Les dollars sur le tapis vert l'attiraient. Joueur effréné, il passait la nuit volontiers les cartes à la main. Il jouait avec une assurance magnifique, grâce au talent qu'il avait acquis de ne perdre jamais ou seulement lorsqu'il le jugeait nécessaire, afin de ne point laisser soupçonner qu'il devait sa chance incroyable à l'adresse et à l'habileté avec lesquelles il faisait glisser les cartes entre ses doigts.

Il dépensait beaucoup; mais l'or qu'il gagnait ou plutôt qu'il volait au jeu entretenait son luxe, et ce n'est

qu'au bout de neuf ans qu'il eut entièrement dévoré ses deux cent mille francs. Un autre, à sa place, ayant la même existence, aurait été ruiné en moins de quatre années. C'est assez dire ce que le jeu, pratiqué comme il l'entendait, lui avait déjà rapporté.

Quand il n'eut plus rien à lui, il trouva le moyen de vivre tout à fait aux dépens d'autrui. Naturellement, le jeu était sa principale ressource. Mais il ne rencontrait pas tous les jours des joueurs riches et complaisants ; aussi eut-il à subir des fortunes diverses; il lui arriva plus d'une fois de chercher vainement un dollar dans ses poches vides. Alors il était obligé de recourir à de nouveaux expédients : le grec devenait escroc ou voleur, selon l'occasion.

Un soir, dans un de ces tripots où des fils de famille et même des hommes d'un âge mûr venaient perdre au jeu des sommes énormes, Sosthène de Perny se trouva tout à coup face à face avec José Basco.

En se reconnaissant, les deux hommes tressaillirent.

Ils s'étaient déjà rencontrés à Paris, une seule fois, dans le salon d'une femme du demi-monde où l'on jouait gros jeu. Là, Sosthène avait reconnu que José était son maître dans l'art de manier les cartes.

Le premier moment de surprise passé, un sourire effleura les lèvres de José Basco et il se décida à saluer Sosthène, qui n'hésita pas à lui rendre son salut.

Alors José passa son bras sous celui de Sosthène, et, l'entraînant à l'écart, dans un coin du salon, il lui dit

— Vous êtes Français, vous vous nommez Sosthène de Perny.

— Et vous, répliqua Sosthène, vous êtes Portugais, et vous vous faites appeler don José, comte de Rogas.

— Donc, nous nous connaissons.

— Parfaitement.

— Il me semble que nous n'avons aucune raison d'être ennemis.

— Aucune, je le reconnais.

— Eh bien, je vous offre mon amitié.

— Je l'accepte en échange de la mienne.

— Maintenant nous pouvons nous entendre.

— Les loups ne se mangent pas entre eux, répondit cyniquement Sosthène.

Ces paroles échangées, les deux grecs se serrèrent la main.

A partir de ce moment ils devinrent inséparables ; ils s'unirent pour ramasser sur les tapis verts l'or des joueurs naïfs et inexpérimentés et partagèrent fraternellement leur bonne et leur mauvaise fortune. Bientôt, ils purent se féliciter l'un et l'autre de s'être rencontrés.

L'amitié attire la confiance. José crut devoir raconter son histoire à Sosthène, et celui-ci lui fit connaître la sienne, voulant donner aussi à son nouvel ami une preuve de sa confiance.

Il ne lui cacha rien. Il lui apprit comment et pourquoi il avait été forcé de quitter la France et de se réfugier en Amérique où il se trouvait, en quelque sorte, dans un lieu d'exil.

Sans cesse il pensait à Paris, et bien souvent il avait eu l'intention de retourner en France. Mais toujours la crainte le retenait, car il aimait la liberté et ne tenait pas à avoir des démêlés avec la justice.

José l'avait écouté silencieusement et avec la plus grande attention.

— Vraiment, dit-il, je crois que vous ne pourrez pas résister longtemps encore à vous rapprocher des millions du marquis de Coulange, votre beau-frère.

— Malheureusement, pour retourner en France et vivre à Paris, il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

— C'est vrai. A quel chiffre croyez-vous que s'élève la fortune du marquis?

— Ce chiffre doit grossir chaque année, car le marquis ne dépense certainement pas tous ses revenus; je ne pense pas exagérer en disant qu'il possède aujourd'hui au moins vingt millions.

— Vingt millions! exclama José Basco, vingt millions! Mais c'est éblouissant, mon cher, c'est à donner le vertige!... Vingt millions!...

Il resta un moment silencieux, les yeux étincelants.

— Savez-vous, de Perny, reprit-il, que vous venez de me confier un secret qui vaut au moins dix millions, la moitié de la fortune du marquis pour ceux qui sauraient s'en servir?

Sosthène redressa brusquement la tête et son regard interrogea la physionomie du Portugais.

— Oh! ce n'est qu'une idée qui vient de passer dans ma tête, s'empressa d'ajouter José.

— Faites-la-moi connaître.

— Plus tard, quand je l'aurai suffisamment méditée et mûrie. En attendant, contentez-vous de savoir que, en s'y prenant bien, une bonne part de l'immense fortune du marquis de Coulange est à nous.

— Mon cher José, c'est un rêve.

— Oui, quant à présent. Du reste, nous ne pouvons rien faire tant que nous ne serons pas à Paris. Et encore faut-il que nous y arrivions avec une somme assez ronde.

— En ce cas, nous sommes cloués ici à perpétuité.

— Mon cher, répliqua vivement le Portugais, pour certains hommes, vouloir c'est pouvoir. Dès aujourd'hui

nous allons commencer à faire des économies, et le jour où nous posséderons une centaine de mille francs — il nous faut au moins cela, — nous voguerons vers la France.

— Ce sera long, dit Sosthène en hochant la tête.

— Nous verrons. Je conviens que depuis quelque temps la fortune nous est peu favorable; mais les jours ou plutôt les nuits se suivent et ne se ressemblent pas.

Sosthène et José se mirent donc à l'œuvre pour ramasser la somme qui leur était nécessaire. Mais ils avaient beau redoubler d'activité et d'adresse, leur caisse d'épargne mettait à se remplir une lenteur désespérante.

— Nous n'y arriverons jamais, disait Sosthène.

— Nous verrons, répondait parfois José.

Le plus souvent il se contentait de hausser les épaules.

Un jour, Sosthène buvait un grog, assis seul à une table devant un café. Un homme qui passait dans la rue s'arrêta brusquement.

Après avoir regardé un instant le buveur afin de bien s'assurer qu'il ne se trompait point, le passant s'avança vers Sosthène et lui mit la main sur l'épaule.

De Perny se retourna vivement, leva les yeux sur l'individu et aussitôt se dressa sur ses jambes.

— Comment, c'est toi? fit-il, ne cherchant pas à cacher sa surprise.

— A la bonne heure, tu me reconnais, dit l'autre ; je vois avec plaisir que tu te souviens de tes anciens amis; mais tu n'en es pas moins étonné de me voir.

— Certes, je ne m'attendais guère à te retrouver ici, à New-York.

— Ma foi, je pourrais t'en dire autant.

— Il faut que nous causions, reprit Sosthène, tu dois avoir des choses fort intéressantes à m'apprendre.

Il appela le garçon, paya son grog, puis il prit le bras de son ancien ami, et ils s'éloignèrent rapidement. Ils ne tardèrent pas à arriver dans un endroit de la ville à peu près désert.

— Ici, nous ne serons pas dérangés, dit Sosthène, et nous pouvons causer sans avoir peur qu'on nous entende. Voyons, y a-t-il longtemps que tu es en Amérique?

— Depuis six ans bientôt.

— Que fais-tu à New-York?

— Je m'y ennuie considérablement.

— Cela ne me surprend pas; mais enfin comment vis-tu?

— Comme je peux. La mauvaise chance ne cesse pas de me poursuivre; ce serait désespérant si, à la fin, on ne finissait point par s'habituer à tout. J'ai été successivement commissionnaire sur le port, laveur de vaisselle, valet de chambre, employé de commerce, secrétaire d'un Yankee, etc... J'ai fait treize métiers, j'ai eu les treize misères. Actuellement je fais partie d'une troupe de comédiens.

— Ah! ah! tu es devenu artiste?

— Je deviens ce qu'on veut. Il faut vivre; si difficile et si laide que la vie soit pour moi, j'y tiens. Pourquoi? Je n'en sais rien. C'est bête, mais c'est comme cela. Oui, je suis ce que les gens du théâtre appellent une utilité; mais je me hâte de dire que la vie de cabotin ne me va pas du tout. Je te regarde avec admiration; tu es toujours élégant, toujours brillant. Ah! tu es heureux, toi; la fortune peut t'abandonner un instant, il faut quand même qu'elle te revienne. Si tu descends, tu remontes toujours. Tiens, faut-il te le dire, près de toi je me sens moins in-

fime et il me semble que l'espoir renaît en moi. Si, comme autrefois, tu avais encore besoin de ton camarade Des Grolles, si je pouvais t'être utile, te servir, à n'importe quel titre, avec quelle joie je sauterais à bas des planches après avoir jeté mes oripeaux à la figure de mon directeur! Eh bien, tu ne me réponds pas?

— Je réfléchis. Oui, peut-être, nous verrons. En attendant, il y a certaines choses que je dois savoir. Apprends-moi ce que tu es devenu après la visite nocturne que nous avons faite au château de Coulange.

— Oh! ce ne sera pas long.

— Surtout, ne me cache rien.

— Cette affaire du château de Coulange, si bien commencée, a failli nous être fatale à tous deux. Je sais dans quelle situation tu t'es trouvé; heureusement, on avait intérêt à ne pas te livrer à la justice...

— Passons, dit Sosthène d'un ton bref, en fronçant les sourcils, c'est de toi qu'il s'agit et non de moi.

— Soit, passons, reprit Des Grolles. Ce jour-là, par extraordinaire, je fus plus heureux que toi, puisque j'ai pu retourner à Paris tranquillement. Mais ma chance ne fut pas de longue durée : quelques jours après, j'étais pincé avec d'autres, et je pus inscrire à mon avoir cinq ans de prison. Je soldais ainsi, d'un seul coup, ma dette du moment et une autre que tu connais, contractée antérieurement.

— Bah, fit Sosthène railleur, qui paye ses dettes s'enrichit.

— Comme je suis toujours aussi gueux, je fais mentir ton proverbe, répliqua Des Grolles en riant.

— Arrivons, s'il te plaît, à la chose qui m'intéresse.

— Excuse-moi; je croyais t'intéresser en te disant que j'ai été cinq ans sous les verrous.

Sosthène eut un mouvement d'impatience.

— Et le coffret? demanda-t il.

— Ah! oui, le fameux coffret, le coffret de la marquise?

— Qu'en as-tu fait?

— Sois tranquille, il est en sûreté.

— Où cela?

— Au fond d'un trou que j'ai creusé dans le bois de Vincennes.

Sosthène regarda fixement Des Grolles.

— Est-ce bien vrai, cela? fit-il.

— Je n'ai aucun intérêt à mentir.

— Dame, je n'en sais rien. Ainsi, tu as enterré le coffret dans le bois de Vincennes?

— Prudemment, je tenais à m'en débarrasser.

— Si un jour j'ai besoin de ce coffret, ou plutôt de ce qu'il contient, sauras-tu le retrouver?

— Oui, seulement...

— Seulement?

— Je ne promets rien, tant que je serai à New-York.

— Je comprends, cela suffit. Qu'as-tu fait après être sorti de prison?

— Ce que j'ai pu et point ce que j'aurais voulu. L'entrée du département de la Seine m'étant interdite, je me gardai bien d'approcher trop près de Paris. Je ne me souciais nullement de retourner d'où je sortais, car je ne suis pas de ceux qui s'accommodent du régime des prisons. Il faut en avoir goûté pour savoir apprécier la liberté. Moi j'aime le grand air, j'aime à sentir le vent qui passe, à voir le soleil se lever et se coucher, à voir voler les oiseaux dans l'espace. Faute de mieux, je me résignai à mener une existence vagabonde. Je m'en allais n'importe de quel côté, où mes pas me conduisaient. Je tra-

vaillais quelquefois, quand je trouvais à occuper mes bras; c'est-à-dire qu'il m'arriva souvent de tendre la main. Ne t'étonne pas, j'aurais pu faire pire. J'ai eu la force de résister à la tentation de prendre ce que souvent on ne me donnait pas. Mince mérite, j'avais peur des hautes murailles sombres et des cellules où l'on étouffe. Un jour, sans trop savoir comment j'y étais venu, je me trouvai au Havre. Là, je me fis garçon marchand de vins. La boutique était sur le port. Je voyais arriver et partir les paquebots. Cela me faisait penser à l'Amérique, où déjà j'avais trouvé un refuge, et, ma foi, l'idée me vint de revoir le nouveau monde.

Bref, un matin je comptai l'argent qui était dans ma bourse. O merveille! J'étais assez riche pour payer mon passage. Je n'hésitai pas une seconde; je rendis mon tablier, comme on dit, et deux heures plus tard j'étais en pleine mer, debout sur le pont du navire, tournant le dos à la France. Et voilà comment je suis ici, triste exilé sur la terre étrangère. Cela se chante dans la *Reine de Chypre*.

Maintenant, Sosthène, je n'ai plus à te dire que ceci: Sois ma providence, ne m'abandonne pas!

De Perny resta un moment silencieux, ayant l'air de réfléchir.

— Il peut se faire que j'aie besoin de toi bientôt, dit-il.

— Tu dois te souvenir de mes paroles d'autrefois; mes sentiments sont les mêmes; corps et âme, je suis à toi.

— C'est bien, je crois que nous pourrons nous entendre. Je ne t'en dis pas davantage aujourd'hui. Tiens, continua-il, en lui remettant une carte, voici mon adresse; viens me voir demain à deux heures, je te présenterai à un de mes amis.

— Je serai exact au rendez-vous.

— Alors, à demain.

Sur ces mots, ils se séparèrent.

V

TROIS MISÉRABLES

Le lendemain, à deux heures précises, Armand Des Grolles entrait dans la chambre de Sosthène de Perny.

— Ah! te vôilà? Bonjour! dit celui-ci.

— Tu m'attendais?

— Deux heures sonnent à cette pendule, j'allais t'attendre.

— Et ton ami, à qui tu dois me présenter?

— Il va venir.

Au même instant un bruit de pas se fit entendre, la porte s'ouvrit et José Basco parut.

Il tendit la main à Sosthène, pendant que son regard clair et perçant s'arrêtait sur Des Grolles. Un mouvement de ses prunelles indiqua qu'il était satisfait de son rapide examen. Il avait déjà jugé l'homme.

— Mon cher José, lui dit Sosthène, je vous présente mon compatriote Armand Des Grolles, dont je vous ai parlé hier soir.

Des Grolles s'inclina.

— Oui, dit le Portugais en prenant son air le plus grave, hier soir mon ami de Perny m'a parlé de vous longuement, et votre modestie dût-elle en souffrir, je ne vous cacherai pas qu'il m'a fait votre éloge.

Des Grolles ouvrit de grands yeux et regarda Sosthène

qui, lui aussi, avait un air très grave. Ne sachant pas encore en présence de quel personnage il se trouvait, Des Grolles resta tout interdit.

— De Perny m'a raconté vos petites misères, continua José Basco avec la même gravité ; ce sont les vicissitudes de la vie auxquelles nous sommes tous exposés. Les temps sont durs et les affaires difficiles ; nous devons cela à la civilisation, au progrès. Aujourd'hui, cher monsieur, pour faire son chemin dans le monde, il faut passer par de rudes épreuves ; ce sont les épreuves qui font les hommes forts. Pour savoir il faut apprendre. Vous avez appris, vous avez de l'expérience ; c'est bien, vous ne devez pas vous plaindre.

Des Grolles, ahuri, se demandait si l'on ne se moquait pas de lui.

— Vous ne manquez pas d'énergie, poursuivit José, et vous êtes intelligent et actif. Ce sont des qualités indispensables. Vous avez de l'ambition et le désir d'arriver ; c'est parfait. Enfin, je sais que, le moment venu, vous pouvez être un homme d'action. Vous vous êtes mis à la disposition de mon ami de Perny en lui offrant vos services. Sosthène n'a pas oublié de me dire qu'on pouvait compter sur vous, que vous étiez un homme sûr. D'abord je n'ai rien répondu, je voulais prendre le temps de réfléchir. De Perny et moi nous avons formé une association pour mettre à exécution un vaste projet, dont nous ne parlons pas encore ; or, j'ai calculé qu'un troisième associé pouvait être nécessaire. Eh bien, cher monsieur Des Grolles, vous êtes l'homme qu'il nous faut ; si vous le voulez, vous serez notre associé.

— Mais je ne demande pas mieux, dit vivement Des Grolles ; je l'ai dit à Sosthène autrefois et hier encore, je suis à lui corps et âme.

— De Perny vous connaît et répond de vous; c'est pour cela que je vous dis : soyez avec nous.

Jusqu'ici les trois hommes étaient restés debout.

— Il me semble que nous avons le droit de nous asseoir, dit le Portugais, en prenant un siège.

Les autres l'imitèrent.

S'adressant de nouveau à Des Grolles, José Basco reprit :

— Notre intention est de quitter prochainement l'Amérique; il faut absolument que nous retournions en France, à Paris. Je suppose que rien ne vous retient à New-York, que vous êtes prêt à partir?

— Ce soir, s'il le faut, répondit Des Grolles.

— Très-bien. Mais à Paris comme à New-York et ailleurs, sans argent on fait triste figure.

— C'est vrai, fit piteusement Des Grolles.

— Si je ne me trompe pas, il y a vingt-deux mille francs dans la caisse de notre société.

— Oui, vingt-deux mille francs, confirma Sosthène.

— Eh bien, c'est à peu près comme si nous n'avions rien, car cette somme n'est pas le dixième de ce qui nous est nécessaire pour mener à bien notre entreprise. Il faut donc, — et pour cela tous les moyens sont bons, — que nous complétions notre capital.

Sosthène se rapprocha du Portugais.

— Voyons, est-ce qu'il y a quelque chose à faire ce soir? lui demanda-t-il.

— Ce soir, non, mais dimanche prochain, c'est-à-dire dans cinq jours, puisque c'est aujourd'hui mardi.

— Ainsi vous êtes sûr?...

— Je suis sûr qu'il y a quelque chose à faire; seulement il faut réussir.

— Enfin, de quoi s'agit-il?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Comme il ne faut jamais être pris au dépourvu, nous devons agir comme si le succès était assuré et faire d'avance nos préparatifs de départ. Le paquebot français, *le Ferragus*, doit partir lundi prochain, à six heures du matin; dès aujourd'hui, chacun de nous ira retenir sa place et se faire inscrire sur le livre des passagers. Lundi, nous nous rendrons à bord, séparément, comme si nous ne nous connaissions pas. Il est toujours bon d'être prudent.

— Et si l'affaire en question n'a pas réussi? objecta Sosthène.

— Dans ce cas, répondit José, nous resterons encore à New-York, *le Ferragus* partira sans nous.

Il y eut un moment de silence.

— Maintenant, reprit José Basco, écoutez-moi.

A son tour, Des Grolles se rapprocha du Portugais. Celui-ci regarda ses deux associés en passant ses doigts dans sa barbe.

— Nous écoutons, dit Sosthène.

— Eh bien, voici de quoi il s'agit, reprit José en baissant la voix : Il y a à New-York un vieux juif qui a plus de trois millions de fortune. Il s'est enrichi en vendant toutes sortes de marchandises. Entre autres trafics il a fait celui des diamants et autres pierres précieuses. Depuis quelques mois il s'est retiré des affaires ; mais il lui reste pour environ trois cent mille francs de pierreries qu'il ne tient pas à conserver et dont il cherche à se débarrasser.

— Comment savez-vous cela? demanda Sosthène.

— Par une conversation entre le vieux juif et un de ses coreligionnaires, dont j'ai été l'auditeur invisible. Les deux fils d'Israël étaient dans un jardin et se croyaient seuls, de plus ils causaient en arabe : mais je comprends

et parle la langue arabe avec autant de facilité que toutes les langues de l'Europe.

Je continue : Je n'ai pas besoin de vous dire que la conversation m'avait vivement intéressé. Je voulus savoir où demeurait le vieux juif et obtenir sur lui certains renseignements qui pouvaient ne pas être inutiles. Dès le lendemain je me mis en campagne et je sus bientôt tout ce que je tenais à savoir.

Le juif habite, à l'extrémité de la ville, une petite maison de modeste apparence qui lui appartient. Cette maison est bâtie au milieu d'un jardin carré, clos de murs assez élevés; elle se cache dans les arbres et est suffisamment isolée. On entre dans le jardin par une porte unique, qui s'ouvre sur une petite rue peu fréquentée dans la journée, complètement déserte la nuit. Le vieux juif n'a qu'un domestique, un juif aussi, presque aussi âgé que lui. Ce domestique est un serviteur modèle : très attaché et très dévoué à son maître, il est en même temps sa ménagère, son valet de chambre, son cuisinier et le chien de garde de la maison.

Le vieux Virth, — c'est le nom du juif millionnaire, — vit très-retiré ; il est peu connu à New-York et il n'y voit personne. Rarement, il reçoit quelques juifs, d'anciens amis, à sa table. Régulièrement, tous les samedis, il quitte sa maison et se rend à pied chez un de ses amis qui habite une villa à six ou huit milles de New-York. Il y passe la journée du dimanche et ne revient à la ville que le lundi vers midi. Tels sont les renseignements que j'ai recueillis successivement.

Maintenant, puisque le vieux juif ne tient pas à conserver son lot de pierres fines, ne vous semble-t-il pas que ce serait lui rendre service et nous rendre service à nous-mêmes que de l'en débarrasser?

— Certes, oui, dit Sosthène, dont les yeux flamboyaient; il reste à savoir si la chose est possible.

— Il faut qu'elle le soit, répliqua José.

— Cela dépend des difficultés à vaincre, opina Des Grolles.

— Je vois que vous m'avez compris tous les deux, reprit José. A deux le succès pouvait être douteux, à trois je crois qu'il est certain.

— Alors, vous avez un plan tout tracé ? dit Sosthène.

— Oui , si vous voulez agir, si aucune crainte ne vous arrête.

— L'occasion est trop belle pour que nous la laissions échapper, répondit Sosthène.

— L'affaire est superbe, il n'y a pas à hésiter, ajouta Des Grolles.

— Donc, c'est entendu. Dans la nuit de samedi à dimanche, nous pénétrerons dans la maison du vieux Virth. Je sais que les pierreries sont enfermées dans une cassette, laquelle est enfermée elle-même dans un meuble qui se trouve dans la chambre à coucher du juif.

— Très-bien, fit Sosthène; mais sachons d'abord comment nous entrerons dans le jardin.

— Une porte à ouvrir, c'est facile.

— Cette porte a probablement un ou plusieurs verrous solides ?

— L'obstacle est prévu. Dans ce cas, l'un de nous grimpera sur le mur, sautera dans le jardin et tirera les verrous sans bruit pour faire entrer les autres.

— La porte de la maison sera également bien fermée ?

— Sans aucun doute ; mais nous ne l'ouvrirons pas.

— Que ferons-nous ?

— Je vous ai dit que la maison était cachée dans des

arbres. J'ai remarqué qu'un de ces arbres a de fortes branches qui s'étendent sur le toit. Il faudra donc s'introduire dans la maison par une des lucarnes pratiquées dans la toiture pour éclairer le grenier. Le chemin peut être périlleux, mais il y a cet avantage qu'on peut arriver dans la chambre du juif, au premier étage, et s'emparer de la cassette sans attirer l'attention du vieux domestique, qui couche dans une pièce au rez-de-chaussée. Mais comme celui-ci peut avoir le sommeil léger ou ne pas dormir, et qu'il est nécessaire de se mettre en garde contre lui, il faudra entrer deux dans la maison. Du reste, voici quel est mon plan : Vous, de Perny, vous restez près de la porte du jardin pour protéger notre retraite et prêt à nous avertir d'un danger quelconque, au moyen d'un signal convenu. Des Grolles et moi nous grimpons dans l'arbre, nous gagnons le toit en rampant sur une branche, nous ouvrons une lucarne et nous pénétrons dans le grenier. Alors j'allume une petite lanterne sourde que j'ai dans ma poche. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai aussi sur moi les instruments qu'il faut pour forcer une serrure. Nous sortons du grenier et nous descendons au premier étage doucement, sans bruit. Des Grolles se place en sentinelle sur le palier, prêt à recevoir le domestique, s'il paraît; moi, je pénètre dans la chambre du vieux Virth, je m'empare de la cassette et nous nous empressons de revenir dans le jardin par le même chemin. Comme vous le voyez, mon plan est simple et d'une exécution facile.

— Et si le domestique entend du bruit, s'il se lève, s'il vient? interrogea Des Grolles.

— Eh bien, vous serez là; vous êtes robuste, vous n'aurez pas peur d'un vieillard.

— Il faudra le tuer?

José Basco haussa les épaules; ce tic lui était familier.

— A quoi bon ? fit-il, on ne doit tuer qu'à la dernière extrémité, quand on ne peut pas faire autrement.

— Il criera, il appellera au secours.

— On ne l'entendra pas. L'habitation la plus rapprochée de celle du Juif est à plus de quarante mètres de distance. Ainsi, c'est dit; chacun de nous va faire ses préparatifs de départ; et dans la nuit de samedi à dimanche...

— Nous aurons la cassette du vieux juif, acheva Sosthène.

Le Portugais se leva, en disant :

— Si tout va bien, comme j'ai lieu de l'espérer, bientôt nous reverrons la France.

Le lundi suivant, quand Virth, le vieux juif, rentra chez lui, son vieux domestique, pâle, tremblant, et courbé jusqu'à terre, s'avança vers lui comme un chien qui a commis une faute et sait qu'il a mérité les coups de fouet de son maître.

— Eh bien, quoi ? demanda Virth.

Sans prononcer une parole, le serviteur lui montra le mur et la porte du jardin, un arbre et le toit. Puis, toujours silencieux il fit signe à son maître de le suivre et le conduisit dans sa chambre.

Alors le vieux juif comprit. Il voyait ouverte et fracturée la porte de l'armoire où il avait enfermé son trésor.

Il devint pâle comme un cadavre, poussa un oh! étrange, leva ses bras en l'air et laissa tomber lourdement ses mains sur le haut de sa tête.

Le serviteur fit entendre un sourd gémissement, puis il s'agenouilla et dit d'une voix suppliante :

— Maître, pardon, je suis un Amalécite, un réprouvé, un maudit !... J'ai manqué de vigilance ; pendant la première heure de mon sommeil, un voleur s'est introduit dans votre maison, et je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu... Hélas ! maître, ce n'est que trop vrai, je ne suis plus bon à rien, à peine digne d'être dévoré par les chiens comme Jézabel, veuve d'Achab et mère d'Athalie, épouse de Joram, père d'Achaz, père de Joas.

Mais le vieux Virth n'entendait rien. Lui aussi poussait de profonds soupirs et de sourds gémissements. Comme son serviteur, il se mit à genoux et appela à son secours le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; puis il se roula sur le parquet, en déchirant ses vêtements et en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Les deux vieillards ne pouvaient que se lamenter. Le trésor avait disparu, mais que faire... Où aller ? Où courir ? Qui accuser ? Où trouver le ou les voleurs ? . .

. . . .

Le *Ferragus* filait à toute vapeur vers les côtes de France. Au nombre de ses passagers se trouvaient Sosthène de Perny, Armand Des Grolles et José Basco. Ce dernier avait au fond de sa valise la cassette aux pierres précieuses.

Le paquebot arriva au Havre un jeudi, dans l'après-midi. Le lendemain matin les trois associés étaient à Paris. Après avoir désigné un endroit où ils pourraient se retrouver, ils se séparèrent et allèrent se loger, provisoirement, chacun dans un hôtel.

Dès les premiers jours, José s'occupa de la vente des pierres fines. Il les vendit assez facilement, à un prix avantageux, par petits lots et à divers marchands. Il encaissa la somme totale de trois cent trente-deux mille francs.

José Basco était le chef de l'association; il demanda à en être le caissier; il n'y eut aucune opposition.

Maintenant qu'il avait l'argent, ce levier puissant avec lequel on peut bouleverser le monde; l'argent, avec lequel on peut tout oser, tout entreprendre, faire le bien comme le mal, José allait pouvoir s'occuper sérieusement de ses projets, dresser toutes ses batteries et préparer ses moyens d'attaque. Nous savons quel but il se proposait d'atteindre. Mais par quelles monstrueuses machinations espérait-il mener à bien son œuvre ténébreuse? Evidemment, il avait déjà un plan ébauché dans sa tête; mais Sosthène ne le connaissait pas encore.

José Basco loua un appartement de garçon rue du Faubourg-Saint-Honoré, le fit meubler confortablement et s'y installa sous le nom de José comte de Rogas.

En même temps, après avoir péniblement cherché une habitation à leur convenance, c'est-à-dire une retraite sûre où ils pussent se cacher, de Perny et Des Grolles louaient sur la butte Montmartre l'espèce de masure que nous connaissons.

Ces trois hommes se valaient, l'un était digne des autres; le moins coupable pouvait devenir le plus criminel.

Une cause différente les avait jetés en Amérique; mais partout où ils se trouvent les misérables se rencontrent. Basco et Des Grolles avaient été poussés vers de Perny comme s'il existait, entre les coquins, une mystérieuse attraction. On peut dire que la fatalité les avait réunis.

Ils n'étaient à Paris que depuis environ deux mois, le jour où nous les avons vus réunis dans la maison de la butte Montmartre.

VI

L'INSTITUTRICE

La marquise de Coulange avait dit à Gabrielle Liénard :

« Votre fils aura deux mères pour l'aimer et veiller sur son bonheur. »

La marquise de Coulange avait grandement tenu sa promesse, et Gabrielle put se demander souvent si la tendresse de la marquise pour son fils n'était pas au moins égale à la sienne. Elle lui prouva sa reconnaissance en donnant de son côté, à Maximilienne, une large part de son amour maternel. Pour celle-ci même son affection était plus démonstrative et paraissait plus ardente. Obligée de s'observer sans cesse, quand son cœur débordait de tendresse, c'est pour Maximilienne qu'étaient ses caresses, sur elle que pleuvaient ses baisers.

Si heureuse qu'elle fût d'être près de son fils, de le voir, de l'entendre, de pouvoir lui parler, sa situation n'en était pas moins pénible ; il lui fallait une grande force de volonté pour ne pas sortir de son rôle. Elle devait imposer silence à son cœur, le violenter, se priver d'embrasser Eugène pour ne pas provoquer certains étonnements.

Souvent, quand il lui aurait été si doux de le prendre dans ses bras et de le serrer sur son cœur palpitant, elle était forcée de s'éloigner de lui brusquement. Elle se réfugiait dans sa chambre ou allait se cacher quelque part pour verser des larmes. Alors elle éprouvait uneérita-

ble douleur. C'est à la suite de ces crises que Maximilienne recevait ses plus tendres caresses, ses plus chauds baisers. L'amour dont son cœur était embrasé faisait explosion C'est ainsi qu'elle donnait satisfaction à ses élans passionnés et parvenait à retrouver le calme.

Parfois, cependant, quand elle se trouvait avec son fils et qu'elle n'avait à redouter aucun regard indiscret, elle se dédommageait de la contrainte que, trop souvent, elle était forcée de s'imposer. C'était un moment de délicieuse ivresse. Elle le dévorait de baisers. L'enveloppant de son regard ravi, elle le contemplait longuement, dans une sorte d'extase.

— Il était bien petit quand on me l'a volé, pensait-elle, aujourd'hui comme il est grand, comme il est beau !

De nouveau elle l'attirait contre elle, le serrait dans ses bras frémissants et, en même temps, couvrait de baisers ses cheveux, son front, ses joues et ses yeux. Il semblait qu'elle voulût profiter de ce moment si râre pour faire une grosse provision de joies.

— Madame Louise, lui disait Eugène, vous m'aimez toujours, n'est-ce-pas? vous m'aimez autant que Maximilienne?

— Oui, mon cher trésor, je vous aime, je t'aime toujours, répondait-elle. Ah! tu ne sais pas, tu ne sauras jamais ce qu'il y a dans mon cœur de tendresse et d'amour pour toi! Va, je t'aime plus que tout au monde, plus que ma vie!

Dans certains moments d'abandon elle le tutoyait. C'était une joie pour elle. Elle n'avait pas toujours la force de se la refuser.

— Moi, madame Louise, reprenait Eugène, je vous aime beaucoup aussi, oui, beaucoup.

— Voyons, comment m'aimes-tu? M'aimes-tu autant que madame la marquise, ta maman?

La question était au moins imprudente.

— Je ne sais pas, répondait l'enfant; mais Maximilienne et moi nous vous aimons bien toutes les deux; vous êtes nos deux mères.

Adorable réponse! Gabrielle pouvait à peine contenir ses transports. Elle sentait dans son cœur comme une rosée céleste. C'était une joie infinie. Elle reprenait son fils dans ses bras et l'embrassait encore avec délire. Elle riait et pleurait tout à la fois. Mais dans ses larmes et dans son sourire il y avait l'indicible ivresse du bonheur.

En très-peu de temps elle était devenue une institutrice modèle. Bien qu'elle fût déjà instruite, elle ne savait peut-être pas assez; mais, avec les livres qu'elle avait à sa disposition, elle allait pouvoir compléter son instruction, afin qu'on ne fût pas obligé plus tard de donner une autre maîtresse à Maximilienne. Du reste, elle avait ces grandes qualités que l'institutrice ne possède pas toujours : le dévouement, la sollicitude, la douceur et la patience.

Les premières études sont toujours arides et pénibles pour l'enfance. Gabrielle s'y prit de façon à les rendre attrayantes pour Maximilienne. C'est ainsi que le travail ne fut plus une fatigue, mais un plaisir pour l'élève. Aussi fit-elle des progrès rapides. Il est vrai que Maximilienne adorait sa maîtresse et que les heures des leçons étaient toujours attendues et désirées. Elle eût été désolée de causer la moindre peine à sa bonne amie. A sa douceur, elle répondait par la docilité et à sa patience par un redoublement d'attention. Une parole de tendresse ou un baiser sur son front lui aidait à vaincre les

plus grosses difficultés. L'institutrice put s'apercevoir souvent qu'une caresse, encourageant les efforts de son élève, avait plus d'éloquence qu'un long raisonnement pédagogique.

Le marquis avait pour Gabrielle beaucoup de déférence. Reconnaissant des soins qu'elle donnait à sa fille, il lui témoignait en toute circonstance une sincère amitié. Il ne la considérait pas seulement comme une institutrice, mais comme un membre de sa famille.

Il se disait :

— Cette jeune femme a en elle je ne sais quoi qui force à l'aimer. Si elle nous quittait, ce serait un véritable deuil. Mes enfants, ma femme, mes serviteurs, tout le monde l'aime.

Si l'affection que sa femme avait pour l'institutrice pouvait lui paraître exagérée, bizarre, il ne songeait pas à s'en étonner.

— Ma chère Mathilde, disait-il souvent à la marquise, je ne saurais trop te féliciter de nous avoir donné madame Louise. Nous aurions cherché longtemps et peut-être n'aurions-nous point trouvé une personne aussi parfaite. C'est une perle, un véritable trésor que tu as découvert.

— C'est notre fils, c'est Eugène qui a fait cette découverte, répondait la marquise.

Comme nous l'avons dit, Gabrielle s'observait constamment. Devant le marquis, les domestiques et les amis de la maison, elle n'était pas autre chose que l'institutrice de Maximilienne, et savait se tenir à une distance respectueuse de la marquise. Rien dans ses paroles et son attitude ne pouvait faire soupçonner le lien étroit qui les unissait.

Mais quand elles étaient ensemble, seules, leurs cœurs s'ouvraient aux plus doux épanchements. Elles parlaient

de l'avenir et formaient de beaux projets pour le bonheur des enfants. Entre elles, alors, régnait l'intimité la plus complète. Elles ne se cachaient rien; elles se disaient leurs pensées les plus intimes. Elles étaient véritablement comme deux sœurs.

La marquise retombait souvent dans ses inquiétudes, Gabrielle le devinait à sa tristesse, à son abattement, et elle employait toute l'éloquence de son cœur à la rassurer.

Plus d'une fois Gabrielle eut à sécher sous ses baisers les larmes qui coulaient des yeux de la marquise.

Dans leurs causeries intimes, la marquise employait fréquemment le *tu* familier; elle élevait ainsi Gabrielle jusqu'à elle. Dans l'amitié, il n'y a ni fortune, ni rang, on est égaux.

C'est dans la chambre de Gabrielle que les deux mères causaient le plus souvent. Elles pouvaient s'y enfermer et avaient moins à craindre d'être dérangées. La marquise laissait rarement passer un jour sans venir trouver sa chère Gabrielle. Pour toutes deux c'était une heure délicieuse. Leur causerie du jour était bien un peu la même que celle de la veille, mais elles ne se lassaient jamais de se dire les mêmes choses. Et puis c'était déjà un bonheur de se voir et de se trouver ensemble.

— Oh! oui, se disait la marquise, Gabrielle est à la fois une amie et une sœur pour moi.

Maintenant la santé de Gabrielle ne laissait rien à désirer. Son corps avait repris peu à peu sa souplesse et ses formes gracieuses. Ses joues creuses s'étaient arrondies et ses yeux ne brillaient pas comme autrefois d'un éclat singulier. Son visage n'avait plus cette rigidité et cette pâleur mate, étrange, qui lui avait fait donner le surnom de Figure de Cire. Ses traits étaient animés, ses

oues s'estompaient de rose et sur ses lèvres plus colorées se montrait sans effort un sourire doux et mélancolique. C'était, en même temps que la santé, une partie de sa beauté qui lui était rendue.

— Ma chère Gabrielle, lui dit un jour la marquise, je ne sais pas si tu t'en aperçois, mais tu n'es plus reconnaissable; c'est un changement merveilleux, une vraie transformation.

— C'est une résurrection, répondit-elle avec son doux sourire.

Les mois, les années s'écoulaient. Les enfants grandissaient. Eugène entrait dans ses quatorze ans. Depuis deux ans il était élève externe au lycée Louis-le-Grand. Le marquis avait été son premier maître. Il apprenait avec une facilité surprenante. Dévoré du désir de savoir et voulant donner au marquis toutes les satisfactions qu'il attendait de lui, il était déjà très-avancé dans ses études. Doué d'une intelligence extraordinaire, plein d'ardeur pour le travail et très-studieux, ses progrès tenaient du prodige et ses professeurs étaient émerveillés de ses aptitudes.

Le marquis décida qu'il entrerait au lycée comme interne.

— Pourquoi prends-tu cette grave résolution? lui demanda la marquise. Eugène a-t-il besoin d'émulation? N'es-tu pas content de son travail?

— Très-content, au contraire, je puis même dire que je suis satisfait au delà de ce que je pouvais espérer. Eugène ne nous a jamais quittés et cela me coûte beaucoup de me séparer de lui; mais c'est un sacrifice nécessaire. On doit aimer ses enfants pour eux et non pour soi. Il est bon que notre fils vive plus intimement avec ses condisciples; c'est dans mes idées sur l'éducation qu'on

doit donner aux jeunes gens qui, plus tard, seront des hommes. C'est au milieu des camarades de l'école qu'on commence l'apprentissage de la vie.

Le marquis était trop fidèle à ses principes pour revenir jamais sur une de ses décisions.

Eugène devint donc élève interne du lycée Louis-le-Grand.

Le jour où il quitta la maison, il n'oublia pas d'aller embrasser madame Louise. Celle-ci lui dit tristement :

— M. le marquis fonde sur vous de grandes espérances, et il sait que vous justifierez la confiance qu'il a mise en vous. Vous allez être obligé de travailler beaucoup, de vous donner entièrement à vos études et je n'aurai plus que bien rarement le bonheur de vous voir. Ah ! monsieur Eugène, pensez à moi quelquefois, ne m'oubliez pas ! Vous n'êtes déjà plus un enfant, dans quelques années vous serez un homme ; eh bien, j'ai peur qu'alors vous ne m'aimiez plus.

— Madame Louise, répondit Eugène d'un ton grave, je garde et je garderai dans mon cœur les doux souvenirs de mon enfance ; je ne cesserai jamais de vous aimer comme une seconde mère, et toujours, toujours vous serez ma bonne amie.

Ces bonnes paroles avaient pénétré comme un baume dans le cœur de Gabrielle. Pourtant, le soir, madame de Coulange la trouva pleurant à chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu ? lui dit la marquise. Parce que nous ne le verrons pas tous les jours. Mais il n'est pas bien loin de nous et il aura souvent des jours de congé etde vacances. La séparation ne sera réelle qu'au mois de mai, quand nous quitterons Paris pour aller à Coulange. Mais les grandes vacances arriveront et pendant deux mois nous l'aurons entièrement à nous. Allons,

console-toi, c'est pour ton cœur une bien petite épreuve à côté des autres.

Gabrielle laissa échapper un soupir.

— C'est vrai, répondit-elle, je dois être forte et ne plus avoir de ces défaillances.

Et elle essuya ses yeux.

A partir de ce moment Gabrielle eut un redoublement de tendresse pour Maximilienne, et l'institutrice se voua plus complètement encore à l'éducation de son élève.

Les deux mères continuaient à vivre l'une près de l'autre dans une tranquillité aussi parfaite que possible.

Cette tranquillité fut troublée tout à coup par une lettre que reçut le marquis.

On était au mois d'août. Le jeune lycéen, qui avait obtenu cinq premiers prix, était en vacances depuis huit jours.

— Ma chère Mathilde, dit un matin le marquis à sa femme, mon ami, le comte de Sisterne vient de m'écrire.

— Ah ! où est-il en ce moment?

— A Paris.

La marquise tressaillit et eut de la peine à cacher son trouble.

— Ah ! il est à Paris ! fit-elle.

— Oui, et il m'annonce que, pour tenir la promesse qu'il nous a faite il y a des années, il va venir passer quinze jours à Coulange.

La marquise eut besoin de toutes ses forces pour contenir son émotion.

— Eh bien, mon ami, dit-elle, le comte de Sisterne sera le bienvenu.

— Je vais lui écrire pour lui dire que nous l'attendons et pour lui adresser nos vives félicitations; car, — je

suis heureux de te l'apprendre, — il vient d'être promu au grade de contre-amiral.

— Oui, oui, dit la marquise préoccupée, je joins mes félicitations aux tiennes.

Elle pensait au grand danger qui la menaçait et cherchait dans sa tête la possibilité de le conjurer.

Depuis sept ans, le comte de Sisterne n'avait vu que deux fois le marquis et la marquise. C'était à Paris, il ne faisait que passer, et il ne leur avait donné chaque fois que quelques heures. Gabrielle avait pu éviter facilement de se trouver en sa présence.

Mais il allait venir à Coulange, et son séjour au château serait de deux semaines. Il était impossible que Gabrielle pût se tenir cachée pendant ces quinze jours sans faire naître dans l'esprit du marquis des soupçons étranges, lesquels pouvaient amener de terribles complications. Mais ces complications redoutables allaient naître également aussitôt que le comte de Sisterne aurait reconnu Gabrielle Liénard dans madame Louise, l'institutrice de Maximilienne.

D'une manière ou de l'autre le péril était extrême.

— Que faire? se demandait la marquise épouvantée.

Soudain l'idée lui vint d'éloigner Gabrielle.

— A propos, dit-elle au marquis, j'ai oublié de te dire hier que madame Louise m'a demandé un congé.

— Un congé, pourquoi? demanda M. de Coulange.

— Elle désire aller passer quelques jours près de son amie, madame Morlot. C'est un plaisir que je n'ai pu lui refuser. C'est la première fois qu'elle quittera Maximilienne depuis qu'elle a été confiée à ses soins.

— C'est vrai, dit le marquis. Quel jour a-t-elle l'intention de partir?

— Demain.

— Quand reviendra-t-elle?

— Dans quinze jours ou trois semaines. Je n'ai pas le droit d'être exigeante avec madame Louise.

Resté seul, le marquis devint rêveur.

Il se rappelait les confidences que le comte de Sisterne lui avait faites le jour où, ayant rencontré madame Louise sur le chemin au bord de la Marne, il avait cru reconnaître une jeune fille qu'il avait aimée, séduite, et dont il gardait dans son cœur le souvenir ineffaçable. Il avait été le témoin de la scène au bord de l'eau et il la retrouvait gravée dans sa mémoire.

— C'est singulier, se dit-il, ce départ de madame Louise me fait l'effet d'être une fuite protégée par la marquise.

Sur ce point, M. de Coulange devinait la vérité.

— Si Mme Louise est réellement la personne dont m'a parlé de Sisterne, reprit-il, continuant à réfléchir, elle ne veut pas que le comte la reconnaisse; cela est hors de doute. Elle a certainement ses raisons pour cela. Or, quelles qu'elles soient, ces raisons, il me paraît certain qu'elles sont approuvées par la marquise, qui n'est pas sans avoir reçu les confidences de madame Louise.

Ah çà! fit-il avec un mouvement brusque de la tête et des épaules, je ne sais pas pourquoi, vraiment, je m'occupe de choses qui ne me regardent point. Je n'ai pas le droit de surprendre les secrets de Mme Louise, et il ne m'appartient pas de juger sa conduite. C'est une personne très-sensée, incapable d'agir sans avoir sérieusement réfléchi, et dont tous les actes sont dictés par une grande sagesse.

Le marquis trouva que son raisonnement était bon. Alors il prit une plume pour écrire à son ami le comte de Sisterne que la marquise et lui l'attendaient et se faisaient une fête de le recevoir à Coulange.

Aussitôt après avoir quitté son mari, la marquise courut trouver Gabrielle.

— Le comte de Sisterne est à Paris, lui dit-elle.

Gabrielle devint très-pâle.

— Mon mari a reçu une lettre de lui ce matin, continua la marquise; il va venir passer quinze jours à Coulange.

— Quand arrive-t-il? demanda Gabrielle d'une voix qui trahissait une violente émotion.

— Dans deux ou trois jours.

— Nous devions nous attendre à cela. Hélas! nous nous trouverons plus d'une fois en face de ce danger. Il faut l'éviter à tout prix, il s'agit de notre bonheur à tous.

Il y eut un moment de silence. Gabrielle reprit :

— Il ne faut pas que le comte de Sisterne me voie, il faut que je ne sois plus ici quand il arrivera; oui, je dois partir.

— La même pensée m'est venue, répliqua la marquise et, avant de vous avoir consultée, j'ai prévenu mon mari que, sur votre demande, je vous avais autorisée à aller passer quelque temps près de Mme Morlot.

— Qu'a-t-il répondu?

— Il a compris que je ne pouvais vous refuser quinze jours ou trois semaines de congé.

Gabrielle soupira.

— Depuis quelques jours j'étais si heureuse! dit-elle; il fallait que ma joie fût troublée. Les vacances ne sont que de deux mois, et pendant plus de quinze jours je vais être éloignée de notre fils!

Elle essuya deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Pauvre amie! murmura la marquise, en lui serrant la main.

Le lendemain, dans la matinée, Gabrielle partit pour le château de Chesnel, dont l'ancien inspecteur de police Morlot était l'intendant.

Malgré les vives instances du marquis, qui aurait voulu le garder plus longtemps, le comte de Sisterne ne resta que quinze jours à Coulange.

Le jour même de son départ, la marquise écrivit à Gabrielle ces quelques mots :

« Le comte de Sisterne nous a quittés ce matin, vous pouvez revenir. »

Deux jours après, Gabrielle rentrait au château de Coulange.

— Eh bien, que s'est-il passé? demanda-t-elle à la marquise.

— Rien qui soit de nature à nous inquiéter.

— Les enfants n'ont point parlé de moi?

— Je le leur avais recommandé.

— Et monsieur le marquis?

— Il a aussi gardé le silence. Mais je ne veux rien vous cacher, Gabrielle : par quelques paroles qui sont échappées à mon mari, j'ai compris qu'il connaissait le secret de M. de Sisterne. Le jour où vous vous êtes trouvée en présence du comte, au bord de la rivière, mon mari était là; il a certainement remarqué votre surprise, votre embarras, et en même temps l'émotion et le trouble de son ami. Eh bien, j'en suis sûre, le marquis a deviné que vous n'êtes pas étrangère au comte de Sisterne.

— Oh! fit Gabrielle avec effroi.

— Ne vous effrayez pas, reprit la marquise, mon mari

est trop discret, il a les sentiments trop délicats pour prononcer seulement un mot qui puisse vous faire soupçonner qu'il sait la vérité. Il n'a point parlé de vous à M. de Sisterne parce qu'il a craint de toucher à de douloureux souvenirs; s'il sait réellement que vous êtes Gabrielle Liénard, il a dû comprendre que vous ne voulez pas que le comte vous reconnaisse ; dans ce cas nous pouvons être tranquilles, il ne vous trahira pas.

— Oh! mon Dieu! s'écria Gabrielle, s'il allait deviner!...

— Ce serait épouvantable; mais ce malheur n'est pas à craindre.

Elles restèrent un moment silencieuses.

— J'ai oublié de vous dire que M. de Sisterne avait un nouveau grade, reprit la marquise; il a été nommé récemment contre-amiral.

— Il devrait se marier, dit Gabrielle.

— Le comte de Sisterne restera célibataire; il n'a point oublié la jeune fille qu'il a trompée et ne peut se consoler de l'avoir perdue. Pour rester fidèle à son souvenir, il a sans doute juré de ne plus aimer et de ne jamais se marier. Ah! ma chère Gabrielle, tu nous as tout sacrifié... Aujourd'hui encore tu pourrais devenir comtesse de Sisterne.

Gabrielle eut un sourire singulier. Puis, secouant la tête, elle répondit :

— Depuis le jour où je l'ai mis au monde, ma vie tout entière appartient à mon enfant. Je ne vis que par lui et je ne dois vivre que pour lui seul!

De nouvelles années s'écoulèrent.

Eugène de Coulange avait achevé brillamment ses études universitaires, en se faisant donner les diplômes de bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences.

Certes, le marquis avait déjà le droit d'être fier de celui qu'il croyait son fils et qui portait son nom.

— Mon cher enfant, dit-il au jeune bachelier, depuis longtemps tu connais mes intentions : ici-bas chacun a sa tâche, des devoirs à remplir envers soi-même et envers les autres; la fortune ne saurait dispenser l'homme du travail, et il faut que tu prennes une place au milieu du grand mouvement intellectuel et industriel; tu dois, dès maintenant, te demander de quelle manière tu pourras être utile à ton pays.

Voyons, que veux-tu être?

— Mon père, je ne le sais pas encore, répondit Eugène, je n'ai pas en moi une assez grande confiance pour oser me prononcer déjà. En attendant, je désire entrer à l'École polytechnique.

Peu de temps après, il était élève de cette école créée en 1794 par la Convention Nationale, laquelle est encore aujourd'hui sans rivale en Europe.

Après avoir subi l'examen des cours de la seconde année, il fut classé un des premiers sur la liste de sortie.

Il n'avait pas encore dix-neuf ans.

Le marquis lui demanda de nouveau :

— Que veux-tu être?

— Ingénieur des mines, répondit-il sans hésiter.

— C'est bien, approuva le marquis.

Les cours de l'École d'application des mines sont de trois ans, au moins. Le jeune homme ne fut pas effrayé de ces trois autres années d'études spéciales. On est généralement modeste quand on a un mérite réel; Eugène était de ceux qui pensent qu'on ne sait jamais assez et qu'on doit toujours apprendre.

Il devint donc élève ingénieur de l'École des mines.

Pendant ce temps, Maximilienne avait achevé son éducation et complété son instruction.

Gracieuse et jolie, distinguée, intelligente et instruite, Maximilienne était une jeune fille accomplie. Dans la douceur de son regard, le timbre de sa voix et l'exquise bonté de son sourire, il y avait un charme inexprimable. Tout le monde l'aimait. Sans le vouloir, elle se faisait admirer; les plus indifférents la trouvaient adorable.

Gabrielle avait dit à la marquise :

— Je n'ai plus rien à enseigner à Maximilienne; vous me l'aviez confiée, je vous la rends; maintenant elle va être toute à vous. Je m'étais chargée d'une tâche qui pouvait être difficile et pénible, elle a été facile et agréable. J'ai fait de mon mieux pour répondre à ce que vous attendiez de moi et justifier la confiance de M. le marquis.

A cela la marquise répondit simplement :

— Vous avez été pour ma fille une véritable mère.

Puis elles s'étaient embrassées avec effusion.

Alors Gabrielle manifesta l'intention de quitter la maison de Coulange. Mais la marquise s'y opposa d'une façon absolue. De son côté, le marquis dit à Gabrielle :

— Vous êtes de notre famille, vous nous appartenez, nous vous gardons; mais nous n'entendons point vous priver de votre liberté, vous serez complètement indépendante.

Gabrielle resta.

Comme par le passé, elle eut sa chambre à l'hôtel de Coulange et au château; mais elle demeurait constamment à Coulange. Elle aimait la solitude, son isolement pendant six mois lui plaisait. Elle avait compris qu'elle devait comprimer les élans de son amour ma-

ternel. Imposant de nouveau silence à son cœur, elle s'était résignée à vivre éloignée de son fils. Mais la marquise lui écrivait souvent et lui donnait toujours des nouvelles d'Eugène. Le jeune homme ne l'oubliait point; il lui écrivait aussi quelquefois. Les lettres qu'elle recevait de Paris venaient égayer sa solitude. Elle les conservait pour les relire vingt fois. C'était son bonheur, toutes ses joies. Elle ne recevait pas une lettre de son fils sans la porter plusieurs fois à ses lèvres avant de la lire.

— Ses yeux se sont fixés sur ce papier, c'est sa main qui a tracé ces lignes, pensait-elle.

Et, en approchant le papier de ses lèvres, il lui semblait qu'elle embrassait son fils lui-même.

Cependant Gabrielle trouvait qu'ils étaient longs, bien longs, ces six mois pendant lesquels la famille de Coulange demeurait à Paris. Quand elle ne pouvait plus résister au désir de voir son fils, elle se décidait tout à coup à faire le voyage à Paris. Mais rarement elle restait plus d'un jour ou deux à l'hôtel de Coulange. Dès qu'elle avait vu Eugène et embrassé Maximilienne, elle était contente et, presque joyeuse, elle reprenait le chemin de sa retraite. D'ailleurs, le séjour de Paris était dangereux pour elle, car, maintenant, le comte de Sisterne y demeurait et venait souvent à l'hôtel de Coulange.

La sœur du comte, madame de Valcourt, avait eu la douleur de perdre son mari, et l'amiral, qui n'avait plus à faire, comme autrefois, de longs voyages en mer, s'était définitivement fixé à Paris, près de sa sœur et de sa nièce Emmeline, qui était dans sa seizième année.

Or, il y avait treize ans que Gabrielle Liénard, sous le nom de madame Louise, était entrée comme institutrice dans la maison de Coulange. Pendant ce temps,

le plus parfait accord n'avait cessé d'exister entre elle et la marquise.

Les beaux jours d'été avaient ramené la famille de Coulange au château de Coulange, sa résidence toujours préférée.

On attendait madame de Valcourt et sa fille. L'amiral de Sisterne, chargé d'une mission importante par le ministre de la marine, ne devait venir les rejoindre que dans la deuxième quinzaine de septembre.

Il était convenu déjà qu'avant l'arrivée du comte Gabrielle partirait pour le château de Chesnel, comme elle avait été forcée de le faire plusieurs fois.

Cette année-là, comme les précédentes, dès le premier jour de l'ouverture de la chasse, on allait recevoir au château une société nombreuse. Outre les amis du marquis, le jeune comte Eugène avait invité quelques-uns de ses camarades de l'École polytechnique et de l'École des mines.

VII

LE LEGS DE LA DUCHESSE

Un matin, au retour d'une promenade à cheval qu'il faisait presque tous les jours aux environs de Coulange, Eugène trouva le marquis qui l'attendait dans la cour du château. Il sauta lestement à terre, mit la bride du cheval dans la main d'un domestique et s'avança vers M. de Coulange.

— Es-tu content de ta promenade ? lui demanda le marquis.

— Enchanté, mon père; j'éprouve toujours le même plaisir à courir à travers notre belle campagne et je ne me lasse point de voir les mêmes paysages. Il est vrai qu'ils sont admirables.

— D'ailleurs, reprit le marquis, se lever de bonne heure est hygiénique; courir à cheval pendant une heure ou deux est aussi une excellente chose.

— En effet, mon père, je sens que l'exercice du cheval me fait beaucoup de bien.

— Tu as un peu trop travaillé, mon cher enfant; je ne te le cache pas, dans ces dernières années ta santé m'a causé d'assez vives inquiétudes.

— Oh! cher père, fit le jeune homme avec émotion.

— Mais, maintenant, continua le marquis avec un doux sourire, je suis complètement rassuré. Je constate avec joie le développement de tes forces physiques. Tes yeux n'ont plus cet éclat fiévreux causé par le travail trop assidu; tes joues s'arrondissent et, peu à peu, les fraîches couleurs de la santé chassent la pâleur de ton visage.

Le comte de Coulange était un fort joli garçon. Grand, élancé, il était peut-être un peu fluet; mais il avait la taille élégante et bien prise. La coupe de sa figure était correcte, ses traits réguliers et beaux. Il avait les cheveux noirs, fins et épais, les sourcils bien marqués, le front haut et large et légèrement bombé de l'homme intelligent, de grands yeux noirs au regard profond, sympathiques et doux, la bouche spirituelle. Une moustache naissante ombrageait sa lèvre supérieure.

Chose singulière, il y avait certains points de ressemblance parfaite entre M. de Coulange et le fils de Gabrielle Liénard. Eugène avait le grand air du marquis et ses manières d'une distinction exquise. C'était, dans le

regard, la même expression, les mêmes mouvements de physionomie, le même sourire plein de bonté, et, chose plus extraordinaire encore, le même timbre de voix.

La marquise avait fait cette remarque depuis longtemps et elle en avait souvent parlé à Gabrielle comme d'une chose merveilleuse.

— Viens par ici, dit le marquis au jeune homme, en lui prenant le bras, je désire causer un instant avec toi.

Le soleil commençait à faire sentir sa chaleur. Ils allèrent s'asseoir sur un banc rustique à l'ombre d'un bouquet de sumacs.

— Mon cher fils, dit le marquis, c'est aujourd'hui le 20 août, anniversaire de ta naissance.

— C'est vrai, cher père.

— Tu viens d'entrer dans ta vingt et unième année, mon ami. Je ne veux pas te répéter encore que je suis content de toi, que tu m'as donné toutes les satisfactions que peut désirer le père le plus exigeant . sous ce rapport, tu m'as comblé. Aussi avons-nous le droit, ta mère et moi, d'être fiers de notre fils. Toi et ta sœur, vous êtes toutes nos joies et tout notre orgueil. Moi qui n'ai jamais eu aucune ambition, je suis devenu ambitieux pour toi; oui, mon ami, je rêve pour toi les plus hautes destinées. Tu as un grand nom, tu auras un jour une grande fortune; dès maintenant, tous les chemins te sont largement ouverts, ce que tu voudras être, tu le seras.

Je te connais, c'est un sang généreux, un sang français qui coule dans tes veines et fait battre ton cœur. Tu n'oublieras jamais que noblesse oblige... Tu appartiens à ton pays, tu lui dois ton dévouement, et si tu veux t'élever, c'est par les services que ton intelligence et ta

fortune te permettront de rendre à notre chère patrie. Tu t'es bien conduit pendant le siège de Paris, c'est un bon début. Tu as déjà le sentiment du devoir patriotique et le germe des hautes vertus de nos ancêtres est dans ton âme.

Tu connais notre généalogie; je t'ai souvent parlé de nos aïeux, de ceux surtout dont le sang a coulé pour la France, de ceux qui sont morts pour elle. Tous sont grands, parce que tous avaient l'amour du devoir et l'amour du bien. Pour être digne d'eux, mon fils, tu n'as qu'à marcher sur leurs traces et à suivre les exemples qu'ils t'ont donnés. Aujourd'hui, en France, les temps sont changés; autrefois on se dévouait à son prince et, le plus souvent, on combattait et on mourait pour un homme. Maintenant, on se dévoue à son pays; pour le bien de toutes les classes de la société, on lutte contre les passions, les fausses théories, l'esprit de réaction, les tendances funestes et certaines traditions, qui sont de vieux préjugés. C'est le combat du progrès et de l'intelligence. Aujourd'hui les vrais héros sont les champions de l'humanité !

— C'est vrai, mon père. Ah ! j'aime à vous entendre parler ainsi.

— Cependant, je ne continue pas, répliqua le marquis en souriant, j'ai autre chose à te dire. Je t'ai parlé quelquefois de la duchesse de Chesnel-Tanguy. La duchesse était ma grand'tante du côté de mon père, c'est-à-dire une Coulange. Elle est morte très-âgée dans son vieux château des Pyrénées, à quelques lieues de Pau. Elle était immensément riche, et ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que nous devons à la duchesse de Chesnel-Tanguy, dont j'étais l'unique héritier, la plus importante partie de notre fortune.

Quinze jours avant sa mort, la duchesse avait éprouvé une grande joie en apprenant ta naissance. Elle craignait sans doute que le nom de Coulange ne disparût avec moi. Comme tu le vois, tu étais à peine au monde que la duchesse te voyait déjà porter dignement, avec honneur, le nom de nos ancêtres. Dans sa joie, elle voulut te donner, avant de mourir, un témoignage de son affection, elle voulut te laisser un souvenir. Ayant peut-être le pressentiment de sa fin prochaine, elle appela aussitôt son notaire et lui fit ajouter un codicille à son testament. Par cette disposition codicillaire la duchesse de Chesnel-Tanguy t'a légué, pour en jouir dès que tu aurais accompli ta vingtième année : 1° une somme de quinze cent mille francs; 2° le château et le domaine de Chesnel, au bord de l'Allier, lesquels valaient alors plus d'un million.

Le jeune homme ne put retenir une exclamation de surprise.

— Le domaine de Chesnel a beaucoup augmenté de valeur depuis que M. Morlot en est le régisseur, continua le marquis ; ce brave homme, qui a autant de probité que d'intelligence, y a apporté de nombreuses et excellentes améliorations et a su tirer parti de tout. Aujourd'hui Chesnel vaut certainement un million et demi. C'est donc un legs de trois millions que t'a fait la duchesse de Chesnel-Tanguy.

L'acte codicillaire m'autorise à retenir le legs dans le cas où je te jugerais incapable d'entrer en possession; mais il n'en est pas ainsi. Je dois donc, aujourd'hui que tu as vingt ans accomplis, exécuter la volonté de la duchesse. A partir de ce moment, le domaine de Chesnel t'appartient et tu en toucheras les revenus; quant au capital de quinze cent mille francs, il est représenté par

des titres de rentes sur l'État, des actions de chemins de fer et autres valeurs industrielles en dépôt à la Banque de France, dont tu toucheras également les arrérages.

— Ma surprise est grande, mon père, et je suis profondément touché de ce que madame la duchesse de Chesnel-Tanguy a voulu faire pour moi; j'en garderai le souvenir. Mais, mon père, je ne veux pas accepter.

— Pourquoi ?

— Je ne saurais que faire de cette fortune. Elle est mieux entre vos mains qu'elle le serait dans les miennes.

— C'est la volonté de la duchesse, répliqua le marquis en souriant.

— C'est vrai, mon père; mais je suis trop jeune pour avoir une fortune aussi considérable.

— Va, je te connais, et je suis certain d'avance que tu n'en feras pas un mauvais usage. D'ailleurs, il me plaît que tu apprennes de bonne heure à administrer tes biens.

— Ainsi, mon père, vous le voulez absolument?

— Oui.

— Alors, puis-je vous demander quelles sont vos intentions? Quels changements y aura-t-il dans mon existence?

— Tu auras ta maison.

— Mon père, répliqua vivement le jeune homme, je ne veux pas me séparer de vous.

— Sous ce rapport, répondit le marquis, tu peux te rassurer; nous continuerons à vivre l'un près de l'autre. Me séparer de toi! est-ce que je le pourrais? je désire te donner une plus grande liberté, voilà tout. L'hôtel de Coulange est vaste, l'aile droite est inhabitée; c'est là que tu auras ta maison, c'est-à-dire tes domestiques, ta voiture, tes chevaux. Comme tu le vois, nous ne serons

pas séparés, et nous vivrons ensemble comme par le passé.

— S'il en est ainsi, je ne vois pas comment je pourrai dépenser mes revenus.

— Quand on ne les évite pas, les occasions de faire du bien ne manquent jamais. Tu suivras l'exemple de ta mère dont la charité est inépuisable. Les pauvres gens sont nombreux partout ; autant qu'ils le peuvent, ceux qui sont riches doivent venir en aide à ceux qui sont malheureux. Du reste, mon ami, tu auras le droit de faire des économies. De cette façon, quand tu te marieras, tu pourras offrir une magnifique corbeille à ta fiancée, sans avoir besoin de toucher à ton capital.

— Oh! nous avons le temps de penser à mon mariage.

— Soit. Mais rien ne nous empêche d'en parler dès aujourd'hui. Je trouve que, de nos jours, les hommes attendent trop longtemps pour se marier.

— Probablement parce qu'ils ne rencontrent pas facilement la femme qui leur convient.

— Peut-être sont-ils trop difficiles. Mais tu n'auras pas, toi, cette excuse à invoquer, car il t'est permis de choisir parmi les plus belles et les plus nobles.

— Je le veux bien, cher père ; mais on ne choisit pas une femme comme un bijou qu'on achète. Avant tout il faut être aimé.

— Tu as tout ce qu'il faut pour cela.

— Je ne sais pas.

— Tu es riche, distingué, intelligent, instruit ; tu as la jeunesse, la beauté, tu portes un grand nom et tu as devant toi un magnifique avenir ; il me semble que ce sont là des avantages personnels sérieux, qui doivent te donner confiance.

— Certainement, mon père ; mais je ne veux pas trop compter sur eux.

— Pourquoi cela ?

— Par crainte des déceptions.

— Serais-tu déjà sceptique ?

— Non, mon père, car je tiens à vous ressembler, à être digne de vous.

— Alors tu es trop modeste.

— Vous ne devez pas vous en plaindre ; je suis votre élève et vous m'avez appris à n'être ni présomptueux, ni orgueilleux. Si j'ai quelque mérite, je n'en connais pas encore la valeur. Du reste, en ce qui concerne le mariage, je ne suis point pressé de mettre à l'épreuve mes avantages personnels.

— Je ne vois pas de la même manière que toi. Veux-tu connaître ma pensée? Eh bien, je voudrais que tu fusses marié dans un an, deux ans au plus tard.

Le jeune homme resta silencieux.

— Voyons, continua le marquis, n'as-tu pas déjà distingué ou fixé ton choix sur une des jeunes et charmantes jeunes filles que nous connaissons ?

— Mon père... balbutia le jeune homme.

— Réponds-moi franchement, comme à un ami.

— Eh bien, oui, mon père.

— Ainsi tu aimes cette jeune fille ?

— Oui, je l'aime.

— Le sait-elle ?

— Oh ! elle l'ignore, mon père.

— De sorte que tu ne sais pas si tu es aimé?

Eugène répondit par un mouvement de tête. Les couleurs de ses joues s'étaient subitement effacées et il tremblait légèrement.

— Comme te voilà ému ! reprit le marquis d'un ton af-

fectueux. Allons, aie bon espoir; si elle ne t'aime pas déjà, elle t'aimera et cette aventure finira comme dans un roman par le mariage que je désire pour toi, un mariage d'amour. Maintenant, il me reste à te demander le nom de cette jeune fille.

— C'est la meilleure amie de ma sœur, mademoiselle Emmeline de Valcourt.

Le marquis prit une des mains du jeune homme et, la serrant dans les siennes :

— Je ne veux pas te cacher ma satisfaction, dit-il; non seulement j'approuve ton choix, mais tu as fait celui qui pouvait m'être le plus agréable. Tu peux aimer Emmeline, mon ami, elle sera ta femme; tu n'as à redouter aucun empêchement. Comme moi, l'amiral désire ardemment ce mariage. Que te dirai-je encore? Tu avais sept ans et Emmeline à peine trois ans lorsque le comte de Sisterne et moi nous vous avons fiancés.

A ce moment, Maximilienne, sortant du château, accourut auprès de son père et de son frère. Elle avait un papier à la main.

— Tu as l'air bien joyeux, lui dit le marquis.

— Oui, cher père, je suis contente, répondit-elle.

— Quelle est la cause d'une si grande joie?

— Cette lettre, que je viens de recevoir.

— De qui est-elle?

— De ma bonne amie Emmeline de Valcourt. Tenez, cher père, lisez; vous verrez qu'Emmeline n'est pas moins joyeuse que moi; l'une et l'autre nous avons hâte de nous revoir. Elle arrive après-demain, quel bonheur!... Si madame de Valcourt avait écouté Emmeline, il y a déjà quinze jours qu'elles seraient à Coulange. Cher père, il faudra gronder madame de Valcourt.

— Je te le promets.

Le marquis lisait, souriant.

— Il n'y a rien pour toi dans la lettre, reprit Maximilienne, en s'adressant à son frère; cela se comprend : depuis quelque temps tu es si peu aimable avec Emmeline.

— Tu es bien sévère pour moi, répliqua le jeune homme avec tristesse.

— Oui, monsieur, parce que vous le méritez. Vous pensez trop à votre algèbre, vos équations et je ne sais quoi encore. Mais j'espère bien que vous saurez vous faire pardonner. En attendant, continua-t-elle en lui tendant ses joues, embrasse-moi.

— Et moi? fit le marquis.

— Voici mon baiser du matin. Maintenant je vous quitte pour aller embrasser maman.

Et légère comme un oiseau, la gracieuse jeune fille partit en courant.

— Tu es bien sombre, dit le marquis à son fils, à quoi penses-tu?

— Au reproche que m'a fait ma sœur.

— Ce qu'elle t'a dit prouve qu'elle ne soupçonne pas la vérité. J'ai lu la lettre de mademoiselle de Valcourt; elle est très-affectueuse, cette lettre. Mademoiselle Emmeline ne parle pas de toi, c'est vrai, bien qu'elle sache que tu es ici. Pourquoi se montre-t-elle aussi réservée? Veux-tu savoir quelle est mon impression? Eh bien, pour qui sait lire entre les lignes, il est facile de deviner que la charmante Emmeline ne dit pas tout ce qu'elle voudrait dire. Et le grand nombre de baisers qu'elle envoie à Maximilienne permet de supposer qu'il y en a au moins un pour toi.

Allons, mon fils, quitte cet air triste et sois joyeux comme ta sœur. Va, je ne crois pas me tromper en te disant que tu n'as plus beaucoup à faire pour être aimé.

VIII

L'ŒUVRE COMMENCE

Il pouvait être huit heures du soir. Sosthène de Perny et José Basco causaient ensemble dans la maison de la butte Montmartre. Ils étaient préoccupés et paraissaient inquiets.

A chaque instant une contraction nerveuse plissait le front du Portugais. Sosthène était pâle et agité ; il semblait prêter l'oreille aux moindres bruits qui, du dehors, arrivaient jusqu'à eux.

Ils parlaient de choses insignifiantes, comme s'ils eussent redouté d'aborder le grave sujet qui occupait leur pensée. Cependant, après un moment de silence, Sosthène dit brusquement :

— José, je commence à craindre que vous n'ayez eu une mauvaise idée.

Une lueur sombre passa dans le regard du Portugais et les rides de son front se creusèrent davantage.

— S'il ne réussit pas, répondit-il de sa voix cuivrée, mon idée est mauvaise ; s'il réussit, elle est, au contraire, excellente.

— N'importe, nous jouons là un jeu terrible.

— Il faut être hardi quand on veut gagner beaucoup.

— Soit, mais tout peut être compromis.

— Mon cher, qui ne risque rien n'a rien.

— Enfin, José, je suis inquiet.

— Je veux bien vous avouer que, de mon côté, je ne

suis pas absolument tranquille. Après tout nous ne savons rien, attendons.

Voilà trois jours qu'il est parti.

— On ne fait pas toujours une chose aussi vite qu'on le voudrait.

— Plusieurs dangers le menacent.

— Je le crois aussi adroit qu'il faut l'être pour les éviter.

— Cependant, si malgré sa prudence il est arrêté?

Le regard de José eut un éclair livide.

— En effet, cela se peut, répondit-il d'une voix caverneuse. Mais ne m'avez-vous pas dit que vous étiez sûr de lui?

— Oui.

— Ne nous a-t-il pas juré ici que, quoi qu'il arrive, il garderait le silence?

— C'est vrai.

— Est-il homme à tenir son serment?

— Je le crois.

— Alors, mon cher, soyez moins prompt à vous effrayer.

— C'est égal, José, je me demande si vous n'avez pas trop risqué.

Le Portugais haussa les épaules.

— Eh, qui veut la fin veut les moyens, répliqua-t-il avec brusquerie. Si, à New-York, nous avions été hésitants, si nous avions manqué d'audace, le vieux juif aurait vendu ses diamants et nous serions encore en Amérique. Il y a certaines nécessités en présence desquelles il ne faut jamais s'arrêter. Vous devez être convaincu que je n'agis pas en étourdi; je réfléchis, je cherche, je sonde le terrain sur lequel nous marchons; je prépare la voie; j'examine sérieusement chaque chose qui se pré-

sente; je pèse le pour et le contre; j'étudie, je calcule et je m'empare de ce que je crois le meilleur dans l'intérêt du but que nous voulons atteindre.

Sans doute, beaucoup de difficultés, beaucoup d'obstacles se dressent devant nous; ils sont de plusieurs sortes et nous devons les renverser tous. Le marquis de Coulange est un de ces obstacles. Lui mort, cet obstacle, le plus grand, n'existe plus; nous n'avons plus à compter avec le marquis, c'est un souci de moins et une chance de plus pour le succès de notre entreprise. Assurément, il n'y avait pas urgence absolue à nous débarrasser immédiatement du marquis; mais je n'ai pas perdu de vue qu'on ne pouvait toucher à ses millions de son vivant Incessamment nous allons nous mettre à l'œuvre; j'ai dressé toutes mes batteries; pour que rien ne vienne entraver notre marche en avant, la rapidité de notre action, j'ai jugé qu'il fallait, plus tôt que plus tard, nous débarrasser du marquis.

— Lui mort, la marquise est toujours là.

— Eh bien?

— C'est un autre obstacle.

— Oui, mais facile à briser.

— Moins que vous le croyez, José.

— Mais elle ne peut rien contre nous, rien, répliqua José avec animation; nous la tenons par le silence qu'elle garde depuis vingt ans; elle n'essayera même pas de lutter. Nous avons entre les mains ce qu'il faut pour l'obliger à renoncer à la fortune du marquis. Elle n'aura aucune prétention, elle abandonnera tout; après comme avant, elle aura peur du scandale et reculera devant lui. Elle voudra se retirer du monde et ne demandera qu'à se réfugier dans une retraite profonde. Faute d'un douaire suffisant, elle se contentera d'une rente que lui fera sa

fille, et tout sera dit. Encore une fois, je vous le répète, nous sommes maîtres de la situation.

— Et le fils de la fille d'Asnières, le comte de Coulange?

— Celui-là n'est pas plus à craindre que la marquise. Les renseignements qu'on m'a fournis sur lui sont excellents, au point de vue de nos projets. C'est une nature exceptionnelle, une sorte de puritain; il a les sentiments nobles, élevés, et une grande fierté. Dressé sur ses principes comme sur un piédestal, pour lui l'honneur est tout. Au bon vieux temps, il eût été un héros de la chevalerie. Le jour où il apprendra qu'il porte un nom et un titre qui ne lui appartiennent pas, qu'il est étranger à la famille de Coulange, ce jour-là, il n'attendra pas qu'on lui dise : allez-vous-en; drapé dans ses principes, il quittera l'hôtel de Coulange sans en rien emporter.

— Vous croyez cela? fit Sosthène avec ironie.

— Oui, je le crois. Ah! dame, vous, de Perny, vous ne pouvez pas comprendre qu'on puisse agir ainsi. Vous ne feriez pas cela, moi non plus. C'est de la grandeur épique. Eh bien, j'en réponds, dans ce siècle où l'or est devenu le dieu fort, le dieu de tous, il y a encore des gens capables, dans leur fierté, de pousser jusque-là le culte de l'honnêteté. Le comte de Coulange est de ceux-là.

— Vous pouvez vous tromper.

— Je veux bien l'admettre.

— Alors?

— Nous possédons le manuscrit de la marquise; grâce à ce précieux document, nous faisons rentrer dans le néant ce comte de Coulange pour rire.

— Mais c'est un procès.

— Sans doute.

— Et moi? Un procès révèle tout et me condamne.

— Mon cher, vous oubliez toujours que vous n'existez plus, qu'une lettre que j'ai adressée de New-York en France a annoncé votre mort au marquis et à la marquise de Coulange. Pour que vous soyez mort réellement que manque-t-il? Seulement un acte de décès. Si, comme je l'espère, nous réussissons sans avoir besoin d'employer les grands moyens, Sosthène de Perny ressuscite; autrement vous continuerez à vous appeler, comme maintenant, Jacques Bailleul. Du reste, cela doit vous être fort indifférent, vous ne tenez guère à votre nom de Perny, qui n'est pas précisément ici, à Paris, en odeur de sainteté. Après tout, qu'est-ce que vous voulez? Être riche, avoir deux ou trois millions afin de vous donner le luxe que vous n'avez plus? Eh bien, vous les aurez, nous travaillons pour cela.

La fortune du marquis de Coulange est évaluée aujourd'hui à environ vingt-cinq millions; il me semble que la part de chacun est assez belle.

Si vous ne pouvez ou si vous ne voulez pas rester à Paris, il vous sera facile d'aller où il vous plaira.

Avec la richesse, vous le savez, on peut se procurer partout des jouissances à satiété. En Angleterre, vous serez un milord; en Russie, vous serez un boyard; une excellence en Italie, un pacha en Orient, un nabab dans l'Inde, un mandarin en Chine. Si vous n'êtes pas content avec cela, permettez-moi de vous dire que vous êtes difficile.

— Réussissons d'abord et nous verrons ensuite, dit Sosthène d'une voix creuse.

Ces paroles furent suivies d'un assez long silence.

José Basco, ayant allumé un cigare, se leva pour s'en aller. Il allait ouvrir la porte lorsque Sosthène lui dit vivement :

— Attendez!

— Eh bien? l'interrogea José en se retournant.

— J'ai entendu du bruit à la porte du jardin.

Tous deux prêtèrent l'oreille. Ils entendirent distinctement des pas résonner sur le sol.

— C'est lui, dit Sosthène.

— Enfin, murmura le Portugais.

Presque aussitôt les pas retentirent dans l'escalier, puis la porte de la chambre s'ouvrit brusquement et Des Grolles parut.

Deux exclamations l'accueillirent. Ensuite, du regard, ses deux associés l'interrogèrent.

— D'abord, dit Des Grolles d'un ton farouche, y a-t-il à boire, ici? J'ai soif.

— Que veux-tu? Du vin, de l'eau-de-vie, de l'absinthe?

— D'abord du vin, une bouteille pleine, je boirai après l'eau-de-vie et l'absinthe.

— Ah! çà, est-ce que l'ami Des Grolles veut se griser? fit José.

— Pourquoi pas? Oui, je veux boire, je veux boire, répondit Des Grolles, en promenant autour de lui son regard plein de lueurs sombres.

Sosthène s'était empressé de mettre sur la table une bouteille et un verre. Des Grolles vida trois fois de suite son verre rempli jusqu'au bord. Cela fait, il respira bruyamment et se laissa tomber lourdement sur un siége.

— Je crois, vraiment, qu'il est déjà ivre! dit José.

— Ivre, moi! répliqua Des Grolles. Il me faudrait pour cela boire un tonneau.

— Si tu as encore soif, bois, et dis-nous ce que tu as fait; nous avons hâte de le savoir.

— Eh bien, j'ai fait ce qu'il fallait faire, répondit Des Grolles.

— Ainsi, vous avez réussi? demanda José avec anxiété.

— Oui.

— Et vous voilà, bravo... Tout marche à souhait; la partie est à moitié gagnée! Voyons, ami Des Grolles, racontez-nous ce qui s'est passé; vous devez comprendre que cela nous intéresse.

— Les renseignements que vous m'avez donnés, José, étaient parfaitement exacts. Comment diable avez-vous pu être si bien instruit?

— Qu'importe?

— C'est à croire que vous êtes allé vous renseigner dans le pays.

— Peut-être...

— Sans cela vous n'auriez pu savoir que le marquis ne passait jamais près de la maison du garde sans s'y arrêter. Eh bien, la chose s'est faite comme vous l'aviez prévu?

— Hier, aujourd'hui?

— Ce matin. Hier et avant-hier, pas possible. Je n'étais pas à plus de vingt-cinq ou trente pas de lui, je l'ai mis en joue, j'ai pressé la détente, le coup est parti et il est tombé!

— Mort sur le coup?

— Parbleu, sa tête était au bout de mon fusil.

— On a dû entendre la détonation?

— Je ne sais pas. Les autres étaient loin de là, et les chiens, dans le bois, faisaient un vacarme d'enfer.

Du reste, vous pensez bien que je ne me suis pas amusé à attendre ce qui allait arriver. J'ai filé à travers le taillis.

— Vous n'avez pas été poursuivi?

— Je ne le crois pas.

— Alors personne ne vous a vu?

— J'en suis persuadé. Naturellement je ne suis pas allé me jeter bêtement dans la gueule du loup. Sachant par les aboiements des chiens de quel côté se dirigeait la chasse, je m'éloignai dans la direction opposée. J'eus la chance de ne rencontrer personne. Le hasard me fit passer près d'une mare, un abreuvoir pour les cerfs et les chevreuils; mon fusil ne m'étant plus utile et pouvant être, au contraire, un objet compromettant, je le jetai dans la mare; j'en fis autant de ma blouse, après l'avoir enroulée autour d'une lourde pierre.

Un quart d'heure après, je me trouvais sur la lisière de la forêt; je m'arrêtai un instant pour respirer et me reposer. Quelques paysans travaillaient dans les champs. J'hésitais à sortir du bois, mais sentant qu'il était urgent de m'éloigner du pays au plus vite, je m'élançai bravement à travers les terres labourées. Bientôt, je me trouvai entre deux haies, sur un chemin rural. Le soleil, que j'interrogeai, m'indiqua la direction que je devais prendre et je me remis en route, marchant très-vite. Bref, j'arrivai à temps à la petite gare de Nanteuil pour pouvoir prendre le train de midi.

J'étais assez tranquille, mais non complètement rassuré. Si un train marche rapidement le télégraphe est plus rapide encore. Mais je ne vous dirai pas quelles étaient mes frayeurs chaque fois que j'apercevais, devant une gare, le feutre d'un gendarme.

Comme il ne faut jamais négliger aucune mesure de prudence, j'avais pris mon billet pour Bondy. Je descendis à cette gare, sans être inquiété, et je continuai ma route à pied. Mais je m'arrêtai à Pantin. J'avais si mal vécu pendant ces trois jours, que je sentais le besoin de

me réconforter. J'entrai chez un traiteur où je me fis servir un dîner, non pas succulent, mais copieux. Et voilà toute l'histoire.

— Allons, tout va bien, dit José. De nos jours, on ne fait plus de pacte avec le diable ; mais il y a sûrement un démon qui nous protège.

— Maintenant, Sosthène, reprit Des Grolles, versez-moi de l'absinthe. Voyez-vous, continua-t-il, en reprenant son air farouche, je viens de faire une besogne terrible, j'ai besoin de m'étourdir.

— Veux-tu encore un verre de vin ?

— Non, non, plus de vin ; c'est rouge, cela ressemble à du sang. Sosthène, je t'ai dit de l'absinthe, entends-tu ?

— Eh bien, c'est de l'absinthe que je viens de verser dans ton verre.

— Ça, ça de l'absinthe?

— Tu le vois bien.

Des Grolles passa à plusieurs reprises ses mains sur ses yeux. Soudain il bondit sur ses jambes et regarda autour de lui avec une sorte d'épouvante.

— Mais qu'ai-je donc dans les yeux ! s'écria-t-il ; tout ce que je vois est rouge, rouge !

Le Portugais haussa les épaules.

— Quand vous toucherez votre part des millions du marquis, dit-il, les objets changeront de couleur ; alors vous verrez jaune.

IX

DEUX JEUNES FILLES

Laissons les trois misérables et revenons à Coulange.

La chasse était ouverte depuis quinze jours. Les réceptions et les fêtes se succédaient au château où il y avait une réunion nombreuse.

Les chasseurs faisaient merveille. On parlait beaucoup de leurs brillants exploits. C'était une effroyable tuerie de bêtes à poils et à plumes. Le jeune comte de Coulange se faisait distinguer parmi les plus intrépides et les plus adroits.

Chaque jour on expédiait à Paris, aux amis, aux parents des chasseurs, des paniers remplis de gibier.

Le comte de Sisterne avait annoncé sa prochaine arrivée, et Gabrielle, se séparant à regret de la famille de Coulange, était partie pour le château de Chesnel.

Or, le matin de ce jour où nous avons vu Des Grolles revenir à Paris après avoir fait, selon son expression, « une besogne terrible », Maximilienne de Coulange et Emmeline de Valcourt se promenaient dans une des allées ombreuses du parc.

Le marquis, son fils et leurs amis s'étaient levés avant l'aube. Il y avait ce jour-là grande chasse dans la forêt.

Les deux jeunes filles marchaient lentement sur le sable fin. Maximilienne donnait le bras à Emmeline. Celle-ci était un peu rêveuse; elle écoutait distraitement son amie, qui cherchait à l'égayer par son charmant babil.

Emmeline était de deux ans moins âgée que Maximilienne. Mais elles avaient la même taille et étaient également gracieuses et jolies. Blondes l'une et l'autre, et arrangeant de la même manière leurs magnifiques cheveux, on aurait pu les prendre pour deux sœurs jumelles. En effet, l'air réfléchi, sérieux, un peu grave de mademoiselle de Valcourt, pouvait lui faire donner deux ans de plus. Bien qu'elles n'eussent ni les mêmes traits, ni le même genre de beauté, il eût été difficile de dire laquelle était la plus charmante. Toutes deux possédaient ce qui plaît, ce qui charme; toutes deux étaient ravissantes.

Comme son amie, Emmeline avait dans ses mouvements, sa pose, la grâce parfaite, et dans toute sa personne la suprême distinction. Ses grands yeux bleus, ombragés de longs cils, naturellement rêveurs, avaient une expression d'un charme indéfinissable. Au milieu de ses joues légèrement teintées de rose, se dessinaient deux petites fossettes délicieuses, deux véritables nids à baisers. Elle avait le front très beau, et les oreilles d'une forme exquise, la bouche petite, les lèvres vermeilles et des dents superbes. La chute de ses épaules, ses bras bien moulés, ses mains fines et blanches, son cou adorable et sa gorge naissante étaient autant de merveilles.

S'apercevant que depuis un instant elle parlait toute seule, Maximilienne s'arrêta brusquement et, regardant sa jeune amie :

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? Qu'as-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Mais rien, je t'assure.

— Si, si, tu es triste, tu ne peux me le cacher, je le vois.

— Triste, pourquoi le serais-je?

— Je n'en sais rien. Peut-être t'ennuies-tu déjà d'être à Coulange?

— Tu sais bien que ce n'est pas possible, tu sais bien que je suis toujours heureuse d'être avec toi.

— En effet, ce serait assez singulier, après avoir été si joyeuse de venir. Alors je me demande ce qui peut t'avoir contrariée, car depuis plusieurs jours déjà je m'aperçois que tu n'es plus la même. As-tu à te plaindre de quelqu'un? Est-ce moi qui, sans le vouloir, t'ai fait de la peine? Si cela est je te demande pardon.

— Oh! ma chère Maximilienne, peux-tu penser cela, toi toujours si bonne et si affectueuse pour moi!

— Enfin, tu as quelque chose que tu voudrais me cacher. Allons, laisse-moi t'embrasser, et tu me diras ensuite pourquoi tu es devenue songeuse, pourquoi tu ne ris plus comme autrefois.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion...

— Vois-tu, reprit Maximilienne, je n'ai qu'une véritable amie, c'est toi; tu serais ma sœur que je ne pourrais pas t'aimer davantage. Si tu avais une douleur, je la sentirais comme toi. Tu comprends que je sois inquiète en te voyant soucieuse et perdre ta gaieté. Voyons, est-ce de mon frère que tu as à te plaindre?

— Oh! non, non, ne suppose pas cela, répondit vivement Emmeline.

— A la bonne heure! D'ailleurs j'en serais étonnée. Il faut te dire que la veille de ton arrivée à Coulange, je l'ai grondé, oh! mais grondé très-fort.

— Tu as grondé ton frère?

— A cause de toi.

— A cause de moi?

— Oui. Je lui ai reproché d'être souvent maussade et jamais aimable, surtout avec toi.

— Oh! Maximilienne, tu as eu tort de lui dire cela.

— J'ai eu raison, au contraire; ce qui le prouve, c'est

que mes reproches ont produit l'effet que j'espérais. N'as-tu pas remarqué comme il est changé? Oh! il n'est plus du tout le même. A Paris, c'est à peine s'il te regardait, s'il t'adressait la parole; maintenant il est devenu pour toi gracieux, prévenant, empressé, plein d'amabilité; quand tu n'es pas là il te cherche; enfin il a pour toi mille attentions charmantes.

— Parce que je suis ton amie. Mais, ma chère Maximilienne, M. Eugène a toujours été très-gracieux pour moi.

— Alors tu ne trouves rien de changé dans ses manières?

— M. Eugène a toujours été tel qu'il est.

— Ah! fit Maximilienne.

Et elle resta un moment silencieuse.

— Eh bien, Emmeline, reprit-elle, voici une autre remarque que j'ai faite : c'est toi maintenant qui n'es plus la même.

— Que veux-tu dire?

— Qu'il y a en toi certaines choses qui me paraissent inexplicables.

— Je ne comprends pas.

— Tu es, à l'égard de mon frère, d'une froideur qui ressemble à du dédain.

— Mais cela n'est pas, tu te trompes! s'écria la jeune fille.

Maximilienne secoua la tête.

— Non, je ne me trompe pas, répondit-elle; j'observe et je vois. Je crois que tu évites, que tu fuis mon frère autant que cela t'est possible. Quand il t'adresse la parole, tu as l'air de ne pas avoir entendu. Plusieurs fois il a voulu t'offrir son bras pour la promenade et tu t'es empressée de prendre le bras de M. de Millerie ou d'un autre de ces messieurs. Tiens, pas plus tard qu'hier

soir, dans le salon d'été, il a pris un siège à côté du tien il désirait causer avec toi. Tu ne lui as pas laissé le temps de t'adresser la parole : tu t'es levée brusquement et tu es venue t'asseoir près de moi, sous le prétexte de me demander le nom d'une fleur que tu connais aussi bien que moi. Eugène est resté tout interdit, les yeux tristement fixés sur toi. Il n'a plus osé s'approcher de toi de la soirée. Je t'assure que, dans plusieurs circonstances déjà, tu lui as fait beaucoup de peine.

Emmeline tenait sa tête penchée sur sa poitrine.

— Voyons, continua Maximilienne, pourquoi es-tu ainsi avec mon frère?

— Mais... mais... je ne sais pas, balbutia mademoiselle de Valcourt.

Ces mots furent prononcés si drôlement que Maximilienne ne put s'empêcher de rire.

— Veux-tu que je te dise ma pensée? reprit-elle ; eh bien, je crois que tu exerces une petite vengeance.

— Oh! Maximilienne!

— Que tu veux faire sentir à Eugène qu'il n'a pas toujours été aimable avec toi. J'ai deviné, n'est-ce pas?

— Je ne sais quoi te répondre, dit Emmeline, visiblement troublée; je t'en prie, ne me questionne plus, sans le savoir tu me fais souffrir.

Mademoiselle de Coulange eut un sourire intraduisible.

— Ma chère Emmeline, dit-elle d'un ton affectueux, si je t'ai fait de la peine sans le vouloir, j'aurai, je l'espère, le pouvoir de te consoler. Parlons d'autre chose.

— Oui, parlons d'autre chose, répliqua vivement Emmeline, qui cherchait à se soustraire aux petites taquineries de son amie.

— Il faut que je te dise que j'ai fait un joli rêve.

Un sourire effleura les lèvres d'Emmeline.

— J'ai rêvé que tu étais ma sœur.

— Vraiment ?

— Oui, parce que tu venais de te marier et que tu avais épousé mon frère.

Une vive rougeur colora les joues de mademoiselle de Valcourt.

— Je n'ai pas besoin de te dire si j'étais heureuse, poursuivit Maximilienne. Quelle joie pour nous tous! Il y a quelque temps que j'ai fait ce joli rêve, et depuis, chaque fois que j'y pense, je me dis qu'il se réalisera.

Emmeline ne répondit pas ; mais elle eut un soupir étouffé.

— Eh bien, tu ne dis rien? fit Maximilienne.

— Que veux-tu que je dise à propos d'un rêve?

— Est-ce que tu n'admets pas qu'il puisse devenir la réalité ?

— Lorsque M. Eugène voudra se marier, il trouvera facilement une jeune fille d'un grand nom, beaucoup plus riche et plus jolie que moi.

— Oh ! oh ! voilà une bien grande modestie! répondit Maximilienne. Mais comment te vois-tu donc, ma chère Emmeline? Eh bien, moi, je te trouve plus charmante que toutes les autres, et j'en connais plusieurs, parmi les plus jolies et les plus fières, qui sont jalouses de ta beauté, qui envient ta grâce et ta distinction, tes beaux grands yeux bleus, tes dents ravissantes et ta magnifique chevelure. Quant à la richesse, nous n'avons pas à en parler. Tu jugerais mal mon frère si tu le croyais capable de voir dans le mariage la question d'argent. Certes, nous avons une assez grande fortune pour qu'il ait le droit de ne consulter que son cœur dans le choix d'une femme. Là-dessus, je connais ses idées et je sais ce qu'il

pense. Serait-elle pauvre, Eugène épousera la jeune fille qu'il aimera, qui aura su lui plaire par les qualités du cœur.

— Soit; mais je ne suis pas, je ne puis pas être cette jeune fille-là, dit Emmeline d'une voix oppressée.

— Pourquoi?

Emmeline ne trouva rien à répondre. D'un de ses bras Maximilienne entoura la taille svelte de son amie.

— Il y a une chose que tu ignores, sans doute, et que je vais t'apprendre, reprit-elle : sache donc que ta mère et la mienne, M. l'amiral et mon père, désirent que tu épouses mon frère.

Emmeline tressaillit. Maximilienne continua :

— Il y a treize ou quatorze ans, paraît-il, — tu étais bien jeune alors, — que ton oncle et mon père, en causant de leurs projets d'avenir, vous ont fiancés.

Le trouble de mademoiselle de Valcourt augmenta encore.

— Eh bien, fit Maximilienne, que penses-tu de cela?

— Je pense que ce n'est pas suffisant.

— C'est vrai, il faut quelque chose encore; mais cela existe. Emmeline, ne vois-tu pas que depuis un instant je cherche à provoquer ta confiance pour t'amener à me faire un aveu? Tu es toute tremblante, tu tiens tes yeux baissés et c'est en vain que tu essayes de me cacher ton trouble; pourquoi es-tu ainsi? Je ne te le demande pas, je le sais. Va, il m'a été facile de découvrir ton secret : je lis dans ta pensée, je vois dans ton cœur. Chère Emmeline, je suis dans le ravissement, car, j'en suis sûre, maintenant, tu aimes mon frère!

— Oh! tais-toi! s'écria Emmeline avec une sorte d'effroi.

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Ainsi, c'est bien vrai, dit Maximilienne en la serrant fortement contre elle, tu l'aimes?

Emmeline eut un long soupir et laissa tomber sa tête sur l'épaule de son amie.

— Chère Emmeline, murmura mademoiselle de Coulange.

Elles restèrent un moment immobiles et silencieuses.

La tête d'Emmeline se redressa lentement. Alors, regardant Maximilienne avec une expression intraduisible :

— Tu m'as tendu un piège, dit-elle, mais je ne t'en veux pas; je me suis trahie et tu as surpris mon secret, que je croyais pouvoir te cacher. Eh bien, oui, c'est vrai, j'aime M. Eugène. Comment cela est-il arrivé? Je n'en sais rien. C'est sans doute parce qu'il est ton frère... Tu vois ma confusion, Maximilienne; ah! je t'en supplie, ne dis rien, que M. Eugène, surtout, ne sache jamais...

— Quoi, tu ne veux pas que mon frère sache que tu l'aimes?...

— Maximilienne, promets-moi...

— De ne rien dire à mon frère?

— Oui.

Mademoiselle de Coulange eut un délicieux sourire.

—Eugène sait que je dois aujourd'hui te parler de lui, reprit-elle. Quand, ce soir ou demain, il m'interrogera, il faudra bien que je lui réponde. Tu ne peux pas m'obliger à lui cacher la vérité, c'est-à-dire à mentir. Moins réservé que toi, Eugène m'a fait ses petites confidences, et il ne m'a point suppliée de te cacher qu'il t'aime.

Emmeline fit un mouvement brusque.

— Maximilienne, que dis-tu? s'écria-t-elle.

— Je dis que mon amie Emmeline de Valcourt sera bientôt ma sœur.

— Mais c'est donc vrai, Maximilienne, c'est donc vrai?

— Oui, mon frère t'aime, il t'aime depuis longtemps.

Le regard d'Emmeline s'était illuminé.

— Il m'aime, il m'aime! murmura-t-elle, les deux mains appuyées sur son cœur.

— Voyons, est-ce que tu ne t'en es pas aperçue? demanda Maximilienne.

— Non.

— Oh! comme ils ont de mauvais yeux, les amoureux! fit mademoiselle de Coulange.

Emmeline jeta ses bras autour du cou de son amie, et, d'une voix vibrante d'émotion :

— Ah! je suis heureuse! dit-elle.

— Et moi aussi, je suis bien heureuse, répondit Maximilienne.

Elles s'embrassèrent.

— C'est égal, ajouta gaiement mademoiselle de Coulange, je ne savais pas que certains mots fussent si difficiles à prononcer et qu'on pût avoir tant de peine à faire deux heureux.

X

L'ATTENTAT

Les deux jeunes filles se disposaient à revenir sur leurs pas et à se rapprocher du château lorsque, sou-

dain, un bruit de voix arriva à leurs oreilles. Elles s'arrêtèrent pour écouter.

— Ce sont des voix d'hommes, dit Emmeline.

— Oui, et ils sont plusieurs.

Les voix cessèrent de se faire entendre. Au bout d'un instant un bruit de pas retentit. Les jeunes filles regardaient, mais l'épaisseur du taillis les empêchait de voir. Cependant il leur était facile de juger que les hommes se rapprochaient peu à peu de l'endroit où elles se trouvaient.

— Je me demande quels sont ces hommes, dit Maximilienne.

— Probablement quelques-uns de nos chasseurs, répondit Emmeline.

— Ces messieurs ne reviennent jamais de ce côté; d'ailleurs il est à peine dix heures et ils ont dit hier qu'il ne fallait pas les attendre avant midi ou une heure.

— C'est vrai.

— Après tout, reprit Maximilienne, nous saurons bientôt quels sont ces promeneurs; ils ne sont plus qu'à une faible distance et ils se dirigent vers nous. Attendons.

— Alors tu n'as pas peur?

— Peur ici, dans le parc de Coulange! De qui pourrions-nous avoir peur?...

— Au fait, c'est vrai, de qui pourrions-nous avoir peur?

Au bout d'un instant, un groupe de cinq ou six hommes parut dans l'allée, à environ cinquante pas des jeunes filles.

Maximilienne eut un petit cri de surprise. Elle venait de reconnaître son père et son frère. Elle s'élança à leur rencontre. Emmeline la suivit.

Arrivée près du groupe, qui s'avançait lentement, Maximilienne poussa un cri déchirant.

Son père était devant elle, pâle comme un mort, les vêtements en désordre, couverts de sang. Eugène et un de ses amis soutenaient le marquis et l'aidaient à marcher.

La jeune fille devint affreusement pâle, un gémissement s'échappa de sa poitrine, ses jambes fléchirent sous le poids de son corps, et elle s'affaissa à demi évanouie dans les bras d'un des chasseurs, qui s'était précipité pour l'empêcher de tomber. Mais ce ne fut qu'un instant de faiblesse causée par l'effroi et la violence de son émotion. Elle revint à elle.

— Mon père, mon bon père, qu'avez-vous? s'écria-t-elle.

— Rassure-toi, ma fille, ce n'est rien, répondit le marquis d'une voix faible.

— Ah! vous ne pouvez pas me le cacher, vous êtes blessé!

— Oui, mais légèrement; je te le répète, ce n'est rien, rassure-toi.

— Mon père, dit Eugène, voilà un banc, voulez-vous vous reposer?

— Oui, un instant. Ensuite j'aurai assez de force pour aller jusqu'au château.

Eugène l'aida à s'asseoir sur le banc. Alors, Maximilienne se mit à genoux devant lui, et, le visage inondé de larmes, elle le regarda avec une tendresse inexprimable. Elle était si belle ainsi que le marquis ne put s'empêcher de l'admirer.

— Comme elle ressemble à sa mère! se disait-il.

Il s'inclina et lui mit un baiser sur le front.

— Cher père, où êtes-vous blessé? demanda la jeune fille.

— A l'épaule.

— Est-ce que c'est un coup de fusil?

— Oui.

— C'est épouvantable, cher père, vous pouviez être tué!

— C'est vrai.

— Comment ce terrible accident vous est-il arrivé?

— Je ne puis te répondre en ce moment, tu sauras cela plus tard.

— Souffrez-vous beaucoup, cher père?

— Depuis un instant j'éprouve un grand soulagement; en te voyant je ne sens plus la souffrance. Ah! chère enfant, ton regard a la même puissance que celui de ta mère! Mais ne reste pas ainsi, tu te fatigues; assieds-toi là, à côté de moi. Bien. Maintenant, essuie tes yeux et ne pleure plus. Je te l'ai dit, ce n'est rien, une blessure légère. Je suis un peu faible, parce que j'ai perdu beaucoup de sang.

Emmeline s'était arrêtée à quelques pas. Elle regardait en pleurant. Après un moment d'hésitation, Eugène s'approcha d'elle.

— Vous pleurez, mademoiselle Emmeline, lui dit-il; vous prenez part à notre peine, merci.

Elle leva sur lui ses grands yeux pleins de larmes.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle aussitôt, en devenant très pâle, vous êtes blessé aussi!

— Non, mademoiselle, non, je ne suis pas blessé.

— Mais là sur vos habits, ce sang?...

— C'est celui de mon père, qui a coulé sur moi.

— Ah! ah! ah! fit-elle.

Et un long soupir s'échappa de sa poitrine.

— Vous vous intéressez donc à moi? reprit le jeune homme.

Elle arrêta sur lui son regard d'une douceur infinie.

Il lui prit la main et ils restèrent un moment silencieux, croisant leurs regards.

— Mademoiselle Emmeline, dit Eugène, est-ce que ma sœur vous a parlé de moi?

— Oui.

— Vous a-t-elle dit...

Le reste de la phrase expira sur ses lèvres.

— Maximilienne m'a tout dit, répondit la jeune fille.

— Mademoiselle Emmeline, balbutia-t-il, puis-je vous demander?...

— Monsieur Eugène, votre sœur vous dira ce que j'ai répondu. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons parler de cela.

— C'est vrai, dit-il tristement. Oui, vous avez raison, mademoiselle Emmeline, aujourd'hui nous ne devons penser qu'à mon père.

— C'est bien vrai, n'est-ce pas? il n'est que légèrement blessé?

— Nous le croyons.

— Vous étiez là au moment de l'accident?

— Non, mon père était seul.

— C'est donc son fusil, à lui?...

Le jeune homme secoua la tête.

— Je ne puis rien vous dire; mon père n'a répondu à aucune des questions que nous lui avons adressées; de plus il nous a recommandé de ne faire aucune supposition; il craint, évidemment, d'effrayer ma mère, ma sœur et nos amis. Comme vous le voyez, nous ne savons rien, nous ne pouvons que soupçonner la vérité et garder le silence pour respecter la volonté de mon père. Nous apprendrons plus tard ce qui s'est passé. Ce matin, en

partant, nous étions tous joyeux, nous revenons désolés.

— Hélas! soupira Emmeline.

A ce moment le marquis appela son fils.

— Je me sens assez de force maintenant pour aller jusqu'au château sans être obligé de m'arrêter de nouveau, dit-il; Maximilienne et Emmeline vont nous devancer. Elles nous annonceront et prépareront la marquise et sa société à nous recevoir.

Maximilienne prit le bras de son amie et elles s'éloignèrent rapidement.

Le marquis s'était levé.

— Comment vous trouvez-vous? lui demanda Eugène.

— Aussi bien que possible, répondit-il en s'efforçant de sourire. Allons, j'en serai quitte pour la peur, ajouta-t-il presque gaiement.

On se remit en marche, mais toujours lentement pour ne pas trop fatiguer le blessé.

Se sentant assez fort pour marcher, le marquis avait voulu revenir à pied. En le voyant arriver ainsi, la marquise serait moins effrayée, et la douleur qu'elle allait éprouver moins vive. Telle avait été la pensée du marquis. Il savait combien sa chère Mathilde était impressionnable, et qu'une commotion un peu violente pouvait compromettre sa santé. Il avait toujours redouté de lui causer une contrariété, un ennui, un chagrin ou une douleur.

Heureusement, prévenue par Maximilienne, qui, tout en lui apprenant que son père revenait blessé, s'empressa de la rassurer, la marquise ne fut pas trop vivement alarmée. Cependant elle sortit du château tout en larmes pour courir au-devant de son mari. C'est en s'appuyant sur elle et sur Eugène que le marquis rentra

au château. Conduit immédiatement dans sa chambre, on l'aida à se mettre au lit.

On avait posé sur la blessure un appareil provisoire préparé à la hâte avec des linges blancs déchirés et mis en charpie. Grâce à cette précaution, le sang avait cessé de couler.

— Il faut courir chercher le médecin, dit la mar quise.

— Ma mère, un de nos gardes y est allé, répondit Eugène, le docteur ne peut tarder à être ici.

En effet, un instant après, le médecin de Coulange entrait dans la chambre du marquis. Il était fort ému et c'est avec une certaine inquiétude qu'il examina la blessure

Le marquis avait été frappé par une balle. Le projectile n'était pas resté dans les chairs. Il avait labouré l'épaule assez profondément sur une largeur d'environ douze centimètres en glissant sur l'omoplate. En somme, la blessure ne présentait aucun caractère dangereux.

La marquise suivait avec anxiété tous les mouvements du médecin et cherchait à lire sa pensée sur son visage. Elle vit qu'il était satisfait de son examen et elle poussa un soupir de soulagement. Du reste, quelques paroles du docteur eurent bientôt rassuré tout le monde.

Il se fit donner de la charpie et les autres choses qui lui étaient nécessaires; puis, après avoir lavé la plaie avec soin, il procéda au pansement. Alors, le marquis déclara qu'il se sentait très-soulagé.

— Vous le voyez, fit-il, j'avais raison en vous disant à tous de ne pas vous effrayer, que ce n'était rien.

— Nous n'avons à craindre aucune complication, dit le médecin, et je suis heureux de pouvoir vous tranquilliser. M. le marquis aura deux ou trois jours de fièvre et

dans huit jours il pourra sortir. Mais, tant que la fièvre n'aura pas complètement disparu, il faut un repos absolu.

Il indiqua les soins qu'on devait donner au blessé et se retira en disant à la marquise qu'il reviendrait dans la soirée.

L'émotion fut grande à Coulange quand on apprit que le marquis avait été ramené au château blessé par un coup de feu qu'il avait reçu dans la forêt.

Comment la chose était-elle arrivée? On l'ignorait. Le marquis pouvait seul donner des éclaircissements à ce sujet et on savait qu'il avait refusé de répondre aux questions qu'on lui avait adressées. L'affaire paraissait assez mystérieuse.

Au dire des gardes qui suivaient la chasse, il était impossible que le marquis eût été atteint par un de ses compagnons, car tous se trouvaient à une grande distance de l'endroit où il avait reçu le coup de fusil. Il ne s'était pas blessé lui-même, puisque les deux cartouches de son fusil avaient été trouvées intactes. Que conclure de cela? Le marquis avait-il donc été victime d'une tentative d'assassinat? Le fait pouvait paraître inadmissible, attendu que M. de Coulange était très aimé dans le pays, où il n'avait jamais eu aucun ennemi.

L'opinion de beaucoup de gens et celle du brigadier de gendarmerie, en particulier, fut qu'on avait tenté d'assassiner le marquis. C'était aussi la pensée des gardes et des amis de M. de Coulange; mais, en présence du silence que le marquis paraissait vouloir garder, ils n'osaient le dire tout haut.

Le brigadier de gendarmerie comprit qu'il était de son devoir de commencer immédiatement une enquête. Conduits par un des gardes du marquis, lui et ses gen-

darmes se rendirent dans la forêt. Ils constatèrent que le marquis avait été atteint et était tombé à environ trois cents pas de la maison du garde Bierlet. Ils trouvèrent les bourres du fusil et découvrirent que le coup de feu avait été tiré par un individu qui se tenait caché derrière un chêne au milieu du taillis. Plus loin, dans un fourré épais, ils firent une autre découverte. Un homme s'était couché là; il y était certainement resté plusieurs heures; peut-être même y avait-il passé la nuit. Dans tous les cas, il y avait fait un repas, comme l'attestaient le reste d'un morceau de pain, des coquilles d'œufs et une bouteille vide.

Il n'y avait plus à en douter, un misérable avait voulu tuer le marquis de Coulange, et tout semblait indiquer que le crime était prémédité, et que le malfaiteur avait attendu et guetté sa victime. On pouvait dire aussi que le marquis avait miraculeusement échappé à la mort.

La femme du garde Bierlet fut interrogée. Elle répondit :

— Quant M. le marquis chasse de ce côté, il ne manque jamais d'entrer chez nous; il embrasse mon petit garçon et cause un instant avec moi. Ce matin, il s'est assis et est bien resté un quart d'heure. Il m'a quittée en me disant : « Je vais rejoindre la chasse. » Un instant après, j'entendis un coup de fusil, mais je n'y fis pas attention. C'est plus de vingt minutes plus tard, que, tout à coup, j'entendis crier : « Monsieur le marquis est blessé ! » Si j'avais su le malheur qui venait d'arriver, je n'aurais pas attendu qu'on m'appelât pour courir au secours de monsieur le marquis. Quant à ce qui s'est passé, je l'ignore absolument. Je n'ai vu aucun individu de mauvaise mine et d'allures suspectes rôder par ici ni hier ni aujourd'hui.

Mais l'attentat ayant été commis, il y avait un coupable. Maintenant, la mission des gendarmes était de chercher et de trouver ce dangereux malfaiteur.

XI

BRACONNIER

Les gendarmes soupçonnèrent un terrible braconnier du village des Loches, à une lieue de Coulange, d'être l'auteur de l'attentat; l'opinion publique désignait le braconnier comme étant le seul individu dans le pays capable de commettre un pareil crime.

Déjà quelques personnes avaient laissé échapper ces paroles :

— Ce ne peut être que Sauvat qui a tiré sur M. le marquis.

Du reste, les déplorables antécédents du braconnier semblaient justifier l'accusation qu'on portait sur lui.

Ce Sauvat était un homme violent, sombre, farouche, une espèce de bête fauve. Depuis douze ans qu'il habitait aux Loches, il avait déjà subi plusieurs condamnations pour délit de braconnage; il avait été condamné aussi à quinze jours de prison pour coups et blessures, et une autre fois à deux mois de prison pour vol dans un jardin.

Fort comme un hercule et vivant pour ainsi dire au milieu des bois, il inspirait à tout le monde une invincible terreur.

Il braconnait constamment, en temps de neige et aussi bien quand la chasse était défendue que quand elle était

permise. S'il n'eût été surveillé de près par les gendarmes et les gardes du marquis de Coulange, il serait parvenu, en quelques années, avec son fusil, ses collets et autres engins, à détruire complètement tout le gibier de la contrée.

Il avait une quarantaine d'années. Il était marié et père de quatre enfants dont l'aîné avait à peine neuf ans. Paresseux et ivrogne, il rendait sa femme très malheureuse. Celle-ci et ses enfants vivaient presque d'aumônes. C'est à la marquise de Coulange, surtout, que cette pauvre femme et ses enfants devaient de ne pas trop souffrir de la misère.

Or, dans la pensée du brigadier de gendarmerie, il n'y avait aucun doute. Sauvat était le coupable, l'homme qu'il devait arrêter.

Accompagné d'un de ses gendarmes, le brigadier se rendit aux Loches. Le braconnier était chez lui, il le trouva couché dans son lit, en proie à une fièvre violente. Le brigadier crut d'abord que Sauvat faisait semblant d'être malade; mais la femme lui affirma que son mari n'était pas sorti de son lit depuis quatre jours. Les voisins, interrogés, déclarèrent que Sauvat était réellement malade. Le matin même, le médecin était venu le voir. Le matin encore, la femme de Sauvat ayant dû aller à la rivière pour laver du linge, une voisine était restée près du malade depuis sept heures jusqu'à dix heures.

Le brigadier était forcé de se rendre à l'évidence. Il s'était trompé, il avait accusé un innocent, Sauvat n'était pas le coupable qu'il cherhait.

Il tordait fièvreusement sa moustache; son désappointement était visible.

Quand le braconnier apprit, de la bouche même du

gendarme, qu'on l'avait soupçonné d'avoir tiré un coup de fusil sur le marquis de Coulange, il fit un bond sur son lit et un éclair de fureur sillonna son regard.

— Oh! s'écria la femme, c'est affreux qu'on ait eu cette horrible pensée!

Sauvat s'était soulevé sur le lit, les yeux étincelants.

— Je sais bien que je suis un misérable, que je ne vaux pas grand'chose et que tout le monde m'appelle canaille! dit-il d'une voix rauque; on me repousse, on me craint; je suis un maudit!... Je suis allé en prison, c'est vrai, et il est bien possible que j'y aille encore. Comme vous le voyez, je dis ce que je pense : je ne joue pas à l'honnête homme, je ne pose pas pour la vertu, comme il y en tant; je ne suis pas un hypocrite, moi! Eh bien, oui, je suis un chenapan, un gredin, je suis tout ce qu'on voudra, mais pas un assassin!... Oh! cela, jamais, jamais!... Quand je suis dans la forêt, avec un fusil, et qu'un chevreuil passe devant moi, je tire sur lui, mais pas sur un homme. Tenez, depuis six mois je n'ai même plus de fusil; c'est un de vos gendarmes qui me l'a pris, le grand rouge, vous savez bien?... Et on m'a soupçonné d'avoir voulu tuer M. le marquis de Coulange! Ça, voyez-vous, c'est de la méchanceté, c'est une infamie. Les gardes de M. le marquis me font la chasse comme à un loup; pourtant, je ne leur en veux pas; je suis un braconnier; ils font leur devoir. Voyons, pourquoi aurais-je voulu tuer M. le marquis de Coulange? Est-ce parce qu'il est l'homme le meilleur qu'il y ait au monde? Serait-ce pour le punir des bienfaits que lui et madame la marquise répandent autour d'eux? Serait-ce par reconnaissance du bien qu'ils ont

fait et qu'ils font encore à moi, à ma femme et à mes enfants? En voilà trois de nos petits, l'autre est en condition chez un fermier, il garde les bêtes; s'i's ne sont pas nus comme des vers de terre, c'est que madame la marquise les habille. Si ma femme et eux ne sont pas depuis longtemps morts de faim, c'est que la bonne marquise ne les laisse jamais manquer de pain. Dernièrement, quand j'étais en prison, est-ce que ce n'est pas le château qui nourrissait ma femme et ses petits?

Ah! on a tenté d'assassiner M. de Coulange; eh bien! monsieur le brigadier, celui qui a fait le coup est un plus grand scélérat que moi. Je n'ai jamais eu peur ni des gardes, ni des gendarmes, ni même de la justice. Les juges nous condamnent, ils nous envoient en prison; ce n'est pas cela qui nous corrige : il faut autre chose pour rendre les hommes meilleurs. Moi, aujourd'hui, je ne suis plus le même; ce n'est pas la prison qui m'a changé, ni la crainte d'y retourner. Mais il faut que je vous dise cela, monsieur le brigadier, et, si vous le voulez, vous pourrez le répéter à M. le marquis de Coulange.

Écoutez : il y a quinze jours, j'ai rencontré la bonne marquise au bord de la rivière. Elle m'a reconnu; mais elle n'a pas été effrayée; elle n'a pas eu peur de moi, au contraire. Elle s'est approchée de cette canaille de Sauvat, et de sa voix douce, avec son bon regard, elle lui a parlé. Ce que la bonne marquise m'a dit m'a touché là, au cœur, et je lui ai fait une promesse. Monsieur le brigadier, si je ne crève pas du mal que j'ai, je tiendrai ce que j'ai promis. Je renonce au métier de braconnier; dites-le à vos gendarmes. J'étais un paresseux, je travaillerai; j'étais un ivrogne, je ne boirai

plus; je l'ai juré. Je tenais à vous apprendre cela, je suis content de vous l'avoir dit.

— Bien, Sauvat, c'est très-bien, dit le brigadier; je compte aussi sur la promesse que vous avez faite à la bonne marquise.

— Ah! qu'elle soit bénie! s'écria la femme en pleurant; elle m'a rendu mon mari et leur père à mes enfants!

Les deux gendarmes remontèrent à cheval et reprirent le chemin de Coulange. Le brigadier avait les sourcils froncés, l'air sombre et soucieux; à chaque instant, il tordait furieusement sa moustache.

Tout en chevauchant à côté de son supérieur, le gendarme se disait .

— Il n'est pas content, le brigadier.

Certes, celui-ci n'avait pas lieu d'être satisfait. Il voyait se dresser devant lui de grandes difficultés. Un horrible attentat avait été commis et il se demandait anxieusement s'il parviendrait à en découvrir l'auteur. Il n'avait plus aucun indice. Maintenant qui soupçonner? Où chercher le coupable?

— Peut-être M. le marquis me mettra-t-il sur ses traces, pensait-il.

Mais il n'osait trop l'espérer.

Cependant, vers cinq heures du soir, il se présenta au château.

Le marquis avait dormi pendant deux bonnes heures, il venait de se réveiller. On lui annonça la visite du brigadier de gendarmerie. Il répondit qu'il voulait bien le recevoir. On fit entrer le gendarme dans sa chambre. La marquise et Eugène étaient là. Ils se levèrent pour se retirer.

— Non, non, dit le marquis, restez.

Puis, s'adressant au brigadier, il reprit :

— Vous êtes venu avec l'espoir que je vous donnerais ıelques précieux renseignements sur ce qui s'est ıssé ce matin ; malheureusement, ou peut-être heu-ɹusement, ce que je peux vous dire n'est pas de nature vous éclairer. Je n'ai aucun soupçon et je n'accuse ersonne.

Ma chère Mathilde, continua-t-il, en arrêtant son ɛgard sur la marquise, j'aurais voulu te le cacher, dans intérêt de ta tranquillité, mais je vois bien que je ne uis empêcher la vérité d'arriver jusqu'à toi. Ce matin, n inconnu, un misérable a tenté de m'assassiner.

— C'est donc vrai ! s'écria la marquise d'un ton dou-ɔureux ; je ne voulais pas admettre que cela fût pos-ible. Mais nous avons donc des ennemis !

Elle était devenue blanche comme un lis.

— Il paraît que j'en ai un, répondit le marquis.

— Édouard, reprit la marquise d'une voix pleine de ırmes, tu n'iras plus à la chasse, tu ne sortiras plus ans être accompagné.

— Ma chère Mathilde, ce serait être un peu trop raintif ; mais je te promets que, dorénavant, je prendrai ertaines précautions.

— D'ailleurs, madame la marquise, dit le brigadier, l faut bien espérer que nous mettrons la main sur le célérat ; il ne pourra point renouveler sa tentative crimi-ıelle quand il sera au bagne.

— Ainsi, vous pensez que vous le trouverez ?

— Il le faut, madame la marquise.

— Avez-vous déjà des soupçons ?

— Aucun pour le moment. J'ai soupçonné d'abord Sauvat, le braconnier des Loches, d'être l'auteur du crime.

— Lui ! lui ! exclama la marquise.



— Je connais le garnement et je pouvais parfaitement le supposer capable d'un pareil attentat.

— Un moment j'ai eu aussi cette pensée, dit le marquis; mais je l'ai vite repoussée en pensant à la femme et aux quatre enfants de ce malheureux.

— Je me suis rendu aux Loches, reprit le brigadier; j'ai trouvé Sauvat dans son lit, malade, et j'ai été bientôt convaincu qu'il n'était point l'auteur du crime.

— S'il eût voulu tuer mon mari, Sauvat ne serait pas un homme, mais un monstre! s'écria la marquise.

— Sauvat est certainement un affreux coquin; mais les paroles qu'il a prononcées tantôt, devant moi, dénotent que, loin d'être l'ennemi de M. le marquis, il a pour lui et pour vous, madame la marquise, une sorte de vénération.

Et, brièvement, le brigadier raconta ce qui s'était passé dans la chaumière du braconnier.

— Madame la marquise, ajouta-t-il, je crois vraiment que vous avez apprivoisé ce sauvage; c'est un miracle que vous avez fait, si réellement vous avez converti cet être endurci.

— Ah! pour sa pauvre femme et ses enfants, Dieu veuille qu'il devienne meilleur! dit la marquise.

— Maintenant, monsieur le marquis, reprit le brigadier, je désire savoir comment et dans quelles circonstances l'attentat a eu lieu. Peut-être avez-vous pu voir le misérable; je vous prie, dans ce cas, de vouloir bien me donner son signalement, aussi complet que possible.

— Vous me demandez beaucoup, répondit le marquis; comme je vous l'ai dit déjà, je n'ai rien à vous apprendre qui puisse faciliter vos recherches. Toutefois, je ne dois point refuser de parler, mon devoir est de vous dire ce qui s'est passé. Le voici :

Voulant souhaiter le bonjour à la femme de mon garde Bierlet, je m'étais séparé de mon fils et de nos amis. Bierlet est un brave serviteur qui m'a donné maintes fois des preuves de son dévouement. Je ne passe jamais près de sa demeure sans y entrer. Après avoir causé un instant avec la femme du garde, je sortis de la maison. J'entendais les chiens donner de la voix. Il pouvait être huit heures et demie. Je pris une allée pour aller me poster à un endroit où je pensais pouvoir, le moment venu, tirer une pièce de gibier. Je marchais rapidement. Je n'étais pas encore loin de la maison du garde lorsque j'entendis la détonation d'une arme à feu et sentis en même temps à l'épaule une douleur très-aiguë. Précisément à ce moment je faisais un faux pas en marchant sur une branche de bois mort. Je dois certainement la vie à ce faux pas, car, je n'en doute pas, l'individu me visait à la tête. Je tombai la face contre terre. Toutefois, malgré le sang qui coulait en abondance, j'eus encore la force de me soulever et de jeter un regard du côté où le coup de fusil avait été tiré. Je pus voir un homme qui s'enfuyait à travers le bois; puis mes yeux se fermèrent et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans les bras de mon fils.

Un de nos gardes, acheva le marquis, m'avait trouvé baignant dans mon sang et avait appelé au secours. Enfin on m'aida à me dresser sur mes jambes. Je me sentis assez fort pour marcher et je voulus revenir au château à pied. Je pus, en effet, arriver jusqu'ici soutenu par mon fils et un de ses amis. Voilà, monsieur, le récit complet de ma triste aventure.

— Ainsi, monsieur le marquis, vous n'avez pas reconnu l'individu? demanda le brigadier.

— Je vous l'ai dit.

— Et vous n'avez aucun soupçon?

— Aucun.

— Mais vous avez vu l'homme ; pouvez-vous me dire comment il est? petit ou grand, jeune ou vieux et comment il était vêtu?

— Autant que j'ai pu en juger, il m'a paru être d'une taille assez haute; il m'a semblé qu'il portait une blouse bleue et j'ai remarqué qu'il avait toute sa barbe; mais je ne saurais vous dire s'il est jeune ou vieux. Du reste, ma vue était troublée, il y avait comme un voile sur mes yeux; peut-être ai-je mal vu, je ne saurais rien affirmer.

N'ayant plus aucune question à adresser au marquis, le brigadier se retira, fort peu satisfait, d'ailleurs, des renseignements qu'on venait de lui donner.

Cependant, dès le soir même, la brigade se mit en campagne; les gendarmes furent lancés dans toutes les directions. Pendant huit jours ils parcoururent le pays, se livrant partout à une minutieuse enquête. C'est à peine s'ils prenaient quelques instants de repos. Hommes et bêtes étaient sur les dents. Trois ou quatre vagabonds furent arrêtés et emprisonnés; mais on reconnut bientôt qu'aucun d'eux n'était l'auteur de l'attentat de la forêt. Pour la gendarmerie de tout un arrondissement, c'était un mince résultat. En somme, toutes les recherches furent vaines. L'homme qu'on cherchait était introuvable; ce dangereux malfaiteur avait disparu sans laisser la moindre trace derrière lui.

D'ailleurs, rien ne pouvait aider la justice et la guider dans ses investigations. Le marquis étant très-aimé et n'ayant pas un seul ennemi, il était impossible de découvrir le plus léger indice.

— Encore un brigand qui nous échappe, avait dit piteusement le brigadier de gendarmerie de Coulange

XII

PROJET DE MARIAGE

Rien n'était venu aggraver la position du marquis. Comme l'avait annoncé le médecin, après un repos de huit jours il était sur pied. Il pouvait sortir et se promener dans les jardins et dans le parc. La blessure s'était fermée dans de bonnes conditions; enfin, sauf certains élancements qu'il éprouvait encore de temps à autre dans l'épaule, on pouvait considérer qu'il était guéri.

Cependant, après le premier moment de stupeur causée par l'attentat commis sur le marquis, les hôtes du château avaient été douloureusement impressionnés. A la joie des jours précédents avait succédé subitement une grande tristesse. Les joyeuses parties de chasse furent brusquement interrompues. Alors, les uns après les autres, les invités retournèrent à Paris. Seules, Mme de Valcourt et sa fille restèrent au château. Puis l'amiral de Sisterne arriva.

Maintenant, il n'y avait plus de cérémonie, plus d'étiquette; on se trouvait plus à l'aise, plus libre; l'intimité était plus grande, plus complète; on était tout à fait en famille.

Certes, si l'on n'avait pas pensé constamment à la tentative d'assassinat, on aurait pu jouir délicieusement, sans trouble, des derniers beaux jours de la saison. Mais on restait, malgré soi, sous le coup de la terreur. La mar-

quise s'efforçait de paraître calme, on devinait qu'elle était préoccupée et inquiète. Le marquis seul avait l'air de ne plus penser au danger qu'il avait couru.

Quand on lui parlait du misérable qu'on avait cherché, qu'on cherchait encore partout, sans qu'il fût possible de découvrir sa trace, il secouait la tête et répondait :

— Bah! ne pensons donc plus à cela. Après avoir réfléchi, voici quelle est ma conviction : C'est un fou qui a voulu me tuer. Il ne me connaissait certainement pas et il aurait tout aussi bien tiré sur un autre que sur moi, du moment qu'il avait le désir de tuer quelqu'un.

Et il ajoutait gaiement :

— Qui sait? il m'a peut-être pris pour un fauve.

La façon dont son mari prenait la chose ne rassurait point la marquise. Elle était poursuivie par de noirs pressentiments auxquels elle ne pouvait échapper. Elle cachait ses cruelles angoisses, mais la peur était en elle. Frappée de cette idée que la vie du marquis était menacée, elle voyait le danger l'attendant partout. Il ne pouvait s'éloigner d'elle sans qu'elle fût alarmée.

— Oh! ils ont beau dire, pensait-elle, nous avons un ennemi qui en veut à la vie de mon mari. Mais qui est-il, cet ennemi? Où se cache-t-il? Que lui avons-nous fait? De quoi veut-il se venger? Sa victime lui a échappé une première fois, mais il recommencera, l'infâme!... Ah! je tremble, je frémis, j'ai peur!

Alors, des larmes jaillissaient de ses yeux.

Persuadée que son mari avait un ennemi, elle ne cessait de se demander :

— Qui est-il?

A force de tourmenter sa pensée, elle finit par admettre que son frère était revenu en France, que l'ennemi du marquis, c'était Sosthène, que lui seul au monde

pouvait être, sinon l'auteur de la tentative d'assassinat, mais l'instigateur du crime.

Certes, les anciens crimes de Sosthène de Perny donnaient à la marquise le droit de le soupçonner et de l'accuser.

Quelques mois auparavant, le marquis avait reçu une lettre d'Amérique qui lui annonçait la mort de son beau-frère; mais, signée d'un nom inconnu, cette lettre n'avait rien d'officiel. Rien ne prouvait à la marquise que son frère fût réellement mort.

— Oh! non, il n'est pas mort, le misérable, se disait-elle; je le sens à la terreur, à l'épouvante qui est en moi!... Oui, c'est lui, je ne puis en douter, ce ne peut être que lui; je vois l'œuvre du maudit! Toujours, jusqu'à la fin, le monstre me poursuivra de sa haine. Pour me frapper plus sûrement, sans danger pour lui, comme un reptile qui attend sa proie, il se cache dans l'ombre! Ainsi, après tant de douleurs, des tortures plus horribles encore me sont réservées!

Un jour il m'a dit : « Je me vengerai! » Ah! s'il n'a pas tenu ses autres promesses, il tient celle-là. La main de la justice allait s'appesantir sur lui, j'ai écarté cette main, je l'ai sauvé du bagne; j'ai eu pitié de lui, c'était mon frère! Malgré tout, je l'ai protégé contre ceux qui pouvaient le perdre, et j'ai essayé de le défendre contre lui-même. Deux fois je lui ai donné la possibilité de se faire une nouvelle existence, de revenir au bien... Hélas! il n'a pas vu l'énormité de ses forfaits, le remords n'est pas entré dans son âme, il n'a pas voulu se repentir. N'est-ce pas pour lui, d'abord, pour lui seul, que je me suis condamnée à d'atroces souffrances? Pourtant, je n'avais qu'un mot à dire; j'ai voulu l'épargner : j'ai gardé le silence... Oh! silence fatal! En croyant bien agir, j'ai été faible et

lâche! Et c'est parce que j'ai été trop bonne pour lui, parce que j'ai jeté sur ses crimes un voile impénétrable, qu'il me poursuit de sa haine implacable! c'est de cela qu'il veut tirer vengeance!... Ce que j'ai fait, Dieu ne le voulait pas. Ah! pour que je sois punie ainsi, il faut qu'il m'ait sévèrement jugée!

Mais s'il est véritablement l'auteur de l'attentat, si c'est lui qui a armé la main d'un misérable, son complice, en lui désignant la victime à frapper, quelles sont donc ses intentions? Oui, que veut-il? Qu'espère-t-il? Pourquoi en veut-il à la vie du marquis de Coulange? Puisque c'est moi qu'il hait, n'est-ce pas moi qu'il devrait frapper?

Comme on le voit, la marquise était à peu près convaincue que le misérable qui avait tenté d'assassiner son mari était un scélérat à la solde de son frere.

A moins d'être fou, un homme n'assassine pas un autre homme sans motif, simplement parce qu'il veut tuer. La marquise cherchait vainement à découvrir le mobile du crime. Mais elle avait beau se creuser la tête, faire toutes sortes de suppositions, s'enfoncer même dans l'invraisemblable, elle ne trouvait rien; elle ne pouvait rien s'expliquer. Alors elle devenait très perplexe. Mais son cœur conservait ses angoisses, sa terreur restait la même.

Le comte de Sisterne avait pour sa nièce une affection de père; le bonheur d'Emmeline était une de ses grandes préoccupations. C'est lui qui, le premier, treize ans auparavant, avait eu la pensée qu'elle pourrait être la femme d'Eugène de Coulange. Maintenant, Emmeline était en âge d'être mariée et le comte avait toujours la même pensée. Il avait pu apprécier depuis longtemps les solides et brillantes qualités d'Eugène et il était certain que ce mariage qu'il désirait, assurerait l'avenir et le bonheur de

sa chère filleule. Souvent, il avait parlé de son espoir à sa sœur et il n'avait pas eu de peine à faire partager ses espérances à Mme de Valcourt, qui ne songeait, comme lui, qu'au bonheur de sa fille.

Toutefois, malgré la grande intimité qui existait entre les deux familles et particulièrement entre le comte et le marquis, l'amiral n'avait point osé rappeler à son ami leur ancien projet. Un sentiment de délicatesse facile à comprendre le retenait. Certainement, il savait combien le marquis était généreux et désintéressé ; mais il savait aussi que sa fortune et celle de sa sœur réunies équivalaient à peine au quart de la fortune du marquis. Cette différence énorme entre les deux fortunes mettait un frein à son désir. Peut-être craignait-il qu'on ne le trouvât trop ambitieux pour sa nièce, et qu'on ne les accusât, sa sœur et lui, de faire une sorte de spéculation. Quoi qu'il en soit, le comte cachait avec soin ses secrètes pensées.

Un jour, après le déjeuner, le marquis dit à l'amiral :

— Mon cher Octave, veux-tu faire avec moi une petite promenade ?

— Avec plaisir, répondit-il.

— Alors, viens, j'ai d'ailleurs quelque chose à te dire.

Ils sortirent de la salle à manger et descendirent dans les jardins. Le marquis passa son bras sous celui du comte, et ils se dirigèrent lentement vers le parc.

— Mon cher ami, dit M. de Coulange, te souviens-tu d'une promenade semblable que nous avons faite ensemble, ici même, il y a un peu plus de treize ans ?

— J'aurais une bien mauvaise mémoire si je l'avais oubliée. Nous suivions cette même allée ; c'est moi qui avais pris ton bras ; ton fils était avec nous. Il me semble

que je le vois encore courir de tous côtés, moissonnant des fleurs dont il avait fait un énorme bouquet pour sa mère.

— En effet, ta mémoire est fidèle. Naturellement tu te rappelles tout ce que nous avons dit?

— Oui, je me rappelle la confidence, la confession que je t'ai faite à la suite d'une singulière rencontre au bord de la Marne.

— J'en ai gardé le souvenir; ce que tu m'as dit alors, Octave, je pourrais te le répéter.

— Et tu as tenu ta promesse, madame de Coulange n'a rien su?

— Rien. Penses-tu toujours à cette jeune fille?

— Moins, maintenant; mais je n'ai pu encore oublier. Assurément, mes remords sont moins vifs; avec le temps, les plaies les plus profondes se guérissent; peu à peu le calme s'est fait dans mon cœur. Pourtant les regrets y sont restés.

— Est-ce que tu l'aimes toujours?

— Après vingt ans et à mon âge, ce serait ridicule. Comme toute chose l'amour s'use; c'est un feu qui s'éteint lorsqu'on cesse de l'alimenter. Ce que j'aime encore, c'est le souvenir que j'ai gardé et que je veux garder d'elle. Grâce à Dieu, mon cœur n'est pas resté vide, j'ai eu le bonheur de conserver quelques excellents amis comme toi, et en dehors d'eux, pour mes autres besoins d'affection, j'ai ma sœur et ma nièce, qui ont chacune leur part de ma tendresse.

— Est-ce que tu n'as plus eu aucune nouvelle de cette malheureuse Gabrielle?

— Aucune.

— N'as-tu pas fait encore des recherches pour la retrouver?

— Comme les précédentes, elles n'ont eu aucun résultat. Quel a été son triste sort ? Je l'ignore. Il y a dans cela quelque chose d'étrange et de mystérieux qui stupéfie. On ne s'explique pas, en effet, qu'une mère et son enfant puissent disparaître ainsi sans laisser derrière eux la moindre trace. Aujourd'hui, ma conviction est que la pauvre Gabrielle a quitté le garni de l'avenue de Clichy pour accomplir un acte de désespoir. Se voyant perdue, dégoûtée de la vie, la malheureuse s'est suicidée avant de donner le jour à son enfant.

Le marquis resta silencieux. Il pensait à l'institutrice de Maximilienne. Depuis longtemps déjà, il soupçonnait celle-ci de n'être autre que Gabrielle Liénard se cachant sous le nom de madame Louise. Mais si, scrupuleux à l'excès, il s'était fait un devoir de ne point pénétrer le mystère dont s'entourait la jeune femme, il devait, à plus forte raison, ne point faire part à M. de Sisterne de ce qu'il ne pouvait présenter, d'ailleurs, que comme des suppositions quelque peu audacieuses.

Au bout d'un instant il reprit :

— Après m'avoir raconté ta douloureuse histoire, mon cher Octave, tu m'as dit quelque chose qui est également gravé dans ma mémoire.

— Ah ! que t'ai-je dit ?

— C'est une idée qui t'est venue subitement.

— Une idée ?

— Oui. Bien que tu fusses alors très-malheureux, pour ne pas dire désespéré, cela ne t'empêchait point de songer à l'avenir; tu voyais même de très-loin. Je puis, je crois, répéter textuellement tes paroles. Tu m'as dit : « Si, comme je l'espère, ma nièce donne un jour tout ce qu'elle promet, elle pourrait devenir la femme de ton fils. »

— C'est vrai, j'ai dit cela, répondit le comte très-ému.

— Tu as ajouté : « J'en suis réduit, aujourd'hui, à échafauder des projets de bonheur sur des têtes d'enfants. »

— Oui, je me souviens.

— Et moi je t'ai répondu : « Ta nièce et mon fils auront l'occasion de se voir souvent; s'ils s'aiment je ne mettrai pas opposition à ce mariage. »

— Eh bien, Edouard ?

—Eh bien, mon ami, mademoiselle de Valcourt est une charmante jeune fille; l'enfant a tenu, et au delà, ce qu'il promettait. Mon fils, de son côté, est devenu un homme d'un mérite réel; je ne crains pas de le dire, bien que je le voie avec les yeux d'un père. Emmeline et Eugène étaient enfants lorsque, sans avoir pris toutefois aucun engagement, nous les avons fiancés. Ils ont grandi; depuis deux ans ils se sont vus souvent, et il est arrivé ce que le premier tu as prévu : mon fils n'est pas resté insensible devant la beauté et la grâce de mademoiselle de Valcourt, et celle-ci n'a pas tardé à éprouver pour Eugène un sentiment qui est plus que de l'amitié.

— Ils s'aiment ? s'écria M. de Sisterne.

— Oui, mon cher comte, ils s'aiment, et nous pouvons, dès aujourd'hui, parler sérieusement de ton idée d'autrefois.

— Ah ! Edouard, je ne veux pas te cacher ma joie; elle est grande et complète.

— Alors, tu ne vois aucun empêchement à ce mariage ?

— Toi seul aurais pu t'opposer...

— Moi ! Pourquoi ?

—Ton immense fortune...

— Ne parlons pas de cela, je te prie, quand il s'agit du bonheur de nos enfants.

M. de Sisterne prit une des mains du marquis et la serra fortement.

— Excuse-moi, dit-il.

— Emmeline et Eugène s'aiment, reprit M. de Coulange ; c'est ce que tu désirais, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, depuis plus d'un an, la marquise et moi nous le souhaitions ardemment. Ta nièce nous a tous charmés : elle est déjà une sœur pour Maximilienne, et la marquise et moi nous la considérons comme notre fille. Je suppose que madame de Valcourt pense comme toi, comme nous.

— Ma sœur ne peut vouloir que le bonheur de sa fille.

— Je te laisse le soin de l'informer de nos projets.

— Dès ce soir, je m'empresserai de lui rendre compte de notre entretien. Mais dès maintenant, mon cher Edouard, je puis te donner l'assurance qu'elle partagera ma joie.

— Nous parlerons plus tard de l'époque à laquelle aura lieu le mariage ; Emmeline et Eugène sont jeunes ; si impatients qu'ils soient, ils sauront attendre six mois et même un an. Toutefois, dès que nous serons de retour à Paris, je vous ferai officiellement, à toi et à madame de Valcourt, la demande de la main d'Emmeline pour mon fils.

Le lendemain, dans l'après-midi, tout le monde était au jardin.

L'amiral et le marquis se promenaient autour de la pièce d'eau. Eugène s'était assis sur un banc à côté d'Emmeline. Maximilienne avait quitté son amie pour un ins-

tant afin d'aller prendre à un rosier quelques-unes de ses roses. A quelque distance d'Eugène et d'Emmeline assises également sur un banc rustique, la marquise et madame de Valcourt causaient intimement. Elles parlaient de leurs enfants.

Eugène avait pris la main d'Emmeline et la pressait doucement. Leurs regards se croisaient. Tous deux étaient émus. Une charmante rougeur colorait les joues de la jeune fille.

— Mademoiselle Emmeline, dit Eugène, madame de Valcourt a dû vous apprendre que, vous et moi, nous avons été hier le sujet d'une conversation entre votre parrain et mon père...

— Ma mère m'en a parlé ce matin, répondit Emmeline en baissant les yeux.

— C'est votre bonheur et le mien que veulent nos parents.

— Oui, notre bonheur.

— Maintenant, chère Emmeline, j'ai le droit de vous parler de mon affection, de l'amour sincère, ardent que vous m'avez inspiré; je puis vous dire et vous répéter mille fois que je vous aime. Oh ! mon bonheur, à moi, est tout entier dans mon amour et le dévouement complet que je veux vous donner; mais le vôtre, Emmeline, le vôtre?... Croyez-vous qu'il est dans notre mariage?

— Oui, monsieur Eugène, je le crois.

— Ainsi, vous m'aimez, vous m'aimez! Emmeline, dites-le moi : que j'entende ce doux aveu sortir de votre bouche adorable!

— Oui, je vous aime, répondit-elle.

Et sa rougeur augmenta encore.

— Ah ! quelque chose de délicieux vient de pénétrer

en mon cœur ! s'écria le jeune homme, le front rayonnant.

Son bras entoura la taille de la jeune fille.

— Chère Emmeline, chère Emmeline ! murmura-t-il avec une expression intraduisible.

La jolie tête de la jeune fille s'appuyait sur son épaule. Il la serrait amoureusement contre lui. Ils formaient ainsi un groupe ravissant.

— Eugène, vous m'aimerez toujours ? prononça Emmeline d'une voix douce, vibrante d'émotion.

— Toujours, répondit-il ; quoi qu'il arrive, mon Emmeline, rien au monde ne pourra nous désunir ; votre bonheur sera le but de ma vie entière ; oui, je vous aimerai toujours, je vous le promets, je vous le jure ! Et vous, Emmeline, et vous ?

— Moi ? Ai-je besoin de vous faire un serment ? dit-elle d'un ton adorable ; je vous aime, Eugène, et je suis sûre de mon cœur !

Leurs têtes se touchaient. Eugène mit un baiser sur le front d'Emmeline et il murmura :

— Aimer et être aimé, quelle chose divine !

Maximilienne, tenant cinq ou six roses, venait de s'arrêter devant eux.

— C'est très-bien, dit-elle, d'un ton moitié gai, moitié mécontent ; mais j'ai le droit d'être un peu jalouse, car vous m'oubliez complètement. Oh ! comme ils sont égoïstes, les amoureux ! Vous n'avez pas encore pensé à me remercier ; pourtant, si vous vous entendez et vous comprenez si bien en ce moment, si votre mariage est décidé, enfin si vous êtes heureux tous les deux, c'est un peu à moi que vous le devez.

Emmeline s'était levée.

— C'est vrai, Maximilienne, dit-elle ; tu as raison, je suis une ingrate, pardonne-moi.

Elle se jeta à son cou et l'embrassa.

— A ton tour, Eugène, reprit Maximilienne, un gros baiser sur chacune de mes joues.

— La punition est douce, dit gaiement le jeune homme, en lui donnant quatre baisers au lieu de deux.

— Maintenant, reprit Maximilienne, vous êtes pardonnés ; je n'ai plus qu'à distribuer mes roses, celle-ci dans tes cheveux, Emmeline, là, comme cela, et cette autre à ton corsage ; c'est en la cueillant que je me suis piquée. Regardez.

Et elle leur montra, au bout d'un de ses doigts blancs, une gouttelette de sang rose.

— Voilà, ajouta-t-elle avec un petit air sérieux très drôle, il ne faut jamais oublier qu'on peut rencontrer partout des épines.

XIII

UNE BARONNE BLONDE

Un soir, vers neuf heures, José Basco vint rendre visite à ses deux associés. Ceux-ci étaient toujours chez eux, le soir, entre huit et dix heures. C'était une chose convenue, un rendez-vous permanent, car, en prévision d'un événement imprévu quelconque, il fallait que le Portugais fût certain de les trouver à une heure dite.

José Basco n'aimait pas à aller à Montmartre entre le lever et le coucher du soleil ; il attendait toujours la nuit pour grimper la butte. C'était de l'extrême prudence. Mais il est probable qu'il craignait moins de se faire re-

marquer, c'est-à-dire d'attirer l'attention de certains regards, que de compromettre ses complices.

Nous savons le but que poursuivent ces trois hommes, nous connaissons une partie de leurs projets Ils ont les mêmes espérances et ils veulent le succès de leur entreprise. Leur acte d'association est un serment. Ils ont juré de travailler à l'œuvre commune, et chacun doit remplir fidèlement sa mission. Jusqu'à présent il n'y a aucun désaccord entre eux. Ils sont associés, ils ont les mêmes intérêts, et les risques et les dangers qu'ils courent sont à peu près les mêmes. L'un a confiance dans les deux autres et les croit incapables d'une trahison. Chacun dans son rôle, ils agissent de bonne foi, si l'on admet que la bonne foi puisse exister entre misérables.

Ce soir-là, José Basco représentait d'une façon parfaite le gentilhomme portugais dont il avait pris le nom. Cet abominable gredin avait réellement de belles manières et l'air très-distingué.

Il portait un habillement de soirée à la dernière mode qui sortait évidemment de chez un de nos meilleurs tailleurs. Sur son habit, à la boutonnière duquel était attachée une rosette de plusieurs couleurs, il avait endossé un paletot demi-saison de drap marron. Trois superbes brillants boutonnaient le plastron de sa chemise. Il avait une cravate blanche et des gants paille très-frais. De fines bottines de chevreau, aux bouts vernis, chaussaient ses pieds.

Il était venu à Montmartre dans un coupé de remise. Mais il avait quitté sa voiture dans la rue Lepic, en disant au cocher de l'attendre.

— Est-ce que vous êtes de noce, aujourd'hui? lui demanda Sosthène en souriant.

— Non, mais je vais en soirée chez la baronne de Wal-

dreck, une blonde Allemande aux yeux bleus qui est née sur les bords du Danube.

— Et qui est jeune et jolie?

— Elle a été jolie, peut-être l'est-elle encore; quant à sa jeunesse, on n'en parle plus, car elle a passé la quarantaine. Mais elle a deux charmantes filles de dix-huit et vingt ans, blondes comme leur mère, gracieuses comme des ondines, rêveuses et romanesques comme le sont la plupart des filles de Germanie.

— Et le baron?

— On dit qu'il est mort. La baronne reçoit beaucoup, elle donne des fêtes superbes...

— Elle cherche à marier ses filles?

— Peut-être. Ce qui est certain, c'est qu'on voit chez elle les plus jolies femmes de Paris.

— Vous êtes heureux, vous! fit Sosthène.

— Parce que j'assiste ce soir à une réunion de jolies femmes? Sachez, mon cher, que je sais ce que valent pour moi, maintenant, les promesses de l'amour. Désirer un fruit ou une fleur qu'on ne peut cueillir, c'est vouloir ressembler au renard de la fable qui dit : « Ils sont trop verts. » Enfin, le feu de l'amour s'est éteint en moi, et je ne crois pas qu'il y ait une prêtresse de Vénus capable de le rallumer. Je ne pense plus à regarder une jolie femme; je n'aurais plus, d'ailleurs, le temps de l'admirer.

Ce n'est donc pas pour une brune ou une blonde, pour des yeux noirs ou bleus que je fréquente le salon de la baronne allemande. Je vais ce soir chez elle, peut-être pour la dernière fois, parce que je suis sûr d'y rencontrer un jeune homme dont je vous ai parlé souvent.

— Le comte de Montgarin?

— Lui-même.

— Alors, il y a du nouveau?

— Oui, car l'heure de m'emparer de lui est venue.

— Acceptera-t-il?

— Je l'espère, j'y compte.

— Il est capable d'avoir des scrupules.

— Nous verrons. Dans tous les cas, on fera en sorte de les détruire.

— Ainsi, sa situation est désespérée?

— Malgré son intelligence et ses qualités exceptionnelles, le jeune écervelé s'est attaché lui-même la corde au cou; ce que j'avais prévu est arrivé : il a roulé sur la pente jusqu'au bas, il est au bord du gouffre, et, comme il ne peut plus remonter, il faut qu'il tombe dans l'abîme, si une main forte ne le saisit pas à temps pour empêcher la chute. Or donc, je suis à peu près certain que, d'ici à trois jours, le comte de Montgarin nous appartiendra corps et âme. Alors, nous nous mettrons sérieusement à l'œuvre. Nous aurons chacun notre rôle; j'emploierai aussi quelques comparses dont le concours m'est déjà assuré. C'est une pièce de théâtre, un drame que nous allons jouer, il ne faut rien négliger pour enlever le succès.

Il resta un moment silencieux, puis se tournant brusquement vers Des Grolles :

— A propos, lui dit-il, voyez-vous toujours rouge?

— C'est passé, maintenant.

— Vous étiez malade, mon pauvre Des Grolles.

— Oui, c'était de l'hallucination; pendant cinq ou six jours j'ai été comme fou.

— Eh bien, il ne faut pas que cela vous reprenne, répliqua José d'un ton ironique; votre santé nous étant très précieuse, je tiens à vous rassurer. On a cherché et peut-être cherche-t-on encore l'individu qui a tiré sur le mar-

quis de Coulange. Naturellement, on ne se doute pas le moins du monde qu'il se cache au sommet de la butte Montmartre et qu'il a pour compagnon et ami Sosthène de Perny. Enfin, je puis vous dire encore que le marquis de Coulange, sa femme et ses enfants vont rentrer à Paris dans quelques jours.

Des Grolles regarda le Portugais avec effarement. Sosthène se dressa sur ses jambes d'un seul mouvement.

— Mais que dites-vous donc, José? s'écria-t-il, le marquis n'est donc pas mort?

— Il se porte aussi bien que vous et moi.

— Mais alors... fit Sosthène en jetant sur Des Grolles un regard oblique

— C'est impossible, dit Des Grolles, je l'ai vu tomber raide!

— Oh! raide, c'est beaucoup dire, répliqua José; il est tombé légèrement blessé à l'épaule.

— A l'épaule? Je visais à la tête.

— Cela prouve que vous n'êtes plus aussi bon tireur qu'autrefois; on se rouille en ne pratiquant pas, mon cher; vous avez besoin de vous refaire la main.

— Vivant, vivant! murmura Sosthène.

— Le marquis a été guéri au bout de quelques jours, reprit José. C'est un coup manqué; ce que je croyais fait est encore à faire. Je ne vous en veux pas, Des Grolles, c'est votre main qui a tremblé; une autre fois, soyez mieux maître de vous. C'est égal, l'occasion était bien belle, et je doute que nous en retrouvions une pareille. Pourtant il faut... qu'il meure, il le faut... Sans cela, rien!

Sur ses mots, le Portugais regarda sa montre.

— Neuf heures et demie, dit-il, il faut que je vous quitte, je ne veux pas arriver trop tard chez la baronne

Si j'ai quelque chose de bon à vous apprendre je viendrai demain soir.

Il donna une poignée de main à ses complices, ouvrit la porte et sortit.

Sosthène se retourna brusquement vers Des Grolles.

— Maladroit! prononça-t-il d'une voix creuse.

— Ce n'est pas ma faute.

— Soit, mais la chose est à recommencer.

— Eh bien, on recommencera, répliqua le misérable avec un regard sinistre.

— Mauvais signe! grommela Sosthène.

José Basco retrouva son coupé à l'endroit où il l'avait laissé. Il remonta en voiture et donna l'ordre au cocher de le conduire rue du Roi-de-Rome. C'est là, dans un charmant petit hôtel entre cour et jardin, que demeurait la baronne de Waldreck.

On reconnaissait, à son accent, que cette femme était d'origine allemande. Elle se disait Autrichienne; elle était venue se fixer à Paris, après avoir eu la douleur de perdre son mari. On n'avait aucune raison d'en douter. Elle était à Paris depuis deux ans seulement, et presque immédiatement son salon avait été fort fréquenté. Il est vrai qu'elle recevait d'une façon fort gracieuse, et qu'on s'amusait beaucoup chez elle. On était enchanté d'y revenir.

La blonde baronne était si aimable, si engageante, elle savait si bien attirer les gens, qu'il était impossible de lui résister. Et puis, on était si à son aise dans ses salons. On pouvait y parler de tout avec une liberté entière; on y riait franchement, sans craindre d'effaroucher personne; on y dansait et on y jouait surtout, presque toujours depuis onze heures du soir jusqu'au lendemain à l'aube. L'hôtel de la baronne était pour ses invités un

paradis. Par exemple, ces invités des deux sexes composaient un petit monde assez mélangé. On entendait là certains noms sonores qui forçaient le sourire. Il y avait peut-être quelque baronne ou vicomtesse authentique, mais certainement plus d'un marquis de la Drôlerie, plus d'une comtesse de la Fanfreluche. N'importe, on s'amusait. Sans doute, certains beaux fils de famille sortaient de là, souvent, les poches vides; mais bast, il faut bien que jeunesse se passe! est-ce qu'on fait attention à cela, quand on est sous l'éclair qui jaillit des grands yeux brillants d'une jolie mondaine?

Anciens gandins, petits crevés, chevaliers d'industrie et demoiselles Rigolboches s'entendaient fort bien ensemble. D'ailleurs, chez la baronne blonde l'intimité était complète; elle voulait cela. Ni les hommes, ni les femmes n'avaient à s'en plaindre. Dès le premier jour on se disait : « Mon cher, ma chère », après on se tutoyait.

Naturellement, les femmes étaient peu farouches ; on avait le droit de leur parler de très-près. L'éventail qu'une femme mettait devant sa figure cachait autre chose que sa rougeur Les deux demoiselles de la maison remplissaient convenablement leur rôle. Timides et naïves quand il le fallait, elles jouaient parfaitement les ingénues; chez elles le jeu de la physionomie, du regard et du sourire arrivait à la perfection.

Tout cela n'était pas sans causer à un nouveau venu un certain étonnement; mais il avait beau vouloir se tenir sur la défensive, la fascination commençait, et il était vite apprivoisé. Il y aura toujours des Circé et des Dalila.

La baronne était-elle riche? On l'ignorait. Était-elle réellement veuve? On ne le savait pas davantage. Les deux jolies créatures blondes qui vivaient avec elle

étaient-elles ses filles? Les uns le croyaient, les autres se permettaient d'en douter.

Or, la baronne n'était pas baronne ; elle ne possédait aucune fortune; ne s'étant jamais mariée, elle ne pouvait être veuve; quant aux deux charmantes sirènes qu'elle appelait ses filles, elle les avait ramassées dans quelque égout avant de venir à Paris pour s'y livrer à un genre d'exploitation qu'elle avait probablement déjà pratiqué ailleurs.

En réalité, ces deux jeunes filles et les autres jeunes femmes que la soi-disant baronne recevait chez elle, étaient une sorte d'appât qui attirait les victimes dans le piège qui leur était tendu. Grâce à ses associées et à son trafic honteux, la fausse baronne avait un hôtel, recevait, donnait des dîners, s'entourait de luxe, avait une vie très large et pouvait dépenser cinquante ou soixante mille francs chaque année.

Quand José Basco entra dans le salon de la baronne, lequel était brillamment éclairé, la réunion était à peu près complète. Des exclamations joyeuses accueillirent son arrivée et beaucoup de mains se tendirent vers lui. Les demoiselles de la maison, Elisabeth et Charlotte vinrent le saluer en minaudant.

— Mon cher comte, lui dit la baronne, la bouche en cœur, montrant ses dents blanches, nous savions que vous deviez venir et nous vous attendions avec impatience.

— Ma chère baronne, c'est on ne peut plus flatteur pour moi.

— On dirait que vous ne me croyez pas; eh bien, demandez à M. le comte de Montgarin.

Un grand et beau jeune homme brun, ayant la figure un peu pâle, fatiguée par les excès, de manières dis-

tinguées, très-élégant de mise et de tournure, se détacha d'un petit groupe et s'avança vers le Portugais.

— C'est vrai, monsieur de Rogas, dit-il ; c'est moi qui vous ai annoncé et nous vous attendions.

— C'est à ce point, mon cher comte, reprit la baronne, que ces messieurs n'ont pas voulu s'approcher de la table de baccarat avant votre arrivée.

— S'il en est ainsi, messieurs, dit José en s'inclinant, je suis désolé de vous avoir fait attendre. Mais me voici et je suis tout à vous. Avez-vous désigné le banquier?

— Si vous le voulez bien, comte, c'est vous qui commencerez.

— Messieurs je suis à vos ordres.

Il posa sa main sur l'épaule du comte de Montgarin et lui dit tout bas à l'oreille :

— Est-ce que vous allez encore jouer ce soir?

— Oui, certes.

— Vous avez tort.

— Pourquoi?

— Parce que vous perdrez.

Le jeune homme eut un tressaillement nerveux.

— Eh bien, je perdrai, répliqua-t-il, en jetant brusquement sa tête en arrière.

Et tout bas il ajouta :

— Après tout il faut en finir !

José le regardait comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond de sa pensée.

— Oui, se dit-il, l'heure est venue, et je n'ai pas de temps à perdre, si je ne veux pas qu'il m'échappe.

Il reprit à haute voix :

— Monsieur le comte, vous êtes incorrigible.

— C'est vrai, répondit le jeune homme.

— Pourtant, vous êtes jeune ; si vous le vouliez bien, vous pourriez...

— Me corriger? fit le jeune homme avec un sourire singulier.

— Certainement.

— Il est trop tard, dit le comte de Montgarin d'une voix sourde.

— Ces messieurs attendent, reprit José, allons, venez, puisque vous voulez absolument tenter la fortune.

XIV

LE JEU

Tous deux s'approchèrent de la table de jeu, qui fut aussitôt entourée par une dizaine de joueurs.

Le Portugais prit place dans un fauteuil et jeta un rapide coup d'œil sur les personnages groupés autour de lui. Il devait être satisfait, car un sourire glissa sur ses lèvres. Gravement, il tira son portefeuille, l'ouvrit, y prit deux billets de banque de mille francs qu'il posa sur le tapis vert; puis, prenant les cartes, il prononça ces mots :

— Faites le jeu, messieurs

Louis d'or et billets de banque tombèrent sur la table.

Le jeu commenca.

— J'ai gagné, dit la voix du Portugais au milieu du silence.

Il ramassa les mises.

— Quatre mille, dit-il, faites-le jeu.

Il gagna. Puis deux fois encore les cartes lui furent favorables. Il y avait devant lui un monceau d'or et de billets de banque pêle-mêle. Maintenant, la banque était de trente-deux mille francs.

Les joueurs se regardaient. Presque tous étaient très pâles. Il y avait des frémissements, des crispations nerveuses, des regards fiévreux et effarés. Le comte de Montgarin s'efforçait de paraître calme; mais certains mouvements des lèvres et des narines trahissaient ses sensations intérieures.

— Décidément, dit un des joueurs, on ne peut plus jouer avec M. le comte de Rogas; c'est toujours la même chance, une chance incroyable.

— C'est vrai, appuyèrent plusieurs autres.

— Messieurs, faites le jeu, dit José, toujours grave et sans se déconcerter.

Cette fois sa voix resta sans écho. Ses adversaires hésitaient, ils semblaient se consulter. L'or et les billets de banque restaient dans les poches.

José attendait sans sourciller.

Charlotte était derrière lui, les bras appuyés sur le dossier du fauteuil. Lentement elle inclina sa tête blonde et sa joue rose toucha presque le visage du Portugais.

— Vous êtes, en effet, le favori de la chance, monsieur le comte, lui dit-elle à voix basse; vous l'avez enchaînée, elle vous suit partout, elle se fait votre esclave. J'admire votre calme, votre bonheur ne peut vous émouvoir; tenez, vous êtes superbe!

— Oh! oh! quel enthousiasme! fit-il d'un ton narquois.

— Vous devez être heureux en toutes choses.

— Vous croyez cela, divine Charlotte?

— J'en suis sûre.

— Eh bien, vous vous trompez.

— Ah! Est-ce le cœur qui souffre?

— Peut-être.

— Chaque souffrance a son remède, monsieur le comte. Ne voulez-vous pas guérir?

— Je cherche le remède.

— Ou le médecin. Si vous le cherchiez sérieusement, je crois que vous le trouveriez ici, pas loin de vous.

— Vraiment?

— Oui. Et ce jeune médecin...

— Ah! il est jeune?

— Et très-discret, entreprendrait avec joie votre guérison.

— S'il en est ainsi, charmante Charlotte, je lui demanderai une consultation.

— Quand?

— Dans quelques jours.

— La jolie tête blonde se redressa. Le front était rayonnant, les yeux illuminés.

— Eh bien, messieurs? dit le Portugais, en enveloppant les joueurs de son regard.

Ceux-ci restaient indécis.

— Messieurs, reprit José, en poussant au milieu de la table des billets qu'il venait de compter, je mets la banque à cinq mille francs. Faites le jeu.

— Banco, dit le comte de Montgarin.

Et d'une main convulsive il jeta sur la table cinq billets de mille francs.

Le comte de Rogas tourna les cartes. Il y eut un bruissement de voix semblable à un murmure.

— Monsieur de Montgarin, dit froidement José, vous avez perdu.

Le jeune homme eut un geste de fureur et recula en chancelant sur ses jambes. Sur son visage livide, se plaquaient des taches rouges violacées.

— C'est la cinquième fois qu'il gagne! exclamèrent les joueurs.

— C'est vrai, messieurs, répliqua José; mais il n'y a rien d'étonnant à cela; c'est le hasard des cartes.

Tranquillement et correctement, il ramassa l'or et les billets de banque qui étaient sur la table et mit le tout dans ses poches. Puis il se leva, en disant :

— Je passe la main.

Il se fit un mouvement de va-et-vient autour de la table, puis un des joueurs prit la place que le Portugais venait de quitter. Le jeu continua.

Don José s'éloigna du tapis vert. Les yeux flamboyants d'une vingtaine de femmes étaient braqués sur lui. Ces dames étaient émerveillées. La belle Charlotte avait pris une pose langoureuse.

— Il est vieux, pensait-elle, on peut même dire qu'il est laid; mais il doit être millionnaire!

M. de Montgarin s'était affaissé sur un siège dans un angle du salon. La tête penchée sur sa poitrine, il paraissait absorbé dans de sombres pensées. Le Portugais alla s'asseoir à côté de lui.

— Eh bien, monsieur le comte, dit-il, je vous avais prévenu.

Le jeune homme releva brusquement la tête.

— Ah! c'est vous, fit-il; vous me parliez, je crois.

— Oui, comte, je vous ai adressé la parole...

— Je n'ai pas bien entendu. Que m'avez-vous dit?

— Que vous avez eu tort de ne pas suivre le conseil que je vous ai donné.

— Permettez, monsieur de Rogas, j'ai eu tort ou j'ai eu raison; cela dépend de vos idées et des miennes.

— Ceci ressemble à une énigme, je ne comprends pas.

— Vous ne pouvez savoir quelles sont mes intentions.

— Assurément. Alors vous vouliez perdre?.

— Il me plaisait de courir les chances du jeu, bonnes ou mauvaises.

— Certainement, vous aviez et vous avez encore ce droit. Mais la fortune a ses caprices, monsieur le comte, et vous devez reconnaître que j'ai tenté plus d'une fois de vous mettre à l'abri de ses coups.

Un sourire amer crispa les lèvres du jeune homme.

— C'est convenu, répliqua-t-il avec aigreur, et je ne vous ai pas écouté, et j'ai perdu, toujours perdu. Depuis le jour où je vous ai rencontré pour la première fois, la fortune, qui vous est si favorable, n'a pas cessé de m'être contraire; elle n'a plus été capricieuse, elle m'a été tout à fait hostile. Il semble qu'elle est soumise à vos ordres, et c'est à croire que vous êtes mon mauvais génie.

— Continuez, monsieur de Montgarin, fit José d'un ton railleur, ne vous gênez pas, vous me dites des choses fort piquantes.

— En effet, c'est depuis quelques mois, depuis que je vous connais, que la mauvaise chance me poursuit avec cet acharnement.

— Soit, mais ce n'est pas une raison pour me rendre responsable.

— Quelque chose me dit que vous avez sur moi une influence fatale.

— Oh! oh! Pourtant, mon cher comte, il n'y a pas bien longtemps que j'ai le plaisir de vous connaître. En admettant que je sois aujourd'hui votre mauvais génie, comme vous le prétendez, vous en avez eu un ou plusieurs

autres avant moi. Voyons, parlons sérieusement, est-ce parce que j'ai cru devoir vous donner quelques conseils, que vous n'avez pas suivis, que j'exerce sur vous une influence fatale?

— Je n'en sais rien. Mais pourquoi êtes-vous attaché à mes pas comme mon ombre? Si je vais à mon cercle je vous y trouve; quand j'entre dans un salon vous y êtes; je vous rencontre aux Champs-Élysées, aux courses, au café, sur les boulevards; je vous retrouve au théâtre; devant moi, derrière moi ou à côté de moi, vous êtes toujours là... Vous êtes partout, partout; pourquoi cela, dites, pourquoi?

— Allez-vous me faire un crime d'aimer à me trouver où vous êtes?

— Non, mais...

— Achevez.

— Votre persistance à me suivre partout, comme un garde du corps, a lieu de me surprendre. Je ne m'explique pas cela, j'y vois quelque chose d'étrange.

— N'y voyez, mon cher comte, que le grand intérêt que vous m'inspirez. Ne suis-je pas votre ami?

— Oh! mon ami!...

— Comte, est-ce que vous en doutez?

Le jeune homme ne répondit pas.

José lui prit la main et, avec un grand accent de sincérité :

— Oui, je suis votre ami, et je puis ajouter votre meilleur ami, reprit-il; en douter serait me faire une injure. Vous êtes de ceux qui savent le mieux attirer la sympathie, mon cher Ludovic; votre première poignée de main l'a fait naître en moi et tout de suite j'ai éprouvé pour vous une véritable amitié.

Le jeune homme le regarda fixement.

— Au fait, dit-il, je ne risque rien à vous croire.

— Écoutez, Ludovic, reprit José, j'ai de l'expérience, j'ai vécu, je connais la vie; je n'agis plus et ne me laisse plus entraîner par enthousiasme; toutes mes actions sont raisonnées; à mon âge, l'amitié que donne un homme est toujours vraie. Vous pourriez me demander aussi pourquoi vous m'êtes sympathique, pourquoi je m'intéresse à vous. Je vous répondrais : parce que vous avez la jeunesse, l'ardeur et l'enthousiasme, ce que j'ai eu et que je n'ai plus. Je vous regarde en me disant : Autrefois j'étais comme lui! Oui, vous me rappelez tout mon passé, quand je voyais s'ouvrir devant moi l'avenir avec ses beaux et vastes horizons. Maintenant, je m'achemine vers les ténèbres, tandis que vous, mon cher comte, vous marchez en pleine lumière.

Je vous le répète, l'amitié que j'ai pour vous est sincère. Tenez, mon cher Ludovic, pour vous je suis capable de faire bien des choses.

— Il n'y a plus rien à faire pour moi, répondit le jeune homme en hochant la tête.

— Je crois, au contraire, qu'il y a beaucoup à faire. Mais ce n'est pas ici que je peux vous parler d'une idée qui m'est venue, d'un projet que j'ai conçu; nous en causerons dans un autre moment. Alors, vous aurez la preuve que je suis votre ami.

M. de Montgarin l'écoutait distraitement; il restait préoccupé et sombre.

— Vous n'êtes pas gai ce soir, reprit José; quelle est donc la pensée qui vous obsède?

— Je pense à ce que je ferai demain, répondit Ludovic avec un accent singulier.

— Ah! Et que comptez-vous faire demain, mon cher comte?

— Monsieur de Rogas, c'est mon secret.

— Que je connais, se dit le Portugais.

Il reprit à haute voix :

— Vous n'êtes pas expansif aujourd'hui. Mais, du moment qu'il s'agit d'un secret, que vous voulez garder je ne vous interroge plus. Parlons d'autre chose.

— Qu'avez-vous encore à me dire ?

— Quelle est la somme que vous avez perdue ce soir

— J'ai perdu tout ce qui me restait.

— Cela ne me dit pas la somme.

— Dix mille francs.

— Voulez-vous essayer de les reprendre au jeu ?

— Je vous ai dit que je n'avais que ces dix mille francs. Je ne peux plus jouer.

— Je puis prêter dix mille francs à mon noble ami le comte Ludovic de Montgarin, répliqua José, en tirant de sa poche une poignée de billets de banque.

Le jeune homme repoussa brusquement la main qui lui tendait les billets.

— Non, non, merci, dit-il sourdement.

— Pourquoi ? Voyons, mon cher comte, ne suis-je pas votre ami ?

— Sans doute. Mais...

— Dites.

— Tout est contre moi ; je suis sûr que je perdrais encore.

— Eh, comte, vous savez bien que la fortune est changeante.

— Vous m'avez déjà prêté une pareille somme, de Rogas.

— Oui, en vous disant que vous me la rendriez quand cela vous ferait plaisir.

— Et sans même me demander un reçu.

— Cela se fait ainsi entre amis.

— Raison de plus pour que je n'abuse pas de votre bon vouloir; je trouve que je vous dois assez, je ne veux pas augmenter ma dette.

— Entre nous, mon cher Ludovic, pourquoi de pareils scrupules?

— On a le droit de perdre son argent, mais pas celui d'autrui.

— Oh! si vous raisonnez ainsi, nous pourrions discuter longtemps sans nous entendre. Je vous offre le moyen de réparer la perte que vous avez faite, voilà tout. Vous êtes venu ici avec dix mille francs, vous avez perdu cette somme, c'est moi qui l'ai gagnée. Eh bien, admettez, si vous le voulez, que je vous rends vos cinq cents louis. Morbleu! mon cher Ludovic, vous êtes plus capricieux encore que la fortune. Il me plaît de vous être agréable, de vous donner une nouvelle preuve de mon amitié; allons, prenez ces chiffons de papier; si vous gagnez, vous me les rendrez; si vous perdez nous nous consolerons en chantant tous les deux :

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir;
Le seul bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir?

— Vous le voulez, de Rogas?

— Oui.

— Eh bien, soit.

Il prit les billets de banque d'une main fiévreuse et, les yeux étincelants, il bondit vers la table de jeu.

Le Portugais alla s'asseoir à côté de la baronne, avec laquelle il se mit à causer, Vingt minutes s'écoulèrent.

Tout à coup le comte de Montgarin se détacha du

groupe des joueurs en poussant un cri rauque, José se leva précipitamment et marcha vers le jeune homme

— Eh bien? l'interrogea-t-il.

— J'ai perdu! Je vous l'avais dit, je le savais.

— Ce n'est pas une raison pour que vous trembliez ainsi. Allons, remettez-vous, soyez fort, on vous regarde

— Je suis désespéré!

— Pour si peu, vous êtes fou!

— Ah! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir..

— A la première occasion nous prendrons notre revanche.

— Je n'ai plus rien à espérer, plus rien à attendre; ce que j'ai de mieux à faire est d'en finir tout de suite.

Le Portugais tressaillit.

— Hein! que dites-vous donc? fit-il.

— Je dis que mon existance est devenue intolérable et que j'ai le dégoût de la vie.

— Ah çà! mon cher comte, est-ce que vous êtes réellement fou? La contraction de votre visage et vos yeux hagards me disent ce que vous méditez. Ah! vous ne ferez pas cela, vous ne le ferez pas!

— Je ne veux plus vivre.

— Mais malheureux, vous entrez seulement dans la vie.

— Oui, j'ai trop longtemps vécu. La vie! je la connais assez pour pouvoir la quitter sans regret.

— Ludovic, répliqua José d'un ton pénétré, vous me faites de la peine, beaucoup de peine.

— Je suis ruiné, complètement ruiné, entendez-vous? reprit le jeune homme avec exaltation; depuis un an je lutte contre la fatalité, me débattant en désespéré; maintenant, je suis écrasé, je n'ai plus de force, je ne peux plus rien!... Lutter encore est impossible! j'ai gaspillé folle-

ment mon héritage, en le jetant à tous les vents. Je suis entré dans la vie par une mauvaise porte; on m'a peut-être un peu poussé en avant; mais je n'accuse personne; je devais me rejeter en arrière; j'ai été faible, tant pis pour moi!

Oui, c'est ma faute, continua-t-il sourdement, je me suis conduit stupidement. Pour ne point voir ce qui m'attendait, j'ai fermé les yeux, et, pris de vertige, je me suis lancé dans le tourbillon infernal. Je maudis le jour où je suis né, je maudis la vie! Si elle est belle pour certains, elle a été pour moi pleine de déceptions amères. J'ai cherché les plaisirs, je les ai trouvés; ils étaient faux! Je le reconnais aujourd'hui; il est trop tard! Je vous le dis encore, je n'ai plus d'espoir, je suis brisé, anéanti, écœuré et dégoûté de tout. Vivre! et pourquoi vivrais-je? Pour être la risée des uns, un objet de mépris pour les autres? D'ailleurs, comment pourrais-je vivre? Je ne possède plus rien et je ne sais rien faire. Je ne pourrais pas, comme le plus infime ouvrier, gagner mon pain de chaque jour.

De Rogas, il a quinze jours que je songe au suicide. Ce matin, j'ai engagé mes derniers bijoux, les bijoux de ma mère. Je n'ai pas osé les vendre. Avant d'entrer dans cette maison je me suis dit: « Si je perds, demain je me ferai sauter la cervelle! » Eh bien, j'ai perdu; demain mes créanciers auront mon cadavre!

— Une singulière manière de les payer, dit José d'une voix railleuse.

Et changeant subitement de ton :

— Mon cher comte, reprit-il gravement, vous renoncerez à votre projet, il le faut, je le veux... Je ne suis pas disposé à vous faire ici un sermon ridicule et à combattre vos idées par une théorie contre le suicide; je vous

dis seulement : Quelle que soit votre situation, serait-elle plus horrible encore, je peux vous sauver, car j'ai entre les mains le moyen de réparer vos désastres et de vous mener à la conquête d'une autre fortune.

Le jeune homme le regarda d'un air incrédule.

— Vous doutez ? dit le Portugais.

— Je suppose que vous vous moquez de moi.

— Le moment serait bien mal choisi. Ludovic, écoutez : Je vous demande d'attendre vingt-quatre heures; si d'ici là, je ne vous ai pas convaincu, si vous voulez toujours mettre à exécution votre sinistre projet, eh bien, vous pourrez charger votre pistolet.

Le jeune homme eut un sourire étrange.

— M'accordez-vous ces vingt-quatre heures ? demanda José.

— Oui. Un jour de plus ou de moins, pour l'éternité, c'est peu.

— Il faut que je vous voie demain matin.

— Où ?

— Chez vous.

— A quelle heure ?

— J'y serai à neuf heures.

— C'est bien, je vous attendrai.

Un instant après, José Basco et le comte de Montgarin sortaient ensemble de la maison de la baronne allemande.

XV

LUDOVIC DE MONTGARIN

Le comte Ludovic de Montgarin demeurait rue d'Astorg dans un hôtel peu spacieux, mais d'un fort joli aspect, qu'il avait acheté quatre ans auparavant. Afin de faire cette acquisition, il avait vendu deux maisons d'un excellent rapport qu'il possédait à Dijon.

A cette époque, le jeune homme était déjà lancé, suivant son expression, dans le tourbillon infernal, c'est-à-dire dans les désordres de la vie parisienne à outrance, Ne songeant pas à réfléchir et à interroger sa conscience, il sacrifiait tout aux plaisirs dont il était avide. D'un excès il passait à un autre. Étourdi, enivré, pris de vertige, il se vautrait dans toutes les débauches. Son argent, qu'il jetait à pleines mains, payait des orgies sans nom. En même temps, il ruinait sa santé, flétrissait son intelligence, perdait le sens moral, salissait son nom et compromettait son honneur.

Ses revenus n'étant pas suffisants, il emprunta, il fit des dettes. Il trouva facilement des prêteurs complaisants, des usuriers : il avait ses propriétés pour gage. Mais quand il y eut des hypothèques partout, les prêteurs changèrent d'attitude et firent la sourde oreille. C'était le commencement de la fin, l'heure des cruelles déceptions.

Il avait des amis, de nombreux amis, qui l'avaient aidé à engloutir l'héritage paternel; ceux-ci lui tournèrent le dos brusquement et s'éloignèrent de lui. Il

avait eu de folles maîtresses; elles ne le connaissaient plus. Il en est toujours ainsi. C'est le premier châtiment. Quand vous êtes heureux, on vous cherche, en vous flatte, on vous acclame; si vous tombez dans la détresse, on vous fuit, on vous méprise, on vous renie. Et ceux qui vous ont admiré, qui ont exploité votre vanité, qui vous doivent de la reconnaissance, sont les premiers à vous blâmer, à vous décrier, et à vous jeter à la tête le pavé de l'ours.

Le comte de Montgarin passa par toutes ces petites misères humaines, et quand il se vit abandonné de tous, quand il eut sondé la profondeur de l'abîme qu'il avait creusé sous ses pieds, son désenchantement fut complet.

Il comprit alors qu'il s'était engagé sur une mauvaise route; malheureusement, il était trop tard pour prendre une autre direction. Du reste, devenu sceptique, il ne songea pas à avoir le regret de ce qu'il avait fait. Il était tombé, il ne se demanda point s'il lui était possible de se relever. Sans force, sans courage, l'âme dégradée, et manquant de cœur, il était lâche en face des difficultés dressées devant lui. Il ne voyait que de sombres tableaux; il ne sentait en lui que des terreurs, l'épouvante de l'avenir.

Il s'en prit à la fatalité. La vie lui apparut comme une chose odieuse, une sottise de la puissante volonté qui a animé les êtres. Dans sa folie, il maudissait le jour et menaçait le soleil; il maudissait la nuit et menaçait les étoiles.

Pour lui, vivre n'était plus rien. La vie, telle qu'il la voyait maintenant, était un fardeau trop lourd à porter; elle le tenait enchaîné sur la terre. Alors, pour se délivrer, il songea au suicide.

— Oui, se disait-il, ce que j'ai de mieux à faire est de me tuer.

Cependant il retardait toujours l'instant terrible. On aurait dit que quelque chose de mystérieux, peut-être un vague espoir, l'attachait encore à cette vie qu'il avait prise en dégoût et dont il ne voulait plus. C'était peut-être aussi sa jeunesse qui protestait.

D'ailleurs, il y avait en lui un sentiment assez étrange. Il ne pouvait se faire à cette idée que, lui mort, rien ne serait changé dans le monde, que les êtres continueraient à s'agiter, à respirer et à vivre; c'était une sorte de fureur jalouse. L'insensé aurait voulu, en se précipitant dans la nuit sans fin, que tout ce qui existe fût anéanti en même temps.

Cependant, après quinze jours d'hésitation, pendant lesquels il avait enduré d'atroces tourments, il était enfin résolu à en finir, ainsi qu'il l'avait dit à José Basco. Mais, soudain, celui-ci avait fait pénétrer dans son cœur un rayon d'espoir.

Comme le naufragé en pleine mer, avait-il rencontré une épave de salut?

Neuf heures n'étaient pas encore sonnées. Mais depuis plus d'une heure le comte de Montgarin était levé et habillé. Il attendait avec impatience et une grande anxiété le faux comte de Rogas.

Étendu sur un canapé, un cigare entre les lèvres et les yeux au plafond, il retrouvait dans sa mémoire la conversation qu'il avait eue la veille avec José; il aurait pu répéter exactement toutes les paroles du Portugais. Ce que le noble étranger lui avait dit le rendait perplexe et le forçait à réfléchir.

Certes, il n'était plus assez crédule pour croire que l'amitié du comte portugais fût tout à fait désintéressée,

mais il était forcé de convenir que cet homme, qu'il connaissait à peine, se montrait pour lui particulièrement bienveillant et généreux.

— Mais que peut-il donc faire pour moi, quand je n'ai plus ni énergie ni volonté ; quand je suis découragé et désespéré? se demandait-il. Je suis ruiné, je n'ai plus de crédit, je le lui ai dit; il sait qu'il n'a rien à attendre de moi. Malgré cela, il m'a dit : «Je veux vous sauver!» Me sauver !... Comment? Par quel moyen? Il prétend qu'il l'a entre les mains, ce moyen... Ainsi, il aurait le pouvoir de m'empêcher de me tuer, il serait assez puissant pour me forcer à vivre!... Il me semble qu'il y a dans tout cela quelque chose de fantastique. Mais je me creuse la tête en vain, je ne comprends pas, non je ne comprends pas!...

Mais quel homme est-ce donc, que ce comte de Rogas! s'écria-t-il.

Au bout d'un instant il jeta les yeux sur une pendule.

— Neuf heures vont sonner, murmura-t-il, mon mystérieux ami ne tardera pas à arriver.

Presque aussitôt un bruit de pas retentit dans l'antichambre. Une porte s'ouvrit, un vieux domestique se montra dans l'encadrement et annonça :

— Monsieur le comte de Rogas.

Le jeune homme bondit sur ses jambes et, la main tendue, marcha précipitamment à la rencontre du Portugais.

— Je ne suis pas en retard, n'est-ce pas? dit José en serrant la main du comte de Montgarin.

— On ne peut être plus exact : neuf heures sonnent.

— Pour moi, mon cher comte, l'exactitude est une loi.

Le domestique avait disparu. José ferma lui-même la porte du salon.

Le faux comte, toujours vêtu à la dernière mode, portait ce jour-là un costume de ville très-élégant. Un superbe saphir étincelait sur sa cravate de soie noire.

— Comte, veuillez vous asseoir, lui dit Ludovic.

— Oui, asseyons-nous et mettons-nous à notre aise, car notre conversation sera un peu longue.

Tous deux prirent place sur le canapé.

— J'ai pensé que vous voudriez bien accepter mon modeste déjeuner, reprit le jeune homme, et j'ai donné des ordres en conséquence.

— Mon cher Ludovic, continua José, je ne demande qu'à vous être agréable; j'accepte donc votre invitation. Votre situation ne me paraît pas aussi difficile, aussi désespérée que vous me le disiez hier, puisque vous avez pu garder vos domestiques.

— Deux seulement, le mari et la femme : ce sont d'anciens serviteurs de mon père, qui m'ont vu naître et grandir. Leur affection et leur dévouement est à toute épreuve. Sans connaître exactement ma position, ils savent que j'ai de grands embarras d'argent. Quand, il y a deux mois, j'ai vendu mes chevaux et mes voitures et congédié mon cocher et mon valet de pied, je leur ai dit que je me trouvais forcé de me séparer d'eux. Alors la femme s'est mise à pleurer et le vieux François m'a déclaré qu'ils ne me quitteraient jamais et qu'ils voulaient rester près de moi quand même pour me servir. Dans cette circonstance, aucun calcul d'intérêt n'a dirigé la conduite de ces braves gens. En effet, non seulement ils ne touchent pas leurs gages, mais depuis quelque temps ce sont eux qui se chargent des dépenses de la maison, en prenant sur l'argent qu'ils ont éco-

nomisé pendant plus de quarante années de service.

— C'est vraiment de l'affection et du dévouement.

— Et voilà où j'en suis, de Rogas, c'est horrible!

— Horrible, non, c'est seulement pénible; mais j'espère que, bientôt, nous mettrons ordre à cela. Vous étiez encore très-agité, ce matin, à deux heures, quand nous nous sommes séparés; je vous retrouve plus tranquille, la fièvre s'est calmée; nous allons pouvoir causer sérieusement. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit chez la baronne?

— Oui, très-bien.

— Je vous avoue, mon cher, que vous m'avez effrayé. Est-ce que vous avez toujours la pensée du suicide?

— Oui.

— Il faut qu'elle disparaisse; du reste, c'est pour cela que je suis ici. Vous êtes ruiné, à bout de ressources, car votre crédit est épuisé; vous me l'avez dit hier soir, mais je le savais déjà. Je connais aussi bien que vous quels sont les embarras de votre situation. Enfermé dans un cercle, vous avez tourné autour pour trouver des issues, et vous avez songé au suicide qui est, en effet, une porte de sortie. Mais cette porte, derrière laquelle il n'y a plus rien, n'est pas la seule qui existe. Je suis à peu près certain que, en cherchant bien, nous en trouverons une autre, que je vous aiderai à ouvrir.

Vous n'avez pas à me raconter votre histoire, je la connais. C'est la mienne, celle de celui-ci, de celui-là; c'est l'histoire de la plupart des jeunes gens de bonne famille qui, maîtres d'une grande fortune, ont été trop tôt livrés à eux-mêmes.

Vos parents demeuraient à Dijon, c'est dans cette ville que vous êtes né, c'est au lycée de Dijon que vous avez fait vos études, lesquelles sont restées fort incom-

plètes, car vous n'étiez pas, paraît-il, un très-bon élève.

— Vous ne me flattez pas, fit le jeune homme.

— Il faut savoir dire la vérité à ses amis. Le comte de Montgarin, votre père, possédait deux maisons à Dijon, le château et le beau domaine de Ronquille, également dans la Côte-d'Or; puis, par apport de votre mère, deux maisons à Auxerre, une troisième à Joigny et plusieurs autres très-belles propriétés dans l'Auxerrois.

Vous n'aviez pas encore dix ans lorsque vous avez perdu votre mère. La vive tendresse que votre père avait pour vous l'empêcha de se remarier, bien qu'il fût encore jeune. M. de Montgarin était un excellent homme, très-honorable, très-estimé, dont on parle encore aujourd'hui avec un profond respect. Il était un peu indolent et, malheureusement, d'une extrême faiblesse. Il n'a jamais eu le courage de vous imposer sa volonté; il a subi docilement vos caprices d'enfant gâté et, plus tard, pour les fantaisies et les premières fautes du jeune homme, il s'est montré trop indulgent.

Il est mort que vous aviez à peine dix-huit ans, vous laissant une fortune de plus de deux millions.

Un parent de votre père, un cousin, devint votre tuteur. Ce cousin, qui n'existe plus aujourd'hui, habitait à Paris, il vous fit venir près de lui; mais s'il s'occupa de vos intérêts financiers en mandataire intègre, il n'en fut pas ainsi de votre personne. Il vous laissa une liberté entière et ne prit point la peine de vous donner les conseils que réclamaient votre jeunesse et votre inexpérience. Il crut qu'il remplissait tous ses devoirs envers vous en touchant exactement vos revenus, en faisant loyalement ses comptes et en vous donnant tout l'argent que vous lui demandiez. Pour vous, tout cela était parfait.

Vous aviez abandonné vos études. Riche, vous ne sentiez pas la nécessité de vous créer une position par le travail.

A votre majorité, votre tuteur vous rendit ses comptes et vous devîntes le maître absolu de votre fortune.

— Vous êtes parfaitement renseigné, monsieur de Rogas.

— Encore une preuve que je m'intéresse à vous. Je continue : Déjà vous meniez joyeuse vie, vous aviez une ou plusieurs maîtresses. En moins d'un an, vous fûtes tout à fait lancé. Vous devîntes à la mode, vous eûtes votre cour et vos favoris comme un prince. Vous devez savoir aujourd'hui ce que valent ces gens-là. Votre luxe faisait merveille. On parla de vous beaucoup, en citant telle ou telle de vos extravagances. D'un côté, on vous admirait; de l'autre, on vous blâmait. Il y a toujours le pour et le contre. Si vous scandalisiez les uns, les autres trouvaient que vous aviez raison de vous amuser à votre manière.

Vous faisiez peu de cas de votre dignité; mais il est difficile de se saturer de certains plaisirs en conservant une bonne réputation.

C'est alors que vous chantiez gaiement, comme Robert de Normandie : « L'or est une chimère. » Vous le jetiez sans compter, à pleines mains, comme si vous l'eussiez pris dans un coffre inépuisable.

Je ne vous suivrai point sur les sentiers plus ou moins fleuris que vous avez parcourus et qui aboutissent tous à un précipice.

Pour mener votre genre de vie, vos revenus devinrent insuffisants; il vous fallut recourir souvent à des emprunts onéreux. A Paris comme ailleurs, ceux qui exercent le métier de prêteurs d'argent se font payer

cher. Successivement, il y a eu prise d'hypothèques sur toutes vos propriétés de Bourgogne et aussi sur cet hôtel. De sorte que, ne trouvant plus à emprunter, il vous est impossible de vendre seulement une de vos vignes de la Côte-d'Or. Ce n'est pas tout : comme vous ne pouvez payer les intérêts des sommes que vous devez, vos créanciers vous menacent et vous êtes sous le coup d'une saisie prochaine. Voilà la catastrophe finale.

— C'est vrai, dit le jeune homme, qui écoutait les yeux baissés.

— Et contre cela, reprit José, seul, vous ne pouvez rien.

— Rien, répéta Ludovic d'une voix sourde.

— Vous êtes acculé au fond d'une impasse ou emprisonné dans le cercle dont je parlais tout à l'heure.

— Emprisonné et enchaîné !

— En regardant autour de vous, vous n'apercevez aucune lueur de délivrance?

— Aucune. Je ne vois que la mort !

— Je ne connais pas exatement le chiffre de vos dettes ; mais j'ai le droit de supposer que si le château de Ronquille, votre hôtel et vos autres propriétés sont vendus par autorité de justice, il y aura à peine de quoi satisfaire vos créanciers.

— J'en suis convaincu.

— De sorte que si cette chose possible arrivait, vous vous trouveriez du jour au lendemain sans asile et dans la plus effroyable misère.

Une lueur livide passa dans le regard du jeune homme.

— Je ne verrai pas cela, dit-il, d'une voix creuse.

— Toujours votre idée de suicide, répliqua vivement le Portugais. Est-ce qu'un homme se laisse terrasser et

broyer ainsi? Vous êtres un vaincu, il faut songer à prendre votre revanche. Allons, morbleu! retrouvez de l'énergie, redressez-vous, il s'agit de tenir tête à l'orage!

— N'ai-je pas lutté autant que je l'ai pu? Maintenant que je suis au bord de l'abîme, que voulez-vous que je fasse? Si vous le savez, dites-le moi.

— Il faut d'abord que vous repreniez entièrement possession de vous-même.

— Soit, et après?

— Si vous avez confiance en moi, si vous me laissez vous diriger, nous braverons toutes les menaces et nous viendrons à bout de toutes les difficultés qui vous paraissent insurmontables.

Pour cela, de Rogas, il faut être bien fort et bien puissant.

— Qui vous dit que je ne suis pas fort et puissant? riposta le Portugais d'un ton superbe.

— Ainsi, c'est sérieux, vous voulez...

— Vous sauver! je vous l'ai dit.

— Alors il faut que je me livre à vous?

— Ou du moins que votre volonté soit bien d'accord avec la mienne.

— Je crois comprendre. Après tout je ne risque guère, n'ayant plus rien à perdre.

— Rien à perdre et tout à gagner.

— Ai-je le droit de vous demander ce que vous allez faire?

— Certainement, et je vais vous le dire.

XVI

LA PROPOSITION

Après un moment de silence, le Portugais reprit la parole.

— Je vais commencer, dit-il, par rétablir votre crédit; ce sera fait comme avec la baguette d'une fée. Cinquante mille francs distribués à vos créanciers, deux chevaux rentrant dans votre écurie et une voiture sous la remise, le tout payé comptant, opéreront ce prodige.

Je verrai moi-même vos créanciers et je me charge d'arrêter les poursuites dirigées contre vous. Une saisie immobilière a toujours un certain retentissement; resterait-elle sans effet, il est important pour nous de l'éviter. Il faut savoir prévoir et conjurer d'avance les dangers qui peuvent naître. Autant qu'on le peut, on doit cacher aux gens les choses qu'ils n'ont pas besoin de savoir. Donc, il faut absolument qu'on ne touche à aucune de vos propriétés, au domaine de Ronquille surtout. Du reste, ceci est mon affaire et vous n'aurez point à vous en préoccuper.

Si intraitables et si terribles que soient les usuriers auxquels vous avez eu affaire, je saurai les amener à composition et les obliger à vous laisser en repos. Comme ils vous ont beaucoup volé, je compte bien aussi leur faire rendre gorge. C'est vous dire que je n'ai pas l'intention d'aller me mettre à genoux devant eux et de leur adresser des supplications. C'est la tête haute et la cravache à la main qu'il convient de parler à certaines gens.

Le jeune homme regardait son interlocuteur, croyant rêver. Son ahurissement était complet.

José continua :

— Nous allons remettre votre maison sur le pied où elle était il y a un an et vous redeviendrez le brillant comte Ludovic de Montgarin, qui fut pendant un temps le jeune gentilhomme le plus élégant et le plus recherché de tout Paris. Aujourd'hui vous n'existez plus, demain vous ressuscitez et vous reparaissez triomphant. En sortant de l'ombre qui vous enveloppe vous allez retrouver la lumière, et c'est une existence nouvelle qui va commencer pour vous. Enfin, si je puis me servir de cette expression, vous allez faire peau neuve. Il faut que vos amis d'autrefois eux-mêmes ne vous reconnaissent plus. Ces aimables viveurs qui vous ont aidé à croquer vos deux millions, vous ont appris à vous défier des flatteurs; vous vous souviendrez de cet enseignement, de la rude école que vous avez faite. Aussitôt que votre étoile a pâli, vos faux amis se sont éloignés de vous, ils vous ont méprisé; vous leur rendrez cela en dédain; ce sera une de vos revanches. L'expérience que vous avez acquise doit être sur votre cœur comme une cuirasse sur la poitrine d'un guerrier.

L'adversité a cela de bon qu'elle ouvre les yeux et force à réfléchir; elle apprend à juger les hommes et les choses; on sait alors les apprécier à leur juste valeur. Devenir sceptique, c'est devenir fort. Vous pourrez marcher hardiment, car vous êtes armé d'une façon formidable. Du reste, je serai près de vous, et mes conseils augmenteront votre force. Si vous êtes hésitant, c'est-à-dire si l'audace vous manque, je vous la donnerai.

— En vérité, dit le jeune homme, je me demande si je suis bien éveillé.

— Pour vous en assurer, arrachez un poil de votre moustache, répondit le Portugais en riant.

— Je vous avoue, de Rogas, que je ne comprends pas grand'chose à tout ce que vous me dites.

— M'avez-vous bien entendu?

— Oui.

— C'est déjà quelque chose. Gravez toutes mes paroles sous votre front, et vous ne tarderez pas à comprendre. Prêtez-moi toute votre attention, je poursuis : Vous allez donc reparaître dans le monde; mais entendons-nous bien, Ludovic, dans le vrai monde. Vous ne connaissez plus celui que vous fréquentiez autrefois. Je vous l'ai dit, vous allez avoir une existence nouvelle; le changement doit être radical, votre transformation complète. Le passé est mort et enterré, et si cela est possible, vous devrez l'oublier. A la folie nous arrachons son masque et nous cassons ses grelots. Vous allez brûler des parfums sur l'autel de la sagesse, et bien que je n'aie pas la prétention de ressembler à la déesse Minerve, j'essayerai, néanmoins, d'être votre Mentor.

Après avoir été l'esclave de vos passions, tous vos désirs seront dominés par votre volonté. Vous étiez joueur, vous ne jouerez plus ou modestement, comme un homme sérieux et réservé qui, à l'occasion, risque volontiers quelques louis pour faire comme les autres. Du reste, vous n'entrerez plus dans aucun de ces salons où l'on peut perdre une fortune en une nuit. Plus de maîtresses... Toutes ces belles pécheresses ne sont que des marchandes de plaisir; seulement, elles le font payer trop cher. Plus de soupers fins, plus de folles nuits d'orgie d'où l'on sort pâle, les traits tirés, la tête en feu, le regard morne, hébété et avec des haut-le-cœur.

Vous devez, mon cher comte, vous réhabiliter par une

conduite irréprochable. Vous aurez la gravité, la retenue et la dignité qui sont la distinction de l'homme du monde. Après avoir été pour beaucoup un objet de scandale, il faudra qu'on puisse vous donner comme exemple aux autres. Votre monde vous repoussait, il vous appellera. Les portes qu'on vous a fermées vous seront rouvertes. On vous méprisait, on vous estimera.

Enfin, mon cher Ludovic, il faut qu'on dise de vous partout : « Le comte Ludovic de Montgarin est un bien charmant jeune homme; c'est un gentilhomme accompli! »

— Décidément, monsieur de Rogas, je crois que vous plaisantez.

— Je vous jure, Ludovic, que je parle très-sérieusement.

— Ainsi, d'un mauvais sujet de mon espèce, vous voulez faire un petit saint?

— Oui.

— C'est impossible!

— Allons donc! Ne dit-on pas qu'un jour le diable s'est fait ermite?

— A tous mes défauts, ce serait ajouter l'hypocrisie.

— Hé, mon cher, dans tous les temps et dans tous les mondes, les hypocrites, faux bonshommes et tartufes, ont toujours été en majorité. Certainement, tant que vous ne serez pas devenu de cœur l'homme qu'il faut que vous soyez, vous devrez mettre un masque sur votre visage; mais, soyez tranquille, votre rôle sera facile, et il vous paraîtra si agréable, vous le prendrez tellement au sérieux que votre métamorphose s'accomplira sans que vous vous en aperceviez.

— Je vous laisse parler, de Rogas, car je ne sais plus que dire.

— Naturellement, mon cher comte, il faudra que vous teniez dans le monde le rang qui vous appartient. Ah ! cela coûte à entretenir une maison bien montée... les domestiques, les chevaux, les voitures et le reste.

A propos, comte, vous avez besoin d'un valet de pied ; ne le cherchez pas, je me charge de vous procurer l'homme qu'il vous faut.

Ludovic ne put s'empêcher de rire.

— Vous êtes vraiment étonnant, dit-il, vous parlez de cela absolument comme si nous y étions.

— Ne vous en déplaise, monsieur le comte de Montgarin, j'espère bien que nous y serons dès demain.

— Et de l'argent, monsieur le comte de Rogas ? répliqua le jeune homme d'un ton railleur.

— Que la question d'argent ne vous préoccupe en rien, répondit le Portugais avec son flegme imperturbable, vous en aurez autant qu'il vous en faudra.

Le jeune homme fit un bond sur le canapé. Ses yeux, démesurément ouverts, se fixèrent sur José Basco.

— Hein ! fit-il, vous dites, vous dites ?...

— Que l'argent ne vous manquera point.

— Qui donc me le donnera ?

— Moi.

— Vous, de Rogas, vous ?

— Oui, moi.

— Je sais que vous êtes riche et très-généreux ; mais...

Sans achever sa phrase, Ludovic reprit :

— Vous savez, de Rogas, je ne comprends pas plus maintenant que tout à l'heure.

— Ayez un peu de patience, cela viendra. Ce qui vous paraît obscur en ce moment sera bientôt d'une limpidité parfaite. Voyez-vous, j'aime à bien expliquer les choses

afin qu'elles soient plus faciles à saisir dans tous leurs détails.

— Vous êtes un homme tout à fait étrange, de Rogas, je suis forcé de le reconnaître ; mais, vous le savez, je suis devenu un peu sceptique. Pourtant, je veux bien croire à cette grande amitié que vous me témoignez. Mais je ne puis admettre, parce que c'est impossible, que vous agissiez seulement par amitié, par dévouement, quand même vous auriez à votre disposition les trésors de plusieurs nababs. Sans aucun doute, ce que vous voulez faire est autant et peut-être plus dans votre intérêt que dans le mien.

José Basco grimaça un sourire.

— Je devine dès maintenant, continua Ludovic, que vous avez en tête un vaste projet; pour le mettre à exécution, il vous faut un personnage docile à votre volonté, agissant sous votre inspiration, et c'est moi que vous avez choisi.

— C'est cela même, répondit le Portugais.

— Vous allez me dire, je pense, à quelle magnifique affaire vous voulez bien m'associer. Mais, en attendant, permettez-moi de vous adresser une ou deux questions. Ne craignez-vous pas de perdre votre mise de fonds ?

— Non.

— C'est très-bien; mais si cela arrivait, cependant, par suite de n'importe quel événement imprévu, quelle serait ma responsabilité envers vous ?

— Quand vous aurez accepté ce que je vais vous proposer, vous ne pourriez causer un dommage à notre association qu'en cas de défection ou de trahison.

— Je ne suis pas un traître, et si j'entre dans votre combinaison je ne ferai aucune tentative pour en sortir. D'après ce que vous venez de me dire, de Rogas, vous allez avancer une somme énorme.

— Quelques centaines de mille francs.

— Comment rentrerez-vous dans vos déboursés?

— Ceci sera, entre nous, l'objet d'une convention particulière.

— Ainsi, c'est bien d'une affaire qu'il s'agit?

— D'une très-importante affaire.

— Et entre vous et moi, c'est un marché?

— Appelons chaque chose par son nom : c'est un marché.

— En dehors de moi aurez-vous d'autres associés? demanda Ludovic.

— Deux, peut être plus; cela dépendra des nécessités.

— Encore une question : Suis-je bien l'homme qu'il vous faut?

— Oui, puisque c'est vous que j'ai choisi.

— Vous pouvez vous tromper, de Rogas; ai-je bien toutes les qualités ou plutôt tous les défauts pour l'emploi?

— Hé, mon cher comte, vous savez bien que je vous connais.

— En ce cas, je n'ai plus rien à dire. A vous de parler, je vous écoute.

— En deux mots, Ludovic, voici quel est mon projet: je veux vous marier.

Le jeune homme eut un haut-le-corps.

— Vous voulez me marier! exclama-t-il.

— Est-ce que cela vous étonne? N'êtes-vous pas mûr pour le mariage?

— Mais je me suis fait une réputation affreuse, et je me demande quelle est la malheureuse fille qui voudrait de moi!

— Le comte de Montgarin oublie que, dès demain, sa transformation sera complète

— Soit, mais je suis connu, on me connaît trop.

— Avant un mois écoulé, on vous aura donné l'absolution de tous vos péchés de jeunesse.

— Vous croyez?

— J'en suis certain : je connais le monde ; il est plein d'indulgence ; il y a des choses que les femmes, surtout, pardonnent aisément.

— Enfin, vous avez l'intention de me marier?

— Je vous l'ai dit.

— Connaissez-vous déjà la personne que vous me destinez?

— Certainement.

— Et vous avez négocié l'affaire avant de me consulter?

— Je n'ai encore que préparé les voies et moyens.

— Naturellement, elle est riche.

— Immensément riche : au moins vingt millions.

— Oh ! oh ! voilà un chiffre qui me donne le vertige. Où diable êtes-vous allé chercher cette fiancée?

— A Paris.

— Dans quel monde?

— Dans le meilleur.

— C'est probablement une vieille folle qui a passé la cinquantaine?

— C'est une jeune fille de dix-neuf ans.

— Niaise et bête?

— Très-instruite, intelligente, spirituelle, distinguée et parfaitement élevée.

— Alors elle est laide à faire peur?

— Une figure délicieusement jolie.

— Elle est donc boiteuse, manchotte ou bossue?

Le Portugais secoua la tête.

— Mon cher comte, répondit-il en souriant, cette jeune fille est une beauté parfaite.

Ludovic regarda fixement José. Il était devenu très-sérieux.

— Comte, reprit-il, dites-moi la vérité : cette belle jeune fille a quelque vice caché ou bien elle a commis une faute?

— Cette jeune fille est la pureté même, Ludovic, et si elle cache quelque chose, ce sont ses rares perfections.

— Et vous prétendez que cette perle unique, cette fleur immaculée, cette merveille des merveilles, qui a ou aura un jour une fortune de vingt millions, m'acceptera pour mari ! s'écria le jeune homme ; mais c'est absurde, c'est la pire des folies!

— Cela peut vous paraître absurde et insensé, répliqua froidement José ; pourtant j'ai cette prétention. Je n'ai pas à vous révéler quels sont mes moyens d'action ; ils existent, cela doit vous suffire. Certainement, je ne puis rien faire sans votre consentement, sans votre concours actif. Donc voici ma proposition : voulez-vous, oui ou non, tenter l'aventure?

— Oui, certes. Vous êtes un homme bien fort, de Rogas, vous faites passer en moi une audace infernale. Oui, oui, j'accepte, quoi qu'il puisse arriver. Avouez-le, vous étiez sûr de mon consentement !

Le Portugais répondit par un mouvement de tête.

— Sans cela, reprit Ludovic, vous ne seriez pas venu me parler de votre audacieux projet.

— Parbleu ! fit José.

— Puis-je vous demander son nom?

— Elle se nomme Maximilienne. Plus tard, dans quelques jours, je vous dirai le nom de sa famille, qui est un des plus grands de France.

— Famille noble, cela va sans dire?

— De haute et illustre noblesse, et sans vous offenser, mon cher comte, plus ancienne que la vôtre.

— Vous avez raison, de Rogas, je ne dois pas en savoir davantage aujourd'hui, car, dans la situation d'esprit où je suis, je perdrais complètement la raison.

XVII

L'ESPRIT DU MAL

— Ainsi, reprit le faux comte de Rogas après un moment de silence, vous êtes bien décidé à vous marier?

— Comment vous résister? Sans compter les millions, la fiancée que vous me proposez est si séduisante !... Maximilienne, Maximilienne, j'adore déjà ce nom-là.

— Mon cher, c'est elle-même que vous adorerez dès que vous l'aurez vue.

— Est-ce que cela sera absolument nécessaire?

— Non. Mais, quant à présent, je n'y vois aucun inconvénient. Du reste, ceci est votre affaire.

— Enfin, vous croyez ce mariage possible?

— Je veux qu'il se fasse, il se fera, répondit José, un éclair dans le regard.

— Savez-vous, de Rogas, que si vous n'étiez pas mon ami, j'aurais peur de vous.

— Pourquoi cela, mon cher comte?

— Parce que vous êtes un homme effrayant.

Le Portugais eut un sourire intraduisible.

— Tout à l'heure, reprit Ludovic, vous avez parlé de mon concours actif; qu'aurai-je à faire?

— Oh! c'est bien simple : ce que font tous les jeunes gens qui désirent épouser une jeune fille. Vous ferez la

cour à votre fiancée et vous ne négligerez rien pour vous faire aimer.

— Et si je ne réussis point?

— Dans ce cas, au lieu d'un mariage d'amour, ce serait un mariage de raison.

— Mais, je puis être antipathique à mademoiselle Maximilienne; si elle me repousse?...

— Oh! ne vous préoccupez pas de cela; je vous ai dit que j'avais mes moyens. Si vous vous faites aimer, comme je l'espère, comme je le crois, l'affaire marchera toute seule; dans le cas contraire, nous aviserons. Soyez tranquille, mon cher comte, si nous rencontrons des obstacles, nous serons assez forts pour les briser, et nous saurons obtenir le consentement de la jeune fille. Avant de me diriger vers un but, j'ai pris toutes mes dispositions pour y arriver.

Je vous demande seulement d'avoir une entière confiance, de vous laisser diriger par moi sans résistance et de n'agir que d'après mes conseils. En d'autres termes, il faut que vous n'ayez pas d'autre volonté que la mienne.

— J'ai parfaitement compris.

— Dans ces conditions, n'en doutez pas, le succès est assuré.

— Quand aura lieu la présentation?

— Dans deux mois, au plus tard. Il faut d'abord que vous ayez reparu dans le monde et opéré votre transformation.

— Je vois une première difficulté.

—Laquelle?

— Comment puis-je reparaître dans le monde dont je me suis éloigné et où je n'ai plus aucune relation? Les quelques maisons qui m'étaient ouvertes autrefois me sont aujourd'hui fermées.

— Elles se rouvriront. En attendant je vous ai déjà ménagé l'entrée de quelques salons aristocratiques où vous serez parfaitement accueilli. Vous portez un beau nom, vous êtes jeune, élégant, distingué, vous avez tout ce qu'il faut pour attirer à vous toutes les sympathies. Soyez-en certain, on oubliera facilement votre passé. Et si l'on fait allusion à vos anciennes folies : « Erreurs de jeunesse », dira-t-on. Je me charge de faire répandre le bruit de votre conversion. Avant un mois, vous serez reçu partout et même très-recherché.

— Décidément, de Rogas, vous avez réponse à tout.

— Oui, car j'ai pensé à toutes les objections que vous pourriez faire.

— Alors, il est inutile que j'en formule d'autres.

— Je le crois.

— Maintenant, parlons d'autre chose. J'étais tout à fait décidé à me faire sauter la cervelle aujourd'hui même ; vous me sauvez la vie, d'abord, et ensuite vous voulez mettre à exécution un projet qui consiste à m'écraser sous des millions, en me faisant épouser une jeune fille charmante, comme il n'y en a probablement pas deux dans Paris.

— Pour nous, mon cher, elle est unique.

— J'en suis convaincu. Je ne vous parle pas de ma reconnaissance qui vous est acquise ; mais j'ai à vous demander quelle sera la récompense de vos services exceptionnels.

— Hum ! hum ! fit José en enveloppant le jeune homme de son regard aux reflets d'acier. Est-ce que vous voulez traiter aujourd'hui cette question ? demanda-t-il.

— Si rien ne s'y oppose. Je tiens à savoir...

— Il est bien entendu que nous formons une association.

— Oui, une association.

— Et que nous voulons faire une affaire.

— Oui.

— Eh bien, comte, nous procéderons comme dans une société commerciale ; après le succès, l'opération terminée, chacun aura sa part du bénéfice acquis.

— Ah! fit Ludovic.

— Naturellement, il me faudra une garantie. Dans quelques jours, je vous présenterai un papier sur lequel vous mettrez votre signature. Alors, les intérêts de chacun seront sauvegardés.

— Dites-moi tout de suite quelles sont vos exigences.

— Je ne suis pas seul, vous le savez.

— Vous me l'avez dit.

— Il s'agit de plus de vingt millions ; dix millions pour nous, le reste pour vous.

— Mais...

— Voilà la condition, elle n'est pas à discuter, interrompit brusquement le Portugais ; c'est à prendre ou à laisser, mon cher comte. Du reste, vous avez le droit de réfléchir, et, comme il n'y a encore rien de fait, vous pouvez me dire : Je n'accepte pas.

Le jeune homme passa rapidement sa main sur son front.

Un combat terrible se livrait en lui. Si bas qu'il fût tombé, ce qui restait encore d'honnête dans son cœur et sa conscience essayait une protestation. Il voyait ce qu'il y avait de honteux, d'odieux, de vil dans ce marché qu'on lui proposait. Malheureusement, il était entre la vie et la mort et à la merci du démon tentateur. Depuis un instant, l'espérance l'avait ranimé ; il ne voulait plus mourir. Pouvait-il mourir, quand il sentait en lui toutes les sèves et toutes les ardeurs de la jeunesse ? Non, vrai-

ment. Non, il ne pouvait pas, à son âge, fermer pour toujours ses yeux à la lumière, repousser le salut qui lui était offert... Et c'est en vain qu'une voix terrible lui criait : Ce que tu vas faire est une infamie!

Le malheureux sentait peser sur lui le regard sombre de José Basco; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front; il avait la poitrine haletante.

Le Portugais attendait qu'il se prononçât, en proie à une grande anxiété. En effet, à cet instant suprême, après avoir tout fait pour s'emparer de l'homme sans lequel il ne pouvait rien, ce nouveau complice allait peut-être lui échapper.

Aux mouvements de la physionomie du comte de Montgarin, il devinait son trouble intérieur et parvenait à saisir presque toutes ses pensées.

— Mon cher Ludovic, dit-il, en posant doucement sa main sur l'épaule du jeune homme, vous êtes au bord d'un abîme; il va vous engloutir si vous ne saisissez pas la main que je vous tends pour vous sauver. En vérité, je ne comprends pas que vous hésitiez. Vous savez ce que je vous offre : une femme charmante et une immense fortune, c'est-à-dire d'un seul coup toutes les revanches.

Le comte de Montgarin passa à plusieurs reprises ses mains sur ses yeux et sur son front. Il était d'une pâleur livide.

— Eh bien, comte, reprit José, j'attends votre réponse.

Le jeune homme se redressa brusquement, les yeux pleins de lueurs étranges.

La lutte qui s'était faite en lui avait pris fin. L'esprit du mal restait vainqueur, et la voix mystérieuse qui lui criait : « Arrête-toi ou tu deviens infâme! » Cette voix,

que nous avons tous en nous, puisque c'est le cri de la conscience, cette voix ne se faisait plus entendre.

— Ah ! vous savez bien que je vous appartiens ! s'écria-t-il.

— Alors vous acceptez?

— Oui, j'accepte ! Faites de moi ce que vous voudre

José Basco laissa échapper une exclamation de triomphe. Ses yeux brillaient comme des tisons.

— Bravo, comte, dit-il, bravo ! Vous me donnez la preuve que vous êtes un homme de valeur et que je peux compter sur vous.

— Je veux vivre ! prononça le jeune homme d'une voix creuse.

— Et vous vivrez, morbleu ! pour savourer toutes les jouissances et les joies infinies qui vous sont promises et qui vous attendent ! A partir de ce moment, je suis à vous comme vous êtes à moi, et tous deux, résolûment, nous allons marcher droit au but que nous voulons atteindre. Vous avez bien compris tout ce que je vous ai dit?

— Oui !

— D'ailleurs, chaque fois que j'aurai des instructions à vous donner, je vous fournirai toutes les explications dont vous pourrez avoir besoin. En attendant je pense à une chose.

— Quelle est cette chose?

— Je pense, mon cher comte, qu'il est nécessaire que nous demeurions ensemble.

— Ah !

— Je trouverai facilement, sans vous gêner beaucoup, à me loger dans votre hôtel. Oh ! je ne suis pas difficile, une chambre me suffira; l'important est que je sois près de vous.

— Pour me mieux surveiller, je comprends cela, fit le jeune homme d'un ton amer.

— Non, mais pour vous soutenir, si vous veniez à chanceler. Mon cher, il faut que vous soyez fort, sans la moindre défaillance. D'ailleurs, vivant près de vous, avec vous, je passerai plus aisément pour être votre parent.

— Mon parent!

— Un petit cousin; c'est encore nécessaire dans l'intérêt de notre entreprise.

— Et vous ne voyez à cela aucune difficulté?

— Mais non, aucune.

— Vous ne doutez de rien, de Rogas.

— Ne savez-vous pas qu'il y a en vous du sang espagnol?

— C'est vrai, car la mère de mon père était la fille d'un Espagnol appelé Cadorna qui s'était expatrié pour venir se fixer en France.

— Eh bien, mon cher comte, il est facile de faire passer du Portugal en Espagne une branche de l'arbre généalogique des Rogas. Ceci n'a rien d'invraisemblable. Nous pouvons donc imaginer qu'un comte de Rogas a épousé une Cadorna il y a de cela un siècle, si vous le voulez. Alors je suis votre cousin.

— En effet, vous devenez ainsi mon cousin.

— Vous voyez tous les avantages que nous offre cette parenté : d'abord, cela me permet de vous accompagner partout sans qu'on puisse s'en étonner; ensuite l'intérêt que je vous porte, notre intimité, votre crédit rétabli et votre nouvelle fortune s'expliquent naturellement.

— C'est vrai.

— Donc, le comte de Montgarin est mon parent; je ne vous appellerai plus désormais que mon cher cousin.

— Soit.

— Ainsi, c'est convenu : dans deux ou trois jours votre cousin, le comte de Rogas, s'installera ici.

— Oui.

Ils continuèrent à causer jusqu'au moment où le vieux domestique vint leur annoncer que le déjeuner était servi. Ils se levèrent pour passer dans la salle à manger.

— A propos, dit le Portugais, en arrêtant le jeune homme à la porte du salon, vous avez des achats à faire aujourd'hui ; tenez, voilà dix mille francs.

Et il mit dans la main de son nouvel associé une liasse de billets de banque.

— Vous n'avez pas à me remercier, ajouta-t-il ; ceci entre dans nos conventions, chacun de nous doit et devra tenir ce qu'il a promis.

Le soir, José Basco se rendit à Montmartre.

Sosthène de Perny et Armand Des Grolles l'attendaient avec impatience.

— Bonsoir, dit le Portugais, en entrant dans la chambre où se tenaient d'habitude ses deux complices.

Ceux-ci l'interrogèrent avidement du regard.

José s'assit gravement et dit :

— Je vous apporte la nouvelle d'une première victoire.

— Alors, votre comte de Montgarin accepte? dit Sosthène.

— Oui, il accepte, il est à nous.

— Et les conditions ?

— Il accepte tout.

— C'est, en effet, une première victoire.

— Assez facilement obtenue, d'ailleurs : le comte se trouvait ce matin dans une situation telle qu'il ne pouvait pas repousser ma proposition. Comme je vous l'ai

dit, je le suivais pas à pas, attendant patiemment l'heure où il serait forcé de se livrer à moi. De cette façon j'ai pu me trouver près de lui à l'heure sonnant. Dans cette circonstance, il ne fallait pas manquer de vigilance : si j'eusse été en retard de vingt-quatre heures, le comte de Montgarin était perdu pour nous.

— Comment cela?

— L'imbécile avait pris la résolution de se suicider.

— Oh! oh! firent Sosthène et Armand.

— Je suis donc arrivé juste à temps pour le faire renoncer à son sinistre projet. Vous comprenez avec quelle énergie il s'est accroché à la branche de salut que je lui tendais. Quand un homme en est réduit à se pendre, à se jeter dans la Seine ou à se faire sauter la cervelle d'un coup de pistolet, il ne refuse pas une jeune femme charmante et une douzaine de millions qu'on lui offre. Il accepte avec empressement et reconnaissance et passe sur bien des choses. Maintenant le comte de Montgarin nous appartient corps et âme; et nous pouvons être tranquilles, il ne pense plus à se donner la mort.

— Etes-vous absolument sûr de lui, José? demanda Sosthène.

— C'est sa personne, c'est sa vie qui répondent de lui

— Ainsi vous le croyez incapable de nous trahir?

— Il va devenir notre associé; en nous trahissant il se trahirait lui-même. Du reste, je veillerai et prendrai les précautions nécessaires.

Après un moment de silence, se tournant vers Des Grolles, José reprit :

— Mon cher Armand, vous m'avez dit souvent que la vie inactive ne vous plaisait point. Je me suis rappelé vos paroles et je vous ai trouvé un emploi.

— Ah ! fit Des Grolles.

— La position ne sera peut-être pas tout à fait de votre goût ; mais il est important que vous l'occupiez ; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il s'agit d'un poste de confiance où vous pourrez nous rendre de sérieux services.

— Enfin, qu'aurai-je à faire ?

— Peu ou beaucoup. Cela, d'ailleurs, dépendra des événements. Voici la chose : le comte de Montgarin a besoin d'un valet de pied ; c'est à vous que je donne cette place.

Des Grolles ne put s'empêcher de faire une grimace.

— Oh ! vous porterez à ravir la livrée bleue du comte de Montgarin, ajouta José en souriant.

Changeant subitement de ton, il continua :

— Vous avez des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Vous accompagnerez le comte partout où il ira, et, jouant complètement votre rôle, vous vous ferez l'ami des domestiques de toutes les maisons où votre maître sera reçu. Vous saurez par les valets ce que disent et pensent les maîtres.

— Je comprends, dès maintenant, l'importance de l'emploi, dit Des Grolles.

— Hé, mon cher, je n'ai jamais douté de votre intelligence.

— Quel jour entrerai-je en fonctions ?

Après avoir réfléchi un instant, José répondit :

— Venez demain, à quatre heures, à l'hôtel Montgarin, je m'y trouverai et je vous présenterai à votre maître comme le modèle des serviteurs.

XVIII

JOSÉ BASCO ET SON ÉLÈVE

José Basco n'était pas homme à perdre un temps précieux. En moins de trois jours il s'était complètement installé dans le petit hôtel de la rue d'Astorg, et cela au grand étonnement des vieux serviteurs du comte de Montgarin, qui n'avaient jamais entendu parler de ce cousin de leur maître, qui lui arrivait de Portugal.

— N'importe, disait François à sa femme, d'après ce que je sais et ce que j'ai vu, ce parent de M. le comte n'arrive pas trop tôt pour l'empêcher de se ruiner complètement.

— Pourvu que, maintenant, il soit plus sérieux et plus raisonnable, répliqua la femme, en soupirant.

— Oh ! son cousin saura bien le retenir : il ne lui permettra pas de faire de nouvelles folies. Déjà M. le comte n'est plus le même homme. M. de Rogas a dû lui dire : « Il faut vous rendre digne du bien que je veux vous faire ; et la première chose que je vous demande, c'est de changer de vie. » M. le comte de Rogas est un homme d'expérience ; il est grave et a l'air sévère ; c'est encore un bonheur pour notre maître, qui a besoin d'être maintenu par une main ferme.

— Crois-tu que M. de Rogas soit très-riche ?

— Dame, si j'en juge par les apparences, il doit avoir plusieurs millions de fortune. Grâce à lui, l'argent ne manque plus ici ; M. le comte a acheté un coupé et un phaéton, et trois chevaux superbes sont entrés dans l'é-

curie; nous avons maintenant un cocher et un valet de pied. Enfin, depuis huit jours, je n'ai pas vu paraître un seul créancier. Cela prouve que M. de Rogas a mis sa bourse à la disposition de M. le comte et que M. le comte a payé ses dettes.

— Allons, espérons que les mauvais jours sont passés.

— Et qu'ils ne reviendront plus. Vrai, Catherine, depuis quelques jours je suis tout joyeux, je me sens rajeuni.

Et entourant de son bras la taille de Catherine, François lui posa sur la joue un baiser sonore.

Elle se mit à rire aux éclats, puis elle le repoussa en disant :

— Veux-tu bien finir, vieux fou !

Comme on le voit, José Basco avait déjà su inspirer une entière confiance aux deux fidèles serviteurs du comte de Montgarin.

Cette confiance, il l'avait également inspirée aux créanciers du jeune homme.

Très-adroit, ayant la parole insinuante et connaissant admirablement l'art de mentir, il les avait facilement séduits par ses belles promesses. Une quarantaine de mille francs bien distribués avaient immédiatement arrêté toutes les poursuites judiciaires.

Il avait tenu à chacun à peu près le même langage.

— Je suis célibataire et je possède une grande fortune, leur avait-il dit; le comte de Montgarin est mon plus proche parent, et comme je ne ferai pas, à mon âge, la sottise de me marier, il sera un jour mon héritier, Il est vrai que je puis vivre encore longtemps, car je n'ai nulle envie de mourir; mais dans un an, au plus tard, mon jeune cousin aura payé intégralement tout ce

qu'il doit, grâce à un brillant mariage qu'il va faire ; c'est, d'ailleurs, pour en hâter la conclusion que je suis venu me fixer à Paris. Le comte de Montgarin a besoin de bons conseils, ils ne lui manqueront point. J'ai pour lui une vive affection, je le considère comme mon fils, et pour la chose sérieuse et grave qui se prépare, je vais lui servir de père.

Le comte de Montgarin ne s'occupait de rien ; il laissait agir le Portugais et se bornait à constater les résultats obtenus. Il n'éprouvait plus aucune surprise en voyant se réaliser successivement tout ce que son ami de Rogas lui avait annoncé. Maintenant qu'il connaissait l'homme dont il était devenu la chose, dont il s'était fait l'instrument, qu'il le voyait à l'œuvre, il ne pouvait plus douter de sa puissance.

— De Rogas est un homme étrange, se disait-il ; mais s'il tient tout ce qu'il m'a promis, son pouvoir est plus étrange encore.

Il l'admirait ; mais, dans son admiration, il y avait une sorte de terreur. D'ailleurs, malgré la grande confiance qui était en lui, il ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude.

— Avec une audace qui me fait frémir, de Rogas marche vers le but qu'il veut atteindre, pensait-il ; il sait où il va ; moi, je ne sais pas où il me mène.

Ludovic se montrait reconnaissant de ce que José faisait pour lui ; mais il n'y avait entre eux aucune effusion du cœur. La grande affection que le Portugais témoignait au jeune homme, commandée par la situation, ne pouvait être sincère, et le cœur de Ludovic restait fermé à l'amitié. Il n'existait et ne pouvait exister entre ces deux hommes qu'une intimité de convention.

Quand le conte de Montgarin reparut sur les boule-

vards, aux Champs-Élysées et dans les avenues du bois de Boulogne, conduisant lui-même les deux superbes alezans attelés à son phaéton, quand on sut que, du jour au lendemain, son crédit s'était trouvé rétabli, que sa fortune était plus brillante que jamais, qu'il avait complètement changé sa manière de vivre, enfin que le comte de Montgarin n'était plus le même homme, ceux qui le connaissaient ne cherchèrent pas à cacher leur étonnement. Mais, ainsi que José Basco l'avait prévu, la présence du comte de Rogas près du comte de Montgarin expliquait tout.

En effet, les anciens amis de Ludovic se disaient entre eux et répétaient partout :

— C'est heureux pour le comte de Montgarin qu'il ait un parent et que ce parent soit accouru du fond du Portugal pour le sauver de la ruine. Le comte de Rogas est, dit-on, son cousin du côté de sa mère, et il est, paraît-il, immensément riche.

Le Portugais était riche et était le cousin du comte de Montgarin, cela expliquait le changement à vue opéré dans la position de Ludovic et ne permettait aucun commentaire.

A Paris, généralement, on ne regarde les choses et certains faits que superficiellement. Trop souvent on se contente des apparences. Il est vrai qu'à Paris, la vie est plus active que partout ailleurs. Chacun a ses affaires, sa famille, ses préoccupations, ses ennuis, et n'a guère le temps de s'occuper des autres. Ce n'est pas de l'indifférence et moins encore de l'égoïsme : c'est le moyen de se rendre libre en respectant la complète liberté d'autrui.

Un matin, José Basco entra dans la chambre de Ludovic. Il tira un papier de sa poche et le plaça sous les yeux du jeune homme.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda le comte.

— Cela, mon cher cousin, répondit José, c'est l'acte de notre association ou, si vous le préférez, les conditions écrites, c'est-à-dire les engagements réciproques de notre pacte.

— C'est vrai, vous m'avez parlé de ce papier.

— Vous avez le droit de le lire avant de le signer.

— Je sais l'engagement que je prends, à moins que vous ne l'ayez modifié.

— Non, il est tel que je vous l'ai fait connaître.

Le jeune homme prit le papier et le parcourut rapidement des yeux.

— Avez-vous quelque chose à objecter? demanda José.

— Non, rien.

— Alors, vous n'avez plus qu'à signer, dit le Portugais.

Et il tendit à Ludovic une plume qu'il venait de mouiller d'encre.

Le comte de Montgarin était très-pâle et tremblait légèrement. Cependant il prit la plume et, d'une main fiévreuse, il signa.

José Basco reprit le papier, examina la signature sur laquelle il jeta une pincée de poussière d'or, puis, ayant plié l'acte, il le remit dans sa poche.

— Maintenant, mon cher comte, dit-il, nous sommes liés.

— Oh! je ne me fais aucune illusion, je sais que je vous appartiens; je suis en votre pouvoir, je suis votre esclave. Mais je l'ai voulu, je n'ai pas à me plaindre.

— Non certes, car ce serait à tort. Convenez, mon cher comte, continua-t-il en prenant un ton gai, que jusqu'à présent votre esclavage est assez agréable.

— Je crains que vous ne me fassiez l'existence trop belle.

— Oh ! oh ! voilà des paroles qui sont grosses de réticences.

— N'y voyez que des appréhensions, de Rogas.

— Soit, mais nous ferons en sorte de les détruire. Voyons, mon cher comte, répondez-moi sincèrement, êtes-vous satisfait ?

— Oui, de Rogas, je le suis.

— Vous devez voir déjà comment je sais tenir tout ce que je promets?

— Oh ! rien ne vous résiste ; quand vous avez dit : « Je veux ! » tout cède à votre volonté.

— Et il en sera ainsi jusqu'au jour du grand triomphe. Que vous ai-je dit, Ludovic? Que votre passé serait vite oublié, que vous seriez reçu dans le meilleur monde et que, devant vous, toutes les portes s'ouvriraient à deux battants. Eh bien, ai-je été un faux prophète? On vous accueille partout non-seulement avec courtoisie, mais avec amitié; les plus hauts personnages vous tendent la main. Votre conversion vous a rendu intéressant ; ceux qui ont eu connaissance de vos folies vous félicitent. Autrefois ils s'éloignaient de vous, maintenant ils recherchent votre amitié. Les plus sévères parlent de vous en termes élogieux. On vante votre élégance, votre distinction, on vous trouve parfait. Il semble que pour vous les plus grandes dames réservent toute leur amabilité. Enfin, mon cher comte, partout on raffole de vous.

Cela aussi, je le voulais; mais, je l'avoue, je ne m'attendais pas à un résultat aussi rapide, aussi brillant, aussi complet. Cette fois, mon cher Ludovic, vos qualités personnelles ont fait plus que ma volonté. Vous êtes aujourd'hui ce que je désirais que vous fussiez. A la place

du viveur qui s'est dépouillé des oripeaux de la folie, je retrouve un nouveau comte de Montgarin complètement métamorphosé. Certes, j'ai le droit de vous témoigner ma satisfaction et de vous crier : bravo!... D'ailleurs, mon cher Ludovic, je vous connaissais; avant de vous parler de mes projets, j'avais suffisamment étudié votre caractère, votre nature; j'étais sûr de vous.

Maintenant la voie est ouverte, nous pouvons marcher hardiment, sans craindre de nous heurter à des obstacles sérieux. Dans quelques jours je vous ferai connaître votre belle fiancée.

— Quand vous voudrez, de Rogas.

— Votre présentation pourrait avoir lieu dès demain, répondit José, mais j'ai pour règle de ne jamais agir avec trop de précipitation; je crois donc que nous avons intérêt à attendre un peu.

— Soit. Cependant, de Rogas, ne mettez pas ma patience à une trop longue épreuve.

— Mon cher Ludovic, répliqua José en riant, plus vous attendrez, mieux vous serez disposé à prendre feu.

— Mon cœur est vide, de Rogas; il sera vite occupé si mademoiselle Maximilienne ressemble au portrait que vous m'en avez fait.

— Vous la verrez, Ludovic, vous la verrez.

— En attendant, ne pouvez-vous pas me dire, enfin, le nom de son père?

— J'attendais votre demande. Eh bien, mon cher comte, le père de mademoiselle Maximilienne est le marquis de Coulange.

— Le marquis de Coulange! exclama le jeune homme, en se dressant debout comme s'il eût été poussé par un ressort.

— Hein! fit José, est-ce que vous connaissez le marquis?

— Personnellement, non; mais j'ai souvent entendu parler de lui. Il faudrait tomber d'une étoile pour ne pas savoir que M. le marquis de Coulange est un des hommes les plus remarquables de Paris. Sa fortune est immense; on affirme qu'elle dépasse vingt-cinq millions.

— Je ne dis pas le contraire.

— On ne parle du marquis de Coulange qu'avec la plus grande admiration. C'est un esprit distingué, un homme d'un grand cœur...

— Parfaitement.

— Il a toutes les noblesses, il est l'honneur même.

— Je suis charmé de vous entendre faire ainsi l'éloge du marquis de Coulange.

— Et c'est sa fille, sa fille, que vous voulez me faire épouser?

— Elle-même, la ravissante Maximilienne de Coulange.

— Non, non, c'est impossible, insensé... De Rogas, vous êtes à la poursuite d'une chimère.

— Si déjà vous doutez, mon cher Ludovic, votre confiance en moi n'est pas bien robuste.

— C'est impossible, vous dis je, c'est un rêve.

— Un beau rêve, mon cher comte, qui deviendra, grâce à ma volonté, une merveilleuse réalité.

Le jeune homme retomba sur son siège. Il regardait le Portugais avec effarement.

Après un moment de silence, il reprit :

— Votre calme et votre assurance me confondent, de Rogas; en vérité je ne sais plus que penser... Il y a des instants où je me demande si mon existence actuelle n'est pas fantastique, si tout ce qui se passe autour de moi n'est pas de la fantasmagorie. C'est vrai, je n'ai pas

le droit de douter de vous ; ce que vous avez fait déjà me dit ce que vous pouvez faire encore. Oui, vous avez une puissance redoutable. Ah ! vous devez tenir d'un démon le pouvoir que vous possédez, ou bien vous êtes vous-même un démon !

José se mit à rire.

— Vous pouvez supposer tout ce que vous voudrez, dit-il, pourvu que vous ne doutiez pas du succès.

Le jeune homme prit sa tête dans ses mains et resta un instant absorbé dans ses pensées.

— Quel âge a donc le marquis de Coulange? demanda-t-il, en se redressant brusquement.

— Pas encore cinquante-six ans, répondit José.

— Et la marquise?

— A peine quarante ans.

— Très-bien. Maintenant, de Rogas, pouvez-vous m'expliquer comment, après mon mariage avec mademoiselle de Coulange, la fortune entière du marquis m'appartiendra? Il est difficile d'admettre que, pour vous être agréable, le marquis de Coulange renoncera à tout et ira s'enfermer à la Chartreuse ou à la Trappe, en faisant vœu de pauvreté. Et la marquise? Quelle que soit votre puissance, vous n'avez certainement pas le pouvoir de dépouiller de leurs biens le marquis et la marquise comme vous arracheriez ses plumes à un oiseau. Mais ce n'est pas tout : mademoiselle Maximilienne de Coulange n'est pas fille unique, elle a un frère un peu plus âgé qu'elle; or, je connais assez les lois de mon pays pour savoir que ses droits sur la fortune de son père sont égaux à ceux de sa sœur.

José avait sur les lèvres un sourire singulier.

— Tenez, de Rogas, reprit Ludovic, je vous le dis franchement, je ne comprends pas du tout.

— C'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre.

— Pourtant, j'aimerais un peu de clarté au milieu de ces ténèbres.

Le Portugais secoua la tête.

— Mon cher comte, dit-il, il ne faut être ni trop impatient, ni trop curieux; ne troublez point votre esprit à vouloir regarder dans l'ombre, et laissez dans la nuit ce qui est mystérieux. Il y a des choses que je ne puis vous dire parce que vous ne devez pas les connaître. Qu'il vous suffise de savoir que tout ce que je vous ai promis vous sera donné. Croyez-moi, prenez les heures et les jours comme ils viennent; autant que possible, je veux éloigner de vous les préoccupations, les soucis et les ennuis. Allons, mon cher Ludovic, ne pensez qu'à Maximilienne de Coulange, votre belle fiancée.

Sur ces mots, José Basco sortit de la chambre. Le jeune homme passa rapidement la main sur son front.

— Au fait il a raison, murmura-t-il, je ne dois avoir aucune préoccupation; je n'ai qu'à me laisser conduire et à suivre tranquillement le chemin qu'il ouvre devant moi.

Quinze jours plus tard, le comte de Montgarin reçut, sous une enveloppe cachetée de cire rose, l'invitation suivante :

« Monsieur le marquis et madame la marquise de Coulange prient monsieur le comte de Montgarin de leur faire l'honneur d'assister à leur soirée de jeudi prochain 6 décembre. »

La même invitation était adressée à M. le comte de Rogas.

— Eh bien, comte, que dites-vous de cela? demanda ce dernier à Ludovic.

— Rien. Je suis surpris, voilà tout, et j'attends que

vous m'expliquiez comment le marquis et la marquise de Coulange, qui ne me connaissent pas, me font une invitation que je n'ai point sollicitée.

— C'est facile : ainsi que je vous l'ai conseillé, vous avez su plaire à la marquise de Neuvelle, en vous montrant auprès d'elle aimable, empressé et très-respectueux. La vieille dame, qui a été l'amie de la mère du marquis de Coulange, vous a pris en grande amitié; c'est elle qui a prié la marquise de Coulange de nous inviter tous les deux à la réception de jeudi ; c'est elle, — c'est convenu, — qui vous présentera au marquis et à la marquise.

— Ainsi, jeudi, je verrai mademoiselle Maximilienne?

— On dansera; vous aurez aussi l'occasion d'échanger quelques paroles avec elle.

— De Rogas, j'ai peur de ne pas lui plaire.

Le Portugais haussa les épaules.

— Allons donc, fit-il, n'êtes-vous pas toujours le comte de Montgarin?

— Vous oubliez, de Rogas, que vous avez fait de moi un autre homme.

— Et vous, mon cher Ludovic, vous semblez oublier que vous ne devez rien négliger pour vous faire aimer.

Le jeune homme baissa la tête.

— Certes, continua José, je ne prétends pas que vous allez faire en une soirée la conquête de mademoiselle de Coulange. En général, on n'est vainqueur qu'après avoir combattu. Vous êtes jeune, beau, ardent, passionné, sympathique; vous avez tout ce qui attire. Si vous déplaisiez à mademoiselle de Coulange, il faudrait que vous fussiez bien maladroit. Mais non, j'espère, au contraire, que vous produirez une impression favorable.

XIX

UNE FÊTE A L'HOTEL DE COULANGE

C'était, à l'hôtel de Coulange, la première grande réception depuis le retour à Paris du marquis et de la marquise.

Ils donnaient chaque année trois ou quatre fêtes, dont on parlait plus d'un mois, et dont les privilégiés qui y assistaient gardaient longtemps le souvenir. Il est vrai que la marquise recevait avec une grâce parfaite et le marquis avec la plus grande cordialité. Du reste, être admis dans leurs salons était considéré comme une faveur précieuse, et les invitations étaient vivement sollicitées.

La soirée devait commencer à dix heures. Le programme était des plus attrayants. Plusieurs de nos artistes devaient se faire entendre, entre autre Lasalle, Salomon et mademoiselle Krauss de l'Opéra. Après la partie musicale, Coquelin aîné et deux de ses camarades de la Comédie-Française devaient jouer une petite comédie de salon inédite, dont l'auteur désirait rester inconnu. Mais quelques indiscrétions avaient été commises et beaucoup de personnes savaient que l'auteur de la pièce était une jeune et très-jolie femme du meilleur monde. Enfin, à minuit, c'est-à-dire après le concert et le spectacle, commencerait le bal avec un orchestre choisi de vingt musiciens.

A neuf heures les domestiques allumèrent les lustres et l'hôtel se trouva splendidement éclairé. Le portier ou-

vrit les deux portes cochères afin que les invités pussent mettre pied à terre sur le tapis moelleux, qui descendait jusqu'au bas des marches de marbre du grand escalier.

Bientôt, le roulement des voitures et des brillants équipages commença à se faire entendre dans la rue de Babylone, habituellement si calme et si silencieuse. Les invités arrivaient.

Le marquis, la marquise et leurs enfants achevaient de dîner en compagnie de quelques amis, parmi lesquels se trouvaient l'amiral de Sisterne, la comtesse de Valcourt et sa fille.

On se leva de table au bruit que fit la première voiture sur le pavé de la cour.

— Nous nous sommes oubliés à causer, dit la marquise, nous allons nous trouver en retard.

— Ma chère Mathilde, lui dit affectueusement M. de Coulange, je vais te remplacer un instant, et je ferai mon possible pour qu'on ne s'aperçoive pas trop de ton absence.

Et pendant que la marquise et les autres dames disparaissaient pour aller mettre une dernière fois la main à leur toilette de soirée, le marquis et son fils passaient dans le grand salon.

Des huissiers et des laquais, en grande livrée, attendaient dans l'antichambre.

Partout l'éclairage était magnifique. La lumière des bougies se mêlait à celle du gaz, et tous ces flots de lumière, qui se reflétaient dans les glaces, avec toutes sortes de rejaillissements et de réverbérations, produisaient un effet merveilleux. On se serait cru en plein jour sous les éblouissants rayons du soleil.

La porte d'entrée avait été remplacée par une riche ta-

pisserie des Gobelins, relevée d'un côté avec des embrasses de soie tordue en spirales ; d'autres belles tapisseries, disposées en forme de dais, décoraient le perron et son double escalier.

On traversait le vestibule entre deux haies d'arbustes rares, couverts de fleurs comme au printemps. Dans l'antichambre, on aurait pu se croire dans un jardin, au milieu d'un parterre. On y avait placé, avec beaucoup d'art et de façon à tromper les yeux, plusieurs massifs de verdure. Un doux parfum s'échappait d'une grande variété de magnifiques fleurs exotiques, qui semblaient sortir de terre.

De place en place, dans le vestibule, l'antichambre et une longue et large galerie, qui s'ouvrait à droite, de superbes statues de marbre se dressaient au milieu des arbustes et des fleurs. Cette galerie, dont nous parlons, qui communique aux deux ailes de l'hôtel au moyen de deux embranchements circulaires, ressemblait, ce jour-là, avec ses bordures de branches vertes, à une allée ouverte au milieu d'un taillis. De l'intérieur des appartements on pouvait y pénétrer par plusieurs portes. Elle conduisait dans une grande salle, ornée de tableaux et d'objets d'art comme un musée, dans laquelle se trouvait le buffet. Deux grandes tables chargées de pâtisseries, de fruits confits, de toutes sortes de sucreries, de liqueurs fines, de vins exquis attendaient les visiteurs.

A dix heures, le concert commença. Il y avait plus de deux cents personnes dans le grand salon. Toutefois on pouvait encore y trouver place, car il contenait facilement trois cents personnes.

L'aspect était vraiment féerique; il suffisait de jeter un coup d'œil sur cette brillante réunion pour être émerveillé. Les magnifiques épaules nues miroitaient sous la

lumière qui tombait des lustres. Les visages étaient épanouis, les fronts radieux, les yeux étincelants, les lèvres souriantes. Hommes et femmes étaient également bien disposés pour le plaisir.

Les rubis, les saphirs, les diamants scintillaient et croisaient en tous sens leurs rayons éblouissants; on voyait au-dessus des têtes comme un ruissellement lumineux. Il semblait que, ce soir-là, les plus jolies femmes de Paris se fussent donné rendez-vous à l'hôtel de Coulange. Presque toutes étaient véritablement des reines de beauté. Elles rivalisaient d'élégance, de distinction et de grâce. Dans des toilettes admirables, la mode montrait son goût exquis et le luxe étalait toutes ses merveilles.

En réalité, il y avait là l'élite de la haute société parisienne. Le Paris intelligent, le Paris titré, le Paris opulent, en un mot le Paris connu était représenté à cette soirée par un certain nombre de ses illustrations dans la magistrature, l'armée, les lettres, les sciences, les beaux-arts et la noblesse. On y remarquait aussi plusieurs personnages politiques appartenant à la gauche de la Chambre.

Nous savons que M. de Coulange avait les idées très-larges et surtout très-libérales. Ces mots : légitimité, droit divin, le faisaient sourire. Partisan du suffrage universel, il reconnaissait, avant tout, les droits du peuple. Il avait accepté l'empire comme une nécessité ; il salua la jeune République, qui délivrait la France, et franchement et sans arrière-pensée il s'était rallié à la République, en applaudissant à ces paroles de M. Thiers : « La République est la forme de gouvernement qui nous divise le moins. » Tout à fait homme de son temps, laissant au passé ses vieux préjugés et ne songeant qu'à la

prospérité et à la grandeur de la France, le marquis de Coulange était devenu sincèrement républicain.

Eugène de Coulange, fidèle aux principes de son éducation, partageait absolument les idées du marquis; ils aimaient à s'entourer de personnes avec lesquelles ils pouvaient émettre leurs opinions et parler librement des futures destinées du pays.

Outre le grand salon, la galerie conduisant au buffet et l'antichambre transformée en jardin, plusieurs grandes salles étaient également ouvertes aux invités, et bien qu'ils fussent nombreux, partout on pouvait circuler à l'aise.

Cependant, tout le monde n'était pas encore arrivé. La marquise, ayant près d'elle Maximilienne, madame de Valcourt, Emmeline et quelques autres dames, se tenait à peu de distance de l'entrée du salon afin de recevoir les retardataires qu'un domestique, en habit noir et cravate blanche, annonçait après chaque morceau de musique. Le marquis allait et venait, passant d'un salon à un autre.

La marquise était très-entourée. On venait lui adresser des félicitations, on la complimentait.

— Votre fête est splendide, madame la marquise, lui disait-on, aucune autre ne peut lui être comparée ; on se croirait, vraiment, au pays des fées et des enchantements.

Madame de Coulange répondait avec une grâce exquise. Elle avait pour chacun un sourire, une parole aimable.

Pour un instant elle échappait à ses tristes pensées, à ses cruelles appréhensions.

Maximilienne et Emmeline attiraient tous les regards, on ne pouvait se lasser de les admirer.

— Oh ! elles sont délicieuses, adorables, disait-on.

Réellement, les deux amies étaient divinement jolies. Elles avaient le teint animé, le front irradié, le regard ravi et le joyeux sourire sur les lèvres. Dans leurs beaux yeux illuminés, la joie, le bonheur étincelaient.

En elles tout était rayonnement. Elles faisaient naître le ravissement et répandaient autour d'elles un charme irrésistible.

Il y avait là un essaim de jeunes filles et de jeunes femmes d'une beauté incontestable ; mais Maximilienne et Emmeline étaient les plus belles, les plus charmantes. La beauté seule de mademoiselle de Valcourt pouvait être sérieusement comparée à celle de mademoiselle de Coulange.

Eugène et Emmeline échangeaient continuellement de tendres regards d'amoureux et, de temps à autre, quelques mots à voix basse.

Les doux yeux d'Emmeline semblaient dire à Eugène :

— C'est pour vous, pour vous seul que je suis belle !

Et le regard du jeune comte répondait à la jeune fille :

— Je vous aime !

Lasalle venait de chanter un air de l'*Africaine*.

Le domestique, qui se tenait dans l'antichambre, à la porte du salon, annonça les personnes qui étaient arrivées pendant que le brillant artiste chantait :

— Monsieur le comte de Rogas, monsieur le comte de Montgarin.

En entendant annoncer le comte de Rogas, l'amiral de Sisterne tourna brusquement la tête et, par un mouvement involontaire, se leva à moitié sur son siège.

Une vieille dame s'était approchée de la marquise et lui disait quelque chose à l'oreille.

Le comte de Rogas entra suivi du comte de Montgarin.

L'amiral se mit à regarder curieusement le noble étranger, qui avait sur la poitrine le crachat de l'ordre du Christ couvert de brillants et une douzaine d'autres décorations étrangères.

Après avoir fait quelques pas dans le salon, le Portugais s'arrêta. Son regard semblait chercher quelqu'un. Soudain, ses yeux brillèrent et son visage s'épanouit. Il venait d'apercevoir, marchant vers lui, la vieille dame qui avait parlé tout bas à la marquise. C'était la marquise de Neuvelle.

— Par ici, messieurs, dit-elle; madame la marquise de Coulange est prévenue, vous êtes attendus; venez, je vais vous présenter.

— Mon cousin le premier, si vous le voulez bien, madame la marquise, dit José.

Et il s'effaça pour livrer passage au jeune homme, qui s'empressa d'offrir son bras à la vieille douairière.

Madame de Coulange se leva.

— Madame la marquise, dit madame de Neuvelle, permettez-moi de vous présenter M. le comte Ludovic de Montgarin et son cousin, M. le comte de Rogas, un noble Portugais, qui aime la France et surtout Paris comme un vrai Parisien.

— Messieurs, soyez les bienvenus, dit la marquise de son ton le plus gracieux; je remercie madame la marquise de Neuvelle à qui nous devons votre présence à notre soirée.

— Madame la marquise, l'honneur est pour mon cousin et moi, répondit José en s'inclinant avec une aisance parfaite.

Madame de Neuvelle reprit la parole.

— Vous pouvez remercier madame la marquise, dit-

elle, car être invité à cette fête est une grande, une très grande faveur.

— D'autant plus grande que nous n'avions pas le bonheur d'être connus de madame la marquise, répliqua le Portugais; aussi nous l'apprécions comme une chose d'un prix inestimable.

— Madame la marquise peut croire que je lui suis infiniment reconnaissant... balbutia le comte de Montgarin, dont les yeux éblouis ne quittaient pas les deux jeunes filles.

L'une de ces deux ravissantes personnes doit être mademoiselle de Coulange, pensait-il; mais, laquelle? Elles sont également adorables. Pourtant, celle-ci, dont le doux regard exprime tant de choses mystérieuses, doit être mademoiselle Maximilienne.

Il ne se trompait pas; l'émotion de son cœur lui faisait reconnaître mademoiselle de Coulange.

Et il la contemplait avec une admiration si profonde, que, devinant sa pensée, la jeune fille baissa les yeux, pendant qu'une vive rougeur colorait ses joues et montait à son front.

— Monsieur de Montgarin, reprenait la vieille dame, j'ai dit à madame la marquise de Coulange tout le bien que je pensais de vous; donc, maintenant elle vous connaît.

— Vous avez sans doute beaucoup exagéré mon faible mérite, madame la marquise.

— Vous êtes modeste, monsieur, dit madame de Coulange en souriant.

— Oui, très-modeste, appuya la douairière. Ah! la modestie est si rare aujourd'hui chez les hommes, qu'on doit leur en tenir compte comme d'une vertu.

— De grâce, madame, répliqua vivement Ludovic, ayez pitié de moi!

— Elle va bien, très-bien, la vieille marquise, se disait José Basco ; la voilà à cheval sur son dada, elle ne s'arrêtera plus.

— Monsieur le comte de Montgarin est un grand danseur, reprit la vieille dame ; il sera une excellente recrue pour ces demoiselles et ces jeunes femmes qui raffolent de la danse.

— C'est une mission que vous me confiez, madame, je tâcherai de la remplir de mon mieux, répondit Ludovic.

Le concert était terminé; on allait jouer la comédie annoncée sur le programme.

A ce moment, le marquis, qui sortait d'une salle où étaient placées plusieurs tables de jeu, s'approcha de la marquise.

— Messieurs, dit-elle, M. le marquis de Coulange.

Et elle présenta à son mari le comte de Montgarin et son compagnon.

— Messieurs, dit le marquis, nous serons heureux de vous compter au nombre de nos amis.

— Mon fils, ma fille, reprit la marquise, en désignant l'un après l'autre Eugène et Maximilienne.

Le comte de Montgarin sentit comme une flamme traverser son cœur.

— C'est elle, c'est bien elle, pensa-t-il. Ah! comme elle est belle!

La présentation était faite dans toutes les règles. José et Ludovic saluèrent et s'éloignèrent.

— Eh bien, ma chère marquise, que pensez-vous de mon protégé? demanda madame de Neuvelle.

— Mais il est fort bien, ce jeune homme.

— N'est-ce pas? je suis enchantée de savoir qu'il vous plaît.

José Basco et le comte de Montgarin étaient sortis du salon. Ils causaient tout bas dans une pièce contiguë où ils se trouvaient presque seuls, tout le monde s'étant porté dans le grand salon pour entendre les comédiens qui venaient de paraître sur la scène.

— Mon cher comte, dit José, vous avez l'air soucieux.

— Soucieux, non, mais étourdi, ébloui; je suis sous le coup d'un charme étrange qui ressemble au vertige.

— Et c'est le doux regard de mademoiselle de Coulange qui a produit cet effet-là ?

— Ah! mon cher de Rogas, quelle ravissante jeune fille!

— Eh bien, vous avais-je fait de mademoiselle Maximilienne un portrait trop flatteur?

— Vous êtes resté bien au-dessous de la réalité, de Rogas; mais le peintre le plus habile ne pourrait faire son portrait ressemblant... Est-ce qu'il est possible de rendre la suavité de son sourire, l'expression magique de son regard adorable ?

— Ceci est du véritable enthousiasme.

— De Rogas, je suis dans l'enivrement. Avant de la connaître, d'après ce que vous m'aviez dit d'elle, je l'aimais déjà; maintenant que je l'ai vue, que la douce lumière de ses beaux yeux a pénétré tout mon être, jugez dans quel état se trouve mon cœur... Je l'aime, de Rogas ; je l'aime, ou plutôt, je l'adore.

— Mon cher, la façon dont vous me le dites ne me permet pas d'en douter.

— Tenez, de Rogas, je n'ai plus qu'une crainte, une seule...

— Quelle est cette crainte, mon cher comte ?

— Que vous ne réussissiez pas dans votre entreprise. De Rogas, il faut que j'épouse mademoiselle de Coulange.

— Hé! vous l'épouserez! N'est-ce pas pour cela que je travaille?

— Écoutez, de Rogas, je me connais, je ne recule jamais devant rien; si vous vous trompiez dans vos combinaisons, si mademoiselle de Coulange m'était refusée, si un autre plus heureux que moi...

— Eh bien?

— Je ne sais de quoi je serais capable.

— Auriez-vous peur déjà d'avoir un rival?

— Oui.

— Décidément, mon cher comte, l'amour vous trouble l'esprit.

— De Rogas, tout à l'heure il y avait près d'elle un jeune homme.

— Il y en avait même plusieurs.

— Ce jeune homme la regardait...

— Cela n'est pas défendu.

— Il la dévorait des yeux... J'en suis sûr, de Rogas, celui-là l'aime.

— Tant pis pour lui. Rassurez-vous, mon cher Ludovic, si vous avez un rival et qu'il nous gêne, nous l'éloignerons. Allons, reprenez votre calme et soyez complètement maître de vous; ce soir vous devez être superbe. Amusez-vous et ne songez qu'à plaire à mademoiselle Maximilienne, en vous rappelant que je suis là et que je veille.

Il s'éloigna de quelques pas et, revenant aussitôt :

— Encore un mot, dit-il. La marquise de Neuvelle a été parfaite, ne la négligez pas, elle peut faire beaucoup pour nous et il nous faut tirer parti de son engouement.

De mon côté, je saurai l'entretenir dans ses excellentes dispositions à votre égard. La vieille coquette est lancée; je veux la pousser en avant sans lui laisser le temps de reprendre haleine.

COMMENT JOSÉ SORT D'UN MAUVAIS PAS

Le bal était très-animé. Quadrilles, valses, polkas, mazurkas se succédaient et les jambes ne se lassaient point.

Pendant que ceux-ci — les jeunes— dansaient et s'en donnaient à cœur joie, les hommes d'un âge mûr entouraient les tables de jeu. D'autres encore, les graves personnages, formaient des groupes et causaient. Beaucoup de personnes circulaient dans les salons et la galerie du buffet qui était souvent encombrée. On pouvait s'y asseoir sur des sièges placés avec art au milieu des arbustes. La chaleur était grande, on semblait se mettre à l'ombre des rayons du soleil.

Le comte de Montgarin dansait; il se faisait remarquer entre tous par sa légèreté et l'élégance de ses mouvements. Si Maximilienne était, par sa beauté et sa grâce, la reine du bal, on était forcé de convenir que M. de Montgarin avait une grande supériorité sur tous les autres danseurs.

José Basco allait et venait. Il était constamment en mouvement. Il observait tout, rien ne lui échappait. Les oreilles et les yeux ouverts, il écoutait et regardait. Un nuage ne pouvait passer sur le front de la mar-

quise sans qu'il le vît; il cherchait à deviner ses pensées dans son regard et même dans son sourire.

Deux fois seulement il s'était approché d'une table de jeu pour mettre quelques louis sur le tapis vert. Il avait le talent de gagner quand il le voulait; il perdit, cependant; il était prudent!

L'orchestre jouait une valse de Strauss. Le comte de Montgarin et mademoiselle de Coulange valsaient ensemble. La marquise de Neuvelle les suivait des yeux à travers le tourbillon de la valse dans une sorte de ravissement ou d'extase. A chaque instant elle laissait échapper un oh! ou un ah! d'admiration.

Soudain, une voix murmura à son oreille :

— Un joli couple, n'est-ce pas, madame la marquise?

La vieille dame se retourna.

— Ah! c'est vous, monsieur de Rogas; oui, vraiment, ils sont charmants, répondit-elle.

Elle soupira.

— Autrefois, continua-t-elle, j'étais comme Maximilienne, j'adorais la danse; je ne me lassais point de tourner et de sauter. Je pouvais vaincre facilement, l'un après l'autre, quatre ou cinq cavaliers des plus intrépides. Ah! il est loin ce temps-là!... Aujourd'hui je me contente de regarder. N'importe, j'éprouve encore un énorme plaisir à admirer les jeunes. La jeunesse! mais c'est ce qui nous rappelle le mieux le passé!... Voyez-vous, monsieur le comte, j'aime ce qui est jeune, ce qui est ardent, ce qui est beau; oui, j'aime, j'adore la jeunesse!... Il me semble que ces brillantes fleurs du printemps redonnent un nouvel éclat et un nouveau parfum aux roses fanées de mon automne!

— Madame la marquise a une grâce, une vivacité d'es-

prit, un charme que beaucoup de jeunes femmes lui envient, répliqua José d'une voix mielleuse.

— Monsieur le comte, vous êtes un grand flatteur.

— Madame la marquise ne peut m'en vouloir de lui dire la vérité.

— Eh, non, je ne vous en veux pas! Des paroles gracieuses, des compliments, des prévenances, des petits soins, nous voulons cela à tout âge, nous autres femmes. Mais, mon cher comte, la véritable grâce, ce qui ravit, ce qui charme, le voilà sous nos yeux. C'est mademoiselle Emmeline de Valcourt qui danse avec M. Eugène de Coulange, son fiancé ; c'est Maximilienne et le comte de Montgarin. Quelle légèreté, quelle souplesse, quelle aisance ! A la bonne heure, c'est comme cela qu'il faut valser. Je dis comme vous, monsieur le comte, c'est un joli couple ; ils sont vraiment beaux tous les deux. Voyez, comte, voyez donc comme ils se regardent, comme leurs yeux pétillent!... Il chuchote quelques mots à son oreille, elle sourit... Comte, je suis sûr qu'il vient de lui faire un compliment. Je ne les vois plus, la mesure les emporte, ils passent comme le vent. Comte, il me semble que je tourne moi-même ; cette valse est vertigineuse.

A ce moment, José sentit qu'on le touchait légèrement à l'épaule. Il se retourna brusquement et se trouva en face du comte de Sisterne.

L'amiral avait le sourire sur les lèvres. Les yeux étonnés du Portugais devinrent interrogatifs.

— Je voudrais vous demander quelque chose, lui dit l'amiral.

— A moi? fit José de plus en plus étonne.

— Oui, monsieur, si vous ne me trouvez pas indiscret, et s'il ne vous déplaît pas de répondre à mes questions.

— Je suis à vos ordres, monsieur; de quoi s'agit-il?

— Je dois vous dire, d'abord, qui je suis; mon nom ne vous est peut-être pas inconnu; vous avez dû l'entendre prononcer quelquefois dans votre pays : je suis l'amiral de Sisterne.

José salua respectueusement.

— Votre nom, monsieur l'amiral, répondit-il, est connu dans toutes les parties du monde comme en France. Je suis heureux et honoré de me trouver en présence d'une des grandes illustrations de la marine française.

— Si vous le voulez bien, monsieur de Rogas, reprit l'amiral, nous sortirons du salon et nous chercherons un endroit où nous pourrons causer un instant sans être dérangés.

José s'inclina et suivit le comte de Sisterne, en se demandant :

— Que peut-il me vouloir? M'aurait-il déjà rencontré quelque part? Me connaîtrait-il?

Les coquins ont beau payer d'audace, ils ne sont jamais entièrement tranquilles. José sentait naître en lui une vague inquiétude.

Après avoir traversé une grande pièce, les deux hommes pénétrèrent dans une chambre où, pour le moment, il n'y avait personne.

— Ici, nous sommes un peu plus loin du bruit, dit l'amiral. Asseyons-nous, monsieur de Rogas.

En s'asseyant, celui-ci jeta autour de lui un regard rapide. Puis les sourcils légèrement froncés et les yeux fixés sur M. de Sisterne :

— Monsieur le comte, dit-il, je vous écoute.

— Monsieur de Rogas, vous êtes Portugais, m'a-t-on dit?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes le parent de ce jeune homme, le comte de Montgarin, qui s'est fait fort remarquer par son élégance et ses bonnes manières?

— Oui, monsieur, son petit-cousin, par sa mère, qui descend d'une vieille famille espagnole, laquelle a, dans les temps, contracté plusieurs alliances en Portugal. Monsieur l'amiral veut-il me dire pourquoi il m'adresse ces questions?

— Certainement. Mais permettez-moi de vous en adresser une nouvelle. Est-ce qu'il y a, en Portugal, plusieurs familles de Rogas?

José Basco tressaillit. Mais se raidissant contre son émotion, il répondit avec assurance :

— Une seule, monsieur le comte, la mienne.

— C'est singulier, murmura l'amiral.

L'inquiétude de José augmentait. Il était comme sur des charbons ardents; le sang lui montait à la tête et bourdonnait dans ses oreilles.

— Quand vous êtes arrivé, reprit M. de Sisterne, je me trouvais à l'entrée du salon, non loin de madame la marquise de Coulange. Quand le domestique vous a annoncé, j'ai éprouvé une vive émotion...

José fit un mouvement brusque. Son malaise augmentait.

— Vous allez comprendre, continua l'amiral : J'ai eu quelques amis dans ma vie; parmi eux il en est un pour lequel j'avais une très-profonde affection. Nous nous étions rencontrés, la première fois, dans un combat que Portugais et Français, réunis pour la circonstance, furent obligés de livrer à une peuplade sauvage sur la plage d'une île océanienne. Ah! c'était un vaillant, monsieur, une riche nature, franche et loyale, un noble cœur!...

Nous nous sommes revus souvent et quand, en mer, nos pavillons se rencontraient, nous ne passions pas sans échanger un salut fraternel. Eh bien, monsieur, l'homme dont je vous parle, qui était comme moi un marin, cet ami qui me fut si cher, s'appelait le comte de Rogas.

— Mon frère, monsieur l'amiral, répondit José Basco avec impudence.

— Ah! fit monsieur de Sisterne.

— Oui, monsieur le comte, reprit José, mon brave frère était un vaillant, un noble cœur. Il est mort, en 1858, de la fièvre jaune, à bord du *Taciturne*, qu'il commandait.

— C'est vrai, j'ai appris cela deux ans plus tard, aux Antilles.

José eut l'air d'essuyer une larme, et reprit d'une voix émue :

— Ah! la mort du commandant de Rogas a été pour le Portugal et pour son roi une perte cruelle.

— Et aussi pour ses amis, monsieur.

— J'en suis convaincu, monsieur le comte; et, pour la grande mémoire du marin portugais, je remercie l'amiral français de ses bonnes paroles.

— Ainsi, monsieur de Rogas, vous êtes le frère de celui qui fut un de mes meilleurs amis?

— Son frère cadet, monsieur le comte.

— Je suis franc, monsieur de Rogas, je veux l'être avec vous. Eh bien, je dois vous dire que je suis surpris.

— Pourquoi, monsieur le comte?

— Comme je viens de vous le dire, j'étais intimement lié avec le commandant de Rogas; il m'a beaucoup parlé de sa famille, d'une sœur charmante plus jeune que lui...

— Un an après la mort de mon frère, j'ai eu encore la douleur de perdre ma sœur.

— Eh bien, monsieur de Rogas, ce qui me surprend, c'est que mon ami ne m'ait jamais dit qu'il eût un frère.

— En effet, monsieur le comte, c'est surprenant, répondit José avec assurance.

— Et je ne m'explique pas la raison du silence qu'il a gardé.

— Il avait certainement un motif pour ne point vous parler de moi. Lequel? Je cherche vainement...

M. de Sisterne secoua la tête.

— C'est incompréhensible, dit-il.

— Ah! çà, est-ce qu'il aurait un doute? pensait José.

Après un court instant de silence, M. de Sisterne reprit :

— Le comte de Rogas ne m'a point dit non plus qu'il avait des parents en France.

— Ceci est moins étonnant, répliqua vivement José ; le comte de Montgarin est mon cousin au quatrième ou cinquième degré ; il est probable que mon frère n'avait pas connaissance de cette parenté.

— C'est possible, fit l'amiral.

Et de nouveau il resta silencieux. Il semblait réfléchir.

Un pli se creusait sur le front de José Basco pendant que son regard sombre interrogeait la physionomie de l'amiral. Il sentait l'inquiétude lui revenir et se demandait si réellement un obstacle imprévu allait se dresser devant lui.

M. de Sisterne releva la tête et ses yeux se fixèrent sur le Portugais.

— Excusez-moi, monsieur de Rogas, dit-il, pensant que l'étranger pouvait trouver son attitude singulière,

il m'arrive quelquefois de m'enfoncer ainsi, malgré moi, dans mes anciens souvenirs.

— Comment, se dit José, il me fait des excuses; c'est drôle!

Il retrouva subitement toute son assurence et il eut un redoublement d'audace.

— Vous me regardez, monsieur l'amiral, reprit-il; vous vous apercevez sans doute que je ressemble au commandant de Rogas; beaucoup de personnes qui l'ont connu affirment que cette ressemblance est frappante.

M. de Sisterne eut un mouvement de tête significatif.

— Vous avez sa taille, répondit-il, et quelque chose de son air grave et réfléchi; mais je ne retrouve aucun de ses traits sur votre visage.

José se mordit les lèvres. Il comprit qu'il était allé trop loin et que, souvent, en voulant trop prouver on ne prouve rien. Heureusement pour lui, le comte de Sisterne était tout à fait sans défiance. Son esprit, d'ailleurs, étant toujours dirigé vers le bien, il admettait difficilement l'idée du mal chez les autres; il n'aurait pas osé supposer seulement qu'il pouvait être la dupe d'un coquin habile.

A cette trop grande confiance qu'il avait dans autrui, l'amiral avait dû de nombreuses déceptions; il en avait souffert, et cependant il ne s'était pas corrigé de ce défaut. Mais quand il découvrait qu'on l'avait trompé, quel que soit le rôle qu'on lui eût fait jouer, tout ce qu'il y avait de loyauté en lui se révoltait. Alors il devenait impitoyable et ne pardonnait jamais. C'est ainsi qu'il avait cessé de voir certains de ses amis qui, comptant sur sa générosité, avaient cru pouvoir abuser de son aveugle confiance.

José était debout, l'amiral se leva à son tour.

— Monsieur de Rogas, êtes-vous à Paris pour longtemps? demanda-t-il.

— Pour quelques mois au moins, monsieur le comte, répondit le Portugais; peut-être prendrai-je la résolution de m'y fixer définitivement.

— On n'abandonne jamais complètement son pays, répliqua l'amiral en souriant.

– Je n'y ai plus aucun parent, dit tristement José.

— Oui, je comprends... Tout pays sans la famille ressemble à un désert.

Et, tendant la main à l'aventurier :

— Monsieur de Rogas, reprit-il, le frère de mon ancien ami ne saurait être pour moi un étranger; s'il vous est agréable de venir me voir quelquefois, vous pouvez compter sur un accueil cordial.

— Monsieur le comte, répondit José d'un ton pénétré, je n'oublierai point votre très-gracieuse invitation.

Ils sortirent de la chambre, échangèrent encore une poignée de mains et se séparèrent.

— Décidément, se dit José, je commence à croire que maître Satan lui-même se mêle de nos affaires; il joue la partie avec moi et c'est lui qui tient les cartes. C'est égal, à un moment j'ai eu peur... Étais-je assez bête! J'ai pris mes précautions, je n'agis qu'avec une extrême prudence. Non, il est impossible qu'on puisse avoir un doute. Du reste, tous ces gens-là ne demandent qu'à être trompés... Ils ne voient rien, ils sont aveugles ou leur honnêteté leur met un bandeau sur les yeux. Allons, allons, tout marche à souhait, nous aurons les millions du marquis.

Le comte de Sisterne est réellement un bien brave homme, continua-t-il; il m'a tout de même invité à aller chez lui... J'irai certainement. Hé, hé, l'amitié

d'un amiral n'est pas à dédaigner. A l'occasion on peut s'en servir. Morbleu ! si c'est nécessaire et si je le veux, cet excellent comte de Sisterne sera pour nous, comme la vieille marquise de Neuvelle.

Un double éclair jaillit de ses yeux et il promena autour de lui son regard superbe. C'était déjà l'orgueil du triomphe!

Les heures s'étaient rapidement écoulées pour tout le monde. La fête touchait à sa fin, et les uns après les autres les invités se retiraient.

José Basco rentra dans le grand salon. Il s'approcha du comte de Montgarin et lui dit :

— C'est l'heure de partir, assez pour aujourd'hui; il faut savoir n'abuser de rien.

— Je suis prêt, répondit le jeune homme.

Ils allèrent saluer madame de Coulange et Maximilienne, ainsi que la vieille marquise de Neuvelle, qui, l'heure de son sommeil étant passée, était décidée à ne s'en aller qu'après avoir entendu la dernière note de musique.

— A bientôt, dit-elle à Ludovic, en accompagnant ces mots d'un mouvement de tête affectueux.

— Demain, j'aurai l'honneur d'aller présenter mes devoirs à madame la marquise, répondit-il.

Vingt minutes plus tard, l'hôtel de Coulange et la rue de Babylone étaient retombés dans le silence. Les domestiques se hâtaient d'éteindre le gaz et les bougies afin d'aller se livrer au repos dont ils avaient besoin.

Après avoir renvoyé sa femme de chambre, qui l'avait aidée à se déshabiller, Maximilienne venait de se mettre au lit. Bien qu'elle fût très-fatiguée, car elle avait beaucoup dansé, elle ne songeait pas à s'endormir; ses beaux yeux restaient grands ouverts. A leur expression, à l'éclat

dont ils brillaient, on aurait dit qu'elle entendait et écoutait quelque chose. Était-ce le bruit de l'orchestre qui résonnait encore à ses oreilles? ou bien l'écho de quelques douces paroles dont elle gardait le souvenir?

Elle était agitée, et, par instants, sa poitrine se soulevait. Elle éprouvait une sensation inconnue; c'était une émotion délicieuse, une sorte de ravissement indéfinissable, et il lui semblait que quelque chose de mystérieux parlait à son cœur et à son âme.

Nous pouvons le dire, Maximilienne pensait au comte de Montgarin. L'élève de José Basco avait eu le bonheur d'occuper l'attention de mademoiselle de Coulange, et, pour la première fois, sous le regard d'un homme, la jeune fille avait senti palpiter son cœur.

Comme nous l'avons dit, dès qu'il s'était trouvé en présence de Maximilienne, Ludovic avait été saisi d'une admiration aussi profonde que sincère. La jeune fille avait remarqué son trouble et deviné facilement l'impression causée par sa beauté. Aussitôt elle sentit une émotion inexplicable pénétrer jusqu'à son cœur. Du regard de l'une comme du regard de l'autre, une étincelle avait jailli, et il en était résulté un choc dont le contrecoup avait frappé les deux cœurs en même temps.

Sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Maximilienne sentit qu'elle s'intéressait vivement à ce jeune homme qu'elle ne connaissait point et qu'elle voyait pour la première fois.

Plus tard, quand le bal les eut rapprochés et qu'il vint, presque en tremblant, l'inviter pour une polka, c'est avec une nouvelle émotion de plaisir qu'elle avait mis sa main dans la sienne.

C'est à tout cela que pensait Maximilienne; voilà

pourquoi, au lieu de dormir, ses yeux restaient ouverts.

Pendant ce temps les premières lueurs du crépuscule éclairaient sa chambre virginale.

XXI

UN NOUVEAU SCAPIN

Deux mois se sont écoulés depuis la brillante soirée offerte par le marquis et la marquise de Coulange à l'élite de la société parisienne.

Ce laps de temps a été bien employé par M. de Montgarin. De son côté, naturellement, José Basco n'est pas resté inactif.

Après avoir fait de fréquentes visites à l'hôtel de Coulange, où il a toujours été parfaitement reçu, Ludovic a cessé brusquement de s'y présenter, obéissant à un ordre impérieux de José Basco.

Ceci était un calcul du Portugais et avait son importance dans une de ses combinaisons ténébreuses. La feinte retraite du jeune homme était destinée à servir ses projets.

Un jour, dans l'après-midi, José Basco se présenta chez la marquise de Neuvelle. La vieille dame était seule. Il le savait. Il s'était fait avant d'entrer une figure de circonstance. Il avait l'air préoccupé, soucieux. La marquise s'en aperçut.

— Que vous est-il donc arrivé? lui demanda-t-elle.

— Pourquoi me faites-vous cette question, marquise? répondit-il en la regardant tristement.

— Pourquoi? Mais parce que je vois que vous n'avez pas votre figure habituelle. En vérité, mon cher comte, vous êtes triste comme un bonnet de nuit; on pourrait croire que vous allez pleurer.

— Il est impossible de vous rien cacher, madame la marquise. Eh bien, oui, j'ai de la tristesse dans l'âme.

— Pourquoi?

— Je ne suis pas content, je suis contrarié...

— Cela se voit assez à votre air sombre. Si ce n'est pas trop vous demander, dites-moi ce qui vous chagrine.

— Malheureusement, madame la marquise, vous ne pouvez rien à ma peine, et je ne sais pas si j'ai le droit de vous en faire connaître la cause.

Ces paroles produisirent l'effet espéré. La curiosité de la vieille dame fut vivement excitée.

— Ne suis-je pas votre amie? fit-elle.

— C'est vrai. J'ai eu le bonheur de mériter votre précieuse amitié; aussi est-ce à vous seule que je puis confier...

Il s'interrompit brusquement avec intention.

— Eh bien? l'interrogea vivement la marquise.

— Je crains... Tenez, madame la marquise, il vaut mieux que je me taise, que vous ne sachiez rien.

— Ah! çà, mais c'est donc bien grave?

— Très-grave, répondit José en hochant la tête.

— Oh! alors, monsieur de Rogas, je vous en prie, parlez. Mon Dieu, bien que je ne sois qu'une vieille femme, peut-être suis-je encore bonne à quelque chose. Allons, monsieur de Rogas, parlez, je vous écoute. A moi, on peut tout dire. Si c'est un secret, je vous promets de le garder.

Le Portugais eut l'air de faire de grands efforts pour

vaincre son hésitation. La marquise avait fait rouler son fauteuil pour se rapprocher de lui.

— Vous le voulez, madame la marquise, dit-il; eh bien, soit, vous allez connaître la cause de ma tristesse. Après tout, pourquoi vous cacher cela? Votre amitié pourra peut-être quelque chose où mon affection est impuissante. Madame la marquise, il s'agit de mon cousin, le comte de Montgarin.

La vieille dame ne put retenir une exclamation.

— Mais c'est vrai, dit-elle d'une voix émue, il y a plus de quinze jours que je ne l'ai vu; que se passe-t-il donc? Est-ce qu'il est malade?

— Physiquement, non; mais il est dans une situation d'esprit qui m'inquiète sérieusement.

— Ah! vous m'effrayez!

— Madame la marquise, je crains pour sa raison.

— Pour sa raison? répéta la vieille dame. Je ne comprends pas; expliquez-vous, monsieur de Rogas.

— Madame la marquise, Ludovic est amoureux.

Sur ces mots, la douairière se mit à rire aux éclats. Puis, se calmant subitement :

— Vous m'aviez épouvantée, dit-elle; mais me voilà rassurée. Ah! M. de Montgarin est amoureux! Mais je trouve cela fort naturel, mon cher comte, et n'y vois absolument rien qui soit de nature à justifier vos inquiétudes.

— Dans bien des cas le mal d'amour a des suites terribles, répliqua José avec un air piteux.

— Vous voulez dire qu'il conduit au suicide; c'est un moyen de guérison qui n'est guère employé que par les grisettes et les faibles d'esprit.

— Si je suis inquiet, je puis même dire effrayé, vous devez bien penser, madame la marquise, que ce n'est

pas sans motifs. Écoutez : Ludovic est amoureux, mais amoureux à en perdre la tête ou à en mourir. Depuis quelques jours il est dans un état pitoyable. Il ne dort plus et c'est à peine si l'on parvient à lui faire prendre un peu de nourriture. Il ne sort plus et ne veut plus voir personne, pas même moi. Le jour comme la nuit il reste solitaire dans sa chambre, dont il ferme tous les rideaux pour empêcher la lumière d'y pénétrer. Que fait-il pendant ces longues heures d'isolement ? Il se désole et songe peut-être à en finir avec la vie. On l'entend pousser des plaintes et des gémissements à fendre l'âme.

Ce matin, à force de supplications, je l'ai décidé à me recevoir, et il m'a ouvert sa porte. Je l'ai trouvé affreusement pâle, les cheveux en désordre, les yeux hagards. Je lui adressai plusieurs questions.

« Non, non, me répondit-il avec brusquerie, je ne veux rien vous dire. Je suis malheureux, le courage me manque, je suis désespéré. »

Et il se mit à soupirer, à gémir.

J'insistai pour savoir la cause de ce grand chagrin ; mais ce n'est qu'au bout d'une demi-heure, et en employant toute l'éloquence que mon amitié pour lui pouvait m'inspirer, que j'eus enfin raison de sa résistance. Quelques paroles lui échappèrent malgré lui. Je compris et je finis par lui arracher son secret en entier.

Alors, madame la marquise, je crus devoir faire appel à sa raison et à son courage ; mais, hélas! je m'aperçus bien vite que je me heurtais contre un véritable désespoir. Sa raison seule pourrait le rappeler à lui-même et le guérir, et sa raison l'abandonne. Maintenant, madame la marquise, vous connaissez la cause de ma tristesse et vous devez voir que la situation est loin d'être rassurante

Madame de Neuvelle avait écouté avec la plus grande attention. José Basco attendait avec une certaine anxiété la réponse de la vieille dame, afin de connaître l'effet produit par son récit.

— Ce que vous venez de me raconter est étrange, monsieur le comte, dit la marquise, et, en effet, excessivement grave. Voilà un amour qui ne se présente pas dans les conditions ordinaires, c'est plus qu'une passion violente. Vous le voyez, je ne ris plus; je suis, au contraire, fort émue et comme vous très-inquiète. Il faut, à tout prix, que nous sauvions ce pauvre garçon.

Le regard du Portugais s'illumina.

— Oui, murmura-t-il, il faut le sauver, si c'est possible.

— D'après ce que vous m'avez dit, mon cher comte, je vois que votre cousin est un amoureux sans espoir, soit que son amour ait été repoussé ou que la belle dont il est épris en aime un autre.

— L'amour du comte de Montgarin n'a point été repoussé par cette raison bien simple qu'il le garde caché au fond de son cœur, et il ignore absolument si le cœur de la jeune fille qu'il aime appartient à un autre.

— Alors, je ne comprends plus du tout, répliqua la marquise, à moins que M. de Montgarin ne soit complètement fou.

— Hélas ! madame, entre le comte de Montgarin et celle qu'il aime, il y a un obstacle qu'il ne veut même pas essayer de franchir.

— Ah! quel est donc cet obstacle si effrayant? fit la marquise.

— La jeune fille appartient à une illustre famille, qui a en plus de sa haute noblesse, une immense fortune.

— Comment, c'est pour cela?...

— Oui, madame la marquise, c'est pour cela que le malheureux est désespéré, souffre en silence et renferme en lui le secret qui l'étouffe.

— Mais n'est-il pas noble aussi, lui?... Il est jeune, beau, distingué, spirituel; il a tout pour plaire.

— Sans doute, madame la marquise; mais la jeune fille est tellement au-dessus de lui par son nom et sa fortune qu'il n'ose lever les yeux jusqu'à elle.

— Oh! la fortune, la fortune! fit la vieille dame en hochant la tête.

— Pourtant, madame, voilà le grand, le véritable obstacle dont je vous parlais tout à l'heure. Le comte de Montgarin, qui a fait de son amour un culte, craindrait surtout qu'on puisse l'accuser de vénalité. — « De Rogas, m'a-t-il dit avec exaltation, j'aimerais mieux mourir sur l'heure plutôt que de révéler mon secret à un autre qu'à vous. Mon amour est insensé, je le sais; j'ai fait tout au monde pour l'extirper de mon cœur et je n'ai pu y parvenir. Je ne puis prétendre à elle et je l'aime, je l'adore! Voilà mon malheur, voilà ce qui me tue!

Il y eut un moment de silence pendant lequel José interrogea la physionomie de la douairière.

— Pourtant, reprit celle-ci, le comte de Montgarin n'est pas sans fortune. Je sais qu'il a fait de folles dépenses, il m'a raconté ses petites peccadilles de jeunesse. Mais il lui reste le château de ses ancêtres, ses fermes, ses vignobles et son petit hôtel à Paris. Il me semble qu'avec tout cela on peut faire assez bonne figure. Quand on a ensuite, comme lui, certains avantages physiques, on a le droit d'être un peu plus hardi.

— J'avoue, madame la marquise, que je ne lui ai pas conseillé la hardiesse.

— Pourquoi cela?

— Parce que je trouve aussi qu'entre la jeune fille et lui il y a une énorme distance.

— Cette manière de voir vous fait honneur, monsieur de Rogas, et vous et votre cousin obéissez à un noble sentiment.

— Madame la marquise, riposta le fourbe avec aplomb et en se redressant, mon cousin et moi nous sommes des gentilshommes!

— Hé, mon cher comte, répondit le vieille dame en s'animant, ce n'est pas une raison pour que des sentiments semblables aux vôtres et à ceux du comte de Montgarin ne trouvent personne pour les apprécier ou soient méconnus. Vertudieu! comme disait autrefois mon père, l'amour du cher comte de Montgarin m'intéresse, et, dès à présent, je prends pour lui fait et cause.

Comme l'avait prévu José Basco, qui avait longuement étudié son caractère, la marquise tombait dans le piège qui lui était tendu.

Le Portugais eut un tressaillement de joie.

Madame de Neuvelle reprit :

— Je dois connaître cette famille dont vous n'avez pas cru devoir me dire le nom, monsieur de Rogas.

— Assurément, madame la marquise.

— Et la jeune fille, est-ce que je la connais aussi?

— Vous la connaissez.

— Ah! alors, dites-moi son nom.

José parut embarrassé.

— C'est que... balbutia-t-il.

La vieille dame ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— Tenez, comte, dit-elle, vous êtes agaçant!

— Mon Dieu, madame la marquise, il ne s'agit point d'une chose qui m'est personnelle, mais d'un secret qui

appartient au comte de Montgarin. Vous comprenez certainement mes scrupules, peut-être ai-je été déjà trop indiscret.

— Monsieur de Rogas, je comprends vos scrupules, mais je ne blâme pas votre indiscrétion. J'ai de l'amitié pour le comte de Montgarin, vous le savez; je vous le répète, sa situation m'intéresse. Je veux, si je le peux faire quelque chose pour lui. Mais encore faut-il que je sache à qui m'adresser.

— Je vois, madame la marquise, que je ne dois rien vous cacher. Eh bien, le comte de Montgarin aime mademoiselle Maximilienne de Coulange.

— Maximilienne! exclama la douairière en faisant un bond sur son fauteuil.

Après un court silence elle continua :

— Je me rappelle la façon dont il la regardait. La chose ne doit pas me surprendre, elle devait arriver.

— Oui, fatalement. Ah! madame la marquise, il maudit aujourd'hui la curiosité qui l'a poussé à assister à cette fête où il a vu la première fois mademoiselle de Coulange. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? Le malheur du pauvre Ludovic est réel?

— Permettez, monsieur de Rogas, vous voyez la chose d'une façon, je puis la voir autrement.

— Que voulez-vous dire?

— Que rien n'est désespéré, au contraire.

— Quoi! madame la marquise suppose, croit possible...

— Oui, si toutefois le cœur de Maximilienne est libre de tout engagement; mais je suis presque sûre qu'il n'a pas encore parlé.

— Madame la marquise paraît oublier l'immense fortune du marquis de Coulange.

— Monsieur de Rogas, répliqua fièrement madame de Neuvelle, dans cette famille, les questions d'argent sont toujours mises en dehors des choses du cœur; c'est de tradition chez les Coulange. La mère du marquis de Coulange, qui fut ma meilleure amie, était sans fortune; le marquis lui-même a épousé mademoiselle Mathilde de Perny, qui n'avait pas de dot. L'homme que Maximilienne aimera sera son époux, n'aurait-il pas un écu vaillant. Cela, je vous le garantis; je connais à ce sujet les idées de la fille et du père. Mais, entendons-nous bien: je dis que Maximilienne épousera l'homme de son choix, parce qu'elle est incapable d'aimer le premier venu, c'est-à-dire un homme qui ne soit pas digne d'elle.

Maximilienne n'est pas ce qu'elle paraît être. A voir sa vivacité, son enjouement, on pourrait la croire frivole; non, elle est réfléchie et sérieuse; elle a le jugement sûr et beaucoup de bon sens; sous sa charmante gaieté et l'apparence de l'insouciance se cache une raison mûrie. C'est cela, je crois, qui la rend si séduisante. Mais chez elle, comme chez sa mère, ce qui domine tout, c'est le cœur. C'est par le cœur que ces deux créatures vivent!

Monsieur de Rogas, poursuivit madame de Neuvelle, vous avez bien fait de venir me voir aujourd'hui, et vous avez bien fait de me dire que M. de Montgarin aime mademoiselle de Coulange. Je vous le disais il y a un instant, toute vieille que je suis, peut-être suis-je encore bonne à quelque chose. Je vais agir sans retard dans l'intérêt de notre amoureux; j'userai dans cette circonstance de toute l'influence que je puis avoir. C'est un mariage à faire. Cela me sourit. Quand on approche de la tombe et qu'on se souvient des joies qu'on a connues, il semble qu'on va les retrouver en s'occupant du bonheur de ceux qui sont jeunes.

Si je ne réussis pas, monsieur de Rogas, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y aura rien de ma faute.

— Ah! madame la marquise, s'écria José avec une émotion parfaitement jouée, je ne sais comment vous exprimer la joie que vous venez de faire naître en moi; les paroles me manquent... Le comte de Montgarin est sauvé, madame, oui, sauvé, grâce à vous. Sans doute, entre mademoiselle de Coulange et lui la distance est grande mais est-il coupable parce qu'il l'aime? L'amour ne se commande pas... Ludovic a été attiré, captivé par la beauté, la grâce et les autres qualités adorables de mademoiselle de Coulange. Certes, il n'a point songé à la fortune du marquis de Coulange; on ne se livre à aucun calcul quand on aime! J'espère que d'autres penseront comme vous, madame la marquise, et qu'on ne supposera point que le comte de Montgarin aime mademoiselle de Coulange à cause de sa dot!...

— Mon cher comte, il y a toujours des gens prêts à suspecter les meilleures intentions; mais, dans le cas présent, nous n'avons pas à nous préoccuper de ce que ceux-là pourront penser et dire.

— Oui, vous avez raison, madame la marquise, répondit José en se levant.

— Vous me quittez? dit la vieille dame.

— Je vous en demande la permission; j'ai hâte de rejoindre Ludovic. Madame la marquise m'autorise-t-elle à lui dire?...

— Oui, dites-lui d'espérer. Dites-lui aussi qu'il vienne me voir le plus tôt possible.

— Je vais lui porter vos bonnes paroles, elles tomberont dans son cœur comme un baume. Ah! madame la marquise, ce sont les plus beaux horizons, c'est le ciel que vous lui ouvrez!

Madame de Neuvelle, souriant, lui tendit la main sur laquelle il posa ses lèvres et se retira.

XXII

COMMENT MAXIMILIENNE APPREND QU'ELLE EST AIMÉE

Malgré sa vieille expérience, la marquise de Neuvelle était fort crédule; aussi croyait-elle à ce que lui avait dit le faux comte de Rogas comme une vraie chrétienne croit à la parole de l'Évangile. Et ce n'était pas une vaine promesse qu'elle avait faite à José Basco, en lui disant qu'elle userait de son influence auprès de Maximilienne et de ses parents en faveur du comte de Montgarin.

Rapprocher les deux jeunes gens, se placer entre eux comme un trait d'union, était un rôle qui ne déplaisait point à madame de Neuvelle.

Il est vrai que l'excellente femme était persuadée qu'en s'intéressant à l'amour du comte de Montgarin elle travaillait également au bonheur de Maximilienne. Certes, elle aurait pensé d'une autre manière, si elle eût pu soupçonner la plus minime partie des projets du Portugais. Mais celui-ci était trop habile pour se trahir, et la marquise de Neuvelle se disposait à agir avec la plus entière bonne foi.

Si, maintenant, le comte de Montgarin était admis partout dans ce monde généralement si sévère à l'égard de ceux qu'il reçoit, il le devait à la marquise de Neuvelle. C'est elle qui l'avait introduit dans les salons les moins accessibles, en le présentant comme un jeune

homme qu'elle protégeait et honorait de son amitié. En disant cela elle ne mentait pas, Ludovic était réellement son protégé et il avait su lui inspirer une affection sincère, presque maternelle.

C'est une affection semblable qu'elle avait pour Maximilienne. Cette sorte d'affection était un besoin de son cœur; la vieille dame n'ayant eu qu'un enfant, qu'elle avait perdu en bas âge, elle avait cherché un dédommagement en donnant souvent son amitié mêlée de tendresse aux enfants de ses amies.

Avons-nous besoin de dire que le comte de Montgarin avait joué près de madame de Neuvelle, avec un succès complet, le rôle qui lui était imposé par José Basco.

Le Portugais lui disait et lui répétait sans cesse :

— Soyez hardi, sachez mentir; je suis là, derrière vous, ne craignez rien. Rappelez-vous ma maxime : « Quand deux hommes sont ensemble, l'un est trompé par l'autre. » Soyez le trompeur et non le dupé! Voyez-vous, c'est par la tartuferie qu'on arrive à tout. Savoir porter sur son visage le masque de l'hypocrisie, quelle puissance! C'est avoir retrouvé certain anneau magique qui rendait invisible celui qui le mettait à son doigt. Sous votre masque, regardez et observez, vous serez bientôt convaincu qu'il y a autour de vous des milliers de jésuites qui ne portent pas la robe noire.

Qu'est-ce que l'honnêteté? Une chose de convention. Combien de vils coquins passent pour de très-honnêtes gens! Ils savent tromper... Tromper, tout est là! On dit : « L'habit ne fait pas le moine. » Moi, je retourne le proverbe et je dis le contraire.

Il faut avoir l'air franc et ne pas l'être, avoir l'air d'ouvrir son cœur et le tenir fermé... Il faut savoir ne dire que ce qu'on veut et jamais ce qu'on pense. Tartufe est

un maître, l'ami de Tartufe est un imbécile. Or, dans le monde, vous rencontrez constamment ces deux types : l'imbécile et le tartufe. Celui-ci embrasse le premier pour le mordre plus tard. Embrassez, morbleu, embrassez!...

Le jeune homme avait admirablement mis en pratique les conseils de José Basco, et il était devenu en peu de temps un Tartufe accompli.

Et José Basco était fier de Ludovic qu'il avait façonné à son image.

Et c'est avec un légitime orgueil qu'il pouvait dire à Sosthène de Perny, en parlant du comte de Montgarin :

— J'ai pris sa chair et l'ai pétrie comme la glaise dans la main d'un sculpteur; j'ai fait passer de mon sang dans ses veines et je l'ai animé de mon souffle. Aujourd'hui je n'ai plus qu'à le laisser aller. L'élève est à la hauteur du maître!

Sur le conseil de José Basco, pour mieux capter la confiance de madame de Neuvelle, Ludovic lui avait raconté son histoire préparée et arrangée de façon à émouvoir le cœur de la vieille dame.

Parlant de sa mère et de son père, il avait eu des sanglots dans la voix, des larmes dans les yeux. Trop tôt orphelin, n'ayant personne pour le conseiller, le diriger et l'aimer, toujours il avait été une victime et la dupe de son bon cœur. Naïf et trop confiant, de faux amis l'avaient entraîné et avaient abusé de sa jeunesse et de son inexpérience pour le traîner avec eux dans une voie déplorable. Mais, heureusement, il s'était arrêté à temps sur la pente glissante, grâce au souvenir de sa mère, qui était une sainte. Ses yeux s'étaient ouverts; il fut épouvanté en entrevoyant l'abîme vers lequel il marchait. Alors il avait versé des larmes de repentir et avait fait le serment de racheter une à une toutes ses fautes, afin

que du haut des cieux sa mère puisse lui sourire et continuer de le protéger.

— Ainsi, dit madame de Neuvelle, après avoir entendu Ludovic, vous avez été un charmant mauvais sujet, et, en ce moment, je parle à un pécheur converti. Allons, c'est bien, à tout péché miséricorde; votre repentir vous donne droit à l'absolution.

Elle lui adressa ensuite quelques bonnes paroles auxquelles elle crut devoir ajouter quelques conseils affectueux.

— Ah! il me semble que c'est ma mère qui me parle, s'écria Ludovic.

Ces paroles impressionnèrent vivement la marquise. Elle était attendrie. Dès lors, l'hypocrite eut une place dans son cœur.

Quand, le jour même, José Basco apprit ce qui s'était passé entre madame de Neuvelle et le comte de Montgarin, il ne fut pas maître de sa joie.

— Mon cher Ludovic, dit-il, c'est une grande bataille que vous venez de livrer, et vous l'avez gagnée!... Je salue en vous un conquérant!

C'était, en effet, pour les projets de la société Basco, de Perny et Compagnie, une brillante conquête que le comte de Montgarin venait de faire en la personne de la marquise de Neuvelle qui avait, par une vie sans reproches plus encore que par le privilège de l'âge, une grande autorité dans le monde parisien.

Le lendemain du jour où madame de Neuvelle avait eu avec le faux comte de Rogas la conversation que nous connaissons, elle fut agréablement surprise en voyant entrer chez elle mademoiselle de Coulange.

— Quoi! fit-elle, vous êtes seule et vous venez me voir, comment cela se fait-il?

Tout en lui tendant son front sur lequel la marquise mit un baiser, la jeune fille répondit :

— Je suis sortie avec maman qui m'a amenée jusqu'à votre porte. Elle va rendre une visite de l'autre côté de l'eau et ensuite elle reviendra ici. J'aurais pu l'accompagner, mais j'ai préféré venir chez vous tout de suite afin d'être plus longtemps avec vous.

— Tiens, tu es adorable! dit la marquise en embrassant la jeune fille sur les deux joues.

Il lui arrivait souvent, quand elle avait de la gaieté au cœur, de tutoyer Maximilienne.

— Allons, se disait-elle, pendant que la jeune fille se débarrassait de son chapeau et de son paletot, c'est le bon génie des amoureux qui l'a conseillée.

Maintenant, ma mignonne, venez vous asseoir, reprit-elle à haute voix, en indiquant à la jeune fille la place qu'elle devait occuper près d'elle sur la causeuse.

Maximilienne s'étant assise, elle continua :

— Ainsi vous n'oubliez pas votre vieille amie; c'est bien, cela. Pour moi, ma chérie, c'est la plus douce flatterie, car cela prouve que vous ne vous ennuyez pas trop dans ma société. Voyez-vous, j'ai toujours peur qu'on dise de moi : c'est une vieille radoteuse.

— Oh! madame!

— Qui sait? Il y a peut-être des gens qui le pensent.

— Je ne le crois pas.

— Mais je suis bien sûre que ma petite Maximilienne ne le pensera jamais.

— Moi, madame la marquise, je vous aime et je ne puis voir que votre bonté.

— Vous n'avez pas affaire à une ingrate, Maximilienne; pour vous mon cœur est plein de tendresse.

— Je le sais, madame...

— Tout à l'heure, quand on vous a annoncée, je pensais à vous et à votre excellente mère; je me disais : Il faut que demain j'aille leur faire une visite.

— J'espère bien que vous viendrez tout de même...

— Certainement; je ne vois jamais assez ceux que j'aime. Je ne vous ai pas demandé des nouvelles de monsieur le marquis; je suppose qu'il va bien.

— Oui, madame, très-bien.

— Et monsieur Eugène?

— Très-bien aussi.

— Il travaille toujours?

— Toujours beaucoup; mais moins maintenant que dans les trois dernières années.

— Ah! dame, il est amoureux, et on ne saurait trouver mauvais qu'il pense un peu plus à sa jolie fiancée qu'aux x de l'algèbre.

— Sans doute, approuva la jeune fille en souriant.

— C'est égal, je plains mes chers amoureux; les faire attendre encore un an, c'est trop longtemps, vraiment. Non, je ne puis comprendre qu'on ne les marie pas tout de suite.

— C'est M. de Sisterne et mon père qui ont décidé cela. Mais je pense comme mon frère : on apprécie mieux le bonheur qu'on a eu la patience d'attendre.

— Soit. Mais le bonheur n'arrive jamais assez tôt. Et puis on vieillit vite, et pour ceux qui ont des joies, la vie est si courte! Allons, n'ayons pas des idées tristes, ce n'est pas le moment. Parlons de vous, ma mignonne. Voyons, est-ce que ce bonheur promis à votre frère et à votre amie Emmeline ne vous donne pas le désir de l'avoir pour vous-même?

— On a toujours une part du bonheur de ceux qu'on aime, madame la marquise.

— Certainement; mais ce n'est pas la même chose que de l'avoir à soi. Permettez-moi de vous interroger, Maximilienne. Est-ce que vous ne pensez pas un peu à vous marier?

— Parfois, cette idée-là me trotte dans la tête, répondit la jeune fille; mais, vous le voyez, elle ne me fait ni pâlir, ni maigrir.

Madame de Neuvelle ne put s'empêcher de rire.

— Ce que vous venez de dire indique que votre cœur n'a pas encore battu d'une certaine façon, reprit-elle.

La jeune fille rougit légèrement.

— Pourtant, continua la marquise, vous êtes en âge d'être mariée.

— Sans doute, puisque je suis plus âgée que mon amie Emmeline, répondit Maximilienne avec un abandon charmant.

Après un moment de silence, la marquise reprit avec une certaine gravité :

— Maximilienne, écoutez-moi : je ne veux pas vous le cacher, je profite de l'occasion inattendue de ce tête-à-tête pour vous prier de me faire connaître, bien franchement, toute votre pensée.

Les yeux étonnés de Maximilienne se fixèrent sur la marquise. Celle-ci poursuivit :

— Vous avez beaucoup d'adorateurs, je le sais. Cela se comprend : en plus de votre jeunesse, de votre beauté, vous possédez toutes les qualités précieuses que la mère la plus exigeante peut souhaiter à sa fille. Je ne parle pas de votre fortune, elle ne saurait rien ajouter à votre mérite, et, quoi qu'on dise des jeunes gens d'aujourd'hui, j'ai une assez bonne opinion du plus grand nombre pour être convaincue qu'ils voient, dans une jeune fille à marier, autre chose que sa dot.

Voici ce que je vous demande, Maximilienne : Parmi les jeunes gens que vous connaissez, y en a-t-il un que vous ayez distingué; en un mot, votre cœur vous a-t-il déjà désigné celui que vous voudriez pour mari?

Cette fois, les joues et le front de la jeune fille s'empourprèrent.

—Ma chérie, ajouta madame de Neuvelle, j'ai quelque chose à vous apprendre; mais, suivant votre réponse, je parlerai ou me tairai.

— Votre affection pour moi, madame la marquise, vous donne le droit de connaître ma pensée; aussi vais-je vous répondre sincèrement, comme je répondrais à ma mère. D'abord, madame la marquise, je ne vois pas autour de moi une foule de prétendants; d'ailleurs, je ne désire point qu'ils soient nombreux, un seul me suffit, pourvu que je sache lui plaire et que je puisse l'aimer. On a des yeux pour voir, madame la marquise, et je n'ai pas été sans distinguer, parmi ceux que je connais, deux ou trois jeunes gens plus particulièrement que les autres. Alors je me disais : « Il est fort bien, ce jeune homme! » En cela je crois ressembler à toutes les jeunes filles. Mais je n'éprouvais aucune émotion; comme vous le disiez tout à l'heure, mon cœur ne battait point d'une certaine façon. Du reste, je ne pensais plus le lendemain au jeune homme remarqué la veille. En dehors de ceux-là il y en a deux autres.

Le premier est l'ami intime de mon frère; si Eugène était chargé de me choisir un mari, c'est certainement celui-là qu'il me présenterait.

— Maximilienne, vous aimez ce jeune homme?

— J'apprécie ses qualités et je reconnais son mérite; de plus il est l'ami de mon frère : c'est déjà beaucoup

pour qu'il puisse me plaire. Je l'aimerai peut-être; mais cela n'est pas encore venu.

— Ah! fit madame de Neuvelle.

Et elle respira bruyamment.

— Voilà pour le premier, reprit-elle. Et le second?

— Je ne veux rien vous cacher, madame. Eh bien, la première et unique impression faite sur mon cœur a été causée par lui, répondit la jeune fille, les yeux baissés.

— Alors, c'est lui que vous aimez?

— Pas encore, madame la marquise.

— Cependant...

— Je me fie à mon cœur; je le laisse faire et j'attends.

— Je comprends : vous n'aimez pas encore, mais le choix de votre cœur est fait.

Maximilienne resta silencieuse.

— Ma chérie, reprit madame de Neuvelle, je n'ai plus qu'une chose à vous demander : le nom de ce jeune homme.

— Vous voulez donc une confession complète?

— Oui.

— Eh bien, madame la marquise, ce jeune homme, vous le connaissez : c'est votre ami, M. le comte de Montgarin.

Madame de Neuvelle ne chercha pas à cacher la joie qu'elle éprouvait.

— Que je suis heureuse, s'écria-t-elle, et comme j'ai eu raison de vous interroger! Maintenant, je ne suis plus embarrassée, je puis parler. Ma chère enfant, voici ce que j'ai à vous apprendre : le comte de Montgarin vous aime.

— Madame la marquise... balbutia Maximilienne.

— Oui, il vous aime, ma mignonne, il vous aime à en perdre la raison, le pauvre jeune homme.

Maximilienne avait de nouveau baissé les yeux. Elle était très-émue.

—Ma chère, continua la vieille dame, je m'empresse de vous dire que M. de Montgarin ne m'a chargée d'aucune mission. Je dois ajouter que je ne l'ai pas vu depuis quinze jours. C'est hier que j'ai appris par M. de Rogas que le comte vous aime, et c'est de mon propre mouvement que je me fais son intermédiaire auprès de vous. Vous ne l'avez pas vu depuis quelque temps, n'est-ce pas?

— Bien qu'il ait été toujours bien reçu à l'hôtel de Coulange, M. de Montgarin a cessé ses visites.

— Je sais pourquoi, Maximilienne, et il est bon que vous le sachiez aussi. Comme tout le monde, le comte de Montgarin n'ignore pas que la fortune de votre père est très-considérable. Quand il ne lui fut plus possible de se méprendre sur la nature de ses sentiments à votre égard, enfin quand il découvrit qu'il vous aimait, il fut effrayé... Il vous vit tellement au-dessus de lui, qu'il s'imagina qu'il ne pouvait prétendre à vous et que songer à aspirer à votre main serait de sa part une audacieuse folie. A cela se joignait la crainte assez naturelle, d'ailleurs, qu'on ne le soupconnât de convoiter une grosse dot. Alors, il résolut de chasser l'amour de son cœur. Pour cela, il ne devait plus chercher à vous voir, c'est ce qu'il fit.

Maximilienne écoutait attentivement, tout en ayant l'air de réfléchir profondément.

— Maintenant, poursuivit la marquise, vous savez pourquoi M. de Montgarin a cessé brusquement ses visites à l'hôtel de Coulange. Il y a là un sentiment de délicatesse...

— Que j'approuve, acheva la jeune fille.

— Malheureusement, le comte avait trop compté sur ses forces; son amour fut plus fort que sa volonté, ses craintes et tous ses raisonnements. Que vous dirais-je encore, Maximilienne? Aujourd'hui malade, découragé, le comte se livre à des accès de désespoir qui font craindre pour sa raison. Persuadé que son amour est insensé, il le renferme en lui, il le cache comme une mauvaise pensée ou une mauvaise action. C'est à force de prières que son cousin est parvenu à obtenir la confidence de son secret; mais en lui faisant promettre de ne le révéler à personne. M. de Rogas me l'a confié,ce secret. Je suis curieuse, je l'avoue humblement; c'est un défaut qu'on a à mon âge; c'est moi qui ai forcé M. de Rogas à être indiscret.

Maintenant, ma chère Maximilienne, vous savez tout, acheva madame de Neuvelle; vous n'avez plus qu'à me dire ce que vous pensez.

La jeune fille leva ses yeux sur la vieille marquise, mais elle resta silencieuse.

Madame de Neuvelle n'eut pas de peine à voir qu'elle était très-émue. Elle avait le sein agité, la respiration oppressée, et deux belles larmes, brillantes comme des gouttes de rosée, se suspendaient aux franges de ses paupières.

XXIII

PREMIÈRE VICTOIRE.

Tout ce qui ressemble de près ou de loin à de l'héroïsme fait vibrer une corde sensible dans le cœur de toutes les

femmes, car elles sont toutes plus ou moins romanesques, et les héros provoquent facilement leur enthousiasme.

Ayant conscience de sa faiblesse et reconnaissant la supériorité de l'homme, sans vouloir accepter sa domination, la femme voudrait le voir toujours sur un piédestal. La grandeur de l'homme est une des plus nobles fiertés de la femme.

Les paroles de madame de Neuvelle venaient de produire sur l'esprit de Maximilienne le même effet que le récit de José Basco, habilement préparé, avait produit la veille sur celui de la vieille marquise.

Ce qui était allé au cœur de l'une devait naturellement toucher le cœur de l'autre.

Certes, le Portugais avait bien calculé la valeur de ses paroles menteuses. Il savait très-bien qu'il grandissait le comte de Montgarin aux yeux de la marquise et de mademoiselle de Coulange, en le montrant résolu à faire le sacrifice de son amour par excès de délicatesse. Que voulait-il ? En même temps frapper l'esprit et impressionner le cœur. L'audacieux coquin avait pleinement réussi.

Cependant, sous le coup de l'émotion qu'elle éprouvait, Maximilienne continuait à garder le silence.

— Eh bien, ma chère mignonne, reprit madame de Neuvelle, vous ne me répondez pas ?

— Mais que puis-je vous dire ? prononça la jeune fille de sa plus douce voix, je ne vois pas...

— C'est juste, répliqua la marquise, vous êtes embarrassée, je le comprends. Si vous le voulez bien, je vais vous aider un peu. D'après l'aveu que vous m'avez fait, le comte de Montgarin ne vous déplaît pas.

— C'est vrai, madame,

— Nous pouvons même convenir, dès maintenant, que vous avez pour lui une sympathie que vous n'avez encore accordée à aucun autre.

— Oui, madame, seulement...

— Vous ne l'aimez pas encore, c'est entendu, mais vous êtes disposée à l'aimer. L'amour ne vient pas toujours subitement.

Il ressemble un peu à la rose, qui est d'abord en bouton avant de s'épanouir! Il est en germe dans votre cœur, de ce germe sortira un rameau sur lequel il fleurira.

Quand on est réfléchie comme vous, ma chère Maximilienne, on résiste à ses premières impressions et on interroge longuement son cœur avant de le laisser parler trop haut. Mais l'amour se communique comme le feu; le plus souvent c'est l'amour de l'un qui fait naître l'amour de l'autre. Il y a dans ce cas une force pénétrante irrésistible. Croyez-le, ma chère enfant, quand deux êtres sont faits l'un pour l'autre, il existe entre eux une sorte d'affinité mystérieuse qui les rapproche, une puissance attractive qui les pousse...

Vous avez de ce que je vous dis un exemple sous les yeux : c'est l'amour réciproque de votre frère et de mademoiselle de Valcourt. Comme ils s'aiment! C'est d'eux qu'on peut dire, vraiment : ils sont faits l'un pour l'autre. Comme ces deux âmes, ces deux cœurs sont unis! La chaîne de fleurs qui les lie est plus solide que l'airain; aucune puissance humaine ne pourrait les séparer. Ah! comme ils ont raison!... Pourquoi sommes-nous sur la terre? Pour aimer, Maximilienne, pour aimer!

Après une pause madame de Neuvelle reprit :

— Mais, ma chère mignonne, vous ne devez voir dans mes paroles que le désir ardent de votre bonheur. Ah!

je serais désolée de penser seulement que je puis violenter un seul de vos sentiments. Je connais le comte de Montgarin, je le crois digne de vous et je suis convaincue qu'il peut vous rendre heureuse. C'est pour cela, pour cela seulement que je plaide si chaleureusement sa cause devant vous. Du reste, ma chère enfant, c'est vous qui m'avez encouragée à parler. Si vous aviez eu seulement un commencement d'inclination pour un autre, malgré mon amitié pour le comte, j'aurais gardé le silence; oui, j'aurais gardé son secret, vous ne sauriez rien.

Maintenant, Maximilienne, que dois-je faire? Vous comprenez que sans votre assentiment je ne puis rien; il me faut votre autorisation pour agir. Le comte de Montgarin souffre de l'amour que vous lui avez inspiré; devons-nous le laisser souffrir?

— Oh! ce serait de la cruauté, balbutia la jeune fille.

— C'est mon avis. Alors, Maximilienne, il faut que vous m'autorisiez à le consoler. Puis-je lui dire d'espérer ou seulement de ne pas désespérer?

— Oui, oui, dites-lui d'espérer, répondit la jeune fille, rouge comme une cerise.

— Oh! vous l'aimerez! s'écria joyeusement madame de Neuvelle. Tiens, continua-t-elle, je crois bien que tu l'aimes déjà un peu.

— Peut-être, fit la jeune fille songeuse

— Dès demain, reprit la douairière, j'instruirai M. le marquis et madame la marquise de Coulange de ce qui se passe.

— Pourquoi si vite? demanda la jeune fille.

— Cette démarche près de vos parents, mon enfant, répondit la vieille dame, est la conséquence forcée de

la conversation que nous venons d'avoir ensemble. Si, après vous avoir parlé, je ne leur disais rien, mon silence serait coupable; c'est un devoir impérieux que je dois remplir.

Maximilienne approuva par un mouvement de tête.

— D'ailleurs, poursuivit madame de Neuvelle, le comte de Montgarin ne peut plus rentrer à l'hôtel de Coulange que comme votre fiancé. Dans la situation, il ne doit pas y avoir d'équivoque.

— C'est vrai, dit Maximilienne; pourtant, madame la marquise...

— Je devine votre pensée. Rassurez-vous, ma mignonne, j'aurai soin de faire en votre nom les réserves nécessaires. Il faut qu'il soit bien entendu que vous ne promettez rien positivement et que vous ne vous engagez que conditionnellement.

C'est au comte de Montgarin à faire fleurir dans votre cœur la fleur d'amour sur le rameau, ajouta-t-elle gaiement. S'il y réussit, c'est lui qui la cueillera.

Un instant après, madame de Coulange arriva. Les deux marquises causèrent un instant de choses et d'autres; puis madame de Coulange et Maximilienne prirent congé de la vieille dame.

Celle-ci avait prévenu la mère de Maximilienne qu'elle irait la voir le lendemain à l'heure à laquelle elle était à peu près sûre de rencontrer aussi le marquis.

Le soir même, madame de Neuvelle écrivit les lignes suivantes au comte de Montgarin :

« Un amour désespéré n'est pas celui qui doit trouver place dans le cœur du comte de Montgarin. Allons, monsieur, reprenez courage et sortez vite de l'ombre où vous vous cachez. Votre vieille amie continue à vous protéger. J'ai eu l'occasion de voir aujourd'hui made-

moiselle de Coulange, je lui ai parlé de vous et je suis autorisée à vous dire ce mot : « Espérez ! »

» Venez me voir après-demain ; j'aurai probablement une autre bonne nouvelle à vous apprendre.

» Comptez sur la marquise de Neuvelle ; si elle le peut elle achèvera votre guérison. »

Quand le jeune homme reçut ce billet, José Basco était près de lui. Il le lut rapidement, mais avec un fort battement de cœur. Puis il tendit le papier au Portugais, en lui disant :

— Tenez, comte, lisez.

José dévora des yeux l'écrit de madame de Neuvelle et poussa aussitôt un cri de triomphe.

Ses yeux paraissaient lancer des étincelles ; son regard n'avait jamais eu de pareils éclairs.

— Nous tenons les millions du marquis ! exclama-t-il. Hein ! reprit-il, me suis-je trompé ? Ne vous ai-je pas toujours dit que la vieille marquise était une conquête précieuse ?

— Ah ! de Rogas, répondit le jeune homme, vous êtes un homme merveilleux !

Le Portugais eut un sourire singulier qui fit tressaillir Ludovic.

— Mon cher comte, répliqua-t-il, vous avez mis en moi toute votre confiance, je tiens à vous prouver que vous n'avez pas eu tort. Voyez-vous, mon cher, j'ai le regard perçant et je sais voir de loin, je suis encore un excellent pilote à travers les écueils de la vie ; je prévois les bourrasques et j'évite les orages ; avec moi, vous n'avez pas à craindre de faire naufrage, vous arriverez sûrement au port.

— Si je doutais de vous, de Rogas, ce serait de l'ingratitude

— Ainsi, vous êtes satisfait?

— Au delà de toute expression; je nage dans l'ivresse; c'est le ravissement d'une joie infinie, d'un bonheur inespéré. En vérité, de Rogas, il me semble que tout ce qui m'arrive est un enchantement. Elle, Maximilienne, ma femme!... Tenez, de Rogas, je ne puis croire encore que cela est possible.

— Allons donc, relisez la lettre de la vieille marquise

— Elle me dit seulement : Espérez.

— Et c'est assez. Ce mot doit vous faire comprendre que vous occupez déjà une assez bonne place dans le cœur de mademoiselle de Coulange.

— Ainsi, de Rogas, vous croyez sérieusement...

— Que vous l'épouserez? Eh morbleu! je vous ai dit assez de fois que j'en étais sûr!

— Eh bien, non, je ne veux pas douter; rien ne doit faire opposition la joie immense qui inonde mon cœur.

— Ah! çà, mon cher comte, vous l'aimez donc bien?

— Pourquoi me faire cette question? Vous savez bien que je l'adore, que j'en suis fou.

— Mon cher Ludovic, aimez mademoiselle de Coulange; oui, aimez-la; mais croyez-moi, ne l'aimez pas trop.

— On ne mesure pas un sentiment avec un mètre comme une pièce d'étoffe.

— Soit. Mais, mon cher Ludovic, la véritable force de l'homme consiste à savoir dompter une passion comme on dompte un cheval trop fougueux. Je n'appuie pas sur ce sujet; je sais que vous serez maître de vous. Vous ferez à madame de Neuvelle la visite qu'elle attend?

— Assurément. Je volerais chez la marquise si j'avais des ailes.

—Vous savez ce que je lui ai dit; je n'ai pas besoin de vous recommander d'être prudent.

— Soyez tranquille, de Rogas, je ne détruirai point votre ouvrage.

Le lendemain, le comte de Montgarin se présenta chez la marquise de Neuvelle avec une figure de circonstance.

— Enfin, vous voilà, beau ténébreux, lui dit gaiement la vieille dame, je vous attendais en trouvant que vous tardiez à arriver.

— Je n'ai pas osé venir trop tôt, madame, j'avais hâte, pourtant, de vous apporter le témoignage de ma vive reconnaissance. Ah! madame la marquise, ajouta-t-il d'un ton pénétré, vous n'êtes pas seulement pour moi une protectrice, mais une mère, une véritable mère.

— C'est comme cela, répliqua-t-elle avec émotion; il faut, bon gré mal gré, qu'on aime un mauvais sujet comme vous. Voyons, êtes-vous devenu plus raisonnable?

— Après avoir lu votre bonne lettre, je ne me suis plus senti le même; aussitôt j'ai repris courage; il m'a semblé qu'un rayon du ciel venait de m'éclairer. Ah! ma chère protectrice, vous avez ensoleillé mon cœur!

— Alors vous allez être tout à fait raisonnable?

— Je l'espère.

— Enfin, la bonne volonté y est. Je vous ai écrit que j'aurais aujourd'hui probablement une nouvelle agréable à vous apprendre. Je ne veux pas vous la faire attendre. Voici : je vous donne rendez-vous à cinq heures Nous dînons ensemble à l'hôtel de Coulange.

Le jeune homme eut comme un éblouissement.

— Ah! madame la marquise, murmura-t-il.

Cette fois, son émotion était réelle.

Le comte de Montgarin se trouvait dans une situation étrange. Il aimait Maximilienne; son amour pouvait se manifester sans hypocrisie; mais, en même temps, le rôle que lui faisait jouer Basco le condamnait à mentir sans cesse.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, reprit madame de Neuvelle, que votre amour pour Maximilienne n'est plus un secret pour le marquis et la marquise. Ils vous recevront donc, doréravant, comme un prétendant ou un fiancé. Toutefois, ce n'est qu'un peu plus tard que ce titre de fiancé vous sera officiellement donné. Cela dépend de Maximilienne seule; mais j'espère que vous n'attendrez pas longtemps. Mademoiselle de Coulange est bien près de vous aimer, si elle ne vous aime pas déjà, mon cher comte. Son éducation d'une part, de l'autre une sage réserve, l'empêchent de subir un entraînement trop prompt. Elle veut avoir le temps de consulter son cœur. En réalité, je crois qu'elle ne se rend pas bien compte encore de ce qui se passe en elle. Voyez-vous, mon cher comte, l'amour ne peut naître dans le cœur d'une jeune fille sans qu'elle éprouve un certain trouble intérieur. C'est la cause de sa réserve et de son hésitation. Pour ma part, j'approuve absolument Maximilienne; elle donne ainsi une nouvelle preuve de son esprit réfléchi et de sa haute sagesse. Quant à vous, comte, vous devez être enchanté. Vous voyez, dès maintenant, combien est précieux et rare le trésor que vous êtes appelé à posséder.

— Oui, madame la marquise, et comme vous j'approuve mademoiselle de Coulange.

— Vous allez pouvoir faire votre cour à Maximilienne... monsieur de Montgarin, l'amour est un maître souverain; le cœur de Maximilienne répondra aux solli-

citations du vôtre et vous aurez vaincu bientôt ses dernières hésitations.

— Ah! pour mademoiselle de Coulange mon respect est aussi profond, aussi grand que mon amour; je n'oublierai point qu'elle est maîtresse de son cœur et d'elle-même et je saurai attendre avec une patience respectueuse.

— A la bonne heure, voilà qui est bien dit. Enfin vous êtes rentré en possession de votre raison. Je retrouve le comte de Montgarin.

Le marquis et la marquise de Coulange avaient été peut-être un peu étonnés de la démarche faite près d'eux par madame de Neuvelle. Toutefois, ils avaient répondu :

— Ne nous en reconnaissant pas le droit, nous ne voulons repousser aucun de ceux qui peuvent aimer Maximilienne et la rechercher en mariage. M. le comte de Montgarin sera d'autant mieux accueilli par nous, que c'est vous, madame la marquise, qui nous le présentez. Nous avons une entière confiance en Maximilienne; elle épousera l'homme de son choix. Si elle aime M. le comte de Montgarin, il sera son mari.

Quand le marquis annonça à Eugène que, sous les auspices de la marquise de Neuvelle, le comte de Montgarin demandait l'entrée de la maison comme un prétendant à la main de sa sœur, le jeune homme eut un froncement de sourcils significatif.

— Maximilienne a-t-elle été consultée? demanda-t-il.

— La démarche de la marquise a été autorisée par elle.

— Ah! fit le jeune homme avec une sorte de dépit.

— Eugène, tu as l'air contrarié?

— Non, mon père, je suis seulement surpris.

— Aurais-tu quelque grief contre le comte de Montgarin ?

— Non, mon père ; d'ailleurs je le connais à peine.

— Enfin, tu n'es pas satisfait?

— Ma sœur a autorisé la demande de M. de Montgarin, mon père; je m'incline devant sa volonté, je n'ai rien à dire.

DEUXIÈME PARTIE

L'INTRIGUE

I

L'ATTENTE

Bien accueilli par le marquis et la marquise de Coulange, poussé d'un côté par José Basco, encouragé de l'autre par madame de Neuvelle et animé surtout par son amour, le comte de Montgarin faisait vaillamment sa cour à Maximilienne. Il laissait rarement passer un jour sans se présenter à l'hôtel de Coulange. Là, inspiré seulement par son cœur, il se montrait aimable et bon, gai, spirituel, enthousiaste. Toujours réservé et respectueux, il y avait dans ses attentions, ses petits soins, sa sollicitude pour mademoiselle de Coulange, comme dans toutes ses paroles, une délicatesse exquise, dont la jeune fille était profondément touchée.

Certes, Maximilienne ne pouvait s'y tromper; elle sentait qu'elle était aimée comme elle désirait l'être.

Du reste, le comte de Montgarin se montrait si parfait en tout qu'il avait su conquérir l'affection du mar

quis et de la marquise et la sympathie de la plupart des amis de la famille.

Un jour, mademoiselle de Valcourt, entourant de ses bras le cou de Maximilienne, l'avait embrassée, en lui disant :

— Va, je suis contente, bien contente !

— Pourquoi es-tu si heureuse, ma chère Emmeline?

— Parce que, comme moi, tu aimes et tu es aimée!

— Ainsi, M. de Montgarin ne te déplaît pas?

— Au contraire, je le trouve très-bien : il est doux et il a l'air si bon, si dévoué... Et puis il t'aime tant! Ah! cela se lit dans ses yeux, s'entend dans le timbre de sa voix, se voit dans son sourire et dans ses moindres mouvements. Près de toi, il est ému et timide comme une demoiselle; quand il t'adresse la parole, sa voix a des modulations d'une douceur infinie. Voilà donc ton rêve réalisé, ma chère Maximilienne; c'est ainsi que tu voulais être aimée. Comme je sais ce que vaut un pareil bonheur, tu ne dois pas être surprise de la joie que j'éprouve. Maman la partage et mon oncle aussi. Tu sais que M. l'amiral a souvent des idées drôles, surtout quand il s'agit de mariage; eh bien, il disait ce matin, en parlant de M. de Montgarin : « Ce jeune homme est vraiment digne de mademoiselle de Coulange; je crois que Maximilienne ne peut faire un choix meilleur; le comte de Montgarin a toutes les qualités voulues pour la rendre heureuse. » Cette appréciation d'un homme sérieux et grave comme mon oncle a sa valeur, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Maximilienne, si tu le veux, nous nous marierons le même jour.

— Nous verrons, répondit mademoiselle de Coulange, avec un délicieux sourire.

— Quel beau jour! s'écria Emmeline avec enthousiasme, double joie, double rayonnement, à la fois ton bonheur et le mien!... Moi près de toi, eux près de nous, nous sommes agenouillés devant l'autel, et sous son étole, le prêtre nous bénit... Ah! Maximilienne, il me semble que ce jour-là le soleil n'aura pas assez de rayons pour nous sourire!

Comme on le voit, et bien qu'il n'ait pas encore été présenté officiellement aux amis de la famille comme le fiancé de Maximilienne, le comte de Montgarin était déjà considéré comme son futur mari.

La jeune fille ne s'était pas encore prononcée d'une manière définitive; mais on était certain qu'elle n'abuserait pas outre mesure de la patience du soupirant, en prolongeant le temps de l'épreuve à laquelle elle avait cru devoir soumettre son cœur.

En somme, le comte de Montgarin pouvait se féliciter de son succès, et José Basco se frotter les mains en songeant à son triomphe prochain. Le comte de Montgarin occupait une forte position à l'hôtel de Coulange. Devant lui, reconnaissant la lutte impossible, tous les autres prétendants avaient successivement battu en retraite.

Maximilienne n'en avait éprouvé aucun déplaisir. Elle n'était pas coquette. Que lui importait le nombre des adorateurs! Si elle permettait qu'on rendît hommage à sa beauté, elle n'avait jamais cherché à s'entourer d'admirateurs.

Cependant le comte de Montgarin n'avait pas l'amitié de tout le monde à l'hôtel de Coulange; malgré tous ses efforts, il n'avait pu vaincre une sorte d'antipathie que le frère de Maximilienne ressentait pour lui. Eugène ne répondait à aucune de ses avances; loin de là, son fier re-

gard et son air indifférent et même dédaigneux semblaient lui dire constamment : « Vous avez beau faire, vous perdez votre temps et vous vous donnez une peine inutile. » Il ne se montrait pas ouvertement hostile, mais sa raideur et sa froide réserve disaient suffisamment quelle était sa pensée. Il était trop bien élevé, d'ailleurs, pour oublier d'être poli, et il avait assez d'empire sur lui-même pour se contenir. Toutefois, le comte de Montgarin sentait très-bien que, d'un moment à l'autre, le frère de celle qu'il aimait pouvait être pour lui un adversaire redoutable. Eugène ne lui avait jamais tendu la main : il se contentait de le saluer avec une froideur marquée; il évitait, autant que possible, de se trouver en sa présence et ne lui adressait la parole ou ne lui répondait que quand il était contraint et forcé.

Cette attitude du jeune comte de Coulange, que rien ne paraissait justifier, avait d'abord assez sérieusement inquiété le comte de Montgarin pour qu'il crût devoir parler de ses craintes à José Basco.

Celui-ci s'était empressé de le rassurer, mais avec un froncement de sourcils qui indiquait son mécontentement.

— Sans doute, avait-il répondu à Ludovic, je désirerais comme vous que le frère de Maximilienne fût votre ami; mais du moment qu'il plaît à ce jeune homme d'avoir d'autres idées que les nôtres, nous nous passerons de son amitié. Soyez, d'ailleurs, absolument tranquille; il ne peut rien contre nos projets. Il ne vous aime point, soit; mais de là à se déclarer votre ennemi il y a loin. Je ne crois pas que, maintenant, il puisse vous nuire. Dans tous les cas, s'il osait élever la voix nous saurions lui imposer silence.

Maximilienne, de son côté, s'était vite aperçue que le comte de Montgarin n'était pas sympathique à son frère;

mais, croyant en connaître la véritable cause, elle ne s'était pas trop émue. Par exemple, ce qui l'affligeait réellement, c'est qu'Eugène n'était plus le même avec elle. Sans doute, il lui témoignait toujours la même affection, il avait toujours pour elle la même tendresse; mais ce n'était plus leur bonne intimité d'autrefois; leurs cœurs s'étaient fermés aux doux épanchements; ils n'avaient plus de ces charmantes causeries qui, naguère encore, faisaient les délices de Maximilienne.

Eugène avait perdu une partie de sa gaieté; il était devenu soucieux, morose, et, parfois, il lui était difficile de cacher sa mauvaise humeur. Près de sa sœur, il paraissait embarrassé. On aurait dit que, maintenant, il manquait de hardiesse pour lui parler ou l'interroger.

— Il est contrarié et il ne veut point me le dire, pensait Maximilienne.

Elle ne se plaignait pas, mais il y avait une souffrance dans son cœur.

Néanmoins elle se rassurait et essayait de se consoler en se disant :

— Bientôt il reviendra de ses préventions, il reconnaîtra qu'il a tort.

En attendant, si Maximilienne restait hésitante, c'est Eugène qui l'arrêtait. C'est parce que son frère semblait ne pas l'approuver, qu'elle n'avait pas encore dit au comte de Montgarin : « Je serai votre femme. » A son père et à sa mère : « Vous pouvez présenter M. de Montgarin à nos amis comme mon fiancé; c'est lui que je choisis pour mari. »

Eugène était placé comme une barrière entre Maximilienne et Ludovic. C'est ainsi que, à son insu, le frère protégeait sa sœur contre les monstrueux projets de José Basco et de Sosthène de Perny.

Un soir, le comte de Montgarin rentra chez lui le front rayonnant. Il avait passé une partie de l'après-midi à l'hôtel de Coulange.

— Vous avez l'air bien joyeux, lui dit José Basco.

— Oui, la joie inonde mon cœur.

— Alors vous avez quelque chose de bon à m'apprendre; parlez vite, mon cher Ludovic.

— Elle m'aime, mon ami, elle m'aime; maintenant j'en suis certain.

— Elle vous l'a dit?

— Oui, puisque ses paroles m'ont fait comprendre que je suis aimé.

— Je l'ai compris depuis longtemps, moi; ce n'est donc pas une chose nouvelle que vous m'apprenez.

— Je doutais, de Rogas.

— Je le sais, aussi vous ai-je dit souvent que vous aviez tort.

Enfin, vous savez maintenant à quoi vous en tenir. N'avez-vous que cela à m'apprendre? Ce qui m'intéresse davantage, c'est le mariage; avez-vous eu le courage d'aborder ce sujet?

— Oui.

— Eh bien?

— J'espère que, demain, mademoiselle de Coulange m'autorisera à demander sa main à son père.

— Enfin! s'écria José. Morbleu! celle-là ne pourra pas dire qu'on ne lui a pas donné le temps de réfléchir. Si j'eusse été à votre place, mon cher Ludovic, je vous assure que j'aurais mené plus rondement cette affaire.

— Vous ne connaissez pas Maximilienne, de Rogas; elle a une volonté et sait la faire respecter. Il faut

craindre constamment de contrarier ses idées et de froisser ses sentiments.

— Sous ce rapport, elle n'a pas à se plaindre de vous, répliqua José d'un ton railleur.

— Je ne l'aimerais point comme elle mérite de l'être, si mon amour n'était pas profondément respectueux.

— C'est bien, j'ai mes idées, mes convictions et vous avez les vôtres; j'aime le chemin le plus court et vous préférez prendre celui des écoliers. Mais, qu'importe? L'essentiel est que vous arriviez au but. D'après ce que vous venez de me dire, vous y touchez; je n'ai plus à vous reprocher votre lenteur. Toutefois, je dois vous conseiller de ne pas vous endormir dans vos délices; le fer est chaud, il faut le battre. Oui, il faut absolument en finir. Vous devez agir de telle façon que demain l'époque de votre mariage soit fixée.

— Vous devez bien penser, de Rogas, que mon impatience est égale à la vôtre.

— En somme, que vous a dit mademoiselle de Coulange?

— J'ai eu le rare bonheur de me trouver un instant seul avec elle. Encouragé par un de ses adorables regards, je parvins à vaincre la timidité qui s'empare de moi dès que je suis près d'elle, je me mis à lui parler de mon dévouement, de mon amour avec des mots ardents et une hardiesse dont je m'étonnais moi-même. Mais ma voix était oppressée et vibrante; mais j'étais éloquent quand même, car toutes mes paroles étaient dictées par mon cœur. Ses beaux yeux baissés, elle m'écoutait. Elle était vivement impressionnée.

J'étais lancé, je ne m'arrêtai plus ; il semblait que je voulusse m'étourdir avec ma voix et mes pensées. Je n'avais plus de réserve, je m'abandonnais complètement; je

tenais à lui tout dire, tout ce que je gardais depuis si longtemps au fond de mon cœur.

A mesure que je parlais, son émotion augmentait; je la voyais agitée, j'entendais le bruit de sa respiration haletante; ses petites mains, posées sur ses genoux, tremblaient légèrement. Soudain, elle laissa échapper un soupir, sa tête charmante se redressa lentement et ses yeux se fixèrent sur moi. Ah! de Rogas, qu'elle était belle! rien ne saurait résister à l'émotion d'une femme; c'est une force, c'est une puissance qu'il faut subir, et il n'y a ni barbare, ni sauvage qui puisse lutter contre elle!

Je fus saisi d'une telle admiration que la voix me manqua subitement. J'étais ébloui par les rayons qui sillonnaient son regard. A ce moment il y avait en elle quelque chose de céleste, et elle m'apparaissait comme une divinité. Je fis un mouvement pour m'agenouiller devant elle; mais je n'osai pas.

— Pourtant, c'était un bon mouvement, fit José avec un sourire ironique.

— Je fus retenu par la crainte de l'offenser ou de lui déplaire.

Le Portugais haussa les épaules.

— Ses yeux étaient mouillés de larmes, continua Ludovic; oui, de Rogas, Maximilienne pleurait... Oh! les belles, les délicieuses larmes! Je les voyais couler le long de ses joues et j'aurais voulu les recueillir sur mes lèvres!

— Eh bien, il fallait le faire, dit José d'un ton rude.

— Vous ne comprenez pas, fit tristement le jeune homme.

— Je comprends que vous êtes un grand enfant. Il faut que je vous le dise encore, mon cher comte : Prenez

garde, vous aimez trop mademoiselle de Coulange.

— Soit, je l'aime trop; mais c'est ainsi que je veux l'aimer, c'est ainsi qu'elle doit être aimée.

José fit une affreuse grimace.

— Après tout, c'est vous qui l'avez voulu, poursuivit Ludovic. Vous m'avez dit : « Il faut que vous aimiez mademoiselle de Coulange. » C'était un ordre; je vous ai obéi. Vous m'avez dit encore : « Je veux vous transformer et faire de vous un autre homme. » Eh bien, vous avez réussi. La métamorphose est complète. Certes, vous devriez vous montrer plus satisfait. Oui, le comte de Montgarin d'aujourd'hui n'est plus le comte de Montgarin d'autrefois. En moi tout est changé; j'ai un autre cœur, d'autres idées, d'autres convictions; de nouvelles pensées sont nées dans mon cerveau et j'ai d'autres aspirations. C'est maintenant un sang plus chaud et plus généreux qui coule dans mes veines. Voilà le résultat de vos bons conseils, de Rogas; soyez donc fier de votre élève.

J'ai peut-être été un peu au delà de ce que vous espériez, continua le jeune homme, devenant ironique à son tour; mais cela prouve que j'ai été extrêmement docile et que vous êtes un excellent maître. Vous m'avez tiré du fond de l'abîme où j'étais englouti; pour cela et pour d'autres choses je sais ce que je vous dois et je ne songe pas à l'oublier. Mais sachez bien, de Rogas, que le jour où vous m'avez aidé à relever la tête, j'ai retrouvé ma dignité et reconquis ma fierté. Ce jour-là, je me suis senti un homme! Cela, vous le vouliez aussi. Que vous dirai-je encore, ô mon maître! j'étais un misérable; vous avez sermonné le pécheur, et il s'est converti. Mon cœur était froid, une flamme l'a réchauffé. Cette flamme, c'est l'amour. Et en le ranimant, en le faisant renaître, l'amour l'a purifié.

— Hé, mon cher comte, répondit José avec aigreur, soyez pur autant qu'il vous plaira ; je n'ai rien à y voir, du moment que vous ne vous écartez pas de ce qui est convenu. Après tout, qu'est-ce que nous voulons ? Arriver au but... Il importe peu, je vous assure, que vous soyez comme ceci ou comme cela. Arrivons, arrivons !...

Mais nous voilà loin de notre sujet et de l'intéressante situation dont vous me traciez le ravissant tableau. Ainsi, sous le coup de l'émotion que vous aviez fait naître en elle, mademoiselle de Coulange pleurait et vous avez vu couler ses larmes. Vous plaît-il de me dire ce qui s'est passé ensuite ?

— Je n'ai aucune raison de vous le cacher. J'étais moi-même en proie à une violente émotion ; mon cœur battait à se briser. Je m'approchai d'elle et je m'emparai d'une de ses mains qu'elle laissa dans la mienne. Nos regards se croisaient. Dans ses grands yeux, qui reflétaient toutes ses pensées, je lisais comme dans un livre ouvert.

« Ah ! vous m'aimez, vous m'aimez ! » m'écriai-je ivre de bonheur.

Elle ne répondit pas ; mais sa main serra doucement la mienne.

« Mademoiselle Maximilienne, repris-je, ma vie tout entière vous appartient et vous avez le pouvoir de me faire mourir ou vivre... Vous n'avez qu'à prononcer un mot pour me rendre le plus fier et le plus heureux des hommes ; oh ! dites-le, ce mot délicieux, je vous en prie, dites-moi que vous m'aimez ! »

En même temps je portai sa main à mes lèvres.

— Parfait, très-bien, approuva José.

— Alors, elle se dressa debout et resta un moment si-

lencieuse, me regardant avec une expression indéfinissable. Moi, je l'enveloppais de mon regard brûlant d'amour. Droite, immobile, la tête haute, les yeux illuminés et les deux mains croisées sur sa poitrine, comme si elle eût voulu comprimer les battements de son cœur, sa merveilleuse beauté me parut plus rayonnante que jamais. Elle était superbe de noblesse et de grandeur!

Enfin, parvenant à vaincre son émotion, elle me dit :

« — Monsieur le comte, je crois à la sincérité de votre affection; c'est vous dire que je n'y suis pas insensible. Je crois aussi que vous pouvez me rendre heureuse et que c'est votre unique désir. Je veux le bonheur, monsieur le comte, mais je le veux complet, sans aucun mélange d'amertune. C'est bien sérieux, le mariage, et une jeune fille ne saurait trop réfléchir avant de s'engager pour la vie.

« Ne vous étonnez donc pas si, en ce moment encore, je suis hésitante. Cependant revenez demain; oui, demain j'espère pouvoir vous dire : Monsieur le comte de Montgarin, je vous autorise à demander ma main à mon père. »

Après ces paroles je compris que je devais me retirer.

Nous nous séparâmes en nous disant :

« A demain! »

José Basco avait le front soucieux.

— Tout cela me semble bizarre, pensait-il; décidément cette petite fille réfléchit trop.

Il reprit à haute voix :

— Enfin attendons demain.

II

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Le comte de Montgarin avait rapporté exactement à José Basco les paroles de Maximilienne. La jeune fille avait dit à Ludovic : « Je suis encore hésitante » ; mais elle s'était bien gardée de lui faire connaître la véritable cause de son hésitation.

Maximilienne voulait aimer et être aimée; mais elle voulait aussi le bonheur complet sans un grain d'amertume. Elle avait été attirée vers le comte de Montgarin et, parmi tant d'autres, son cœur l'avait choisi ; le jeune homme plaisait également au marquis et à la marquise. Pourtant, Maximilienne ne trouvait pas que cela fût suffisant; il fallait encore que son choix fût approuvé par son frère.

Or, c'est en pensant à Eugène qu'elle avait fait au comte de Montgarin la réponse que nous connaissons. En même temps elle prenait la ferme résolution d'avoir avec son frère une explication franche et nette. Aucun malentendu ne devait plus exister entre eux. Eugène avait des préventions, elle voulait les détruire ; s'il avait des torts, elle voulait qu'il les reconnût. Bref, elle voulait prendre la main de son frère pour la mettre dans celle de son fiancé.

Après le départ du comte de Montgarin, Maximilienne fit appeler le valet de chambre d'Eugène.

— Dès que mon frère rentrera, lui dit-elle, je vous

prie de lui dire que je désire le voir; il me trouvera dans ma chambre.

— Je préviendrai monsieur le comte, répondit le domestique en s'inclinant.

Un quart d'heure après Maximilienne entendit frapper doucement à la porte de sa chambre. Elle ouvrit elle-même. Eugène entra.

— Je rentre à l'instant, dit-il, et, tu le vois, je m'empresse de me rendre à tes ordres.

— Je te remercie, répondit-elle, en lui tendant la main.

— Eh bien, qu'as-tu à me dire?

Puis s'apercevant qu'elle avait les yeux rouges, il reprit avec inquiétude :

— Qu'as-tu donc, Maximilienne? On dirait que tu as pleuré?

— Oui, un peu.

— Pourquoi?

Elle secoua tristement la tête.

— On t'a fait de la peine : qui? Je veux le savoir, reprit Eugène d'un ton animé.

— Mon frère, c'est peut-être toi.

— Moi, moi! exclama-t-il.

— Oh! sans le vouloir, bien sûr, ajouta-t-elle.

— Je ne comprends pas, Maximilienne; je t'en prie, explique-toi. Comment, je t'ai fait de la peine, moi! Allons, dis-moi ce que tu as sur le cœur, ne me cache rien.

Les yeux de la jeune fille s'étaient remplis de larmes.

— Mais tu pleures encore! s'écria Eugène; ah! il faut que je connaisse la cause de tes larmes!

Ses deux bras entourèrent Maximilienne, et, en la serrant contre son cœur, il lui mit un baiser sur le front.

— Ah ! je le sens, tu m'aimes toujours ! s'écria-t-elle.

— En aurais-tu douté ? répliqua-t-il avec étonnement.

— Eugène, je ne veux pas te le cacher, oui j'ai pu croire que tu n'avais plus pour moi la même affection, la même tendresse.

— Oh ! c'était mal, cela, bien mal. Douter de ton frère ! A ton tour, Maximilienne, tu me causes un véritable chagrin.

— Eugène, j'avais tort, je le reconnais ; pardonne-moi.

— Oui ; mais je dois être également pardonné, puisque c'est moi qui ai fait couler ces grosses larmes qui sont encore sur tes joues.

Elle jeta ses bras autour de son cou et murmura à son oreille :

— Oh ! comme c'est bon de se sentir aimée !...

— Et quoi qu'il arrive jamais, ma sœur chérie, ne doute plus de ma tendresse. J'aime beaucoup Emmeline, n'est-ce pas ? Eh bien, ta place dans mon cœur est au moins aussi grande que la sienne. Je te le dis sincèrement, vous êtes toutes deux nécessaires à mon bonheur ; je vis pour toi et pour elle ; si je perdais ma sœur bien-aimée je ne pourrais plus être heureux avec Emmeline.

— Va, mon cœur est digne du tien, répondit Maximilienne ; nos sentiments sont les mêmes, et je pense absolument comme toi. Sans mon frère, le bonheur ne saurait exister pour moi.

— Sois tranquille, Maximilienne, ton frère ne te manquera jamais. Maintenant, continua-t-il, asseyons-nous et causons. Tu as certainement quelque chose à me dire, et j'ai hâte de savoir...

— Oui, je désire causer un instant avec toi, sérieusement.

— Alors, le sujet est grave !

— Oui.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre devant la cheminée dans laquelle pétillait un feu clair.

— Je t'écoute, dit Eugène.

— D'abord, dit la jeune fille, il faut que tu saches pourquoi j'ai pu supposer que tu n'avais plus pour moi autant d'affection, et tu conviendras que j'avais au moins le droit d'être inquiète. Eugène, tu ne t'en apercevais peut-être pas, mais tu n'étais plus le même avec moi. Tu me montrais constamment un visage contrarié, tu me parlais à peine et tu faisais tout ton possible pour ne jamais te trouver seul avec moi.

— C'est vrai.

— De sorte que, moi, qui avais tant de choses à te dire, j'étais forcée de les renfermer en moi.

— J'ai peut-être eu tort d'agir comme je l'ai fait, mais tu en sais la cause.

— Je n'ai pas eu de peine à la deviner. Ton attitude vis-à-vis M. de Montgarin me disait assez quelles étaient tes pensées.

— Je ne sais pas déguiser mes sentiments ; d'ailleurs j'ai horreur de tout ce qui est faux. C'est du comte de Montgarin que tu veux me parler, soit, parlons de lui. Il ne m'est pas sympathique, je puis même ajouter qu'il me déplaît. Pourquoi? Ne me le demande pas ; je n'en sais rien. Il y a de ces sortes d'antipathies qu'il est impossible d'expliquer et que rien ne semble justifier. Je ne l'aime point, voilà le fait. Au lieu de m'attirer il me repousse. C'est évidemment un homme intelligent et qui ne manque pas de distinction : mais, tout en reconnaissant ses qualités, je ne puis m'empêcher de voir en lui un homme funeste. Il y a en moi comme un pressentiment de malheurs causés par lui.

— Tu es bien sévère, Eugène, dit tristement la jeune fille; toi si bon, si généreux, je ne te reconnais plus.

— Si je parlais contre ma pensée, c'est alors que tu aurais le droit de dire : je ne te reconnais plus. Non, je ne suis pas changé. Je suis d'autant plus sévère en ce moment qu'il s'agit de toi, ma sœur, de ton avenir, de ton bonheur. Mais, entendons-nous bien, tu es libre, et je ne veux exercer aucune influence ni sur ton cœur, ni sur ta raison; ce que tu feras je l'accepterai en m'inclinant devant ta volonté.

— Ah! ce n'est pas cela que je veux! s'écria Maximimilienne d'un ton douloureux.

— Où en sont les choses aujourd'hui, je ne puis pas te tenir un autre langage.

— Mais il fallait me dire cela plus tôt. Ah! Eugène, tu vas me faire croire à ton indifférence.

— Ne crois qu'à la profonde amitié de ton frère. Déjà tu as pu croire que je t'aimais moins, et tu as éprouvé du chagrin parce que j'ai laissé voir que les assiduités de M. de Montgarin me déplaisaient. J'aurais voulu pouvoir me contraindre; il paraît que cette force me manque. Si je n'ai rien dit, c'est que je respectais ta volonté. Tu aurais dû voir une preuve de mon inaltérable affection dans le silence que j'ai gardé. D'ailleurs, quand madame de Neuvelle a présenté M. de Montgarin, avais-je le droit de parler? Certes, tu aurais pu m'accuser de partialité. N'aurais-je pas eu l'air, en effet, de protester en faveur de mon ami Lucien de Reille? Sachant combien est grand l'amour que tu lui as inspiré, j'ai désiré ardemment que Lucien fût aimé, car il me semblait que tu ne pouvais pas faire un meilleur choix... Je voyais en lui la plus sûre garantie de ton bonheur Celui-là a toutes les délicatesses et il est grand par lui-même. Je sais ce qu'il

vaut : pendant des années, sur les bancs de l'école, nous avons toujours été comme deux frères. Je n'ai pas besoin de te faire son éloge, tu le connais aussi bien que moi. Malgré son rare mérite et ses brillantes qualités, il n'a pas eu le talent de se faire aimer; je ne puis que le regretter. Je te dis cela aujourd'hui parce que je veux que tu saches bien tout ce que je pense; je viens de te parler pour la dernière fois de Lucien de Reille. Après tout, qu'est-ce que je désire, moi? Qu'est-ce que je veux? Que tu sois heureuse!

Pendant que son frère parlait, Maximilienne était devenue songeuse.

— Tu ne m'écoutes pas, lui dit Eugène; on croirait que ta pensée est ailleurs.

— Je t'écoute, au contraire, avec la plus grande attention. Tu me parlais de ton ami Lucien, en ayant l'air de me dire que j'ai eu tort de ne pas l'aimer.

— Manifester un regret n'est pas adresser un reproche...

— Eugène, le reproche est peut-être dans ta pensée. Voyons, crois-tu que M. de Reille m'aime réellement?

— Si je le crois! Mais toi-même tu en es sûre!

Maximilienne devint très-rouge.

— Pourquoi donc, alors, demanda-t-elle, M. Lucien a-t-il cessé complètement de venir ici?

— Il a compris qu'il n'avait rien à espérer, et, croyant t'être agréable ainsi, il a cédé la place à M. de Montgarin.

— C'est là une singulière manière de prouver qu'on aime. Eugène, M. de Reille ne m'aimait point comme je veux être aimée, autrement il ne se serait pas retiré ainsi. Avant de céder la place à M. de Montgarin, comme tu le dis, il aurait au moins attendu que j'eusse pris une

résolution. En somme, qu'a-t-il fait pour se faire aimer? Rien. M. de Montgarin se présente, et au bout de quelques jours il disparaît. Va, ce n'est pas un amour bien fort que celui qui se sauve de la lutte et abandonne sans combat la personne qu'il aime à un rival.

— Lucien a agi ainsi par excès de délicatesse.

— Non, M. de Reille ne m'aimait pas : voilà la vérité. Le vois-tu toujours?

— Rarement, maintenant.

— Vous êtes restés amis?

— Oui, mais il est devenu avec moi très-réservé, presque froid.

— Tu lui as demandé pourquoi il ne venait plus nous voir?

— Certainement.

— Qu'a-t-il répondu?

— Presque rien. Il a paru, d'ailleurs, très-embarrassé. « J'ai fini par comprendre que je poursuivais une chimère, m'a-t-il dit; mademoiselle de Coulange ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais; ensuite elle es beaucoup trop riche pour moi. J'ai ma fierté; je ne veux pas qu'on dise de moi : c'est un coureur de dot! »

— C'est tout ce qu'il t'a dit?

— Oui. Mais j'ai cru m'apercevoir qu'il subissait un peu l'influence de son père, qui est, comme tu le sais, un homme extrêmement rigide sur les principes et les choses qui touchent à l'honneur.

— N'importe; je sais maintenant ce que je voulais savoir : M. de Reille ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée.

Le jeune homme protesta par un mouvement de tête.

— Après tout, dit-il, puisque ce que je désirais n'a pu se réaliser, je n'ai plus besoin de le défendre.

— Si tu le veux bien, Eugène, revenons à M. le comte de Montgarin.

— Eh bien?

— Il est venu tantôt; nous avons causé assez longuement; il m'a priée de l'autoriser à demander ma main.

Le jeune homme pâlit légèrement.

— Alors? fit-il.

— Je me trouvais dans une situation assez difficile; il fallait dire quelque chose.

— Et tu l'as autorisé?

— Non. Avant, je voulais causer avec toi, avoir ton avis; je lui ai dit qu'il aurait une réponse demain.

— Comment, tu me demandes mon avis?

— Oui.

— Et tu l'exiges?

— Sans doute.

— Après ce que je t'ai dit tout à l'heure au sujet du comte de Montgarin?

— Je pense que tu reviendras de tes préventions et que dans cette circonstance tu me conseilleras selon ta raison et avec le sentiment de la justice.

Eugène secoua énergiquement la tête.

— Écoute, reprit Maximilienne, je sais bien que je suis libre de disposer de moi; mais ce n'est pas assez que mon choix soit approuvé par nos parents, il me faut aussi ton consentement.

Le jeune homme resta tout interdit.

— Quoi! tu veux... balbutia-t-il.

— Je veux que mon frère aime mon mari.

— Son mari! Et c'est de lui qu'elle parle! murmura Eugène.

Après un moment de silence, il reprit :

— Mais tu l'aimes donc, cet homme?

— Je ne le déteste pas, répondit-elle avec un sourire doux et triste. Si tu me demandais si je l'aime plus ou seulement autant que toi, je te répondrais hardiment : Non.

— Ah! fit-il.

Et toute la tendresse de son cœur passa dans son regard.

— Je ne sais pas bien encore ce que c'est que l'amonr, reprit Maximilienne. Mais je n'éprouve certainement pas pour M. de Montgarin ce qu'Emmeline éprouve pour toi. Peut-être n'ai-je pas en moi la faculté d'aimer comme elle. Toutes les jeunes filles ne sont pas pareilles. Quoi qu'il en soit, M. de Montgarin ne me déplaît pas; il a peut-être des défauts que j'ignore; mais il possède des qualités dont il faut lui tenir compte. Je ne m'ennuie jamais en sa société, et je l'écoute avec plaisir. Il a pour moi une infinité d'attentions charmantes, il est prévenant et attentif, sans être servile, et se montre constamment aimable, soumis et respectueux; on voit qu'il serait désolé de me causer un ennui. Enfin, il est bon et il a beaucoup de cœur. Ce n'est pas tout, Eugène, je suis convaincue qu'il a pour moi une affection sincère, un amour profond et que je suis aimée pour moi-même. C'est ce que j'ai cherché, c'est ce que j'ai toujours voulu. Que te dirai-je encore? je crois que je serais heureuse avec lui.

— Ah! tu l'aimes! tu l'aimes! exclama le comte de Coulange.

— Il faut bien que cela soit, répondit Maximilienne d'un ton adorable, puisque je songe à devenir sa femme.

Voyant que son frère restait silencieux :

— Eugène, reprit-elle, tu ne dis rien !

— Que veux-tu que je te dise? Est-ce que je sais ! .. Tout est bouleversé en moi.

— M. de Montgarin viendra demain, que faudra-t-il lui répondre?

Le jeune homme s'agita sur son siége avec un malaise visible.

— Mais encore une fois, s'écria-t-il, je n'ai pas de conseil à te donner!

Il se leva brusquement et fit le tour de la chambre d'un pas saccadé. Puis revenant près de Maximilienne :

— Je ne connais pas le comte de Montgarin, moi, dit-il, avec agitation; il faut qu'il ait des qualités qui me sont inconnues puisque tu l'aimes et que tu veux l'épouser!... Voyons, franchement, est-ce que je puis me mettre en opposition avec ton cœur? Épouse ou n'épouse pas!... Non, non, je n'ai pas le droit de mettre une entrave à ta liberté. D'ailleurs, tu es incapable d'agir légèrement, et si tu prends une résolution, c'est que tu as longuement et sérieusement réfléchi.

Le comte de Montgarin ne m'est pas sympathique, tu le sais; tu prétends que ce sont des préventions; c'est possible. En effet, je n'ai aucun grief contre lui. Après tout, je l'ai peut-être mal jugé. Il t'aime, cela n'est pas douteux; comme toi, j'en suis convaincu. Reste à savoir si son amour est aussi désintéressé que tu le supposes. Est-ce une de mes préventions? Je crois, moi, que son amour est né d'un calcul et que c'est ta dot, ta fortune qu'il convoite.

— Oh! Eugène! fit Maximilienne.

— Tu veux que je parle, je te dis ce que je pense. Toutefois, je t'accorde que je puis me tromper; du reste, on ne doit jamais juger sans preuve. Tu le vois, je tourne constamment dans le même cercle et suis toujours à me demander : le comte de Montgarin est-il ou n'est-il pas ce qu'il paraît être? Pourquoi ai-je ces préventions

ou ces doutes qui ne sont basés sur rien? Parce que près du comte de Montgarin il y a un autre personnage, le comte de Rogas. C'est de l'aversion, une sorte de haine que j'ai pour cet homme. Ses manières cauteleuses cachent son hypocrisie; il n'a de l'honnête homme que la face. Chaque fois que je le regarde, que je l'observe, je découvre en lui quelque chose de sombre et de ténébreux que je ne puis définir. Malgré moi je me sens frémir, et je m'imagine, alors, que j'ai sous les yeux une nouvelle incarnation du Méphistophélès du poète allemand. Rien ne m'ôtera de l'idée que ce Portugais est un homme fatal, je n'ose pas dire un misérable!

— Cette fois, mon frère, je suis un peu de ton avis; je ne vais pas aussi loin que toi, mais j'avoue que le comte de Rogas ne m'inspire aucune sympathie.

— Il est fâcheux pour le comte de Montgarin que cet homme soit son parent.

— Ce n'est pourtant pas sa faute, Eugène.

— Sans doute; mais cette parenté lui fait du tort. Qui sait? peut-être serais-je devenu son ami, si le comte de Rogas n'eût pas été là?

— Allons, dit Maximilienne en souriant, si tu ne peux lui reprocher que cela, tu lui pardonneras facilement d'avoir un cousin que tu détestes.

— Il faudra bien que je prenne aussi ma résolution, répondit tristement le jeune comte.

— Eugène, je devine ta pensée, merci... Ah! tu es bon!...

— Je t'aime, Maximilienne, et, bon gré mal gré, il faut que j'aime ceux que tu aimes.

Il y eut un moment de silence.

— Est-ce que ton intention est de te marier immédiatement? demanda le jeune homme.

— Non pas. Oh! je ne suis pas si pressée que cela, je veux me marier le même jour que toi et Emmeline.

— Il est probable que M. de Montgarin ne trouvera pas de son goût d'attendre si longtemps.

— Il le faudra, pourtant, car c'est encore une décision que j'ai prise.

— Eh bien, je t'approuve; oui, tu as raison de vouloir attendre.

— Eugène, n'as-tu pas une arrière-pensée?

Le jeune homme rougit légèrement.

— Peut-être, répondit-il.

— Voyons, que penses-tu?

— Eh bien, je pense qu'il est bon que l'amour du comte de Montgarin soit soumis à une épreuve sérieuse et complète.

Un instant après on vint avertir le frère et la sœur que le dîner était servi, et ils se rendirent ensemble dans la salle à manger.

III

LE TÉLÉGRAMME

Le lendemain, vers deux heures, le comte de Montgarin arriva à l'hôtel de Coulange. Dans son impatience, il avait avancé de beaucoup l'heure habituelle de ses visites. Il dut attendre un instant dans le petit salon, pendant qu'on prévenait la marquise et Maximilienne. La jeune fille était avec sa mère; elles venaient d'avoir une assez longue conférence au sujet de M. de Montgarin.

La marquise avait dit à sa fille :

— Ma chère enfant, il s'agit de ton avenir, de ton bonheur; dans cette circonstance, il n'y a pas de meilleur juge que ton cœur; c'est lui, surtout, que tu dois consulter. Tu crois que tu seras heureuse avec M. de Montgarin; c'est l'époux de ton choix; prends-le; ton père et moi nous l'acceptons.

Maximilienne quitta sa mère et se rendit dans le petit salon.

— J'arrive peut-être trop tôt, lui dit Ludovic.

— Du tout. Vous avez bien fait, au contraire, de venir de bonne heure, car nous aurons probablement aujourd'hui beaucoup de visites.

Il s'était approché d'elle et il l'interrogeait du regard.

Après être restée un moment silencieuse, Maximilienne reprit :

— Depuis hier j'ai beaucoup réfléchi.

— Eh bien? fit-il avec anxiété.

— Monsieur le comte, je vous donne l'autorisation que vous m'avez demandée.

Il ne put retenir une exclamation de joie.

— Vous pouvez donc demain ou aujourd'hui même faire votre demande à mon père et à ma mère.

— Ah! s'écria-t-il avec transport, je jure de vous consacrer ma vie tout entière! Sur mon honneur, devant Dieu, je fais le serment de vous rendre heureuse!

— Vous m'aimez, je vous crois.

— Oh! oui, je vous aime!

— Maintenant, monsieur le comte, écoutez-moi : j'ai compris que pour vous, pour ma famille, pour moi et pour le monde votre situation ici ne devait plus rester la même; nous ne devons pas donner lieu à de fausses interprétations; il faut qu'on sache que vous êtes mon

fiancé. Toutefois, je me réserve toujours, absolument, le droit de fixer l'époque de notre mariage. J'espère que vous aurez la patience d'attendre et que ce sacrifice, fait pour moi, ne vous coûtera pas trop.

— J'attendrai, mademoiselle ; pour moi votre volonté sera toujours une loi. Si mon cœur est impatient, je saurai modérer ses ardeurs. Je veux me montrer digne de vous. Ah ! je ne saurais trop faire pour vous mériter !

— Merci, monsieur le comte. Il est donc bien convenu que, quant à présent, on ne parlera point de fixer l'époque de notre mariage.

— Je vous promets, mademoiselle, que cette question sera réservée.

Le même jour, à huit heures du soir, le comte de Montgarin revint à l'hôtel de Coulange accompagné du faux comte de Rogas.

L'audacieux coquin, jouant son rôle de parent, prit un ton solennel et demanda pour son cousin, le comte Ludovic de Montgarin, la main de mademoiselle Maximilienne de Coulange.

Sous le doux regard de sa sœur, Eugène tendit sa main à Ludovic pour la première fois.

— Monsieur le comte, dit le fiancé de Maximilienne d'une voix émue, vous pouvez compter sur ma sincère amitié ; c'est un frère que vous avez en moi.

— Monsieur de Montgarin, répondit Eugène, je tâcherai que mon amitié réponde à la vôtre.

Ces paroles échangées, José Basco put s'approcher de Ludovic et il lui dit rapidement à l'oreille :

— Vous vous avancez trop ; pas de protestations.

Le jeune homme lui tourna le dos brusquement, pendant que les traits de son visage se contractaient légèrement. Le joug qu'il portait commençait à le blesser.

On était réuni dans le boudoir de la marquise. On causa jusqu'à dix heures. Alors Ludovic et José se retirèrent.

Le marquis avait parlé d'un voyage qu'il allait faire avec son fils dans le nord de la France et en Belgique, lequel avait pour but de visiter quelques importantes mines de houille, entre autres celles de Frameries, en Belgique, dont M. de Coulange était un des principaux actionnaires.

Pour Eugène, qui allait être nommé bientôt ingénieur des mines, ce voyage de quinze jours devait être en même temps une partie de plaisir et un sujet d'étude.

Le marquis avait désigné le jour où son fils et lui quitteraient Paris; il avait tracé d'avance leur itinéraire et calculé le temps qu'ils devraient passer dans chaque localité. En outre, il était convenu que chaque jour la marquise recevrait une lettre afin qu'elle pût suivre les voyageurs dans leurs explorations.

Au jour fixé, le marquis et son fils se mirent en route.

Le douzième jour après leur départ, le matin, la marquise reçut, comme les jours précédents, sa lettre quotidienne datée de la veille. Celle-ci était écrite par Eugène. Le jeune homme était dans le ravissement, il ne voyait que des choses merveilleuses. Il annonçait à la marquise que le soir ils seraient à Frameries.

— Nos chers voyageurs vont nous revenir bientôt, dit madame de Coulange à sa fille, ils sont aujourd'hui à Frameries, ce soir ils seront à Bruxelles où ils doivent rester deux jours pour se reposer de leurs fatigues, et c'est là qu'ils prendront le train direct qui doit les ramener à Paris.

Le tantôt, la marquise et Maximilienne travaillaient

ensemble à une tapisserie. Trois heures sonnèrent à la pendule.

— M. de Montgarin est en retard aujourd'hui, dit la marquise.

— Quelque chose l'a retenu, sans doute, répondit la jeune fille.

— Il me semble qu'il n'a pas pour le comte de Rogas, son cousin, une bien grande amitié, reprit la marquise. Depuis bientôt trois semaines que M. de Rogas est parti pour Lisbonne, c'est à peine s'il nous a parlé de lui.

— M. de Montgarin ne peut pas nous donner des nouvelles de son cousin, puisque depuis son départ de Paris il ne lui a pas écrit une seule lettre.

— N'importe, depuis que M. de Rogas est absent, je le trouve plus gai ; il n'a plus cet air soucieux et préoccupé que j'ai remarqué souvent. Je crois, — je me trompe peut-être, — que ce n'est pas un bonheur pour M. de Montgarin d'avoir son cousin près de lui.

— M. de Rogas est un homme si froid, si austère !...

— Il est de fait qu'il n'y a rien en lui qui puisse faire naître de joyeuses pensées.

A ce moment on frappa deux petits coups à la porte du salon.

— Entrez, dit la marquise.

La porte s'ouvrit et une femme de chambre entra, tenant à la main un petit plateau de vermeil.

— Une lettre ? fit la marquise.

— Non, madame, c'est une dépêche télégraphique.

La femme de chambre s'était avancée. La marquise prit le télégramme et, d'un mouvement de tête elle renvoya la domestique.

Les yeux de madame de Coulange restaient fixés sur l'enveloppe bleue dont elle venait de lire la suscription.

Soudain sa main trembla et Maximilienne la vit pâlir.

— Chère mère, qu'as-tu donc? demanda la jeune fille effrayée.

— Je viens d'être frappée d'un noir pressentiment. Ce télégramme nous apporte une mauvaise nouvelle.

— Mais non, chère mère, rassure-toi.

— Ah! mes pressentiments ne me trompent jamais, dit la marquise d'une voix troublée.

Et d'une main fébrile elle déchira l'enveloppe.

Aussitôt sa pâleur s'accentua, ses yeux s'ouvrirent démesurément et elle laissa échapper un cri rauque.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'y a-t-il? gémit Maximilienne.

Elle s'empara du télégramme et lut rapidement ce qui suit :

« Explosion de feu grisou. Beaucoup de victimes. Mon père et moi sauvés par miracle. Pas blessés. Serons demain à Paris. »

La marquise, blanche comme un lis, les yeux atones, restait immobile comme si elle avait été subitement pétrifiée.

Maximilienne avait bondi vers elle, et, l'entourant de ses bras :

— Mais tu as donc mal lu? s'écria-t-elle; ils sont sauvés et ne sont même pas blessés.

Elle étreignait sa mère avec force et la couvrait de baisers, en la serrant contre elle.

— Tiens lis, lis encore, disait-elle, tu verras qu'ils sont sauvés!

Au bout d'un instant, la marquise sortit de son effrayante immobilité, ce qui rassura un peu Maximilienne.

La pauvre enfant pleurait à chaudes larmes.

— Oui, murmura la marquise, ils sont sauvés! un miracle... Dieu les protége... Mais c'est le crime, toujours le crime!...

— Il n'y a pas de crime, maman, puisque c'est le feu grisou, répliqua la jeune fille, ce n'en est pas moins un malheur épouvantable.

La marquise reprit le télégramme, et plaçant son doigt sous ces mots : « beaucoup de victimes » :

— Vois, vois, dit-elle d'une voix étranglée.

— Oui, chère mère, oui, c'est affreux, horrible!

La marquise voila son visage de ses deux mains. Au bout d'un instant, ses bras retombèrent lourdement et elle promena autour d'elle ses yeux hagards. Elle était en proie à une grande agitation et elle semblait avoir oublié que sa fille était près d'elle.

— Monstre! monstre! prononça-t-elle sourdement.

Puis elle se dressa sur ses jambes comme par un ressort.

Les bras en croix, la tête renversée en arrière et les yeux au ciel, elle reprit avec égarement :

— Seigneur, ayez pitié de moi! Seigneur, pardonnez-moi!

Maximilienne la regardait avec un douloureux étonnement. Elle ne comprenait pas; elle ne pouvait deviner les secrètes pensées de sa mère, ni quelles horribles angoisses torturaient le cœur de la pauvre femme.

Après être restée debout un instant, la marquise s'affaissa sur son fauteuil, en poussant un sourd gémissement. Elle continuait à regarder autour d'elle avec une sorte d'épouvante.

La jeune fille ne savait plus que penser; elle était terrifiée. Sa mère chérie venait-elle d'être atteinte d'un mal subit? Sans doute la marquise était très-impressionnable;

mais la dépêche d'Eugène n'était-elle pas tout à fait rassurante? Malgré la grande sensibilité de sa mère, Maximilienne ne voyait rien dans la catastrophe de Frameries qui fût de nature à troubler sa raison au point de lui faire dire les paroles incompréhensibles et étranges qu'elle venait d'entendre.

Lasse d'attendre un mot ou un regard, la jeune fille s'avança lentement, s'agenouilla devant sa mère, lui prit les deux mains et lui dit d'une voix pleine de larmes :

— Maman, calme-toi, reviens à toi... C'est ta petite Maximilienne, ta fille, que tu aimes, qui est près de toi !...

A la voix de sa fille, la marquise sursauta comme une personne qu'on arrache brusquement au sommeil. Ses lèvres étaient frémissantes, des spasmes nerveux soulevaient sa poitrine.

— Chère maman, je t'aime! disait Maximilienne de sa voix la plus pénétrante.

— Ah! ah! ah! fit la marquise sur trois tons différents.

Aussitôt un sanglot sortit de sa gorge serrée, des larmes abondantes jaillirent de ses yeux.

— Ma fille, ma chérie! s'écria-t-elle.

Sa tête s'inclina et ses lèvres se collèrent sur le front de l'enfant.

Un instant après, quand le comte de Montgarin arriva, il surprit la mère et la fille essuyant précipitamment leurs larmes. En les voyant émues et troublées, il resta tout interdit; il ne savait s'il devait s'approcher ou se retirer.

— Monsieur le comte, asseyez-vous, lui dit la marquise; il vous est permis de voir nos larmes. Nous ve-

nons de remercier Dieu de nous avoir conservé, à moi mon époux et mon fils, à ma fille son père et son frère.

— Mais qu'est-il donc arrivé? demanda vivement le jeune homme.

La marquise prit la dépêche qui était sur un guéridon et la tendit à Ludovic.

— Oh! fit-il après l'avoir lue.

Son regard exprimait la stupeur.

— Ah! je partage votre émotion, dit-il d'une voix frémissante, et je comprends vos pleurs; ce sont des larmes de reconnaissance adressées à Dieu.

Ludovic était réellement très-ému aussi; il était devenu très-pâle et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

La marquise lui tendit silencieusement la main.

Ludovic manifesta l'intention de partir immédiatement pour Frameries. Mais madame de Coulange n'eut pas de peine à lui faire comprendre que le marquis et Eugène devant rentrer à Paris le lendemain, ce serait un voyage inutile. Néanmoins, Ludovic venait d'avoir un bon mouvement qui avait profondément touché la mère et la fille.

Sentant que la marquise et Maximilienne pouvaient désirer être seules, le jeune homme ne prolongea point sa visite; il se retira au bout d'une heure.

Après son départ, la marquise et sa fille causèrent encore un instant, puis elles restèrent silencieuses. Peu à peu madame de Coulange s'enfonça dans un dédale de sombres pensées. La pauvre femme gardait le souvenir de ses longues souffrances, et chaque fois qu'elle éprouvait une commotion un peu forte, elle voyait surgir tout à coup devant elle tous les effroyables fantômes du passé. Elle n'avait jamais joui d'une tranquillité parfaite et n'a-

vait jamais eu que des lambeaux de bonheur; mais elle tenait à conserver ce semblant de tranquillité, ce bonheur pris par miettes. Pour elle, le ciel restait toujours chargé de nuages; ne pouvant voir que de petits coins bleus, elle s'était contentée de ces rares éclaircies.

Hélas! depuis le coup de fusil tiré sur le marquis elle avait senti renaître toutes ses anciennes terreurs, augmentées de nouvelles angoisses, et elle vivait dans des appréhensions continuelles.

Ainsi se trouvait réalisée la prédiction de l'ex-inspecteur de police Morlot, lorsqu'il avait dit à sa femme :

— « La marquise de Coulange n'a pas vu la fin de ses tourments. C'est par son frère qu'elle a souffert, c'est par lui qu'elle souffrira encore. »

Maintenant, la marquise voyait constamment la vie de son mari menacée, et à chaque instant il lui semblait que Sosthène sombre et farouche, poussé par la haine, allait lui apparaître comme un spectre horrible.

La nuit, dans d'épouvantables cauchemars, elle voyait le maudit ramper dans l'ombre comme un reptile. Sa main tenait un poignard. Le regard féroce, de la bave aux lèvres, hideux, il avançait pour frapper le marquis au cœur.

Elle poussait un cri d'épouvante et d'horreur et se réveillait haletante, couverte de sueur.

Alors les sanglots la suffoquaient et elle passait le reste de la nuit à pleurer.

— Oh! non, se disait-elle, il n'est pas mort, l'infâme!

On comprend le coup terrible qu'elle venait de recevoir en lisant la dépêche d'Eugène. Elle restait convaincue qu'une seconde fois on avait voulu tuer le marquis, et, sans hésiter, elle accusait Sosthène de ce nouvel attentat.

IV

MAQUIGNONS OU PAYSANS

Le lendemain matin, l'*Indépendance belge*, la *Gazette de Mons*, le *Précurseur d'Anvers* et d'autres journaux de Belgique apportèrent à Paris le triste récit de la catastrophe. C'était navrant. On ne pouvait dire encore le nombre des victimes, mais on craignait qu'il ne fût considérable. Plus de cent cinquante ouvriers étaient enfermés au milieu des éboulements qui avaient eu lieu à la suite de plusieurs explosions successives. Dès le soir même on avait pu retirer de la mine une vingtaine de morts et de blessés. Beaucoup d'ingénieurs étaient sur le lieu du sinistre et tous les moyens de sauvetage usités en pareil cas étaient employés. On espérait sauver beaucoup d'ouvriers par le puits d'aérage; malheureusement, on rencontrait de nombreux éboulements qui fermaient l'entrée des galeries souterraines.

Comme toujours, la catastrophe était attribuée à l'imprudence d'un mineur.

Un des journaux cités plus haut disait :

« La première explosion s'est produite vers une heure de l'après-midi, pendant que M. le marquis de Coulange, un des forts actionnaires de la Compagnie, visitait la mine. M. le marquis de Coulange était accompagné de son fils, élève ingénieur à l'École des mines de Paris. C'est précisément dans la galerie où se trouvaient alors les deux Français que le gaz s'est enflammé tout à coup. C'est grâce à la présence d'esprit et à l'énergie de l'é

lève ingénieur que son père et lui ont été sauvés. En effet, le jeune homme eut le temps de pousser son père au fond d'une excavation et de se blottir près de lui avant l'épouvantable éboulement sous lequel ils allaient être écrasés. Par un hasard providentiel, le chemin était resté libre devant le marquis et son fils; ils ont pu revenir au puits en même temps qu'une trentaine de mineurs, et ils sont remontés au jour par des échelles. »

Le comte de Montgarin se leva le matin de bonne heure, après avoir passé une nuit très-agitée. Il s'habilla, sortit de chez lui à pied et se dirigea vers les boulevards. Il acheta quelques journeaux belges où il trouva, comme il l'espérait, le récit de la catastrophe de Frameries.

En lisant le praragraphe qui concernait le marquis de Coulange et Eugène, il éprouva une vive émotion.

Aussitôt, la pensée lui vint de porter le journal à la marquise. Cette attention ne pouvait qu'être agréable à madame de Coulange et à Maximilienne.

Il franchit rapidement la distance qui le séparait de l'hôtel de Coulange. Dans la cour il trouva un domestique occupé à répandre et à niveler du sable.

— Je ne veux pas déranger madame la marquise, lui dit-il; j'apporte ce journal que je vous prie de lui faire remettre.

— Madame la marquise est levée depuis longtemps et je pense qu'elle pourrait vous recevoir, répondit le domestique.

— Non, je crandrais d'être importun; je reviendrai tantôt

Comment va-t-elle ce matin?

Le domestique secoua la tête.

— Madame la marquise est bien triste, répondit-il.

— Et mademoiselle Maximilienne?

— Je ne l'ai pas vue ce matin; elle n'est pas encore sortie de sa chambre.

— Savez-vous si madame la marquise a reçu aujourd'hui une lettre de M. le marquis?

— Madame la marquise n'a pas reçu de lettre; mais elle pense que M. le marquis et M. le comte seront ici pour midi.

Ludovic remit le journal au domestique et sortit de la cour de l'hôtel. A l'angle de la rue de Babylone il s'arrêta et regarda sa montre. Il n'était pas encore dix heures.

— Au fait, se dit-il, pourquoi n'irais-je pas attendre M. de Coulange et Eugène à la gare du Nord? J'aurai ainsi le plaisir de leur serrer la main dès leur arrivée à Paris et je serai le premier à les féliciter d'avoir échappé à la mort.

Il prit la première voiture vide qu'il rencontra et donna l'ordre au cocher de le conduire à la gare. Le trajet se fit en une demi-heure. Après avoir donné au cocher le prix de sa course, Ludovic pénétra dans la vaste cour de la gare, du côté de l'arrivée, et se dirigea vers les salles d'attente.

Tout à coup il poussa un oh! de surprise, et, les yeux fixés sur deux individus qui venaient de sortir d'une salle d'attente, il resta immobile comme pétrifié.

Les deux hommes passèrent à quelques pas de lui, sans le voir probablement, et allèrent prendre une des voitures qui stationnaient dans la cour de la gare.

L'un de ces hommes portait toute sa barbe et l'autre de longs favoris comme un Anglais. Chacun avait sur son paletot de drap noir, laissant voir le collet, une longue blouse de toile bleue luisante. Ils étaient coiffés de cha

peaux de feutre à larges bords et de gros souliers ferrés chaussaient leurs pieds. Ils avaient à la main un bâton, à la poignée garnie d'une lanière de cuir, une sorte de gourdin comme en ont habituellement les bouviers.

On pouvait les prendre, en effet, pour deux maquignons ou deux bons paysans de la Picardie ou de l'Artois, venant faire une visite à la capitale.

Or, ce qui avait causé la surprise du comte de Montgarin, c'est que dans ces individus il avait cru reconnaître le comte de Rogas et Gérôme son valet de pied.

Assurément, un homme peut ressembler par la taille, la tournure et les traits saillants du visage à un autre homme. Mais, en partant pour Lisbonne, le comte de Rogas avait emmené le valet de pied Gérôme; or, le compagnon de l'individu qui ressemblait à de Rogas ressemblait lui-même au valet de pied Gérôme.

Cette double ressemblance et cette coïncidence extraordinaire avaient frappé Ludovic. De là sa surprise et sa stupéfaction.

Cependant, les deux hommes avaient pris place dans le fiacre et la voiture était déjà loin quand le comte de Montgarin parvint à se remettre de sa surprise.

— Par exemple, voilà qui est étrange, murmura-t-il.

Il fit quelques pas et s'arrêtant de nouveau :

— Mais non, reprit-il, c'est impossible, je me suis trompé, j'ai mal vu. Après une nuit d'insomnie, il n'est pas surprenant que j'aie les yeux fatigués; en ce moment encore je ne distingue pas bien les objets; il me semble que je vois des boules de différentes couleurs qui montent, descendent et roulent dans l'espace. Allons, j'ai été le jouet d'une illusion d'optique.

D'ailleurs, poursuivit-il, continuant tout bas son mo

nologue, j'ai vu deux paysans et non de Rogas et mon valet de pied. Celui que j'ai pris pour le comte a des favoris et de Rogas ne porte que la moustache L'autre a une forte barbe et mon valet de pied est constamment rasé. Et puis ce n'est pas par le chemin de fer du Nord qu'on revient de Lisbonne. Décidément, je me crois un peu malade; j'ai eu un instant d'hallucination. Allons, tout cela n'a pas le sens commun, n'y pensons plus.

Pour changer le cours de ses pensées, Ludovic se coua la tête en la rejetant en arrière; mais il avait été trop rudement impressionné pour pouvoir porter ailleurs sa pensée si facilement et si vite. En dépit des efforts qu'il faisait, son esprit continuait à être occupé par l'étrange ressemblance.

— Ah! çà, se disait-il, est-ce que je vais faire de cette chose si simple une affaire d'Etat? Vraiment, je ne me reconnais plus; il faut bien peu de chose maintenant pour m'inquiéter.

Il se cherchait querelle, il se grondait et se raillait.

— Si je deviens un malade imaginaire, murmurait-il, on pourra m'appeler le chevalier de la Triste-Figure, et je ne mériterai certainement pas les compliments de ma belle fiancée.

Puis il ajoutait :

— Oh! le comte de Rogas avec de gros souliers, coiffé d'un chapeau de laboureur et affublé d'une blouse de marchand de chevaux! Il faut être insensé pour s'imaginer une chose pareille.

Et se moquant de lui-même, il se mettait à rire.

Au bout d'un instant, il reprenait :

— Je ne parlerai de ceci à personne, pas même à de Rogas, car on aurait le droit de supposer que j'ai quelque chose de dérangé dans le cerveau.

Pendant que Ludovic se livrait à ses réflexions, tout en se promenant le long des bâtiments de la gare, le temps s'écoulait.

A onze heures et demie un train venant de Belgique arriva. Ludovic se précipita dans la grande salle d'attente. La file des voyageurs passa devant lui. Mais il eut beau ouvrir les yeux, il ne vit ni le marquis de Coulange ni son fils. Malgré cela, il s'obstina à rester jusqu'après l'enlèvement des bagages. Enfin, quand les employés se mirent en devoir de fermer les portes après la sortie des derniers voyageurs, Ludovic finit par comprendre qu'il avait attendu inutilement. Et comme il était impossible que le marquis et Eugène fussent passés devant lui, sous ses yeux, sans qu'il les vît, il dut conclure qu'ils n'étaient pas arrivés par ce train.

— A quelle heure y a-t-il un train venant de Belgique? demanda-t-il à un employé.

— Ce soir, à quatre heures, sauf le retard possible, lui fut-il répondu.

Ludovic n'avait plus qu'à se retirer. Midi sonnait. Certains tiraillements d'estomac l'avertissaient qu'il était temps de songer à déjeuner. Il prit la rue Lafayette pour aller au boulevard des Italiens. Comme on ne l'attendait pas chez lui, il déjeuna dans un restaurant du passage de l'Opéra. Son repas fit diversion à ses pensées, et quand il sortit du restaurant il ne pensait plus à la rencontre qu'il avait faite dans la cour de la gare.

A deux heures et demie il était à l'hôtel de Coulange. Comme il en était à peu près certain, le marquis et le comte de Coulange n'étaient pas arrivés.

Il remarqua que la marquise avait les yeux cernés, la figure fatiguée ; néanmoins elle paraissait plus tranquille que la veille; son regard avait repris son expression

habituelle. Maximilienne, au contraire, était songeuse et triste; quelque chose semblait la préoccuper.

— Nous avons lu le journal que vous vous êtes donné la peine d'apporter vous-même, dit la marquise à Ludovic, je vous remercie sincèrement de cette attention. Cette lecture nous a fait verser des larmes; car si nous avons été préservés dans ce malheur épouvantable, nous pensions aux victimes. Je ne sais pas ce que mon mari a fait déjà pour les malheureux blessés, les veuves et les orphelins; mais nous leur viendrons en aide à tous dans une large mesure.

Le jeune homme apprit à la marquise que, le matin, il avait vainement attendu le marquis et son fils à la gare du Nord.

— Ils n'arriveront que ce soir à quatre heures, répondit madame de Coulange; nous avons été prévenues par une dépêche de mon mari que nous avons reçue à onze heures.

— Si madame la marquise le désire, je me trouverai de nouveau à la gare à quatre heures.

— Merci, monsieur le comte; mais nous irons, Maximilienne et moi, au-devant de nos chers voyageurs; j'ai déjà donné des ordres pour que la voiture soit prête à trois heures.

Comme la marquise n'ajouta point : « Si vous voulez nous accompagner cela nous sera agréable, » Ludovic comprit que la mère et la fille voulaient aller seules à la gare.

On parla d'autre chose, principalement du sinistre de Frameries.

A trois heures, après avoir quitté un instant Ludovic, la marquise et Maximilienne rentrèrent dans le salon. Elles étaient prêtes à partir. Presque aussitôt un domes-

tique vint les prévenir que leur voiture les attendait.

— Monsieur le comte, dit la marquise, je ne vous engage pas à revenir ce soir; après les violentes émotions qu'ils ont éprouvées, ces messieurs seront certainement très-fatigués, et ils ne demanderont qu'à se reposer. Mais, ajouta-t-elle avec son doux sourire, nous aurons tous le plaisir de vous voir demain.

Maximilienne lui tendit la main, en disant :

— A demain, monsieur le comte.

Le jeune homme les accompagna jusqu'à leur voiture.

Pendant qu'elles descendaient rapidement vers le centre de Paris, Ludovic montait dans un coupé de remise pour se faire conduire chez lui.

Au moment où le coupé s'arrêtait devant la porte cochère de son hôtel, une voiture à quatre places, avec galerie de fer, s'en éloignait. La porte cochère était encore ouverte, et en mettant pied à terre Ludovic put voir deux de ses domestiques qui entraient dans l'hôtel portant une malle qui paraissait assez pesante.

— C'est de Rogas qui vient d'arriver, pensa-t-il.

Il ne se trompait pas.

Un instant après le Portugais l'embrassait avec effusion et la serrait dans ses bras à l'étouffer.

José Basco portait un élégant costume de voyage et sur sa figure il n'y avait pas trace de favoris à la mode anglaise. Quant à Gérôme, — c'est le nom que s'était donné Armand Des Grolles pour remplir son nouveau rôle, — quand il vint un instant après saluer son maître et lui demander ses ordres, Ludovic le vit tout frais rasé comme à l'ordinaire, et il fut forcé de reconnaître que ni de Rogas, ni son domestique ne ressemblaient aux deux paysans de la gare du Nord.

— Illusion d'optique ou hallucination, je me suis trompé, se dit-il. C'est absurde, ne pensons plus à cela.

Il reprit à haute voix :

— Eh bien, de Rogas, avez-vous fait un bon voyage?

— Mais oui, mais oui.

— Alors vous êtes satisfait?

— Oui, mon cher Ludovic, très-satisfait, répondit José en ayant l'air de regarder par la fenêtre.

Sa physionomie avait, à ce moment, une expression singulière qui démentait ses paroles.

— A quelle heure êtes-vous arrivé? reprit Ludovic.

— J'arrivais comme vous rentriez. Est-ce que vous n'avez pas trouvé la porte cochère ouverte?

— En effet, elle était ouverte.

— Vous avez dû voir sortir le fiacre qui nous a amené de la gare de Lyon ici.

Ludovic eut un haussement d'épaules qui n'échappa point au regard du Portugais.

— Qu'avez-vous donc, mon cher comte? pourquoi haussez-vous les épaules? demanda-t-il vivement, d'une voix qui trahissait une légère émotion.

— Oh! ne faites pas attention, de Rogas, répondit le jeune homme, je faisais une sotte réflexion.

Alors, de l'air le plus naturel du monde, José demanda à Ludovic des nouvelles du marquis de Coulange, de la marquise, de Maximilienne et d'Eugène.

— Mais vous ne savez donc rien? fit le jeune homme.

— Mon cher comte, vous m'effrayez; que voulez-vous dire?

— Je vois qu'aucun journal ne vous est tombé sous la main, autrement vous sauriez que le marquis et son fils ont miraculeusement échappé à la mort.

— Que m'apprenez-vous là? s'écria le Portugais.

Il avait l'air d'attendre un récit. Ludovic s'empressa de le satisfaire. Il lui raconta ce qui s'était passé la veille à l'hôtel de Coulange et ce qu'il avait lu le matin dans les journaux belges.

— Enfin, dit José, du moment qu'ils sont sauvés nous n'avons plus qu'à nous réjouir.

Ludovic garda le silence. José reprit :

— Je ne vous demande pas où vous en êtes avec la charmante Maximilienne; je suis convaincu que la situa tion est toujours la même.

— Vous savez bien, de Rogas, qu'il ne dépend pas de moi de la changer. J'ai promis d'attendre, j'attends.

— Seulement, cela peut durer longtemps.

— C'est vrai.

— En vérité, mon cher comte, j'admire votre patience.

— En manquer ne m'avancerait à rien. D'ailleurs, je ne suis pas si malheureux que cela. Pourquoi me plain drais-je? J'aime et je sais que je suis aimé! Et puis, de Rogas, vous devez savoir qu'on savoure mieux le bonheur qu'on a longtemps attendu et désiré.

José pouvait admettre cette maxime ; mais, pour l'instant, les paroles de Ludovic n'étaient nullement de son goût. Toutefois, il ne jugea pas à propos de répliquer. Certain que le bonheur qui lui était promis ne pouvait lui être enlevé, le comte de Montgarin était patient; pour des raisons majeures, qu'il ne pouvait faire connaître à son associé, José Basco, au contraire, était pressé d'arriver au but.

— Décidément, se dit-il, pendant qu'un sombre éclair sillonnait son regard, je vois qu'il faut absolument que je jette ma note dans ce duo d'amoureux.

Malgré son adresse et sa grande habileté, dans son im

patience et pour la première de ces raisons qu'il cachait à Ludovic, José Basco allait tenter un coup audacieux et commettre en même temps une faute énorme.

V

UNE DAME PATRONNESSE

Cinq jours plus tard, entre deux et trois heures, une dame blonde, jeune encore, fort jolie et très-élégamment mise, se présenta à l'hôtel de Coulange.

Le marquis et la marquise venaient de sortir en voiture pour rendre quelques visites. Eugène était à l'École des mines. Maximilienne, fort triste depuis quelques jours, travaillait dans sa chambre à un petit ouvrage de broderie. La veille, le comte de Montgarin avait prévenu qu'il ne viendrait pas le lendemain.

Le retour à Paris de son père et de son frère, la joie qu'elle avait éprouvée en les embrassant, après l'effroyable danger qu'ils avaient couru, n'avaient pu chasser de l'esprit de la jeune fille une pensée douloureuse qui l'obsédait. Mais elle cachait soigneusement sa tristesse à ses parents, à sa mère surtout.

Tout en entrant, la dame dont nous venons de parler se trouva en présence d'un domestique qui, après l'avoir saluée, lui demanda ce qu'elle désirait.

La dame avait l'air doux et timide et paraissait très-émue.

— Je voudrais parler à madame la marquise de Coulange, répondit-elle.

— Dans ce cas, madame, vous serez obligée de revenir demain.

— Est-ce que madame la marquise n'est pas visible ?

— Madame la marquise et M. le marquis sont sortis, il y a à peine un quart d'heure, et ils ne rentreront pas avant six heures.

L'inconnue laissa voir son désappointement.

— Oh ! je suis contrariée, bien contrariée, fit-elle.

— Si madame veut me laisser sa carte, je la remettrai à madame la marquise aussitôt qu'elle rentrera, en lui disant que madame a beaucoup regretté de ne pas la trouver.

La dame fit semblant de chercher dans ses poches, puis ayant l'air de se raviser :

— Mais non, dit-elle, c'est inutile, puisque je suis forcée de revenir demain. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je n'ai pas l'honneur d'être connue de madame la marquise de Coulange.

Elle fit quelques pas dans l'antichambre, marchant vers la porte. Le domestique la suivait. Au moment où il avançait le bras pour ouvrir, la dame se retourna brusquement.

— Pardon, est-ce que mademoiselle de Coulange est sortie avec madame sa mère? demanda-t-elle en souriant gracieusement.

— Non, madame, mademoiselle n'est pas sortie.

— Ah ! mais alors, je ne suis plus contrariée d'être venue aujourd'hui, car ma visite n'était pas pour madame de Coulange seule; je désirais voir aussi mademoiselle Maximilienne. Soyez donc assez bon, monsieur, pour faire demander à mademoiselle de Coulange si elle veut bien me recevoir.

— Si madame veut me dire son nom...

— Annoncez simplement une dame qui vient de la part de madame la marquise de Neuvelle.

Le domestique s'inclina, en disant :

— Venez, madame.

Il fit traverser à la visiteuse plusieurs pièces et l'introduisit dans un petit salon faisant partie de l'appartement de Maximilienne, et qui était contigu à un cabinet servant d'antichambre.

— Veuillez attendre un instant, madame, dit le domestique à l'inconnue.

Il ouvrit une porte et disparut.

La visiteuse entendit qu'il parlait à une femme dans la pièce voisine, une femme de chambre, sans doute. Au bout de trois ou quatre minutes Maximilienne entra dans le salon. L'inconnue, qui était restée debout, la salua avec beaucoup de respect, tout en la dévorant du regard. Puis, s'avançant vers elle :

— Mademoiselle, dit-elle, je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir.

— Il est vrai, madame, que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répondit la jeune fille, mais il suffit que vous veniez de la part de madame la marquise de Neuvelle.

— Je suis la comtesse Protowska ; vous avez reconnu déjà, sans doute, que je ne suis pas Française.

— Madame la comtesse, dit Maximilienne, en indiquant un fauteuil, veuillez vous asseoir et me dire à quoi je dois l'honneur de votre visite.

— Je désirais voir aussi madame la marquise de Coulange. Apprenant qu'elle venait de sortir, j'allais me retirer lorsque j'eus l'heureuse idée de demander si vous étiez également sortie. Le domestique m'ayant répondu que non, je l'ai prié de me faire annoncer, me réservant de faire demain, ou un autre jour de cette semaine, ma visite à madame la marquise.

Alors, baissant les yeux et adoucissant le timbre de sa voix, la comtesse continua :

— Je remplis une mission délicate, mademoiselle, et qui est quelquefois difficile; néanmoins, je la trouve agréable et elle n'est pas au-dessus de mes forces et de mon courage, car je suis soutenue par la pensée du bien que je fais, du bien que je fais faire aux autres; c'est un devoir que j'accomplis.

Vous avez devant vous une solliciteuse, mademoiselle. Sachant combien vous êtes bonne, vous et madame votre mère, sachant qu'on ne s'adresse jamais en vain à votre générosité, que c'est un bonheur pour vous de venir en aide à l'infortune, je n'ai pas hésité à m'adresser à vous.

— Et vous avez eu raison, madame; c'est toujours une grande satisfaction pour nous que l'occasion de soulager quelque misère nous soit offerte.

— Ah! voilà de bonnes paroles!... Vous n'ignorez pas, mademoiselle, qu'il y a à Paris un grand nombre de réfugiés polonais...

La jeune fille répondit par un mouvement de tête.

— Nous formons ici une sorte de colonie, poursuivit la comtesse; nous nous soutenons, nous nous aidons. Malheureusement, il y a parmi nous beaucoup de pauvres et peu de riches. Ceux-ci, autant qu'ils le peuvent, assistent leurs frères malheureux; mais, hélas! nos ressources sont loin d'êtres suffisantes. Il y a pour les ouvriers les maladies coûteuses et les jours de chômage. Et puis, la mort ne nous épargne pas, elle frappe cruellement dans nos rangs; c'est une mère qu'elle enlève à ses enfants, ou bien, ce qui est plus terrible encore, c'est le père qui s'en va; n'ayant plus les deux bras qui les faisaient vivre, la mère et les enfants se trouvent sans res-

source. Ah! mademoiselle, nous avons bien des misères à soulager! Il faut nourrir les veuves, il faut adopter les orphelins.

L'année dernière, nous avons fondé un orphelinat de jeunes filles; je suis une des dames patronnesses de cette œuvre de bienfaisance, et c'est pour ces pauvres et chères petites, mademoiselle, que je viens faire appel à votre charité.

— Je regrette que ma mère soit absente, répondit Maximilienne; mais vous reviendrez; je suis sûre d'avance qu'elle voudra concourir à votre bonne œuvre. En attendant, je vais d'abord vous donner quelque chose; heureusement, j'ai ma bourse de jeune fille.

Sur ces mots elle se leva.

— Permettez-moi de vous quitter, reprit-elle, je reviens à l'instant.

Elle sortit du salon et reparut presque aussitôt.

— Tenez, madame, dit-elle, voici pour vos pauvres petites orphelines.

Et elle mit dans la main de la solliciteuse dix pièces de vingt francs.

— Je vous remercie mille fois, dit la dame, le bon Dieu vous le rendra.

Il y eut un moment de silence pendant lequel la comtesse parut réfléchir.

— Mademoiselle, reprit-elle, vous êtes si bonne et vous méritez si bien d'être heureuse, que je vais vous donner un témoignage de ma reconnaissance.

— Mais, madame, c'est moi qui vous suis reconnaissante de m'avoir procuré l'occasion de faire un peu de bien.

— Écoutez, mademoiselle, j'ai appris quelque chose que je dois vous dire. C'est de votre famille, c'est de vous qu'il s'agit.

— De ma famille, de moi ? fit la jeune fille étonnée.

— Mademoiselle de Coulange me permet-elle de parler?

— Je vous écoute, madame.

— Vous avez pour fiancé M. le comte Ludovic de Montgarin, un jeune homme dont on dit le plus grand bien. Dans le monde on parle beaucoup de vous et de lui; on approuve le choix que vous avez fait, on ajoute que M. le comte de Montgarin est le seul homme digne de vous posséder; seulement on s'étonne qu'il ne soit pas encore votre époux, on se permet même de juger votre conduite envers lui d'une façon malveillante.

Maximilienne devint rouge comme une pivoine.

— Je ne savais pas que le monde me fît l'honneur de s'occuper de moi, répliqua-t-elle; mais je vous prie de croire, madame, et vous pouvez le répéter, que j'ai un profond dédain pour ses interprétations.

C'est à moi et non aux autres qu'il appartient de juger ma conduite; je fais ce que je crois devoir faire, j'agis selon mon cœur et ma conscience et c'est à mon père et à ma mère seuls que j'ai à rendre compte de mes actions.

— Et vous avez bien raison, mademoiselle; mais, vous le savez, on ne peut pas empêcher le monde de causer. Pourtant, si j'osais vous donner un conseil...

La jeune fille se redressa brusquement.

— Eh bien, madame? dit-elle d'un ton sec.

— Je vous dirais : dans votre intérêt, dans l'intérêt de vos parents que vous aimez, épousez tout de suite le comte de Montgarin.

— Mais, madame! s'écria Maximilienne.

— Vous trouvez mon langage singulier, n'est-ce pas? Oh! je le comprends! Et vous pouvez vous demander de

quoi se mêle une inconnue. Peut-être devrais-je me taire. Mais non, je ne veux pas avoir à me reprocher plus tard d'avoir gardé le silence. Nous sommes seules, c'est le hasard qui l'a voulu, ou plutôt c'est Dieu qui m'a fourni l'occasion de vous avertir du danger qui vous menace.

— Quel danger ? Je ne vous comprends pas, madame ; que voulez-vous dire?

La dame patronnesse poussa un profond soupir.

— Ah ! cela me coûte beaucoup, fit-elle d'un ton hypocrite; mais il le faut; c'est un nouveau devoir pénible que j'ai à remplir.

Maximilienne, toute frémissante, la regardait avec une sorte d'effarement.

— Mademoiselle, reprit la comtesse, soyez bien convaincue que c'est dans votre intérêt...

— Parlez, mais parlez donc, interrompit la jeune fille; quel est ce danger qui me menace?

— Ce danger, mademoiselle, menace vous et les vôtres. C'est votre bonheur à tous qui peut être détruit.

— Ah! vous m'épouvantez! exclama Maximilienne éperdue...

La comtesse ajouta :

— Je ne dois rien vous cacher : c'est aussi l'honneur du nom de Coulange qui est en péril.

Les yeux de Maximilienne s'enflammèrent soudain et elle bondit sur ses jambes. Le buste en arrière, la tête haute et le front superbe, elle s'écria, dans un élan de magnifique orgueil :

— Notre honneur ne redoute rien, madame; il est au-dessus de toutes les atteintes; nul ne saurait y toucher, car nous en sommes les gardiens!

— Hélas! mademoiselle, répliqua la comtesse d'un air contrit, tout est possible, même les choses qui paraissent le plus invraisemblables.

— Madame, riposta la jeune fille avec une sorte de violence, quand vous me dites que notre bonheur peut être détruit, je peux vous croire; mais ne parlez pas de péril quand il s'agit de l'honneur des Coulange! Notre honneur peut tout braver, madame, il est lumineux comme le soleil!

— Vous avez l'âme grande, mademoiselle, et j'applaudis à votre noble fierté, répondit tristement la dame patronnesse; mais, dussé-je m'attirer votre colère, je suis forcée de maintenir ce que je viens de vous dire; oui, votre bonheur et votre honneur sont menacés. Au moment où vous vous y attendrez le moins, vos parents, vous et votre frère pouvez être frappés comme d'un coup de foudre! Je vous le dis, mademoiselle, le malheur serait irréparable!

La jeune fille laissa échapper un gémissement et retomba lourdement sur son siège.

La terreur commençait à s'emparer d'elle; sa poitrine se gonflait et le sang battait ses tempes. Elle regardait son interlocutrice avec stupeur.

Celle-ci mettait à profit un moment de silence pour se rendre exactement compte de l'effet qu'avaient produit ses paroles.

Ce fut Maximilienne qui reprit la parole, après avoir passé rapidement ses mains sur son front brûlant.

— Madame, dit-elle, d'une voix frémissante, je ne veux pas vous le cacher, je suis très-effrayée.

— Oh! rassurez-vous, répliqua vivement la comtesse; sans doute le danger existe, mais vous n'avez pas à le craindre, puisqu'il dépend de vous de le conjurer.

— Mon Dieu, je ne comprends pas... De grâce, expliquez-vous, madame, expliquez-vous.

— Eh bien, mademoiselle, il existe dans votre famille un secret terrible...

Maximilienne tressaillit.

La dame patronnesse continua :

— La révélation de ce secret causerait le malheur irréparable dont je viens de vous parler. Ne vous êtes-vous pas souvent étonnée, quand tout lui souriait et la conviait aux joies du monde, aux félicités de la vie, de voir madame la marquise votre mère, triste, songeuse, se condamner en quelque sorte à vivre dans la retraite et l'isolement? Ne l'avez-vous pas surprise quelquefois versant des larmes? Eh bien, mademoiselle, la cause de ses tristesses, de ses préoccupations, de son isolement et de ses larmes, c'est la chose terrible dont je viens de vous révéler l'existence...

— Mais vous accusez ma mère! s'écria Maximilienne pourpre d'indignation.

— Moi, accuser madame la marquise de Coulange! répondit la comtesse de sa voix doucereuse. Oh! mademoiselle, vous avez bien mal interprété le sens de mes paroles; est-ce que je ne sais pas, comme tout le monde, que madame la marquise est la meilleure, la plus noble, la plus sainte des femmes!... Que vous ai-je dit? Que votre mère souffrait du secret dont il s'agit, que ce fatal secret pesait lourdement sur son existence, voilà tout. Ah! Dieu me garde de penser seulement que madame la marquise de Coulange puisse être coupable de quoi que ce soit.

Maintenant de grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de la jeune fille et des larmes qu'elle s'efforçait de retenir roulaient dans ses yeux.

— Je ne puis vous dire quel est ce secret, poursuivit la dame patronnesse, je ne le connais point; je sais seulement qu'il existe; je sais également que s'il était révélé ce serait pour vous tous un épouvantable malheur, et peut-être pour votre mère un coup mortel.

Or, mademoiselle, une personne que je ne puis vous nommer connaît ce terrible secret. Comment l'a-t-elle découvert? Je n'en sais rien. Demain, si elle le veut, l'orage éclatera sur vos têtes. Vous le voyez, mademoiselle, le péril est extrême. Mais, d'un autre côté, cette même personne a de grandes obligations à M. le comte de Montgarin, qui lui aurait rendu, il y a quelques années, un immense service. Ai-je besoin d'ajouter que M. de Montgarin vous sert en quelque sorte d'égide? Le jour où il fera partie de votre famille, on n'osera plus rien tenter contre vous. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure : Si j'osais vous donner un conseil, je vous dirais : Dans votre intérêt, dans l'intérêt de vos parents, épousez tout de suite le comte de Montgarin.

Maximilienne poussa un sourd gémissement, la pauvre enfant souffrait horriblement. Elle était accablée et comme anéantie.

— Oui, reprit impitoyablement l'affreuse femme, si vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, je vous conseille d'épouser le plus tôt possible M. le comte de Montgarin ; car, il faut que vous le sachiez, si, pour des raisons qui me sont inconnues, votre mariage n'a pas lieu d'ici un mois, l'orage que vous pouvez éloigner éclatera subitement. Alors vous ne pourrez plus rien empêcher ; il sera trop tard.

Maximilienne regarda autour d'elle avec égarement. Depuis un instant, un tremblement nerveux la secouait des pieds à la tête.

— Mais c'est odieux, c'est infâme! exclama-t-elle d'une voix affolée.

— Oui, mademoiselle, c'est odieux et infâme!

— Ah! que ce soit un homme ou une femme, cette personne est un misérable, un monstre!

— Je pense absolument comme vous, mademoiselle.

— Mais que lui avons-nous donc fait? reprit Maximilienne d'une voix déchirante et en se tordant les mains.

— Hélas! mademoiselle, la vipère mord parce que c'est dans sa nature de mordre, et presque toujours elle se jette sur ceux qui ne l'attaquent point. Il en est de même des méchants; ils ont du plaisir à faire le mal, comme d'autres éprouvent de la satisfaction à faire le bien; pour eux, faire souffrir est une jouissance.

La jeune fille tenait sa figure cachée dans ses mains. Elle pleurait.

— Mademoiselle, reprit la dame en se levant, je n'ai plus rien à vous dire; cependant, je me permets de vous le répéter, la situation est grave, très-grave... Réfléchissez. A vous de voir ce que vous devez faire. Je crois que vous ferez bien de garder pour vous seule ce que je viens de vous confier; en parler à votre mère serait lui causer une douleur horrible; si vous en parliez à M. le marquis ou à votre frère, les conséquences seraient terribles.

Après un court silence, voyant que Maximilienne ne disait rien, elle reprit :

— Je me retire, mademoiselle, en vous remerciant encore une fois pour nos pauvres orphelines.

La jeune fille sortit de son immobilité et se dressa sur ses jambes, comme par un mouvement automatique.

— Au revoir, mademoiselle, dit la dame patronnesse en faisant une profonde révérence.

— Adieu, madame, répondit Maximilienne d'une voix étranglée.

La comtesse Protowska fit une seconde révérence et sortit du salon.

— Ah ! murmura sourdement la jeune fille, je n'aurais pas dû recevoir cette femme !

VI

LE DOUTE

Maximilienne resta un instant, les bras ballants, la tête penchée sur sa poitrine et les yeux fixés sur le tapis.

La pauvre enfant était atterrée. Toutes sortes de sombres pensées se heurtaient tumultueusement dans son cerveau. Elle était incapable de réfléchir, tellement son esprit était troublé. Elle sentait son cœur serré comme dans un étau et elle souffrait horriblement.

Soudain, elle s'élanca hors du salon et courut s'enfermer dans sa chambre. Là, à l'abri des regards curieux et indiscrets des domestiques, elle pouvait laisser éclater sa douleur. Elle s'affaissa sur un fauteuil comme une masse et se prit à sangloter. Peu à peu sa poitrine se dégagea et elle se sentit soulagée. Mais il y avait toujours un grand désordre dans son esprit. La terreur était en elle.

Elle ne se demandait pas si la comtesse Protowska n'était point une aventurière et si c'était réellement dans son intérêt qu'elle l'avait avertie du danger qu'elle courait, elle et les siens.

Maximilienne avait ajouté foi aux paroles de l'inconnue; elle croyait au danger et voyait leur bonheur à tou

anéanti. La dame patronnesse avait merveilleusement préparé son attaque et ses paroles perfides avaient produit leur désastreux effet. Hélas! le doute était entré dans son âme et livrait un combat terrible à ses révoltes intérieures, soutenues par sa fierté et son noble orgueil. Oui, malgré la vive opposition de tous ses sentiments, Maximilienne commençait à croire que l'honneur de son père était menacé aussi et qu'il pouvait recevoir une souillure.

Allait-elle donc accuser sa mère, sa mère qu'elle adorait, respectait, vénérait et dont elle connaissait les hautes vertus?

Le doute est un poison qui porte ses ravages dans le cœur et l'esprit; il suggérait cette pensée à Maximilienne que sa mère pouvait ne pas être sans reproche. Il est vrai qu'elle repoussait aussitôt cette mauvaise pensée avec fureur, au milieu d'un redoublement de sanglots; mais le doute accomplissait son œuvre et l'horrible idée, revenant sans cesse, s'incrustait plus profondément. Alors la jeune fille éprouvait une douleur atroce; il lui semblait qu'une pointe acérée traversait son cœur.

— Mais c'est épouvantable cela, c'est monstrueux! s'écria-t-elle avec désespoir.

Si les paroles de la dame patronnesse avaient produit si vite et si facilement un si déplorable effet, c'est que, depuis quelques jours, Maximilienne avait déjà une pensée qui la poursuivait constamment et qui avait violemment surexcité sa jeune et ardente imagination.

Devant elle, dans un moment d'égarement, sa mère avait prononcé ces mots : « Seigneur, ayez pitié de moi! Seigneur, pardonnez-moi! » Sur le moment, Maximilienne n'avait pas fait beaucoup attention à ces paroles incompréhensibles pour elle; mais son oreille les avait

recueillies, et un peu plus tard elle les retrouva dans sa mémoire gravées en lettres de feu.

Alors son esprit se mit en travail et son imagination s'égara à travers les suppositions les plus invraisemblables, et à chaque instant elle se demandait : « Qu'a donc voulu dire ma mère? De quoi demandait-elle pardon à Dieu? » Et comme elle ne trouvait pas, elle continuait à chercher.

C'est dans cette déplorable situation d'esprit qu'elle avait reçu la visiteuse.

Certes, si Maximilienne n'avait pas été frappée par les paroles de sa mère, il est certain qu'elle aurait eu, vis-à-vis de la dame patronnesse, une attitude toute différente. Son indignation eût éclaté et elle n'aurait pas eu la patience de l'écouter jusqu'à la fin. Malheureusement, chacune des paroles de la comtesse avait eu dans son cœur un écho douloureux, et à mesure qu'elle parlait, la liaison s'établissait entre ce qu'elle lui disait et les mots si fatalement échappés à sa mère.

Voilà pourquoi Maximilienne croyait au danger qui pouvait détruire le bonheur de sa famille et porter atteinte, en même temps, à l'honneur du nom de Coulange.

Enfin, après l'avoir vainement cherchée, elle avait l'explication de ces mots : « Seigneur, pardonnez-moi! »

Et, malgré son cœur et ses sentiments qui résistaient, le doute qui s'était emparé de la malheureuse enfant devenait injurieux à l'égard de sa mère. Aussi avait-elle raison de s'écrier dans son désespoir : « C'est épouvantable, c'est monstrueux! »

Maintenant, quel parti prendre? Quand il dépendait d'elle de prévenir le danger, quand elle n'avait qu'un

mot à dire pour que le bonheur des siens ne fût point troublé, pouvait-elle laisser s'accomplir l'œuvre des méchants? Non. Ce qu'elle devait faire, on le lui avait dit; elle n'avait pas à hésiter, son devoir était tout tracé. A tout prix elle devait empêcher l'orage d'éclater. Pour la tranquillité de tous ceux qu'elle aimait, pour sauver sa mère, peut-être, il fallait suivre le conseil qu'on venait de lui donner : déclarer à son père qu'elle voulait épouser immédiatement le comte de Montgarin.

Après tout le comte lui plaisait, il était son fiancé; ce n'était pas un sacrifice qu'on exigeait d'elle. Eh bien, elle ne se marierait pas le même jour que son amie Emmeline, voilà tout.

Est-ce que l'on ne fait pas tous les jours des projets que les événements réduisent à néant? On serait trop heureux, vraiment, si l'on avait toujours ce qu'on désire, et si l'on obtenait tout ce qu'on souhaite.

C'est ainsi que raisonnait Maximilienne.

— Oui, se disait-elle, puisqu'il le faut, nous serons mariés dans un mois. Eugène seul pourrait s'opposer... mais il m'aime, et quand je lui aurai dit : « Je veux », il laissera faire.

Cependant, et bien qu'elle eût pris une décision, elle était toujours en proie à une grande agitation et sous le coup de la terreur qui l'avait saisie.

Et puis le doute, le doute affreux, toujours agissant, ne cessait pas de tourmenter sa pensée; c'est une douleur sourde, horrible, une véritable torture qu'il lui faisait éprouver.

Il y avait plus d'une heure que la comtesse Protowska s'était retirée et la pauvre Maximilienne continuait à pleurer et à sangloter. Elle s'était tellement abîmée dans ses pensées et sa douleur qu'elle n'entendit point

qu'on frappait discrètement à la porte de sa chambre.

Ce n'est qu'au bout d'un instant et quand on se décida à frapper avec plus de force, que le bruit arriva à ses oreilles. Elle eut un haut-le-corps comme si elle se réveillait en sursaut et elle regarda du côté de la porte avec une sorte d'effroi.

— J'ai tourné la clef, se dit-elle; on ne peut entrer sans que j'ouvre moi-même.

Tout en refoulant ses sanglots, elle essuya vivement ses yeux et ses joues qui étaient inondés de larmes. Ensuite elle se dressa sur ses jambes, fit quelques pas vers la porte et, d'une voix encore oppressée, elle demanda :

— Que me voulez-vous?

— Vous embrasser, lui répondit-on.

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise, presque de joie, en reconnaissant la voix de son institutrice.

— Louise, c'est ma bonne Louise! s'écria-t-elle.

Elle bondit vers la porte, qu'elle ouvrit d'une main fébrile.

Gabrielle Liénard entra dans la chambre en ouvrant ses bras.

— Ma chère Maximilienne! prononça-t-elle d'une voix vibrante d'émotion.

La jeune fille se jeta à son cou. Les bras de Gabrielle entourèrent le corps de Maximilienne, et pendant un instant, sans pouvoir rien dire, elle serra sa chère élève contre son cœur palpitant de tendresse.

Quels doux embrassements! Chaque baiser de l'une était aussitôt rendu par l'autre. C'est que l'affection de l'élève n'était pas moins sincère et profonde que celle de l'institutrice.

Enfin, Maximilienne parvint à maîtriser son émotion.

— C'est toi, c'est toi! dit-elle d'une voix qui venait du cœur, quelle agréable surprise!

— C'est aujourd'hui seulement, à onze heures, qu'une personne de Coulange m'a appris l'épouvantable malheur de Frameries. Aussitôt, j'ai mis quelques effets et un peu de linge dans une valise, je me suis fait conduire à la gare de Nogent et me voilà. J'arrive à l'instant. Un domestique m'a dit : « Madame la marquise est sortie, mais mademoiselle est dans sa chambre. » Vous pensez bien, ma chérie, que je n'ai pas songé à m'asseoir; j'avais hâte de vous voir et de vous embrasser.

— Ma bonne Louise, ma bonne Louise! murmura la jeune fille.

— Voyons, Maximilienne, après ce qui s'est passé, pourquoi ne m'a-t-on pas écrit tout de suite?

— C'est maman qui n'a pas voulu.

— Pourquoi?

— « Je sais combien madame Louise est impressionnable, a-t-elle dit, ce serait lui causer une violente émotion, qui pourrait la rendre malade. »

— Ah! oui, je comprends quelle a été sa pensée. Votre mère avait raison, Maximilienne; en effet, l'émotion a été forte, et je ne serai complètement rassurée que quand j'aurai vu monsieur le marquis.

En parlant elle s'était un peu éloignée de la jeune fille. Celle-ci ayant fait un mouvement, son visage se trouva subitement en pleine lumière. Aussitôt sa pâleur, la douloureuse expression de son regard et ses traits contractés frappèrent Gabrielle. Alors, le cœur serré par une angoisse inexprimable, elle regarda la jeune fille plus attentivement. Elle vit ses longs cils mouillés et sur ses joues la trace de larmes mal essuyées.

Effrayée, Gabrielle fit encore un pas en arrière; puis,

se rapprochant brusquement de mademoiselle de Coulange, elle s'écria en lui saisissant les deux mains :

— Mais qu'avez-vous donc, Maximilienne? Tout à l'heure vous pleuriez, la douleur et la désolation sont peintes sur votre visage. Ah! de nouvelles larmes jaillissent de vos yeux!... Mon Dieu, qu'avez-vous? Mais que se passe-t-il donc ici?

Maximilienne ne put retenir un sanglot qui s'échappa de sa poitrine.

— Ah ! on ne m'a pas dit la vérité, exclama Gabrielle éperdue; il y a ici un, peut-être deux blessés en danger de mort!

— Non, non, Louise, rassure-toi, répliqua vivement la jeune fille, mon père et mon frère n'ont pas été blessés, et ils sont revenus à Paris en bonne santé; du reste tu les verras ce soir.

Gabrielle poussa un long soupir.

— Je vous crois, Maximilienne, je vous crois, dit-elle; mais, hélas! vous ne me rassurez point complètement. Maximilienne, votre douleur, vos larmes ont une cause; je vous en supplie, dites-moi d'où vous vient ce grand chagrin.

— Ne m'interroge pas, ma bonne Louise, c'est inutile, je ne peux pas te répondre.

Gabrielle plongea son regard dans les yeux de Maximilienne comme si elle eût voulu lire dans sa pensée et dans son cœur.

— Ainsi, reprit-elle après un court silence, votre mère ignore que vous souffrez, que vous êtes malheureuse, puisque vous vous enfermez dans votre chambre pour vous désoler en secret et cacher vos larmes! Ah! Maximilienne, mon enfant, quelque chose me dit que j'ai bien fait de quitter Coulange pour venir à Paris!

La porte de la chambre était restée entr'ouverte. Gabrielle s'en aperçut, Elle alla la fermer. Puis, revenant près de la jeune fille, elle lui prit la main et l'entraîna doucement près d'un fauteuil sur lequel elle s'assit; ensuite, un de ses bras entoura la taille de Maximilienne et elle l'attira sur ses genoux.

— Maximilienne, dit-elle d'une voix câline, vous rappelez-vous? C'est ainsi que je vous tenais toujours quand je vous ai appris à lire. Quand un mot difficile se présentait, je vous donnais un baiser, comme celui que je mets en ce moment sur votre joue, et tout de suite, sans effort, vous prononciez le mot. J'aime à me rappeler ce temps-là. Les baisers que je vous donnais, je ne les comptais pas. C'est avec des caresses que j'ai fait votre éducation. Que de fois vous avez dit : « J'aime ma Louise autant que maman; il me semble que j'ai deux mères! » Ces paroles sont restées gravées dans ma mémoire. Vous souvenez-vous de cela, ma chérie?

— Oui, je me souviens.

— Quand vous disiez cela, vous sentiez combien ma tendresse pour vous était grande.

— Ah! vous m'aimiez bien, Louise!

— Et je vous aime toujours autant, plus peut-être. Quand vous étiez petite, Maximilienne, vous n'aviez rien de caché pour moi, je connaissais toutes vos jeunes pensées. Si vous aviez un petit chagrin d'enfant, vous accouriez dans mes bras, et c'est en vous embrassant, en vous pressant sur mon cœur que je vous consolais et séchais vos larmes. Maximilienne, vous êtes sur mes genoux, dans mes bras, comme autrefois laissez-moi pour un instant redevenir votre institutrice, votre seconde mère, et comme autrefois ne me cachez rien, dites-moi tout.

— Non, non, c'est impossible!

— Oubliez que vous avez grandi, que vous êtes aujourd'hui une demoiselle et imaginez-vous que vous êtes encore toute petite; alors il ne vous sera pas plus difficile qu'autrefois de me faire connaître la cause de votre douleur. Qui sait, ma chérie, comme autrefois aussi je pourrai peut-être vous consoler!

La jeune fille secoua tristement la tête.

— Vous en doutez? reprit Gabrielle; essayez et vous verrez...

— Non, non, Louise, n'insistez pas, je vous en prie, je ne dois rien vous dire.

— Mais c'est donc bien sérieux, bien grave?

— Oui, Louise, c'est grave!

Gabrielle regarda la jeune fille avec compassion. Au bout d'un instant elle reprit :

— Je reviens toujours au passé, Maximilienne; quand vous étiez petite, il y a des choses que vous ne disiez pas à votre mère et que vous me disiez, à moi. Mon Dieu, j'ai été jeune comme vous et je me souviens que souvent j'ai caché à ma mère certains petits secrets que j'étais heureuse de confier à une amie. Eh bien, Maximilienne, ne suis-je pas votre amie? Voyons, ouvrez-moi votre cœur, confiez-moi ce terrible secret.

La jeune fille se serra contre elle avec une sorte de terreur, et Gabrielle s'aperçut qu'elle frissonnait.

— Mais je veux te consoler! s'écria-t-elle. Tu es toujours mon élève, mon enfant, ma fille, entends-tu? Oui, je veux sécher tes larmes de jeune fille, comme je séchais autrefois tes larmes d'enfant!

Et elle se mit à l'embrasser avec transport.

— Maximilienne, reprit-elle d'une voix presque impé-

rieuse, si je n'ai pas perdu votre confiance, si vous m'aimez encore, je vous en supplie, parlez!

La jeune fille se redressa brusquement.

— Louise, dit-elle, tu le veux?

— Mais tu le vois bien, que je le veux!

— Oh! non, fit la jeune fille, en gémissant, je n'ose pas, c'est trop affreux!...

— Maximilienne, dit Louise avec tristesse, je n'ai jamais été sévère pour vous; je vous ai toujours montré, au contraire, combien je suis indulgente.

La jeune fille resta un moment silencieuse, la figure cachée dans ses mains. Puis, relevant la tête, ses yeux enflammés se fixèrent sur Gabrielle.

— Me promets-tu, d'abord, de répondre à une question que je vais te faire? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Gabrielle.

— Franchement?

— Oui.

— Il y a longtemps que tu fais partie de notre famille, presque depuis ma naissance; si je suis pour toi comme une fille, ma mère est pour toi comme une sœur. Ah! oui, tu as le pouvoir de consoler, car je me suis aperçue plus d'une fois que tu consolais me mère!... Maintenant, Louise, voici ma question : Tout à l'heure tu as prononcé : « Ce terrible secret! » Eh bien, Louise, toi, à qui ma mère à dû confier bien des choses, sais-tu s'il existe dans la famille de Coulange quelque terrible secret?

Gabrielle tressaillit et devint pâle comme une morte.

— Ah malheureuse enfant! mais que sais-tu donc? exclama-t-elle.

— Louise, répliqua la jeune fille d'un ton douloureux, vous ne répondez pas à ma question.

— Mais, mais... balbutia Gabrielle.

Elle était terrifiée.

— Louise, reprit Maximilienne, votre trouble vous trahit. Si vous voulez que je parle, et je vous promets d'avoir ce courage, répondez-moi!

Gabrielle eut un gémissement sourd et répondit d'une voix tremblante :

— Chercher à vous tromper en ce moment serait inutile, et je sens que cela serait dangereux. Oui, Maximilienne, il y dans la famille de Coulange un secret terrible.

— Ainsi, c'est vrai, c'est vrai! prononça la jeune fille d'une voix creuse.

Gabrielle se sentait défaillir.

— Louise, reprit Maximilienne avec force, quel est ce secret?

— Ah! elle ne sait rien! exclama Gabrielle.

Et elle poussa un soupir de soulagement.

— Oui, Louise, je ne sais rien, mais vous allez me dire...

— Vous dire, quoi?

— Ce que j'ignore.

— Jamais! jamais!

— Louise, j'ai peut-être deviné.

— C'est impossible. Écoutez-moi, Maximilienne, un jour, probablement, on vous apprendra tout; mais pendant longtemps encore vous ne devez rien savoir. Ne cherchez pas à deviner ce secret, Maximilienne, et, croyez-moi, ce serait pour vous un malheur de le connaître aujourd'hui.

— Ainsi, Louise, si cette chose terrible que je dois ignorer était révélée, notre bonheur et notre honneur seraient en danger?

— Oui, votre bonheur et votre honneur!

La jeune fille laissa échapper un gémissement et courba la tête.

— Je comprends, murmura-t-elle d'une voix étouffée, c'est ma mère...

— Votre mère? fit Gabrielle; que voulez-vous dire?

— Hélas! soupira Maximilienne, bien des choses me sont expliquées aujourd'hui : ma mère a commis une faute...

VII

LA DOULEUR

Gabrielle resta un instant comme pétrifiée, la bouche ouverte et les yeux hagards. Elle ne pouvait croire qu'elle eût bien entendu.

Soudain, elle bondit sur ses jambes, et la poitrine haletante, les lèvres frémissantes et les yeux étincelants, elle se dressa en face de la jeune fille.

— Ah! malheureuse, malheureuse enfant! s'écria-t-elle avec une douleur profonde, que viens-tu de dire? quelles effroyables paroles as-tu osé prononcer!... Allons, relève la tête et regarde-moi!

La tête de la jeune fille s'inclina davantage.

— Ainsi, reprit Gabrielle d'une voix rauque, je ne me suis pas trompée, j'ai bien entendu... Et c'est toi, mon élève, une Coulange, c'est toi qui soupçonnes, qui accuses ta mère!... Mais quel horrible démon a donc soufflé sur ta pensée et versé son poison dans ton cœur et dans ton âme! Ah! malheureuse, malheureuse! Vous avez grandi près de votre mère, vous avez senti pénétrer

en vous le feu de son amour maternel, votre cœur est fait de son cœur, votre âme est faite de son âme, et vous ne la connaissez pas !

— Mais je l'aime, je l'aime! s'écria la pauvre enfant d'une voix déchirante.

— Non. Maximilienne, non, vous ne l'aimez pas, puisque vous pouvez douter d'elle!

Elle continua en pleurant :

— Pauvre femme! pauvre mère! pauvre martyre!... Après tant de souffrances imméritées voilà sa récompense!... Après le devoir accompli, après le sacrifice, après avoir immolé son bonheur à elle, pour conserver le bonheur et l'honneur de sa famille, on va lui crier : Par vous notre bonheur et notre honneur sont en danger! Et qui l'accuse, grand Dieu! Sa fille, sa fille qu'elle adore, sa fille pour laquelle elle a enduré sans se plaindre toutes les tortures! Eh bien, oui, voilà sa récompense! Toutes les douleurs du passé devaient n'être rien; il fallait d'autres épines à sa couronne de martyre! Il fallait que sa fille lui portât au cœur le coup le plus terrible! Ah! elle en mourra!

Maximilienne poussa un cri et tomba sur ses genoux en sanglotant.

Gabrielle reprit :

— Ah! Dieu n'est pas seulement sans pitié, il est injuste!

— Louise, Louise! cria la jeune fille, les bras tendus vers elle.

— Allez, mademoiselle, dit Gabrielle, en hochant la tête, vous la connaîtrez un jour, cette faute commise par votre mère; alors, si elle n'est pas morte, la sainte victime, c'est prosternée devant elle comme devant Dieu et le front à ses pieds que vous lui demanderez pardon,

et vous n'aurez pas assez de toutes vos larmes pour laver l'injure que vous lui avez faite !

— Louise, pardon, pardon! s'écria la jeune fille éplorée.

Elle avait joint ses mains et se traînait sur ses genoux.

— Oui, Louise, continua-t-elle, vous avez raison, je suis une malheureuse!... Ah! je ne suis pas seulement une fille ingrate, je suis une misérable!... Mais je me repens, Louise, je peux être pardonnée... Ah! si vous saviez... Louise, vous avez étouffé en moi la mauvaise pensée qui me faisait tant souffrir; il ne me reste plus que la douleur d'avoir pu douter de ma mère, de l'avoir outragée... Louise, je suis toujours votre élève, je ne suis pas méchante, pardon, pardon!

— Oui, je vous pardonne! dit Gabrielle.

Elle se laissa tomber sur un siége, en murmurant :

— Ah! comme j'ai bien fait de venir à Paris !

Puis s'adressant à Maximilienne :

— Allons, relevez-vous et venez vous remettre sur mes genoux comme tout à l'heure.

La jeune fille obéit.

Alors, en la serrant contre elle, Gabrielle reprit :

— Non, mon enfant, non, vous n'êtes pas méchante, mais il faut vous défier de votre imagination. Croyez-vous maintenant que vous avez bien fait de parler ? Ah! vous ne saurez jamais tout ce que vous devez à votre noble mère! C'est plus que du respect, c'est de l'adoration que vous devez avoir pour elle! Écoutez bien ceci, Maximilienne : quoi qu'on puisse vous dire, quoi que vous puissiez entendre, que le doute ou le soupçon ne trouble plus votre pensée, ne pénètre plus dans votre cœur. Gardez votre bonheur, mon enfant, il est l'œuvre de votre mère, ne le détruisez pas.

Mais madame la marquise va bientôt rentrer, Maximilienne, et je sens que vous avez beaucoup de choses à me dire; ne perdons pas une minute; il faut que je sache tout, oui, j'ai besoin de tout savoir. Comment l'affreuse idée vous est-elle venue? Ah! pour naître dans votre esprit, il a fallu, comme je le disais tout à l'heure, que quelque démon fît passer sur vous son souffle empoisonné! Maintenant, je vous écoute, parlez, et surtout ne me cachez rien.

Aussi brièvement que possible, la jeune fille fit à Gabrielle le récit qu'elle demandait. Ce fut une sorte de confession. Elle lui apprit comment son esprit avait été troublé par ces mots échappés à sa mère : « Seigneur, pardonnez-moi! » Elle lui parla de sa tristesse, de ses préoccupations, des étranges réflexions qu'elle avait faites et enfin de ses vains efforts pour découvrir le sens des paroles mystérieuses.

Elle expliqua ainsi à Gabrielle dans quelle situation d'esprit elle se trouvait lorsqu'elle reçut la dame patronnesse. Les paroles de celle-ci étaient restées dans sa mémoire; elle les répéta à Gabrielle presque mot pour mot. Ensuite elle lui fit connaître la décision qu'elle avait prise de hâter la conclusion de son mariage, afin d'écarter le danger qui menaçait sa famille.

— Lorsque vous êtes arrivée, Louise, dit-elle en terminant, je pleurais depuis plus d'une heure, et je venais de prendre la résolution de déclarer ce soir même à mon père et à ma mère que je désire être mariée d'ici un mois.

Gabrielle l'avait écoutée avec la plus grande attention et ne l'avait pas interrompue une seule fois.

La jeune fille ayant cessé de parler, il y eut un assez long silence.

La physionomie de Gabrielle avait pris une expression singulière; il y avait dans son regard, illuminé de lueurs rapides, quelque chose de mystérieux où se dérobait une pensée insaisissable.

— Allons, dit-elle enfin, et comme se parlant à elle-même, ce n'est qu'un nuage un peu noir, il passera comme d'autres ont passé et nous éviterons l'orage!

Puis embrassant fiévreusement Maximilienne :

— Va, dit-elle, tu es excusable et le pardon était dû à ton repentir. Mais que ta mère ne sache rien, surtout; tu entends, Maximilienne, rien, rien!

— Louise, ne faut-il pas que je lui demande aussi pardon?

— Gardez-vous-en bien! Ciel, si vous lui disiez!... Ah! Maximilienne, vous tueriez votre mère!...

La jeune fille poussa un sourd gémissement.

— Ni à elle, ni à M. le marquis, ni à M. Eugène, vous ne devez parler de la visite de cette comtesse Protowska. Je ne devine pas quel motif a fait agir cette femme, Maximilienne, mais elle ne vous a point témoigné sa reconnaissance en vous parlant comme elle l'a fait. Le véritable intérêt se manifeste d'une autre manière. Je suis convainçue que cette femme est votre ennemie.

— Mais Louise, ce danger dont elle m'a menacée, ce danger existe, vous me l'avez avoué.

— Oui, il existe.

— Ah! vous voyez bien...

— Oui, je vois, Maximilienne, je vois ce que vous ne pouvez pas voir, vous... Ah! je frissonne et je sens tout mon sang se glacer dans mes veines en pensant que, si au lieu de venir aujourd'hui je n'étais venue que demain, je serais peut-être arrivée trop tard... Enfin, je suis là et je sais : avec l'aide de Dieu, nous nous défendrons et

nous ne serons point frappés par de nouveaux malheurs.

Elle s'arrêta un instant et continua :

— Maximilienne, vous m'avez fait votre confidente, mais ce n'est pas assez, il faut encore que vous suiviez mes conseils.

— Oh! oui, oui, conseillez-moi, dites-moi ce que je dois faire.

— Maximilienne, vous ne devez rien faire.

La jeune fille la regarda avec surprise.

— Reprenez votre gaieté, reprit Gabrielle, et que la confiance et la paix rentrent dans votre cœur. D'abord, vous ne devez tenir aucun compte des paroles de la comtesse Protowska; vous ne direz pas à vos parents que vous voulez vous marier dans un mois.

— Mais la menace, Louise, la menace?

— Je ne peux pas vous dire toute ma pensée, Maximilienne; contentez-vous de ces mots : Je veille sur votre bonheur à tous. Vous avez décidé que votre mariage aurait lieu le même jour que celui de votre amie Emmeline, ne revenez pas sur votre première résolution. J'ai des raisons pour vous donner ce conseil et je les crois très-sérieuses. Du reste, vous pouvez être tranquille, votre fiancé vous aime, il aura la patience d'attendre.

Je ne vous quitte plus, je reste à Paris, ma présence y est nécessaire. Je ne retournerai à Coulange que le jour où vous quitterez Paris tous pour y aller passer la belle saison. Si, d'ici là, la situation devait être modifiée, je vous le dirais; nous agirions selon les circonstances. Mais, quoi qu'il arrive, ne faites rien sans me prévenir, ne prenez aucune détermination avant que je ne l'aie approuvée. Je n'ai plus rien à vous dire, Maximilienne; vous m'avez comprise. Rassurez-vous, raffermissez votre

cœur et n'oubliez jamais que vous êtes une Coulange. Le malheur peut vous frapper. Il n'épargne ni les plus nobles, ni les plus grands, ni les plus dignes; mais allez, un honneur comme le vôtre, qui a des siècles d'existence, peut braver tous les attentats. La tache qu'on voudrait lui faire ne saurait s'imprégner sur lui; aussitôt reçue, elle disparaîtrait comme une goutte d'eau sur ce tapis.

Ayez confiance, mon enfant; il y quelques mois Dieu détournait la balle d'un assassin; il y a cinq jours il préservait votre père et votre frère, il vous préservera encore. Non, non, Dieu ne détruira point votre bonheur, qui est fait des larmes de votre mère.

— O ma mère! prononça la jeune fille comme en extase.

Puis, laissant aller sa tête gracieuse sur l'épaule de Gabrielle elle continua :

— Il y avait une plaie dans mon cœur et vous l'avez guérie, Louise; il me semble que vos paroles ont versé en moi un baume bienfaisant; je ne sens plus un poids énorme qui pesait sur ma poitrine; c'est un grand soulagement que j'éprouve dans tout mon être. Louise, s'il ne restait pas là, sous mon front, le souvenir de l'injure que j'ai faite à ma pauvre mère, je serais consolée, car la confiance en Dieu est rentrée dans mon âme. En vous aussi j'ai confiance, ma bonne Louise. Ah! oui, restez près de nous pour me donner des conseils comme autrefois. Vous retrouverez en moi la même docilité, la même obéissance. Ce que vous me direz de faire, je le ferai. Louise, quelque chose me dit que vous êtes notre protectrice, la gardienne de notre bonheur.

— Si, pour vous le conserver, il ne faut que mon dévouement, je vous promets, ma chérie, que nul n'y touchera jamais, répondit Gabrielle

A ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et la marquise parut sur le seuil.

Gabrielle et Maximilienne se levèrent en même temps.

— Louise, ma chère Louise! prononça madame de Coulange.

Les deux mères tombèrent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassèrent avec effusion.

Maximilienne se tenait un peu à l'écart. Ses yeux, remplis de larmes, s'étaient fixés sur le visage de sa mère ; elle croyait y voir l'empreinte de toutes ses douleurs, et elle se disait, prête à sangloter :

— Et c'est elle, c'est ma mère que ma pensée a outragée! Ah! j'en garderai le souvenir et ce sera mon châtiment!

Cependant, après quelques paroles échangées avec Gabrielle, la marquise s'avança vers sa fille pour lui mettre un baiser sur le front. Elle vit ses larmes.

— Mais tu pleures! dit-elle; mon enfant qu'as-tu?

Maximilienne allait tomber à genoux. Heureusement, un regard impérieux de Gabrielle l'arrêta. Mais elle n'eut pas la force de se contenir, ses larmes coulèrent en abondance.

— Mon Dieu, mais qu'a-t-elle donc? s'écria la marquise saisie d'un effroi subit.

Gabrielle vint au secours de l'enfant et s'empressa de faire disparaître l'inquiétude de la mère.

— Ce n'est rien, madame la marquise, dit-elle, ne faites pas attention ; c'est la suite d'une douce émotion. Quand vous avez ouvert la porte, je la tenais dans mes bras, sur mes genoux; je lui parlais de son enfance, de votre tendresse pour elle et des soins que vous lui avez prodigués

— Oui, maman, dit Maximilienne, Louise me rappelait combien tu m'as aimée, me disait combien tu m'aimes

La marquise prit l'enfant dans ses bras et l'étreignit fiévreusement.

— Oui, va, murmura-t-elle, je t'aime... Tu es mon trésor, tu es toute ma vie!

VIII

QUE VEUT FAIRE GABRIELLE?

Avons-nous besoin de le dire, l'arrivée de Gabrielle à Paris fut une fête pour tout le monde à l'hôtel de Coulange.

— Chère madame Louise, lui dit affectueusement le marquis, vous voir est un bonheur pour nous; mais nous ne sommes pas surpris de votre visite; nous étions sûrs que le jour où vous apprendriez à quel effroyable danger nous avons échappé, mon fils et moi, vous accourriez ici.

On n'eut que le temps d'échanger quelques paroles. Un domestique vint annoncer que le dîner était servi, on se rendit dans la salle à manger.

Était-ce le plaisir de voir madame Louise, le marquis parvint à éloigner de sa pensée le souvenir des victimes belges et s'égaya peu à peu. La marquise elle-même était moins triste; on aurait dit qu'elle se sentait rassurée par la présence de Gabrielle.

Au dessert, le marquis raconta une aventure amusante qui lui était arrivée dans le voyage qu'il avait fait

en Asie lorsqu'il était encore garçon. Il parla ensuite avec enthousiasme de son fils, qui, pendant le voyage qu'ils venaient de faire, avait étonné et rempli d'admiration les plus célèbres ingénieurs. Puis, revenant malgré lui au sinistre de Frameries :

— Je lui dois la vie, dit-il; sans son courage et sa présence d'esprit nous étions écrasés tous les deux.

— Mon père exagère, dit Eugène, c'est la Providence qui nous a protégés.

Les yeux brillants, fixés sur son fils, Gabrielle écoutait avec ravissement. Elle avait de la peine à contenir son émotion. Pauvre mère ! que de force elle avait dépensée et dépensait encore pour ne pas se trahir !

La marquise devinait ce qui se passait en elle, et elle croyait sentir dans son cœur les palpitations du cœur de Gabrielle. Elle se disait :

— Ah ! comme elle est plus vaillante que moi !

Pour passer de la salle à manger dans le salon, le marquis offrit son bras à Gabrielle.

— J'espère bien que vous aller rester quelques jours avec nous, lui dit-il.

Gabrielle parut embarrassée; pourtant elle répondit :

— Je le regrette, monsieur le marquis, mais cela ne se peut pas.

— Comment, vous allez retourner si vite à Coulange ?

— Non, monsieur le marquis, mon intention, au contraire, est de m'installer à Paris pour quelque temps.

— Ah ! fit le marquis.

Et il n'osa plus rien dire. Mais la marquise avait entendu.

— Comment, ma chère Louise, dit-elle vivement, vous voulez rester à Paris quelque temps et vous pensez

aller ailleurs qu'ici? Vous savez bien, pourtant, que la chambre à côté de celle de Maximilienne est toujours la vôtre.

— J'y coucherai cette nuit, madame la marquise; mais demain je procéderai à ma petite installation. C'est peut-être une fantaisie : j'ai besoin de me trouver un peu seule et libre au milieu de Paris.

— Oh! Louise! fit la marquise avec un accent de reproche.

Le marquis reprit la parole.

— N'insiste pas, ma chère Mathilde, dit-il, nous ne devons pas contrarier madame Louise; nous lui devons trop pour ne pas respecter sa volonté.

Un instant après la marquise dit à l'oreille de Gabrielle :

— Le comte de Sisterne est absent de Paris pour un mois.

— N'importe, répondit Gabrielle, également à voix basse, pour ce que je veux faire à Paris, je ne dois pas être à l'hôtel de Coulange.

La marquise la regarda attentivement comme si elle eût voulu fouiller au fond de sa pensée. Puis elle reprit :

— Tu viendras me voir quelquefois?

— Aussi souvent que possible.

A dix heures, la marquise emmena Gabrielle dans sa chambre, et pendant une demi-heure, les deux amies, les deux mères causèrent intimement. Toutefois, Gabrielle ne dit point à la marquise ce qu'elle voulait faire à Paris et celle-ci ne lui parla point de ses pressentiments, de ses appréhensions, de ses cruelles angoisses. Le nom de Sosthène de Perny ne fut pas prononcé.

Le lendemain, avant que la marquise et Maximilienne

fussent levées, Gabrielle sortit de l'hôtel de Coulange. Elle fut bientôt dans la rue Vanneau. Au coin de la rue Oudinot elle s'arrêta.

— Je ne veux pas aller me loger trop loin, murmura-t-elle.

Et elle se remit à marcher, cherchant des yeux un écriteau indiquant une maison meublée. Comprenant qu'elle ne trouverait rien rue Oudinot, elle prit la rue Rousselet. Vers le milieu de cette rue étroite et mal pavée, qu'on s'étonne de trouver dans ce grand quartier de Paris, l'écriteau qu'elle cherchait frappa sa vue.

Sur le papier jaune, couvert d'éclaboussures de boue, elle lut :

Petits logements et chambres meublés à louer.

— Je serai très-bien ici, pensa-t-elle, à deux pas de l'hôtel de Coulange, et cependant suffisamment cachée.

Elle entra dans la maison, puis dans une espèce de bureau où se trouvait une grosse femme occupée à repriser du linge.

— Madame, lui dit-elle, je désirerais louer un de vos petits logements.

La femme posa sur une table le linge qu'elle tenait et se leva.

— C'est facile, répondit-elle.

Puis jetant dans la rue un regard rapide :

— Vous arrivez de province, sans doute, reprit-elle; est-ce que vous n'avez pas une malle, des effets?

Gabrielle comprit.

— Je n'ai apporté qu'une petite valise que j'irai chercher tantôt, répliqua-t-elle. Mais vous pouvez vous rassurer, madame, continua-t-elle en souriant, si votre logement me convient, je vous paierai d'avance un mois de location.

Le visage de la femme devint aussitôt émérillonné.

— Il me faut deux chambres à côté l'une de l'autre, reprit Gabrielle, et dans chacune un lit.

— J'ai votre affaire, répondit la femme : deux belles chambres sur la rue, avec deux bons lits, glaces, fauteuils, canapé, table. La porte de la cloison est condamnée en ce moment; mais il n'y a qu'à pousser une armoire pour rétablir la communication. Je dois ajouter que le papier est très-gai et presque tout neuf. Mais vous allez voir, venez.

Les deux chambres, ni jolies ni laides, étaient à peu près convenables. Gabrielle se trouva satisfaite. Elle paya le mois de location et prit possession du logement dont, séance tenante, la communication avait été rétablie.

— Voilà une installation qui ne m'a pas demandé beaucoup de temps, se dit-elle.

Quand elle eut touché les lits, examiné les meubles, enfin tout visité, elle descendit les deux étages.

— Je vais revenir, dit-elle à la maîtresse du garni en passant devant le bureau.

Rue de Sèvres, elle entra chez un petit libraire, qui vendait en même temps des livres, des journaux et du papier. Elle acheta trois ou quatre cahiers de papier à lettre, une petite bouteille d'encre, un porte-plume et des plumes d'acier.

Ses emplettes faites, elle s'empressa de rentrer chez elle.

Gabrielle avait une idée; sans perdre de temps elle voulait la mettre à exécution.

Elle se plaça devant la table de la chambre qu'elle avait choisie pour elle, et écrivit les lignes suivantes :

« Mon cher Morlot,

» Je suis à Paris depuis hier. Dès que vous aurez reçu et lu cette lettre, prenez vos dispositions pour quitter immédiatement Chesnel et accourez vers moi.

» Le bonheur de ceux que nous aimons est en danger

» C'est assez vous dire, n'est-ce pas ?

» Vous me trouverez rue Rousselet, N° 11, dans une maison meublée. Est-il nécessaire d'ajouter que je continue à me faire appeler madame Louise?

» Venez vite, mon cher Morlot, je suis sur des épines en vous attendant.

» J'embrasse Mélanie comme je l'aime, de tout mon cœur.

» Votre amie,

» GABRIELLE. »

La lettre écrite, Gabrielle la lut :

— Oui, murmura-t-elle, c'est suffisant, il comprendra; d'ailleurs, je ne pourrais pas mettre dans une lettre la centième partie de ce que j'ai à lui dire.

Elle glissa le billet dans une enveloppe et écrivit l'adresse. Cela fait, elle tira de sa poche un petit carnet afin d y enfermer la lettre avant de la mettre dans une boîte de l'administration des postes.

— Ah! fit-elle, au milieu de mes préoccupations et de mes inquiétudes, j'ai oublié de remettre au cocher de M. le marquis la lettre que la nourrice de son enfant m'a confiée. Je la lui donnerai tout à l'heure.

Elle plaça la lettre adressée à Morlot à côté de celle de la nourrice.

La femme du cocher du marquis était également au service de la maison de Coulange. Elle était chargée de la lingerie et remplissait parfois les fonctions de femme de

chambre. Du reste, elle avait été pendant cinq ans, jusqu'au jour de son mariage, la femme de chambre de la marquise, et c'est après avoir pris les conseils de sa maîtresse qu'elle avait épousé le cocher du marquis. De ce mariage était né un enfant, une petite fille, dont Maximilienne avait bien voulu être la marraine, et le bébé avait été mis en nourrice au village de Coulange. La nourrice écrivait simplement au cocher que la petite continuait à se porter comme un charme.

Gabrielle n'avait plus rien à faire chez elle. Elle sortit. Tout en se dirigeant vers l'hôtel de Coulange, elle se mit en quête d'une boîte aux lettres. Elle se disait :

— Morlot recevra ma lettre demain matin, aussitôt il prendra ses mesures pour partir le soir ou dans la nuit et après-demain, avant midi, il sera à Paris.

Gabrielle était sortie de l'hôtel de Coulange le matin à huit heures. Une demi-heure plus tard, le valet de pied du comte de Montgarin y arrivait. Il apportait pour mademoiselle Maximilienne, de la part de son maître, un magnifique bouquet de roses expédié de Nice.

Les fleurs furent remises à la femme de chambre de Maximilienne, qui s'empressa de les porter à sa maîtresse.

Sa commission faite, Gérôme ou plutôt Armand Des Grolles descendit à l'office où se trouvaient quelques domestiques. Des Grolles jouait son rôle en conscience et on pouvait le prendre pour le modèle des serviteurs. Il avait compris ce que son complice José Basco attendait de lui, et, non moins fourbe que son digne associé, par son air bon enfant il avait su capter la confiance et l'amitié de tous les serviteurs de la maison de Coulange. D'ailleurs, comment ceux-ci auraient-ils pu mal ac-

cueillir cet excellent Gérôme, le valet fidèle et dévoué du comte de Montgarin, le fiancé de leur jeune maîtresse? Et puis ce brave Gérôme était une si bonne pâte. On pouvait le plaisanter, lui faire des niches, il ne se fâchait jamais. Constamment de bonne humeur, il avait toujours le mot pour rire.

L'entrée de Gérôme dans l'office fut saluée par de joyeuses acclamations.

Le maître d'hôtel l'invita à s'asseoir, puis il fit un signe au sommelier. Celui-ci sortit et ne tarda pas à revenir avec deux bouteilles de vin blanc qui sortaient évidemment de la cave du marquis, à en juger par la couleur du cachet de cire, laquelle attestait sa vieillesse. Lestement, des verres furent mis sur la table, les bouteilles débouchées et on trinqua.

— Je ne vois pas apparaître Nicolas, où donc est-il? demanda Gérôme.

— Probablement dans son écurie, répondit le maître d'hôtel.

Nicolas était le nom du cocher du marquis.

— Je ne m'en irai pas sans lui serrer la main, dit Gérôme.

Au bout d'un instant, après la dernière rasade, le valet de M. de Montgarin se leva, serra la main de ses camarades et sortit de l'office, en leur disant :

— A bientôt!

Il suivit un couloir de service qui le conduisit dans une cour intérieure où se trouvaient les écuries; nous disons les écuries, parce que l'écurie du marquis était séparée de celle de son fils. Depuis quelques mois le comte de Coulange avait sa voiture, ses chevaux, sa maison. Son père l'avait voulu.

En se rasant contre les murs, Des Grolles se dirigea

vers l'écurie du marquis où il entra. Il y avait là huit chevaux d'un grand prix, des bêtes superbes. Des Grolles traversa l'écurie, regardant les chevaux, plongeant son regard dans tous les coins. Alors, certain que Nicolas n'était pas là et que personne ne pouvait le voir, il s'approcha de la mangeoire d'un bai-cerise, un cheval anglais d'une rare beauté, admirablement dressé, que la marquis montait de préférence à ses autres chevaux de selle. Rapidement, il sortit de sa poche une petite bouteille contenant une sorte de liquide jaunâtre qu'il répandit sur l'avoine mêlée de son que l'animal était en train de manger.

Il achevait son opération lorsque, tout à coup, une femme parut sur le seuil de l'écurie. C'était Gabrielle.

Des Grolles, effrayé, se rejeta en arrière en faisant disparaître précipitamment la bouteille qu'il tenait encore dans sa main.

Gabrielle vit le mouvement; mais ne connaissant pas tous les domestiques du marquis, et croyant qu'elle se trouvait en présence d'un des palefreniers, elle n'y ajouta aucune importance.

— Je désire voir M. Nicolas, dit-elle, pour lui remettre une lettre de la nourrice de sa petite-fille, est-ce qu'il n'est pas ici?

Ces paroles rassurèrent Des Grolles.

— Elle n'a rien vu, pensa-t-il.

Et il répondit :

— Pas en ce moment; mais il était là tout à l'heure et il ne peut pas être loin. Voyez dans l'autre écurie; il cause probablement avec le cocher de M. le comte.

— Merci, dit Gabrielle.

Et elle s'éloigna.

Dans la seconde écurie, qui se trouvait au fond de la

cour, elle rencontra, en effet, le cocher du marquis. Pendant qu'elle échangeait quelques paroles avec Nicolas, Des Grolles s'empressa de s'esquiver.

IX

LE BAI-CERISE

La marquise était très-casanière. Préférant à tout la solitude, elle n'aimait à se montrer ni au théâtre, dans sa loge, ni sur les promenades publiques, à pied ou en voiture. La voir dans sa calèche au bois ou aux Champs-Élysées était chose extrêmement rare. Elle ne sortait guère que quand elle y était absolument forcée, pour rendre ou faire des visites obligatoires. Les convenances et la politesse ont leurs exigences. Il y a à Paris une foule de sujétions qu'il faut subir.

Le marquis, qui n'avait pas les mêmes raisons que sa femme pour trouver agréable la vie enfermée entre quatre murs, sortait tous les jours, dans la journée, ou le soir, ne fût-ce que pour une heure ou deux. Du reste, un peu d'exercice était nécessaire à sa santé. Aussi voyait-il toujours arriver avec joie le moment de quitter Paris pour se rendre au château de Coulange.

Depuis que le temps était devenu plus doux et qu'il y avait de belles journées de soleil, le marquis faisait presque chaque jour une promenade au bois, entre trois et cinq heures du soir. A moins qu'il n'emmenât sa fille, ce qui était rare, Maximilienne préférant tenir compagnie à sa mère, le marquis faisait sa promenade à cheval. Et

presque toujours il montait le bai-cerise, devenu son cheval favori.

Or, le jour où nous avons vu Des Grolles s'introduire dans l'écurie du marquis, celui-ci, vers trois heures, fit prévenir Nicolas qu'il se disposait à faire sa promenade habituelle, et lui donnait l'ordre, en même temps, de seller Rubis. C'était le nom du bai-cerise.

Quand il descendit un instant après, le marquis trouva Rubis au bas du perron de l'hôtel, tenu par le cocher.

— Voyez donc, Nicolas, dit-il, Rubis ne m'a jamais paru aussi beau.

— Rubis a toujours été une bête superbe, monsieur le marquis, répondit le cocher, qui s'adjugeait la moitié du compliment fait au cheval.

Certes, le bai-cerise méritait l'éloge de son maître.

Sa belle tête se dressait haute et droite sur les plis gracieux de la partie supérieure de l'encolure. De ses yeux ardents semblaient s'échapper des étincelles. Sous sa magnifique robe brûlée et luisante son corps frémissait. Le même frémissement, plus visible, agitait ses oreilles attentives et gonflait ses naseaux fumants. Bien campé sur ses jambes fines, nerveuses, aux jarrets d'acier, il y avait de la fierté dans sa pose, comme s'il eût eu conscience de sa beauté et de sa valeur.

Le marquis passa sa main sur la crinière de l'animal, lui donna des petites tapes sur la croupe, saisit la bride, posa le pied dans l'étrier et se mit en selle.

Rubis, sentant à ses flancs les jambes de son maître, se redressa encore, en agitant sa tête. Humant l'air, il eut un reniflement qui semblait témoigner sa satisfaction.

Le marquis fit claquer sa langue contre son palais et

Rubis, après avoir caracolé un instant, se dirigea en sautillant vers la grande porte de l'hôtel qui venait de s'ouvrir. Dans la rue il partit au petit trot. Il descendit le boulevard des Invalides, prit la rue d'Iéna, le quai, traversa la Seine sur le pont des Invalides et gagna l'avenue des Champs-Elysées par l'allée d'Antin.

Alors le marquis commença à remarquer que son cheval n'avait pas son allure habituelle. Rubis était plus vif, plus ardent, plus impétueux; on aurait dit qu'il marchait sur du feu; il avait des mouvements de tête singuliers, et de temps à autre un soubresaut capable de désarçonner un cavalier moins expérimenté que le marquis de Coulange.

— Eh bien, eh bien, Rubis, qu'est-ce que c'est? disait le marquis pour rappeler le cheval à l'ordre.

Le noble animal entendait son maître et comprenait. Il faisait mouvoir ses oreilles, reniflait et reprenait une marche plus régulière.

— Un petit caprice de cheval gâté, de favori, pensait le marquis.

Mais, au bout d'un instant, Rubis recommençait à piétiner, puis à bondir. Deux ou trois fois le marquis fut obligé de se servir de sa cravache.

Sur la place de l'Étoile, comme il faisait le demi-tour de l'arc de Triomphe, le cheval se mit à hennir d'une façon bizarre; c'était une sorte de gémissement.

Cette fois, le marquis, étonné, serra la bride pour arrêter l'animal. Rubis fit un saut brusque en arrière et se dressa presque droit sur ses jambes de derrière. Puis reprenant son équilibre, et avant que le marquis ait eu le temps de sauter à terre, il fit trois ou quatre bonds et, tout à coup, s'élança comme une flèche dans un galop furieux. On aurait dit qu'il avait des ailes, il volait. Sa

course était plus rapide que le vol de l'hirondelle, il passait comme un vent de tempête. Le cavalier n'avait pas le temps de saisir l'air pour respirer.

C'est en vain que le marquis essayait de le retenir, de l'arrêter. Plus Rubis sentait le mors, plus il bondissait. Sa course effroyable n'était qu'une suite de bonds prodigieux. C'était un formidable bruit de fers frappant la terre. L'avalanche qui se détache, roule et tombe, n'est pas plus terrible. Ce n'était pas seulement un cheval emporté, mais un animal furieux, fou, atteint d'un accès de rage inconnue.

Voyant le danger que courait le cavalier, plus de vingt personnes se jetèrent successivement à la tête du cheval pour l'arrêter; il renversa les uns et sauta par-dessus les autres.

— Coupez-lui les jambes! criait le marquis...

On l'entendait ou on ne l'entendait pas. Mais ce moyen même d'arrêter l'animal était difficile à mettre à exécution.

Rubis traversa la barrière comme une bombe. Aveuglé, il ne voyait plus la route. Il s'enfonça dans le bois et continua son horrible course à travers les arbres, franchissant tout, les taillis, les buissons, les fossés, les rivières.

Les promeneurs du bois couraient affolés de tous les côtés en jetant des cris de terreur.

Cependant, les inutiles efforts faits par le marquis pour arrêter son cheval avaient épuisé ses forces. Ce qu'il avait redouté, dès le moment où l'animal s'était emporté, arriva. Bien qu'il fût un excellent écuyer, le cheval finit par se débarrasser de son cavalier.

Le marquis fut lancé violemment à une assez grande distance et il resta étendu sans mouvement sur le sol.

Dans sa chute sa tête s'était heurtée à un arbre. Le sang coulait en abondance d'une large blessure.

Bientôt quatre ou cinq hommes accoururent à son secours; puis d'autres venant encore, il se trouva entouré d'une trentaine de personnes.

On avait reconnu que le cavalier n'était pas mort sur le coup; mais, comme il ne donnait aucun signe de vie, on pouvait craindre qu'il n'eût plus que quelques instants à vivre. Toutefois, du moment qu'il respirait encore, il y avait lieu d'admettre qu'il n'était pas blessé mortellement. Dans l'un ou l'autre cas, il était urgent que les soins réclamés par son état lui fussent donnés. Il fallait un médecin. Où le trouver? Il n'y a pas toujours un docteur en médecine faisant une promenade au bois.

A voir la coupe et la richesse de son vêtement, on ne doutait pas que le cavalier ne fût un homme riche.

— Je crois, dit un homme, que ce qu'il y a de mieux à faire est de le transporter à son domicile.

— Soit, répondit un autre, mais il faudrait savoir son nom et où il demeure.

— Ce serait bien étonnant qu'il n'eût pas quelques papiers sur lui.

— Vous avez raison.

Une des personnes présentes ne se fit aucun scrupule de fouiller le marquis. Inutile de dire qu'on n'eut pas la curiosité d'ouvrir son porte-monnaie. Dans la poche de sa jaquette on trouva un portefeuille dans lequel il y avait, avec quelques billets de banque, plusieurs cartes de visite. Sur une des cartes on lut, au-dessous d'une couronne :

Marquis Édouard de Coulange,
rue de Babylone.

Plusieurs voix prononcèrent successivement :

— C'est un marquis!

On connaissait le nom du blessé, on savait son adresse; mais comment le faire transporter chez lui? Il fallait absolument qu'on trouvât une voiture. Il y en a toujours qui stationnent aux portes du bois; mais on était à une assez grande distance de la porte la plus rapprochée.

Un jeune homme, qui était venu faire une promenade au bois de Boulogne avec sa jeune femme, trancha la difficulté, en offrant sa voiture, qui était arrêtée à quelques pas, dans une allée. C'était un coupé de la C[e] des petites voitures; mais la caisse était assez spacieuse pour qu'une personne pût s'y placer à côté du blessé.

Trois hommes robustes enlevèrent M. de Coulange et le portèrent dans la voiture.

Deux personnes s'offrirent pour l'accompagner. L'un grimpa sur le siège à côté du cocher, l'autre monta dans le coupé.

A ce moment le marquis poussa un long soupir et rouvrit les yeux. Les secousses données à son corps en le portant lui avaient fait reprendre connaissance. Il regarda autour de lui, se souvint aussitôt, comprit ce qu'on venait de faire pour lui, et, d'une voix faible, assez forte cependant pour que tout le monde puisse l'entendre, il prononça ce mot :

— Merci!

Le cocher fouetta son cheval et la voiture partit.

Quand la marquise vit arriver son mari, presque porté par deux domestiques, et suivi de deux hommes qui lui étaient inconnus, elle poussa un cri rauque, horrible et tomba évanouie dans les bras de Gabrielle. Les serviteurs étaient dans la consternation. Maximilienne, éperdue, folle de douleur, courait de son père à sa mère, donnant des ordres que nul ne comprenait. A l'exception de Ga-

brielle, qui donnait des soins à la marquise pour la faire revenir à elle, tout le monde semblait avoir perdu la tête. Le comte de Montgarin, présent à cette scène, était au moins aussi pâle que le marquis. Il restait debout, immobile, atterré, incapable d'articuler un mot.

Le marquis était dans sa chambre, on l'avait couché sur son lit. La marquise commençait à reprendre ses sens.

— Restez près de votre maîtresse et continnez à lui donner des soins, dit Gabrielle à la femme de chambre de madame de Coulange.

Puis s'adressant à un domestique :

— Courez chercher le médecin qui demeure le plus près d'ici, lui ordonna-t-elle.

Elle dit à un autre :

— Courez chez le docteur Gendron, qu'il vienne immédiatement; ne perdez pas une minute. Allez!...

Les deux hommes qui avaient accompagné le marquis étaient toujours là.

— C'est vous qui avez ramené monsieur le marquis de Coulange? leur demanda-t-elle.

— Oui, madame, dans une voiture qui est dans la cour de l'hôtel. Le cocher attend.

— Je comprends, dit Gabrielle.

Elle se tourna vers le maître d'hôtel.

— Allez payer la voiture de monsieur le marquis, ordonna-t-elle; donnez vingt francs.

Comprenant que les deux hommes n'étaient pas de ceux à qui l'on peut offrir une récompense, elle leur dit :

— Messieurs, veuillez me dire vos noms afin que la famille de Coulange sache à qui elle doit de la reconnaissance. En attendant que monsieur le marquis puisse vous en donner le témoignage, en son nom, au nom de

madame la marquise et de ses enfants, messieurs, je vous remercie.

Chacun des deux hommes remit sa carte à Gabrielle, et l'un d'eux répondit :

— Ce que nous avons fait était un devoir, nous sommes heureux d'avoir pu être utiles à monsieur le marquis de Coulange. Nous reviendrons demain demander de ses nouvelles.

Ils saluèrent Gabrielle et se retirèrent.

Gabrielle se retourna. La marquise était debout, les yeux hagards et blanche comme un suaire.

Oubliant qu'elle n'était pas seule avec l'institutrice ou perdant toute réserve :

— Donne-moi ton bras, dit-elle, pour m'aider à marcher jusqu'à la chambre de mon mari.

Elles sortirent du salon, la marquise chancelante, s'appuyant sur son amie. Dans l'antichambre de M. de Coulange, la marquise dit à Gabrielle, en lui serrant le bras :

— Un mot, avant d'entrer : Qu'est-il arrivé à mon mari ?

— Je l'ignore, je n'ai rien demandé. Cependant, d'après quelques paroles que j'ai entendues, il paraîtrait que le cheval de monsieur le marquis s'est emporté et que c'est une chute.

— J'ai vu du sang sur son visage et ses vêtements ; le crois-tu dangereusement blessé ?

— Je n'ose répondre. Attendons le médecin.

— A-t-on couru prévenir le docteur Gendron ?

— Oui. J'ai également envoyé chercher le premier médecin qu'on trouvera.

— C'est bien. Ah ! Gabrielle, je suis brisée, écrasée comme autrefois, à chaque instant toutes mes forces

m'abandonnent. Il fallait que tu fusses ici aujourd'hui pour me remplacer. Où est ma fille?

— Près de son père avec son fiancé.

— Et Eugène, notre fils?

— Il n'est pas encore rentré.

La marquise approcha sa bouche de l'oreille de Gabrielle et lui dit tout bas, d'une voix étranglée :

— Gabrielle, c'est la troisième fois qu'on tente d'assassiner mon mari!

La mère d'Eugène tressaillit.

— Oh! quelle idée! fit-elle.

La marquise rapprocha sa tête de celle de son amie, avec l'intention de prononcer quelques mots qu'elle avait sur les lèvres; mais, se redressant brusquement :

— Non, non, gémit-elle, je ne dois rien te dire.

— Gabrielle fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Venez, venez, dit-elle vivement. En vous voyant seulement monsieur le marquis sera soulagé.

Les deux mères entrèrent dans la chambre du blessé. A genoux devant le lit, Maximilienne pleurait. Une des mains du marquis était posée sur la tête de la jeune fille comme s'il la bénissait. Un peu plus loin, debout, le comte de Montgarin regardait tristement M. de Coulange.

A la vue de sa femme, les traits du marquis s'animèrent et un peu de rose teinta ses joues.

— Mathilde, chère Mathilde! dit-il d'une voix affaiblie, en lui tendant la main.

La marquise se précipita sur cette main et, en sanglotant, elle tomba à genoux à côté de sa fille.

Cette scène muette, mais touchante, avait remué le comte de Montgarin jusqu'au fond du cœur. Gabrielle s'aperçut que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Il est bon et il a du cœur, se dit-elle, il est digne de Maximilienne, il la rendra heureuse.

X

LE BLESSÉ

Le docteur Gendron, qui demeurait rue Blanche, arriva presque en même temps que le médecin du quartier. Celui-ci s'empressait de donner au blessé les premiers soins nécessaires.

En voyant entrer M. Gendron, il le salua avec une grande déférence et dit :

— Cher maître, je suis à vos ordres.

Le docteur Gendron était très-pâle et tout tremblant. Nous savons qu'il avait pour le marquis et les siens une affection profonde. Il prit la main de son jeune confrère et répondit :

— Ne vous dérangez pas, continuez.

Puis il s'approcha du blessé. Il l'examina attentivement.

Du regard, la marquise l'interrogeait avec une anxiété que trahissaient tous les mouvements de son visage.

Depuis que le docteur Gendron, pauvre et inconnu, avait accompagné le marquis de Coulange à l'île de Madère, il avait fait dans la carrière médicale un chemin aussi rapide que brillant. D'abord, sa riche clientèle avait fait sa fortune. Ensuite quelques livres spéciaux qu'il publia attirèrent sur lui l'attention du monde savant. Il fut nommé médecin à l'hôpital Saint-Louis et peu de temps après professeur à l'École de médecine.

Le docteur Gendron était un des plus célèbres médecins de Paris, une illustration de la science.

Silencieusement, M. Gendron avait pris la main du blessé et il continuait à l'examiner, tout en approuvant par des mouvements de tête ce que faisait son confrère. Le premier soin de ce dernier avait été de faire prendre au marquis une décoction d'arnica. Maintenant, après avoir lavé la blessure de la tête, il faisait son pansement.

Quand il eut fini, le docteur Gendron se tourna vers madame de Coulange :

— Je prie mademoiselle de Coulange, madame Louise et ces messieurs de vouloir bien se retirer pendant quelques minutes, dit-il; vous seule pouvez rester, madame la marquise.

Les autres personnes sortirent aussitôt.

Alors les deux médecins déshabillèrent le blessé et lui enlevèrent jusqu'à sa chemise. Cette opération fut immédiatement suivie d'un sérieux examen de toutes les parties du corps. Penché sur le blessé, le docteur Gendron le palpait, le secouait, le soulevait, le faisait respirer de différentes manières et l'auscultait.

Enfin, il se redressa, la figure toujours calme, mais il y avait de la joie dans son regard. La marquise comprit.

— Ah! mon ami! soupira-t-elle.

Et de nouvelles larmes jaillirent de ses yeux.

— Ainsi, reprit-elle d'une voix tremblante, rien de grave?

— Le choc a été violent, comme le prouvent ces contusions; mais je ne constate aucune lésion intérieure, il n'existe aucun désordre dans l'organisme. Il y a un peu d'irritation nerveuse, mais la circulation du sang est déjà rétablie. L'oppression diminue et dans quelques

heures les poumons auront repris leur fonctionnement normal. Nul symptôme ne me fait prévoir un accident. Néanmoins nous devons prendre certaines précautions nécessaires. Si, comme je l'espère, comme j'en ai presque l'assurauce, rien ne vient aggraver la situation de notre cher blessé, dans quinze jours il ne se sentira plus de sa chute.

La marquise joignit les mains et tourna son regard vers le ciel. Prière muette adressée à Dieu !

Un instant après, le marquis était couché dans son lit et le docteur Gendron écrivait son ordonnance.

Soudain, la porte s'ouvrit. Eugène entra et s'élança vers le lit, en disant :

— Ah ! mon père, mon père !

— Rassure-toi, lui dit le blessé, ce n'est rien. Demande au docteur et à ta mère.

— Mais cher père, reprit le jeune comte, comment ce terrible accident a-t-il pu vous arriver?

— Docteur, demanda vivement la marquise, n'est-il pas dangereux, en ce moment, de faire parler mon mari?

— Si M. le marquis ne se sent pas trop oppressé, il peut causer, je n'y vois aucun inconvénient, répondit M. Gendron.

Maximilienne, Gabrielle et le comte de Montgarin étaient près de la porte restée ouverte, ils n'osaient pas rentrer.

— Vous pouvez revenir, leur dit le docteur.

Alors, devant tous, le blessé fit le récit que, dans la crainte de le fatiguer, on ne lui avait pas encore demandé. Il raconta comment, en montant l'avenue des Champs-Élysées, il avait été étonné de l'allure singulière de son cheval; la façon dont l'animal s'était cabré sur la place de l'Étoile, puis subitement emporté ; les ef-

forts que des promeneurs courageux avaient faits pour l'arrêter; enfin comment sa chute avait eu lieu au milieu du bois de Boulogne.

— Dans notre course vertigineuse à travers les arbres, continua-t-il, je ne sais comment je n'ai pas eu les deux jambes brisées. Quand je suis tombé, j'ai été lancé avec une telle violence que je ne m'explique pas non plus comment ma tête n'a pas été broyée contre le tronc d'arbre qu'elle a rencontré. Je restai étendu sur le sol, sans connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans la voiture qui m'a ramené. J'ignore ce qu'est devenu le cheval. Il a renversé plusieurs de ceux qui ont voulu me secourir en l'arrêtant. Peut-être y a-t-il eu des blessés. Eugène, dès demain, il faudra savoir cela.

J'ai vu, dans ma vie, beaucoup de chevaux prenant le mors aux dents; mais ce n'était rien à côté de la fureur, de la rage qui ont saisi Rubis. C'était quelque chose d'effroyable. Si j'eusse eu un pistolet sur moi, à bout portant je l'aurais foudroyé... Ah! pourvu qu'après ma chute il n'ait pas causé d'autres malheurs!

Ce n'est que plus tard, vers neuf heures du soir, qu'on sut ce qu'était devenu le cheval du marquis.

Le secrétaire d'un commissaire de police vint annoncer que Rubis avait été trouvé mort, avec deux jambes cassées, dans une propriété de Saint-James dont il avait franchi le mur de clôture.

Le secrétaire rassura ensuite le marquis en lui disant qu'on n'avait pas appris que quelqu'un eût été sérieusement blessé par l'animal. Enfin il demanda à M. de Coulange ce qu'on devait faire du cheval mort.

— Vous n'avez qu'à le livrer à l'équarrisseur, répondit le marquis.

Le secrétaire, se retira, en disant:

— Demain on rapportera le harnachement du cheval.

Les deux médecins et le comte de Montgarin avaient dîné avec la famille. Ils restèrent près du marquis jusqu'à onze heures. En s'en allant, le docteur Gendron dit à madame de Coulange :

— Vous pouvez être complètement rassurée, madame la marquise, tout va bien.

Un instant après leur départ le marquis s'endormit. Son sommeil calme annonçait qu'il passerait une bonne nuit. Néanmoins il fut convenu qu'Eugène veillerait son père et que, sa présence pouvant être nécessaire, Gabrielle coucherait cette nuit encore dans sa chambre d'autrefois.

Il était près de minuit lorsque le comte de Montgarin rentra chez lui. Depuis plus de deux heures José Basco l'attendait, se promenant de long en large dans sa chambre avec une impatience fiévreuse.

— Enfin, vous voilà ! s'écria-t-il en accourant au-devant du jeune homme; que vous est-il donc arrivé? Vous n'avez plus l'habitude de rentrer aussi tard; j'étais dans une inquiétude mortelle.

Tout en parlant, son regard interrogeait avidement la physionomie de Ludovic. Il n'y vit point, comme il s'y attendait, l'empreinte de la douleur.

— Eh bien, fit-il, vous ne me dites rien?

— Que voulez-vous que je vous dise? La marquise m'a retenu à dîner et j'ai passé le reste de la soirée à l'hôtel de Coulange. Je ne pouvais moins faire. Quand ceux pour qui on a de l'affection éprouvent un chagrin, c'est un devoir de le partager avec eux.

— Un chagrin ! Que voulez-vous dire?

— Le marquis a fait une épouvantable chute de cheval.

— Est-il blessé?

— Est-il nécessaire que vous me le demandiez? Vous savez bien, de Rogas, ce que c'est qu'un cheval emporté?

— Ainsi, la vie du marquis est en danger?

— Non, heureusement! Il n'a aucune blessure grave et son état n'inspire plus d'inquiétude.

— Ah! fit Basco d'une voix étrange.

La figure de l'aventurier se trouvait dans l'ombre, ce qui empêcha Ludovic de voir l'horrible grimace qu'il faisait.

— Il paraît, continua le jeune homme, que le marquis devait être tué sur le coup. Après le danger qu'il a couru à Frameries et l'année dernière, lorsqu'un misérable braconnier a tenté de l'assassiner, il est évident que Dieu le protége!

Les yeux de José Basco lançaient de fauves éclairs.

— C'est égal, dit-il d'une voix sombre, le marquis de Coulange n'a pas de chance.

— Mais je trouve que dans ces trois circonstances il en a eu beaucoup, répliqua le comte de Montgarin.

José Basco eut le haussement d'épaules qui lui était familier. Ludovic continua :

— Des soins immédiats ont été donnés à M. de Coulange par deux médecins qu'on a appelés près de lui, dont l'un, le célèbre docteur Gendron, est un ami intime de la famille. M. Gendron nous a tous rassurés en disant à la marquise qu'il était certain que la chute du marquis n'aurait aucune suite fâcheuse.

Maintenant, de Rogas, je me sens très-fatigué et je vous demande la permission d'aller me mettre au lit. Bonsoir, à demain!

Sur ces mots, le comte de Montgarin quitta José Basco.

Le Portugais resta un instant immobile, sombre, la tête baissée et comme écrasé. Soudain son front se redressa, un éclair de rage sourde sillonna son regard et il porta furieusement son poing en avant comme s'il menaçait un être invisible.

— Oui, murmura-t-il d'une voix caverneuse, il a raison; il faut que quelque génie infernal protége le marquis. Il a dit : Dieu, l'imbécile! Dieu! Est-ce que je crois en Dieu, moi!...

Le lendemain, le comte de Montgarin était levé depuis une heure lorsque son valet de pied Gérôme se présenta devant lui.

— Que me voulez-vous? demanda brusquement le comte, contrarié sans doute d'être dérangé.

Armand Des Grolles avait pris une figure piteuse.

— Je prie monsieur le comte de m'excuser, dit-il; je viens prier monsieur le comte de vouloir bien accepter mon congé.

— Ah! vous voulez me quitter? pourquoi?

— Ma pauvre vieille mère vient de mourir au fond du pays breton et je n'ai que le temps de faire le voyage si je veux assister à son enterrement.

— Alors c'est un congé de quelques jours que vous demandez?

— Monsieur le comte me pardonnera, mais je ne peux plus rester au service de monsieur le comte. Je quitte Paris pour n'y plus revenir. J'ai là-bas mon petit héritage, une pâture, quelques champs, une maisonnette et un jardin. Je ne suis pas ambitieux, j'espère pouvoir vivre au pays avec la rente de mes modestes économies à laquelle je joindrai le produit de mon petit bien.

— S'il en est ainsi, Gérôme, je n'ai plus rien à dire.

François vous paiera ce qui vous est dû. Allez et bonne chance!

Le valet de pied fit trois saluts en reculant et sortit de la chambre du comte.

José Basco avait réfléchi et à la suite de ses réflexions il s'était dit :

— Des Grolles ne doit plus rester ici. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Et en attendant que José lui donnât un nouveau rôle à jouer, Armand Des Grolles allait rejoindre Sosthène de Perny dans la masure de la butte Montmartre.

XI

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

La troisième nuit, Gabrielle avait couché dans sa chambre, rue Rousselet. L'état du marquis n'inspirant plus aucune inquiétude, elle avait pu s'éloigner de l'hôtel de Coulange. D'ailleurs, il fallait absolument qu'elle se trouvât chez elle pour recevoir Morlot.

Elle s'était levée de bonne heure, et dès que neuf heures eurent sonné au pensionnat des Oiseaux, elle commença à attendre avec une certaine impatience. Comme le temps lui paraissait long! il lui semblait qu'une heure avait la durée d'une année. Elle allait et venait d'une chambre à l'autre, marchant à grand pas, regardait constamment les pendules, dont les aiguilles restaient immobiles, et de temps à autre se mettait à une fenêtre ouverte pour plonger son regard dans la rue.

Enfin, un peu avant midi, elle entendit sur le pavé le

roulement d'une voiture. Peut-être allait-elle encore avoir une déception. Elle courut à la fenêtre et regarda dans la rue. Elle vit un fiacre sur lequel il y avait deux grosses malles.

— Ce n'est pas lui, pensa-t-elle.

Cependant la voiture s'arrêta devant la maison meublée. La portière s'ouvrit et un homme mit pied à terre. Aussitôt Gabrielle poussa un cri de joie, en reconnaissant Morlot. Elle bondit hors de la chambre et se précipita dans l'escalier. Mais déjà la maîtresse du garni était près de Morlot et lui disait :

— Vous êtes le monsieur que madame Louise attend, le garçon va aider le cocher à monter vos malles dans votre chambre.

Gabrielle arriva. Sans lui en demander la permission, Morlot l'embrassa sur les deux joues deux fois de suite, et lui dit en souriant :

— Pour Mélanie et pour moi.

Le cocher et le garçon d'hôtel s'occupaient des malles.

— Il paraît que vous m'avez loué une chambre ici? reprit Morlot.

— Oui. Qu'y a-t-il là-dedans? demanda-t-elle en montrant les deux caisses, qui paraissaient assez pesantes.

— Du linge et plusieurs habillements. C'est Mélanie qui a arrangé cela. Elle m'a dit : — « Si ton séjour à Paris doit se prolonger, il faut emporter tout de suite les choses dont tu pourras avoir besoin. »

Gabrielle lui saisit la main.

— C'est bien, dit-elle; j'étais sûre que, sans vous rien expliquer, vous et Mélanie comprendriez ma lettre.

Morlot s'approcha du cocher, et lui mit cinq francs dans la main, en disant :

—Pour la course et votre pourboire.

Gabrielle disait en même temps à la maîtresse du garni :

— Dès que les malles seront montées, le garçon ira chercher notre déjeuner comme c'est convenu.

Une demi-heure plus tard, Gabrielle et Morlot déjeu naient, assis en face l'un de l'autre à une petite table.

— J'avais faim tout de même, dit Morlot.

— Et moi aussi, car je n'ai rien pris ce matin pour mieux déjeuner avec vous.

Le repas terminé, le garçon leur servit le café accompagné d'un flacon de vieux kirsch, la liqueur préférée de Morlot. Ils n'avaient plus besoin du garçon, celui-ci se retira.

— Maintenant, dit Gabrielle, nous pouvons causer.

— C'est pour cela que nous sommes ici tous les deux. Si je ne vous ai pas déjà interrogée, Gabrielle, ce n'est point parce que j'ai l'esprit tranquille; je suis au contraire très-inquiet et j'ai hâte de savoir...

— Vous saurez, mon ami, il faut que vous sachiez tout.

Morlot alluma un cigare, s'accouda sur la table et dit :

— Gabrielle, je vous écoute.

— L'année dernière, quand vous avez appris qu'un coup de fusil avait été tiré sur le marquis de Coulange, qu'avez-vous pensé?

— J'ai pensé que M. le marquis avait un ennemi aux environs de Coulange et que c'était une vengeance. D'ailleurs, Gabrielle, je n'ai jamais bien su ce qui s'était passé.

— Moi non plus. M. le marquis a étouffé l'affaire au-

tant qu'il l'a pu. Vous avez connaissance de l'explosion de Frameries?

— Oui. J'ai su par les journaux que M. le marquis et votre fils, Gabrielle, avaient failli périr dans la mine. J'ai écrit à ce sujet, il y a quelques jours, une lettre à M. le marquis et une autre à M. le comte. C'était mon devoir.

— Éh bien, mon cher Morlot, avant-hier encore, après vous avoir écrit, le marquis de Coulange a été en danger de mort.

— Est-ce possible? s'écria Morlot, en faisant un mouvement brusque.

— Ce n'est que trop vrai, mon ami. Voilà donc trois fois que la vie de M. le marquis est menacée. Morlot, ne trouvez-vous pas cela bien étrange?

— Oui, Gabrielle, oui, c'est étrange.

— Et, maintenant, qu'est-ce que vous pensez?

— Ce que je pense?

— Oui.

Le front de l'intendant se plissa et un double éclair jaillit de ses yeux. Après être resté un moment silencieux :

— Gabrielle, dit-il, voulez-vous m'apprendre ce qui est arrivé avant-hier à M. le marquis?

Gabrielle lui raconta l'accident dans tous ses détails, en répétant souvent les paroles mêmes du marquis.

— Remarquez bien, ajouta-t-elle, que Rubis était le cheval favori de son maître, qui l'avait dressé lui-même et qui le montait journellement. Comme tous les chevaux de sang, il était un peu fougueux; mais, loin d'être capricieux et rétif, il avait au contraire une grande docilité. « Rubis avait l'habitude d'obéir à ma voix, nous a dit M. de Coulange; il était très-doux; il se serait laissé

mener par un enfant ; je n'avais jamais été forcé de lui donner un coup de cravache. »

Morlot était devenu très-sombre.

— Vraiment, dit-il, je ne sais que penser, et je n'ose m'arrêter à une idée qui m'est venue.

— Quelle est cette idée ?

— Je l'avais avant de quitter Chesnel. Ma première pensée en lisant votre lettre, Gabrielle, a été celle-ci : Sosthène de Perny n'est pas mort, Sosthène de Perny est revenu à Paris.

Gabrielle se dressa debout.

— Morlot, s'écria-t-elle, les yeux étincelants, votre pensée est la mienne ! Ah ! nous ne pouvons en douter, mon ami, Sosthène de Perny est revenu. Le misérable a gardé sa haine !

— Ainsi, Gabrielle, vous croyez que c'est lui...

— Morlot, j'en suis convaincue. Le marquis de Coulange n'a qu'un seul ennemi : Sosthène. Après le coup de fusil tiré sur le marqnis, on a d'abord accusé un malheureux braconnier; il était innocent. On a cherché ailleurs l'auteur de l'attentat, on ne l'a pas trouvé. Moi, aujourd'hui, je dis hardiment son nom : c'est Sosthène de Perny. Si ce n'est pas lui-même qui a tiré, c'est un complice. On a attribué l'explosion de Frameries à l'imprudence d'un mineur; on dit toujours cela. Eh bien, non, l'explosion a eu une autre cause, elle a été préparée; j'ignore comment elle s'est produite; mais croyez-le, Morlot, c'est une main criminelle qui a allumé le feu grisou. On voulait la mort du marquis et celle de mon fils ! Avant-hier M. de Coulange a fait une chute; c'est encore par un miracle qu'il n'a pas été tué. Il ne peut pas s'expliquer comment son cheval s'est emporté... Morlot, on a fait avaler au cheval quelque drogue qui

l'a rendu furieux et lui a subitement communiqué la folie ou la rage. Voilà trois attentats dirigés contre la vie du marquis de Coulange; un seul suffisait pour nous révéler la présence à Paris de Sosthène de Perny, car je vous le répète, Morlot, lui seul au monde est capable d'assassiner le marquis de Coulange. Ah! il ne se doute pas qu'on peut le reconnaître aux coups qu'il porte. Il a pris ses précautions, il se cache et c'est dans l'ombre qu'il poursuit son œuvre infâme. Comme la plupart des scélérats, il est lâche!... Mais je vous ai appelé, mon ami; vous êtes là, maintenant, pour vous placer entre lui et le marquis; Morlot, notre devoir à tous deux est de défendre la famille de Coulange!

L'intendant avait laissé éteindre son cigare. Son front dans sa main il réfléchissait profondément.

— J'admets comme vous, Gabrielle, dit-il, que Sosthène de Perny est revenu; mais pourquoi voudrait-il tuer le marquis de Coulange? Voilà ce que je ne m'explique pas.

— Mais vous savez mieux que moi, Morlot, qu'il n'y a que de la haine dans le cœur de ce misérable! Ah! il est facile de deviner ce qui le fait agir : Morlot, c'est la vengeance!

L'ex-agent de police secoua la tête.

— Alors, répliqua-t-il, pourquoi ne cherche-t-il pas à frapper la marquise plutôt que le marquis, dont il n'a jamais eu à se plaindre?

— Est-ce qu'on peut savoir ce qu'il y a dans la pensée d'un scélérat?

— Ne nous laissons pas entraîner, Gabrielle, mais réfléchissons et raisonnons. Sosthène de Perny est un horrible scélérat, c'est convenu. Cependant ne l'accusons pas aussi facilement de trois tentatives de meurtre.

Je le connais assez pour être certain qu'il n'est pas homme à assassiner le marquis de Coulange par esprit de vengeance seulement, afin de satisfaire sa haine pour sa sœur. Non, pour que Sosthène voulût commettre un pareil crime, il faudrait qu'il y eût profit pour lui. Or, j'ai beau chercher quel intérêt il peut avoir à tuer son beau-frère, je ne trouve rien.

Je vous le répète, ma chère Gabrielle, Sosthène n'est pas homme à tuer pour le plaisir de tuer, c'est-à-dire pour rien. Malgré les précautions qu'il peut prendre, un assassin n'ignore pas qu'il risque sa tête.

— Ce que vous venez de me dire est très-logique, mon ami, répondit Gabrielle; malgré cela ma conviction reste la même. La marquise croit, comme moi, que son frère est l'auteur caché des trois attentats. Écoutez ceci : En apprenant le malheur de Frameries et l'effroyable danger que son mari et Eugène avaient couru, elle s'est écriée dans un moment de trouble devant sa fille : — « Monstre! monstre!... » Puis elle a ajouté : « Seigneur, ayez pitié de moi! Seigneur, pardonnez-moi!... »

Avant-hier, poursuivit Gabrielle, elle m'a dit, à moi, tout bas : « C'est la troisième fois qu'on tente d'assassiner mon mari. » Certes, je me suis bien gardée de lui répondre que c'était aussi ma pensée. Comme j'avais l'air de douter, elle murmura : « L'infâme! l'infâme! » Puis elle se pencha de nouveau vers moi avec l'intention évidente de me faire une confidence : mais elle n'osa point parler. Elle laissa échapper un gémissement et prononça ces mots : « Non, non, je ne dois rien te dire. »

— D'après cela, ma chère Gabrielle, répliqua Morlot, je comprends que votre conviction soit profonde; je ne veux essayer, ni de la détruire, ni même de l'ébranler;

je veux chercher, au contraire, afin de la partager, quel mobile peut pousser Sosthène de Perny à commettre un nouveau crime. Jusqu'à présent, je vous avoue que je suis au milieu des ténèbres.

— Eh bien, mon ami, cherchons la lumière. Quand vous aurez entendu ce que je vais vous dire, peut-être verrez-vous une clarté dans la nuit.

Alors, sans rien omettre, Gabrielle lui raconta la conversation singulière que Maximilienne avait eue avec une certaine comtesse Protowska, se disant dame patronnesse d'une œuvre de bienfaisance.

A mesure qne Gabrielle parlait, les mouvements de la physionomie de Morlot et les lueurs de son regard trahissaient les diverses impressions qui naissaient en lui. Ce qu'il éprouvait était un mélange d'étonnement, de stupeur, d'inquiétude, de mépris et de colère.

— Oh! oh! fit Morlot quand Gabrielle eut fini de parler, voilà qui était important à savoir. Maintenant le doute n'est plus possible, Sosthène de Perny est à Paris. Il me paraît évident que cette comtesse polonaise — je parierais que c'est une aventurière qui n'est pas plus comtesse que je suis duc — s'est présentée à l'hôtel de Coulange envoyée par de Perny. Ce qu'elle a dit à mademoiselle Maximilienne, la menace de la révélation du secret qu'en dehors de nous lui seul connaît, le prouve surabondamment. Nous pouvons croire que cette femme a choisi le moment où mademoiselle Maximilienne se trouvait seule pour faire sa visite. Elle s'est annoncée comme dame patronnesse. Parbleu, il lui fallait un prétexte, et celui-là était aussi bon qu'un autre. La coquine savait son rôle par cœur, et elle l'a si bien joué que mademoiselle de Coulange ne s'est point aperçue qu'elle avait affaire à une aventurière. Elle s'est présentée de la

part de madame la marquise de Neuvelle. C'est bien. Nous saurons par madame de Neuvelle si elle connaît cette fameuse comtesse Protowska, qui mendie à domicile pour les orphelins.

Mais, Gabrielle, ce qui rend la chose sérieuse et lui donne une gravité exceptionnelle, c'est que cette audacieuse visite faite à mademoiselle de Coulange paraît ne pas avoir d'autre but que de la contraindre à hâter son mariage avec M. le comte de Montgarin.

— C'est vrai, approuva Gabrielle.

— Et je suis perplexe et même anxieux, continua Morlot, car, forcément, je me demande quel lien peut exister entre M. de Montgarin et Sosthène de Perny.

Il resta un moment silencieux et murmura :

— C'est bien incompréhensible, je ne peux pas comprendre... Vouloir tuer le père, vouloir hâter le mariage de la fille... C'est tellement extraordinaire...

Ses mains fiévreuses serraient son front couvert de sueur.

Soudain, il tressaillit et se dressa sur ses jambes comme s'il eût été poussé par un ressort.

Sa figure s'était décomposée et ses yeux, subitement agrandis, brillaient d'un éclat singulier.

— Eh bien? et bien? fit Gabrielle qui le dévorait du regard.

Mais Morlot était déjà parvenu à se maîtriser. Sa physionomie reprit son expression habituelle, la flamme de son regard s'éteignit, et, avec le plus grand calme il se rassit.

— Ce n'est rien, dit-il, une pensée saugrenue, une idée bête !...

Et, tranquillement, il alluma une allumette et remit du feu au bout de son cigare.

XII

L'AGENT DE POLICE REPARAIT

Il y eut un assez long silence.

Morlot réfléchissait, tout en suivant la fumée qui sortait de sa bouche et montait en spirales bleues vers le plafond. Sa pensée se livrait à un travail des plus actifs. Et Gabrielle, qui le connaissait bien, se disait :

— Il a découvert quelque chose.

Morlot reprit la parole.

— Gabrielle, vous avez vu le comte de Montgarin : comment est ce jeune homme? demanda-t-il.

— Fort bien.

— Physiquement et moralement?

— Oui. Tenez, avant-hier sa douleur était égale à la nôtre.

— Était-elle vraie?

— Si sa douleur eût été feinte, mon ami, je ne m'y serais pas trompée. Je l'ai examiné avec attention; près du lit du marquis, je l'ai vu pleurer. Oui, sa douleur était réelle. « Il a beaucoup de cœur, me suis-je dit, Maximilienne sera heureuse avec lui. »

— Est-il riche?

— Assurément il l'est moins que Maximilienne le sera un jour. Sa mère et son père sont morts. Fils unique, il possède l'héritage de ses parents. Il a un château en Bourgogne et un hôtel à Paris.

— Gabrielle, êtes-vous sûre qu'il aime mademoiselle de Coulange?

— Oh! quant à ça, oui. Il ne faut que le voir regarder Maximilienne pour en être convaincu : l'amour pétille dans ses yeux et éclate dans son regard.

— Est-il aimé?

— Sans aucun doute. Vous devez bien penser, Morlot, que si Maximilienne ne l'aimait pas, il ne serait point son fiancé.

— Oui, vous avez raison, Gabrielle.

Morlot était dérouté.

Après être resté un instant silencieux, il reprit :

— Savez-vous comment le comte de Montgarin et mademoiselle de Coulange se sont connus?

— C'est dans une fête à l'hôtel de Coulange qu'ils se sont vus la première fois.

— Par qui le jeune homme a-t-il été présenté?

— Par madame la marquise de Neuvelle qui a fait de lui les plus grands éloges.

— Ah! fit Morlot, c'est bizarre!

— Qu'est-ce qui est bizarre? demanda Gabrielle.

— J'ai prononcé ce mot en pensant à la dame patronnesse qui vient voir mademoiselle Maximilienne de la part de la marquise de Neuvelle, pour lui conseiller, en l'effrayant, de se marier au plus vite.

— Vous savez aussi bien que moi, Morlot, que madame la marquise de Neuvelle est la plus ancienne et la meilleure amie de la famille de Coulange.

— Soit, mais cela n'empêche pas d'être bizarre ou étrange, ce qui l'est. C'est madame de Neuvelle qui présente le fiancé en faisant son éloge, ce qui indique qu'elle désire ce mariage; et quand la fameuse comtesse polonaise se réclame d'elle pour arriver jusqu'à mademoiselle de Coulange, c'est pour lui faire aussi l'éloge du comte de Montgarin et lui dire que son bonheur

court un grand danger si son mariage n'a pas lieu immédiatement. Voyons, Gabrielle, n'y a-t-il pas là de quoi nous étonner?

— Oui, en effet, c'est assez singulier.

— Certes, je ne suppose même pas que madame la marquise de Neuvelle prête la main à une vile intrigue. Toutefois, on dirait que, à son insu, sans doute, elle joue un rôle tout à fait en dehors de son caractère et peu en harmonie avec la sévérité de ses principes.

— C'est pourtant vrai, approuva Gabrielle.

— Avec tout cela, reprit Morlot, nous sommes toujours au milieu des ténèbres; mais je crois y voir apparaître une lueur; c'est vers cette lueur que je me dirigerai... Le bonheur et l'honneur de la famille de Coulange sont menacés; c'est de toute évidence. Par qui? Par Sosthène de Perny; nous en sommes à peu près certains. Quelle trame le misérable a-t-il ourdie? Quels sont ses projets? Qu'espère-t-il? Que veut-il? Tout cela, jusqu'à présent, est impénétrable, voilà ce qu'il faut découvrir.

Sosthène de Perny a des complices, ce n'est pas douteux. La dame patronnesse en est une; la marquise de Neuvelle, sans s'en douter, en est peut-être une aussi; nous en trouverons d'autres, si nous cherchons bien. Ah! M. de Perny n'est pas un scélérat ordinaire; il est fort, très-fort. Nous n'avons qu'à nous rappeler le vol de votre enfant, Gabrielle, pour reconnaître qu'il est aussi habile que prudent. Son imagination est fertile quand il s'agit de faire le mal. Il a eu le temps, depuis quatorze ans bientôt, de méditer son plan; aujourd'hui ses batteries sont dressées et il a commencé l'attaque.

Quand je pense aux machinations dont vous avez été la victime, Gabrielle, je me demande quelle effroyable

chose il a pu inventer pour frapper d'un seul coup la famille de Coulange tout entière. Il veut tuer le marquis, me direz-vous. Oui, mais ce n'est pas seulement la mort de son beau-frère qu'il veut. Croyez-moi, Gabrielle, il y a ici autre chose qu'une lâche vengeance.

Écoutez : malgré ce que vous m'avez dit tout à l'heure de M. de Montgarin, ce jeune homme m'apparaît comme un personnage mystérieux, me produit l'effet d'un point d'interrogation isolé sur une page blanche dans un livre.

— Quoi! s'écria Gabrielle, en pâlissant, vous penseriez...

— Mon Dieu, je ne peux rien dire encore, répondit Morlot; mais nous nous trouvons dans une situation qui nous autorise à faire toutes les suppositions. Il faut voir et avancer dans ce dédale d'infamies, pas à pas, avec prudence. Nous devons porter nos investigations sur tout, et pour la même raison avoir le soupçon de ceci ou de cela.

Autrefois, avec la patience et l'espoir, qui ne m'ont jamais abandonné, je suis parvenu à découvrir bien des choses; je me souviens du passé, Gabrielle, et plein de confiance je vais me mettre en campagne. Tout en protégeant M. le marquis de Coulange contre la fureur sanguinaire de son ennemi, je chercherai dans l'ombre, et j'espère bien que je ferai jaillir la lumière. Je n'ai pas besoin de vous recommander, n'est-ce pas, de ne parler à qui que ce soit de ce que nous disons ici. On ne doit rien savoir à l'hôtel de Coulange.

Vous avez loué à mon intention la chambre à côté, c'est bien. Mais un second domicile me sera nécessaire; j'aurai une chambre dans un autre quartier de la ville. Il faut prendre d'avance toutes les précautions utiles

afin d'empêcher l'ennemi de soupçonner qu'on s'occupe de lui et que la famille de Coulange a des amis dévoués prêts à la défendre.

— Merci, mon ami, dit Gabrielle avec émotion ; vous voyez que j'avais compté sur votre dévouement, puisque je n'ai pas hésité une seconde à vous appeler. Mais vous allez être éloigné de Chesnel pendant des mois, peut-être; comment expliquerez-vous votre absence à M. le marquis?

— D'abord, Gabrielle, répondit l'intendant, M. le marquis n'est plus mon maître. Depuis huit mois, c'est à M. Eugène que je rends compte de ma gestion.

Aujourd'hui même je lui ferai une visite et je lui demanderai simplement de m'accorder un congé.

— S'il refusait?

— Je ne le crois pas. Mais, dans ce cas, Gabrielle, je n'hésiterais point à me démettre de mes fonctions.

— C'est bien, dit Gabrielle, voilà le vrai dévouement.

— Gabrielle, reprit Morlot, quand vous m'avez dit tout à l'heure comment le cheval de M. le marquis s'est emporté, vous avez émis cette opinion qu'on devait avoir fait avaler à l'animal une drogue ou un poison quelconque.

— Oui, mon ami, je crois cela.

— Eh bien, Gabrielle, je le crois aussi.

— Ah!

— Mais, en croyant cela, je dois admettre aussi qu'il y a parmi les serviteurs actuels de la maison de Coulange un complice de Sosthène de Perny.

— Cela ne me paraît pas douteux, répondit Gabrielle. Je n'ai pas oublié le rôle ignoble que jouait autrefois, près de madame la marquise, sa femme de chambre Juliette.

Une lueur subite traversa la pensée de Gabrielle.

— Morlot, Morlot, dit-elle d'une voix vibrante, je me rappelle quelque chose.

— Qu'est-ce?

— Avant-hier, dans la matinée, — je ne saurais dire au juste l'heure qu'il était, — j'entrai dans l'écurie de M. le marquis pour donner au cocher une lettre que la nourrice de sa petite fille m'avait chargée de lui remettre. Le cocher n'était pas dans l'écurie, un autre domestique s'y trouvait penché sur la mangeoire, entre deux chevaux. Au bruit que je fis en entrant, cet homme se rejeta vivement en arrière, comme s'il eût été effrayé, et un de ses bras fit un mouvement que je m'explique maintenant; il a certainement fait disparaître dans une de ses poches un objet qu'il avait à la main.

Le front de Morlot s'assombrit de nouveau.

— Gabrielle, avez-vous bien vu cet homme? demanda-t-il.

— Oui, très-bien; je lui ai parlé et il m'a répondu.

— Alors, vous êtes sûre de le reconnaître?

— Oui.

— Eh bien, Gabrielle, il faut que ce soir ou demain au plus tard vous me disiez son nom et quel est son service à l'hôtel de Coulange.

— La mission dont vous me chargez est, je crois, facile à remplir. Aujourd'hui même, sans qu'ils puissent se douter de rien, je verrai tous les serviteurs de la maison.

— C'est ce qu'il y a à faire. Vous reconnaîtrez l'individu, et alors il vous sera facile de savoir son nom et les fonctions qu'il remplit. Grâce à vous, Gabrielle, bientôt peut-être je tiendrai le fil conducteur qui nous fera découvrir Sosthène de Perny. Du moment que nous sau-

rons où le misérable se cache, nous ferons en sorte de pénétrer ses desseins. Car, je vous le répète, Gabrielle, Sosthène n'en veut pas qu'à la vie de M. de Coulange; le brigand médite autre chose d'également terrible. Oui, il faut que nous connaissions ses projets et que nous sachions à quels dangers la famille de Coulange est exposée. Dès demain, que dis-je? dès ce soir, Gabrielle, le régisseur de Chesnel redeviendra policier.

Il me semble que j'ai encore quelque chose à vous dire. Ah!... il ne faut pas qu'on sache à l'hôtel de Coulange que c'est vous qui m'avez fait venir et moins encore la raison qui me fait demander un congé. On devra ignorer de même que je suis resté à Paris. A l'exception de M. Eugène et de madame la marquise, peut-être, — je verrai, — on doit croire que je suis toujours dans l'Allier, très-occupé des fermages et de l'exploitation des carrières de Chesnel.

A propos, Gabrielle, avez-vous dit mon nom à la maîtresse de l'hôtel?

— Non, mon ami, car j'ai pensé qu'il était prudent de le taire. Je vous ai seulement annoncé comme étant un de mes parents.

— C'est parfait! Si vous le voulez bien, Gabrielle, je m'appellerai ici M. Robert.

— C'est entendu!

— Voyez-vous, Gabrielle, si nous voulons réussir dans notre entreprise, il faut nous défier des espions. Qui sait, à l'hôtel de Coulange, chaque domestique en est peut-être un. Mais nous verrons, nous verrons.

— Soyez tranquille, mon ami, je serai discrète.

— Maintenant, Gabrielle, je vais passer dans ma chambre et changer de vêtements pour me rendre à l'hôtel de Coulange.

— C'est cela, mon ami.

— Et vous, Gabrielle, qu'allez-vous faire ?

— Je vais aller aussi à l'hôtel de Coulange. Et comme nous ne devons pas y arriver ensemble, je pars immédiatement.

— Nous nous retrouverons ici ce soir, dit Morlot.

Et il entra dans sa chambre. Gabrielle mit son châle, son chapeau et sortit. En moins de vingt minutes, le régisseur de Chesnel eut changé de costume. Vêtu d'une redingote, d'un pantalon et d'un gilet noirs, il avait l'air d'un châtelain de province. Ses gros brodequins étaient remplacés par des bottines fines et son chapeau de feutre rond par un chapeau de soie à haute forme. Il avait à la main une jolie canne à pomme d'or, un cadeau du marquis de Coulange. Avant de sortir, il se plaça devant la glace et resta un moment immobile, se regardant.

— Non, murmura-t-il, c'est impossible, quand même nous nous trouverions face à face, M. de Perny ne me reconnaîtrait point. On change en quatorze ans. J'ai pris de l'embonpoint et je laisse pousser toute ma barbe. Bah ! Sosthène de Perny ne doit plus se souvenir aujourd'hui de l'agent de police Morlot !

La marquise de Coulange et Gabrielle étaient depuis un instant dans la chambre du marquis, quand un domestique annonça M. l'intendant de Chesnel.

— Faites entrer, dit le marquis.

— M. Morlot est à Paris ? fit Gabrielle jouant la surprise.

— Probablement pour la même cause qui vous y a amenée, chère madame Louise, répondit le marquis.

— Ce brave et excellent Morlot, dit la marquise, il n'a pas trouvé suffisant de nous avoir écrit deux lettres le même jour.

Morlot entra. Le marquis lui tendit la main en disant :

— Je devine ce qui vous amène, merci, mon ami.

Naturellement, Morlot eut l'air étonné de voir Gabrielle.

Au bout d'un instant, il voulut parler de Chesnel.

Le marquis l'interrompit et lui dit en souriant :

— Vous direz tout cela à mon fils; vous savez que c'est lui seul, maintenant, qui s'occupe de Chesnel. Vous ne l'avez pas vu encore; il était tout à l'heure avec moi; vous le trouverez chez lui.

Morlot comprit que le marquis le congédiait, il se leva.

— Vous êtes à Paris pour quelques jours, sans doute, dit le marquis; j'aurai le plaisir de vous revoir. Comme toujours vous coucherez et prendrez vos repas à l'hôtel.

— Je remercie monsieur le marquis, j'ai l'intention de quitter Paris dans la nuit ou demain matin à la première heure. Je pensais ne voir M. le comte que dans six semaines, à Coulange; mais j'ai cru devoir avancer mon voyage afin de ne pas attendre trop longtemps pour dire moi-même à M. le marquis et à madame la marquise que je prends ma part de leur peine et qu'ils peuvent toujours compter sur mon entier dévouement.

Sur ces paroles, Morlot salua respectueusement et se retira. Comme le lui avait dit le marquis, il trouva le jeune comte chez lui. Eugène le reçut avec affabilité.

Après avoir parlé un instant de l'explosion de Frameries et du cheval emporté, Morlot tira de la poche de sa redingote une forte liasse de billets de banque.

— Encore de l'argent ! fit le jeune homme.

— Oui, monsieur le comte, et j'espère bien que nos carrières de marbre nous donneront cette année dix-

huit ou vingt mille francs de plus que l'année dernière.

— Décidément, monsieur Morlot, vous ne vous lassez point de faire des prodiges.

— Je fais mon possible pour justifier la confiance que vous avez mise en moi.

— Certes, nul n'en est plus digne. Mon père me disait, il y a quelque temps, que depuis que vous êtes à Chesnel, vous en avez doublé la valeur.

— Où est la richesse, monsieur le comte, il est facile de la trouver.

— A votre avis, combien Chesnel vaut-il aujourd'hui ?

— Deux millions.

— Oh ! vous exagérez.

— Si Chesnel était à vendre, on trouverait acheteur à ce prix.

— Peut-être, monsieur Morlot ; mais Chesnel n'est pas à vendre. Il me semble que vous m'apportez une grosse somme.

— Trente mille francs, monsieur le comte.

— J'ai donc raison de dire que c'est une grosse somme. Faut-il que je compte ?

— Certainement, puisque monsieur le comte va me donner un reçu.

Le jeune homme compta les billets de banque, fit le reçu et le remit à Morlot.

— Maintenant, monsieur le comte, dit l'intendant, j'ai quelque chose à vous demander.

— C'est accordé d'avance.

— Monsieur le comte, j'ai besoin d'un congé.

— Je ne pensais pas, monsieur Morlot, que vous eussiez à demander une autorisation pour vous absenter de Chesnel.

— C'est que, monsieur le comte, je serai peut-être éloigné de Chesnel pendant plusieurs mois.

— Ah! fit le jeune homme étonné. C'est donc un long voyage que vous voulez entreprendre?

— Oui, monsieur le comte, un long voyage.

— Avec votre femme?

— Non, seul. Mélanie restera à Chesnel.

— Et si je vous refusais ce congé, monsieur Morlot?

— Alors je prierais respectueusement monsieur le comte de donner mes fonctions à un autre.

Le jeune homme saisit vivement une des mains de Morlot.

— Est-ce que vous pensez, dit-il, qu'on peut se séparer ainsi, pour toujours, d'un serviteur, d'un ami tel que vous, monsieur Morlot? Non, non. J'ignore de quelle nature sont les services que vous avez rendus autrefois à mon père et à ma mère, mais je sais qu'ils sont grands. Le fils du marquis et de la marquise de Coulange serait ingrat s'il refusait quelque chose à l'ami de ses parents. Vous pouvez quitter Chesnel pour plusieurs mois, pour un an, s'il le faut, je vous le permets.

— Merci, monsieur le comte, j'étais certain d'avance que je n'aurais pas un refus. D'ailleurs, vous pouvez être sans inquiétude, rien ne souffrira à Chesnel; j'ai là un homme sûr, capable de me remplacer, sans compter la surveillance active de Mélanie, qui est au courant de tout.

— C'est bien, monsieur Morlot : je sais que vous donnerez des ordres et qu'ils seront fidèlement exécutés. Ai-je le droit de vous demander où vous allez et ce que vous voulez faire?

— Comme je ne veux point mentir, monsieur le comte, je ne peux pas vous répondre.

— Dans ce cas, monsieur Morlot, je vous prie d'excuser ma curiosité.

— Oh! monsieur le comte!

Il y eut un moment de silence.

— Monsieur le comte, reprit Morlot, j'ai encore une chose à vous demander.

— Dites, répondit le comte.

— Dans l'intérêt de ce que je veux faire, il faut absolument qu'on ignore que j'ai quitté Chesnel pour quelque temps. Ni M. le marquis, ni madame la marquise, ni mademoiselle votre sœur, enfin personne ne doit savoir que vous m'avez accordé un congé.

Le jeune homme ne put cacher sa surprise.

— Monsieur le comte, reprit vivement Morlot, croyez que j'ai de puissantes raisons pour vous demander cette chose, qui doit vous paraître absurde et inexplicable. Mais, je vous le répète, il faut qu'on ne sache rien. Ne me demandez pas une explication que je ne pourrais vous donner. Vous avez confiance en moi, c'est une grande preuve de cette confiance, qui m'honore et dont je suis fier, que je réclame en ce moment.

Après avoir réfléchi un instant, le jeune homme répondit :

— Il suffit, monsieur Morlot, je garderai le silence.

Quand l'intendant sortit de l'appartement du comte de Coulange, il trouva sur son passage une femme de chambre qui l'attendait.

— Venez, lui dit cette femme, madame la marquise désire vous parler.

Tout en fronçant les sourcils, Morlot suivit la femme de chambre.

XIII

TROIS COUPS DE SONNETTE

La femme de chambre introduisit Morlot dans la chambre de la marquise, où elle le laissa seul. Mais, bientôt, une portière se souleva et madame de Coulange parut.

Morlot, qui l'avait à peine vue dans la chambre du marquis, dont les doubles rideaux étaient tirés, fut frappé de sa pâleur et de l'éclat fiévreux de son regard.

La marquise lui fit signe de s'asseoir, et quand il eut pris place dans un fauteuil, elle lui demanda brusquement :

— Monsieur Morlot, pourquoi êtes-vous venu à Paris ?

— Madame la marquise, j'ai eu l'honneur de dire à M. le marquis devant vous...

— Vous ne lui avez pas dit la vérité, l'interrompit-elle.

— Mais, madame la marquise...

— Avouez-le. Vous avez échangé avec Gabrielle un regard que j'ai surpris ; vous vous êtes trahis...

Morlot resta tout interdit.

— Gabrielle vous a écrit, n'est-ce pas ? C'est elle qui vous a dit de venir ?... Mon Dieu ! pourquoi vous cacher de moi ?

Alors Morlot se redressa et, changeant de ton :

— Oui, madame la marquise, répondit-il, Gabrielle m'a écrit et je suis ici parce qu'elle m'a appelé.

— Ah! vous voyez bien que j'avais deviné! Monsieur Morlot, que vous a dit Gabrielle?

— Ces mots que vous avez prononcés avant-hier à son oreille :

« C'est la troisième fois que l'on tente d'assassiner mon mari! »

— Le croyez-vous, monsieur Morlot?

— Oui, madame la marquise, je le crois.

— Alors vous supposez qu'il est revenu?

— Madame la marquise, j'en suis convaincu.

— Ah! vous avez raison! Moi aussi, j'en suis sûre; je le sens à la terreur qui est en moi! Oh! le misérable!... Mais pourquoi veut-il tuer mon mari? Je vous le demande, à vous, pourquoi?

— J'ignore quels sont ses projets.

La marquise poussa un gémissement et resta un instant la tête penchée sur sa poitrine.

— Monsieur Morlot, reprit-elle, avez-vous réellement l'intention de retourner cette nuit ou demain à Chesnel?

— Non, madame la marquise, je reste à Paris.

— Alors, vous voulez?...

— Vous protéger, vous défendre, et, si je le peux, vous sauver.

— Ah! mon ami, mon ami! murmura la marquise avec des larmes dans la voix.

Puis se dressant d'un seul mouvement :

— Oui, oui, reprit-elle avec énergie et le regard chargé d'éclairs, protégez la vie du marquis de Coulange et défendez le bonheur de nos enfants. Une fois encore, sauvez-moi, sauvez-nous!... Pour cela faites tout ce que vous voudrez; je ne me mettrai plus entre vous et lui... Je vous livre le maudit, vous entendez, je vous le livre!... Ah! je souffre trop; j'en ai assez de cette hor-

rible existence!... Non, je ne redoute plus ce qui peut arriver, la vie de mon mari est au-dessus de tout!

Gabrielle vous a appelé, c'est bien; mais c'est moi qui aurais dû le faire... Ah ! mon ami, plaignez-moi; je sens que je retombe dans mon anéantissement d'autrefois; la volonté me manque et je redeviens craintive et lâche!

Elle s'affaissa sur son siège comme brisée.

— Ne perdez point courage, madame la marquise, dit tristement Morlot; avec l'aide de Dieu nous éloignerons le danger qui vous menace.

— Ah! qu'il vous entende et qu'il veille sur ceux que j'aime, s'il ne veut rien faire pour moi!

— Madame la marquise me permet-elle de lui adresser une question ? demanda Morlot.

— Certainement.

— Etes-vous sûre de tous vos domestiques?

— Je devine votre pensée. Sosthène ne peut pas avoir un espion ici, parmi nos serviteurs, tous anciens et dont la fidélité est éprouvée.

Morlot secoua la tête d'un air de doute.

— Pourtant, madame la marquise, répliqua-t-il, si nous admettons que M. de Perny est l'auteur de l'explosion de Frameries, il faut qu'il ait su que M. le marquis irait visiter cette mine.

— C'est vrai, fit la marquise.

— Si nous admettons également que l'accident arrivé avant-hier à M. le marquis est un nouvel attentat contre sa vie, nous sommes forcés de croire qu'on a employé un moyen quelconque pour que le cheval prît le mors aux dents.

— Mais oui, mais oui, vous avez raison! s'écria la marquise. Et pourtant aucun de nos serviteurs ne peut être soupçonné.

— Si je vous disais, madame la marquise, que Gabrielle, avant-hier, dans la matinée, ayant à parler au cocher de M. le marquis, et étant allée à l'écurie, y a trouvé un domestique près de la mangeoire d'un cheval. En la voyant, le domestique a paru effrayé et a vite fourré dans une de ses poches un objet qu'elle n'a pu voir. Malheureusement, Gabrielle, sans défiance, n'a eu sur le moment aucun doute. C'est aujourd'hui, en causant avec moi, qu'elle s'est rappelé ce fait, d'où j'ai conclu que Gabrielle était entrée dans l'écurie au moment où le domestique faisait prendre au cheval de M. le marquis une substance préparée à l'avance.

La marquise était atterrée.

— C'est épouvantable, c'est horrible! prononça-t-elle sourdement.

Soudain, ses yeux se remplirent d'éclairs, elle se leva d'un bond et jeta sa main sur le cordon d'une sonnette.

— Madame la marquise, que faites-vous?... s'écria Morlot.

— Vous allez voir.

— Pour Dieu, madame la marquise, pas d'imprudence ou vous perdez tout.

— Rassurez-vous, je n'ai pas encore tout à fait perdu la tête.

La porte s'ouvrit et la femme de chambre parut.

Déjà la marquise avait eu le temps de se remettre, et c'est d'une voix calme qu'elle dit à sa femme de chambre :

— Rose, savez-vous où est en ce moment madame Louise?

— Tout à l'heure elle était en bas, dans l'office, madame la marquise; elle causait avec Nicolas et Angélique.

— Voyez si elle y est encore et dites-lui que je désire lui parler; qu'elle vienne tout de suite.

La femme de chambre disparut.

Deux minutes après Gabrielle entra dans la chambre de la marquise, où elle ne s'attendait pas à trouver Morlot.

— Ma chère Gabrielle, dit madame de Coulange, je sais pourquoi M. Morlot est à Paris; il m'a tout dit. C'est bien, ce que vous avez fait; je l'approuve et je vous remercie. M. Morlot m'a appris ce que vous avez vu avant-hier matin dans l'écurie. Gabrielle, il faut que nous connaissions ce misérable. Nous allons trouver un prétexte et je vais faire appeler, devant vous, tous nos domestiques.

— C'est inutile, répondit Gabrielle, l'homme que j'ai vu n'est pas un serviteur de la maison de Coulange.

— Ah ! fit la marquise, c'est un soulagement !

— C'est aussi une satisfaction pour moi, dit Morlot; mais le fait n'en existe pas m ins. Il y a donc un domestique étranger, ami de l'un des vôtres, madame la marquise, qui s'introduit dans la maison pour espionner et commettre d'autres infamies.

— Hélas ! c'est trop évident. Pourtant, depuis quelque temps, mon mari est très-sévère sur ce point. Au dehors, nos gens sont libres, ils font ce qu'ils veulent; mais ici, nous ne voulons aucune fréquentation.

— Vous voyez, madame la marquise, que vos gens ne tiennent pas suffisamment compte de vos défenses.

— Mais comment savoir...

— Interrogez le concierge, madame la marquise.

Madame de Coulange se frappa le front.

— Où ai-je donc la tête ? murmura-t-elle.

Un second coup de sonnette retentit. Nouvelle apparition de Rose.

— J'ai un renseignement à demander à Dubois, lui dit la marquise, allez me le chercher.

La femme de chambre ferma la porte sur elle. Mais elle la rouvrit aussitôt, et, avançant la tête :

— Pardon, dit-elle, j'avais oublié de prévenir madame la marquise que M. de Montgarin vient d'arriver.

— C'est bien, répondit la marquise.

Un instant après, le concierge de l'hôtel était devant madame de Coulange.

— Dubois, lui demanda-t-elle, est-ce que nos domestiques reçoivent ici, quelquefois, d'autres domestiques, leurs amis ?

— Plus, madame la marquise, plus du tout, depuis que M. le marquis l'a absolument défendu, répondit le concierge, en roulant sa calotte de velours noir entre ses doigts.

— Rappelez-vous bien, Dubois; il me semble que, avant-hier, dans la matinée, vous avez ouvert à un domestique qui n'appartient pas à notre maison.

Dubois se gratta l'oreille.

— Avant-hier, dans la matinée... murmura-t-il.

Puis sa bonne grosse figure s'épanouit.

— Madame la marquise a raison, dit-il, avant-hier matin j'ai ouvert la porte à Gérôme, le valet de pied de M. le comte de Montgarin, qui apportait, de la part de son maître, un superbe bouquet pour mademoiselle.

Morlot et Gabrielle échangèrent un regard rapide. Tous deux avaient tressailli.

— Ainsi, Dubois, reprit la marquise, vous n'avez vu avant-hier matin que le domestique de M. de Montgarin ?

— Lui seul, madame la marquise.

— C'est bien, Dubois, je n'ai plus rien à vous demander, vous pouvez vous retirer.

Quand la porte se fut refermée derrière le concierge, la marquise se retourna vers Gabrielle et Morlot.

— Je ne sais plus que penser, dit-elle, je suis comme folle ! Mon Dieu, mon Dieu, de quelles choses monstrueuses sommes-nous donc entourés !

— Madame la marquise ne doit pas se plaindre en ce moment, dit Morlot; le misérable est découvert, et j'espère bien que, par lui, si nous nous y prenons adroitement, nous saurons bientôt quels sont les projets de M. de Perny.

— Et c'est près de M. de Montgarin, le fiancé de Maximilienne, que se cache la trahison ! reprit la marquise d'un ton douloureux. Mais l'infamie est donc partout ! Vais-je donc être forcée de douter de tout, de ne plus croire à rien !...

Voyons, monsieur Morlot, et toi aussi, Gabrielle, que pensez-vous ? Dites, que se passe-il ? Voyez-vous ? Comprenez-vous ?

— Il ne faut pas qu'elle ait un doute, pensa Morlot.

Il répondit :

— Oui, madame la marquise, je comprends.

— Eh bien ?

— C'est très-simple, madame la marquise : M. de Perny a senti qu'il lui serait impossible de corrompre un de vos fidèles serviteurs, et c'est dans la maison de votre futur gendre qu'il a su trouver un complice.

— Oui, c'est cela, c'est bien cela, dit vivement la marquise. Ah ! le misérable ! le misérable !

Elle resta un moment silencieuse et reprit :

— Le comte de Montgarin est là, je veux savoir tout de suite...

Elle allait sonner, Morlot lui saisit brusquement la main...

— Qu'allez-vous faire? dit-il. Prenez garde! madame la marquise, prenez garde! M. le comte de Montgarin ne doit rien savoir de ce qui se passe. Ah! je vous en supplie, pas d'imprudence!... Si nous voulons surprendre l'ennemi et détruire son œuvre, laissons-le s'avancer avec confiance. Imitons-le, madame la marquise, agissons dans l'ombre; et s'il veut porter un coup, soyons là, sans qu'il le sache, pour l'en empêcher.

— Oui, mon ami, je serai prudente, je vous le promets; j'aurai la force de me contenir, je saurai cacher mes angoisses et ma terreur... Mais, en ce moment, j'ai mon idée, laissez-moi faire. Entrez là tous les deux, dans mon cabinet de toilette, vous pourrez entendre.

La marquise souleva elle-même la portière, derrière laquelle passèrent Morlot et Gabrielle, et elle sonna aussitôt sa femme de chambre. Celle-ci accourut.

— Rose, lui dit la marquise, je me sens un peu fatiguée; si M. de Montgarin veut bien venir me dire bonjour dans ma chambre, il me fera plaisir.

Rose alla prévenir Ludovic, qui s'empressa de se rendre au désir de la marquise.

— Rose vient de me dire que vous êtes un peu souffrante, madame la marquise, dit le jeune homme, après avoir salué respectueusement la mère de sa fiancée.

— C'est vrai, monsieur le comte, j'éprouve une grande lassitude dans tous les membres, je suis comme brisée.

— C'est la suite de vos cruelles émotions.

— Oh! oui, cruelles, soupira la marquise.

Le jeune homme la regardait tristement.

— Monsieur le comte, reprit la marquise, êtes-vous venu en voiture, aujourd'hui?

— Non, madame, à pied.

— Ah !... Je le regrette.

— Pourquoi, madame ?

— Voici : Je désire prendre un nouveau domestique, qui nous sera très-utile à Coulange. Mais nous n'acceptons un serviteur, que s'il a d'excellentes références. Or, ce matin, un garçon, qui m'a paru tout à fait convenable, s'est présenté en se recommandant de Gérôme, votre valet de pied. Avant de lui donner une réponse définitive, je désire voir votre domèstique, et puisqu'il n'est pas venu avec vous, vous m'obligerez en me l'envoyant demain à onze heures.

— Voilà ce que je redoutais, dit Morlot tout bas à Gabrielle, madame la marquise commet une faute.

— Je suis désolé de ne pouvoir répondre à votre désir, répondit Ludovic : mais Gérôme n'est plus à mon service.

— Comment, fit la marquise, laissant paraître sa surprise, vous l'avez renvoyé ?

— Non, madame, c'est lui qui m'a quitté.

— Pourquoi cela ?

— Pour aller rendre les derniers devoirs à sa vieille mère qui vient de mourir.

— Alors il reviendra ?

— Non, madame. Il m'a annoncé qu'il avait l'intention de se fixer dans son pays où, avec ses petites rentes et le modeste héritage qu'il va recueillir, il espère pouvoir vivre.

— De quel pays est-il ? demanda négligemment la marquise.

— Gérôme est Breton, madame ; mais je ne sais pas le nom de la localité où il est né.

— Autant que j'ai pu en juger, monsieur le comte, vous aviez en Gérôme un bon serviteur.

— C'est vrai, madame, je n'ai qu'à me louer de lui et de son service.

— Vous l'aviez depuis longtemps ?

— Seulement depuis quelques mois.

— Qui vous l'avait donné ?

— Le comte de Rogas, à qui un de ses amis l'avait chaudement recommandé.

— Je vous remercie, monsieur de Montgarin. Sur ce que vous venez de me dire, je me déciderai probablement à prendre ce garçon qui s'est présenté de la part de Gérôme.

Morlot demandait à Gabrielle :

— Qui est-ce, ce comte de Rogas ?

— Un Portugais très-riche, dit-on ; c'est un petit cousin du comte de Montgarin. Le comte de Rogas habite avec son parent.

Morlot resta silencieux. Mais il se disait :

— Il faudra savoir ce que c'est que ce comte de Rogas.

Un instant après le comte de Montgarin prit congé de madame de Coulange. Morlot et Gabrielle sortirent du cabinet.

— Vous avez entendu ? dit la marquise.

— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien, madame la marquise, ce misérable Gérôme a eu peur et il a pris la fuite. M. le comte de Montgarin a été la dupe de cet affreux coquin, et les personnes qui l'ont si chaudement recommandé à M. le comte de Rogas ont indignement abusé de sa confiance. Enfin, madame la marquise, ce Gérôme a été placé chez M. le comte de Montgarin de la même façon que Juliette, une autre coquine de la pire espèce, a été autrefois

placée près de vous. Par qui ? nous n'avons pas à nous le demander.

— Si seulement M. de Montgarin avait pu me dire où cet homme est allé.

— Je le saurai, madame la marquise; soyez tranquille, je ne tarderai pas à retrouver maître Gérôme. Autre chose, madame la marquise : vous avez dit tout à l'heure à M. de Montgarin que votre intention était d'augmenter le nombre de vos serviteurs.

— Je me suis servie de ce prétexte pour interroger le comte.

— C'est ce que j'ai compris, répliqua Morlot; mais, continua-t-il en souriant, il est réellement nécessaire que vous ayez un domestique de plus. C'est moi qui le choisirai. Son service de valet laissera beaucoup à désirer; mais madame la marquise voudra bien être indulgente pour mon protégé.

— J'ai compris, monsieur Morlot.

— Madame la marquise, reprit l'ancien inspecteur de police d'une voix grave, nous devons prendre toutes nos précautions; il me faut ici deux yeux pour voir et deux oreilles pour entendre, un homme qui soit le garde du corps de M. le marquis de Coulange.

XIV

COMMENT ON DEVIENT BARON

Le soir, quand après avoir souhaité une bonne nuit à Gabrielle, Morlot se trouva seul dans sa chambre, il se mit à réfléchir profondément.

Il examinait les événements et les faits, il les interrogeait, les sondait, les commentait, les rapprochait les uns des autres, les liait ensemble et les classait successivement dans sa mémoire.

Il ne se dissimulait pas qu'il allait entreprendre une tâche ardue; mais, en même temps, il sentait son courage redoubler sous sa volonté.

La marquise et Gabrielle lui avaient dit : « Nous comptons sur vous ! » C'était assez. D'ailleurs il aimait à se dévouer ; c'était un besoin de sa nature. Chez lui le dévouement était une passion. Pour sauver la marquise et sa famille d'un danger, il était capable de lutter même contre l'impossible. Et puis il éprouvait comme des frémissements de plaisir, en pensant qu'il allait se retrouver aux prises avec Sosthène de Perny.

— Le combat sera terrible, se disait-il, car le brigand est d'une force peu commune. Je l'ai vu à l'œuvre, ses débuts promettaient.

Il continuait à réfléchir et reprenait :

— Cette fois encore, il s'agit de quelque chose de ténébreux. Quel but poursuit-il? Que veut-il ? Mystère à pénétrer... Ah ! le mystère, il aime cela ! S'en était-il assez bien servi pour envelopper le vol de l'enfant !... Quand je pense qu'il m'a fallu sept ans, à moi, Morlot, pour arriver à voir clair dans cette affaire. Mais, alors, j'étais complètement dans la nuit, aucune trace à suivre... Aujourd'hui, je sais quelque chose, et quand j'aurai cherché, fouillé, si je ne découvre pas, je devinerai ! Oui, je devinerai ! Est-ce que déjà ?... Mais non, n'allons pas si vite, je pourrais m'égarer.

Mon idée est là, continua-t-il en se frappant le front, elle y restera ; et si je ne trouve pas autre chose, j'y reviendrai. En attendant, il faut veiller sur le marquis.

Ainsi que Morlot l'avait dit à Gabrielle, le comte de Montgarin lui apparaissait comme un personnage mystérieux. Ludovic le gênait, le troublait, l'égarait dans ses appréciations et ses calculs. Tout le monde, Gabrielle comprise, s'accordait à faire l'éloge de ce jeune homme. Il avait du cœur, des sentiments élevés; il aimait mademoiselle de Coulange, il en était aimé, il était son fiancé... Lui-même avait trouvé très-correctes ses réponses lorsque la marquise l'avait interrogé sur son valet de pied. En vérité, comment admettre que ce jeune homme pût être le complice de Sosthène de Perny? ne serait-ce pas absurde?

Là se détruisaient ses calculs, se brisaient ses déductions et s'arrêtait le travail de sa pensée.

Pourtant, malgré tout, il sentait que l'ennemi qu'il avait à combattre s'agitait autour du comte de Montgarin, et quelque chose lui disait que le fiancé de Maximilienne était comme le pivot ou la cheville de l'intrigue. Mais il avait beau mettre son esprit à la torture, l'intrigue restait dans l'ombre, et il ne parvenait pas à en saisir le fil. Morlot ne comprenait pas encore.

Cependant, quand il crut avoir suffisamment réfléchi pour le moment, se trouvant d'ailleurs accablé de fatigue, il se décida à se mettre au lit.

Vers six heures du matin, après n'avoir fait qu'un somme, Morlot se leva frais, dispos et parfaitement reposé. Il avait songé déjà à l'emploi qu'il ferait de sa journée.

Son premier travail fut d'écrire à Mouillon et à Jardel, ses anciens amis, deux agents supérieurs de la police de sûreté, lesquels étaient spécialement attachés à M. Macé, commissaire de police aux délégations judiciaires, aujourd'hui chef de la police de sûreté.

Il leur annonçait à tous deux son arrivée à Paris. Il disait à Mouillon de l'attendre chez lui le jour même entre cinq et six heures du soir; à Jardel de se trouver également chez Mouillon entre cinq et six heures. Au bas de chaque lettre il avait ajouté : « Je vais avoir besoin de vous ! »

Les lettres écrites et mises sous enveloppes, Morlot revêtit l'habillement qu'il avait la veille à l'hôtel de Coulange.

Pendant ce temps, Gabrielle s'était levée.

— Avez-vous bien dormi ? cria-t-elle à Morlot de sa chambre.

— Oui, parfaitement bien. Est-ce que je puis entrer?

— Mais certainement, venez.

— Est-ce que vous sortez déjà? lui demanda Gabrielle, voyant que, sauf ses gants, il était vêtu comme pour faire des visites.

— J'attendais que vous fussiez levée pour vous dire bonjour et partir.

— A l'œuvre dès aujourd'hui ?

— Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Déjeunons-nous ensemble ?

— J'aurai probablement beaucoup à faire, je ne peux pas vous promettre.

— Je vous reverrai ce soir?

— Oui, à moins d'un événement imprévu.

— Allons, courage, mon ami, courage!

— Ce n'est pas ça qui manquera.

Ils se serrèrent la main. Ensuite Morlot prit son chapeau, sa canne et sortit. Il glissa ses deux lettres dans la première boîte qu'il rencontra sur son passage et se dirigea vers la rue de Richelieu. Sur la place Louvois il s'arrêta, parut se consulter et marcha vers l'hôtel Lou-

vois. Il s'annonça comme un propriétaire du département du Doubs, qui venait passer quelque temps à Paris pour se distraire.

Quand il fut convenu du prix d'un petit appartement composé de trois pièces : une chambre à coucher, un cabinet de toilette et un petit salon, on lui demanda son nom.

— Je suis le baron de Ninville, répondit-il.

On salua respectueusement M. le baron.

— J'ai beaucoup d'amis à Paris, dit-il, j'ai mis pied à terre chez l'un d'eux ; mais je tiens à être libre et surtout à rentrer aux heures qui me conviennent ; c'est pour cela que je prends un appartement à l'hôtel, pour cela également que je n'ai pas amené à Paris mon valet de chambre. Demain ou après-demain je ferai apporter ici une partie de mes effets.

Il tira son portefeuille de sa poche, l'ouvrit, et, tout en regardant, laissa voir qu'il était bourré de billets de banque, comme il convient à un haut et puissant baron franc-comtois.

— Tiens, fit-il, je n'ai plus une seule carte de visite. Je vous serai reconnaissant de vouloir bien m'en commander un cent, beau bristol.

Il prit une plume et écrivit sur un feuillet de papier blanc : « Baron H. de Ninville. »

— Avec une couronne et un tortil de baron, cela va sans dire.

Il mit le papier dans la main du maître de l'hôtel, en y joignant un billet de cinq cents francs et ajouta :

— Je vous prie de payer cette petite dépense ; vous inscrirez le reste de la somme à mon crédit.

— On va donner un reçu à monsieur le baron.

— Par exemple ! est-ce que je n'ai pas confiance en

vous? Au crédit de mon compte, voilà tout. Je vais faire mon tour de promenade sur les boulevards pour me préparer à bien déjeuner au café Anglais... Ah! ah! je connais l'endroit. J'y ai plus d'une fois joyeusement soupé en douce et gracieuse compagnie. Service parfait, vins exquis. Ah! ah! ah!...

Et Morlot, se donnant des airs de vieux roué, s'en alla, laissant le maître et les garçons de l'hôtel ahuris.

— De sorte que me voilà baron, se disait-il, en montant la rue de Richelieu. Bah! je jouerai ce rôle aussi bien que beaucoup d'autres piètres barons de ma connaissance. Autrefois, il n'y a pas si longtemps de cela, un intendant pouvait être en même temps grand seigneur et ministre.

Morlot ne déjeuna point au café Anglais. A dix heures, il entra dans un petit restaurant du passage Jouffroy où il déjeuna rapidement et très-modestement.

A onze heures et demie, il sonnait à la porte de l'appartement de la marquise de Neuvelle.

— Madame la marquise est à table, lui dit le domestique qui vint lui ouvrir.

— Est-elle seule?

— Oui, monsieur.

— Alors, je vais attendre... Veuillez remettre ma carte à madame la marquise.

Le domestique le fit entrer dans un salon où il le laissa en lui disant :

— Voilà des journaux et des albums.

Morlot n'attendit pas longtemps. Au bout d'un quart d'heure, la vieille marquise parut. Morlot se leva et fit un salut respectueux.

— Madame la marquise, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'ai pensé, en vous faisant

remettre ma carte, que vous vous rappelleriez mon nom.

— En effet, on a parlé souvent devant moi, de monsieur Morlot. Ainsi, vous êtes...

— Un des serviteurs dévoués de la maison de Coulange.

— Je sais. Le marquis vous a en haute estime. Asseyez-vous, monsieur, et veuillez me dire l'objet de votre visite.

— Madame la marquise, dit Morlot avec gravité, parmi les nombreux amis de la famille de Coulange, vous êtes l'amie la plus ancienne, la meilleure, la plus dévouée.

— C'est vrai, monsieur.

— Eh bien, madame la marquise, je viens, dans l'intérêt de M. le marquis, de madame la marquise et de leurs enfants, vous prier de me donner divers renseignements. Seulement, madame la marquise, avant notre conversation, je vous demande de me faire la promesse que tout ce que nous allons dire restera un secret entre nous et que vous ne prononcerez mon nom devant personne.

— Je n'ai pas à vous cacher, monsieur, que je suis surprise de votre langage; mais vous invoquez les noms d'êtres qui me sont chers; je vous promets donc, et, si c'est nécessaire, je vous jure de ne révéler à personne ce que vous allez me dire.

— Merci, madame la marquise. M. le marquis de Coulange et les siens courent un danger.

— Encore ! s'écria la vieille dame en pâlissant.

— Oui, encore. Quel est ce danger? Je l'ignore. Mais il existe et je cherche à le connaître afin de le conjurer.

— Ah! mais vous m'effrayez, monsieur!

— Moi aussi, madame la marquise, je suis effrayé.

— M. et madame de Coulange savent-ils?...

— Madame de Coulange seule sait pourquoi je suis à Paris.

— Si je vous ai bien compris, monsieur Morlot, le marquis et les siens seraient menacés par un ou plusieurs ennemis.

— Oui, madame.

— Inconnus?

— Inconnus.

— Et c'est vous qui entreprenez la tâche de les découvrir?

— Madame la marquise n'a-t-elle pas entendu dire que j'étais autrefois agent de la police de sûreté?

— Non, je ne savais pas cela. Maintenant, monsieur, je vois ce que vous pouvez faire. Je suis prête à vous répondre; quels renseignements avez-vous à me demander?

— Madame la marquise connaît-elle une dame polonaise, qui porte le nom de comtesse Protowska?

La vieille dame resta un moment silencieuse, ayant l'air de chercher dans sa mémoire.

— Non, répondit-elle, non, je ne connais point cette comtesse, et je ne crois pas que jamais son nom ait été prononcé devant moi.

— Je savais d'avance votre réponse, madame la marquise.

— A mon tour, puis-je vous demander?...

— Dans quel but je vous ai adressé cette question? Non, madame la marquise, car je ne pourrais pas vous répondre.

— Vous êtes bien mystérieux, monsieur.

— Je suis forcé de l'être. Je me suis donné une tâche qui m'impose des devoirs de diverses sortes et une

grande réserve, aussi bien vis-à-vis de vous que vis-à-vis de madame de Coulange.

— Il suffit, monsieur. Vous pouvez continuer.

— C'est vous, madame la marquise, qui avez présenté M. le comte de Montgarin à l'hôtel de Coulange?

— Oui, et j'ajoute que son mariage avec Maximilienne sera un peu mon œuvre.

— Madame la marquise connaît beaucoup ce jeune homme?

— Beaucoup, monsieur. Mais, pardon, verriez-vous en lui un de ces ennemis que vous cherchez?

— Non, certes.

— A la bonne heure. Ce que j'ai fait pour le comte de Montgarin, monsieur, vous dit l'estime et l'amitié que j'ai pour lui. Une personne que la marquise de Neuvelle estime est à l'abri de tout soupçon.

— Madame la marquise, répondit Morlot, vos paroles me font éprouver une grande satisfaction.

Et tout bas il se dit :

— Je n'ai plus à m'occuper du comte de Montgarin.

— Ainsi, reprit la vieille dame, vous aviez quelque doute à l'égard de mon protégé ?

— Non, madame, non ; mais... je cherche.

— En vous disant que je l'estime et que Maximilienne l'aime, je pourrais me dispenser de vous faire son éloge. Cependant, écoutez.

Et la marquise de Neuvelle raconta à Morlot l'espèce de confession que lui avait faite un jour le comte de Montgarin.

— Eh bien, ajouta-t-elle, êtes-vous convaincu, maintenant, que le comte est un brave et digne jeune homme?

Morlot s'inclina en signe d'assentiment.

— Si vous le voulez bien, madame la marquise, dit-il, nous parlerons de M. le comte de Rogas.

— Je le vois assez souvent; mais je ne puis rien vous dire de son passé. Ce que je sais, c'est qu'il a une grande affection pour son jeune parent; il semble ne vivre que pour lui. C'est un homme froid, grave et même austère; il parle peu; il est poli, fort aimable et ne manque pas d'une certaine distinction. Il possède, paraît-il, une grande fortune.

— Ah! fit Morlot. — Diable, diable, pensait-il, je ne vois pas du tout sur quel terrain je marche.

A ce moment on frappa à la porte du salon.

— Qu'y a-t-il? demanda la marquise.

La porte s'ouvrit et un domestique annonça :

— Monsieur le comte de Rogas.

Morlot se dressa comme poussé par un ressort.

La marquise le regarda et dit au domestique :

— Priez M. de Rogas d'attendre un instant.

La porte se referma.

Alors la marquise dit à Morlot :

— Si vous avez intérêt à ne pas être vu ici par M. de Rogas, passez dans cette chambre et, quand j'aurai fait entrer le comte, vous pourrez vous en aller.

Mais, déjà, Morlot avait réfléchi.

— Madame la marquise, dit-il, je désire voir M. le comte de Rogas. Seulement, je vous prie de me présenter à lui sous le nom de baron de Ninville, un baron de province, propriétaire dans le département du Doubs, qui est venu vous faire une visite.

— Pour la famille de Coulange, je peux faire ce mensonge, répondit la marquise.

Elle appela le domestique et lui dit :

— Faites entrer M. le comte de Rogas.

XV

DEUX VRAIS AMIS

Quand, un instant après, Morlot sortit du salon de la marquise, où il laissait le comte de Rogas, son front devint sombre et ses sourcils se froncèrent.

Il avait eu le temps de bien examiner le Portugais, et tout de suite après son premier examen il s'était dit :

— Cet homme a un masque sur le visage.

Il descendit l'escalier tout rêveur. Dans la rue il se mit à marcher rapidement. Au bout d'un instant il s'arrêta brusquement.

— Ce personnage est une énigme vivante, murmura-t-il.

Puis, se frappant le front :

— Oui, reprit-il, une énigme; mais rien ne m'ôtera de l'idée que j'étais tout à l'heure en présence d'un coquin !

Il se remit à marcher, continuant ses réflexions. Il se demandait :

— Quel est le passé de cet homme ? Est-il le parent du comte de Montgarin ? A-t-il réellement une grande fortune ? Voilà ce qu'il faudra savoir... En attendant, reprit-il avec une sorte de dépit, Sosthène de Perny reste perdu dans l'obscurité d'une nuit profonde.

A cinq heures un quart, Morlot entrait chez l'inspecteur de police Mouillon. Celui-ci l'attendait. La façon dont il accueillit le régisseur de Chesnel disait assez l'amitié qu'il avait pour lui. Ils venaient à peine de s'as-

seoir lorsque Jardel arriva. Quelques paroles amicales furent échangées; puis Mouillon demanda à Morlot ce qu'il attendait de son camarade et de lui.

—Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Morlot, ajouta-t-il, que Jardel et moi nous sommes entièrement à vous; quoi que vous puissiez nous demander, nous sommes vos hommes.

— Et sincèrement dévoués, amplifia Jardel.

— Nous serons heureux si vous nous offrez enfin l'occasion de payer la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous.

— Vous êtes de braves cœurs, répondit Morlot, en serrant en même temps la main aux deux agents. Vous le voyez, sachant que je pouvais compter sur votre amitié, je n'ai pas hésité à m'adresssr à vous. Vous vous souvenez de ce que nous avons fait autrefois ensemble?

— C'est une de ces choses qu'on n'oublie jamais, répondit Mouillon. Quel magnifique coup de filet! Nous n'avons rien eu de pareil depuis, monsieur Morlot. Souvent encore, à la préfecture, on parle de la fameuse enveloppe de lettre à moitié brûlée, trouvée par vous, et au moyen de laquelle nous avons pincé cette formidable bande de brigands.

—Malheureusement, dit Morlot, nous ne les avons pas pris tous.

— Deux ou trois avaient échappé, nous les avons retrouvés.

Morlot secoua la tête.

— Il en reste encore, dit-il.

— Des hommes de la bande Blaireau? fit Mouillon.

— Oui.

— Tonnerre! ils ont la vie dure, grommela Mouillon...

— Vous savez tous deux, Jardel surtout, puisqu'il

était avec moi, ce qui s'est passé une certaine nuit au château de Coulange. Deux scélérats, ayant pour complice une femme de chambre, s'étaient introduits dans le château où, sans Jardel et moi, deux crimes auraient été commis : un vol et un assassinat. La victime désignée était la marquise de Coulange.

— Quelle effroyable nuit ! murmura Jardel.

— Ces deux misérables faisaient partie de la bande de Blaireau, continua Morlot, puisque l'un d'eux était précisément ce Jules Vincent à qui appartenait le morceau d'enveloppe. Jardel se souvient que celui-ci parvint à nous échapper ; nous nous emparâmes de l'autre après une vigoureuse résistance. Trois jours après, la bande presque tout entière était arrêtée, vous savez comment. Le fameux Jules Vincent, qui s'appelait de son vrai nom Armand Des Grolles, était cette fois entre nos mains. Pour des raisons que je n'ai pas pu vous faire connaître alors et que je dois vous cacher encore, il n'a point été parlé de l'affaire du château de Coulange dans le procès de la bande des voleurs, de sorte que Des Grolles n'a été condamné qu'à cinq ans de prison.

— Et quinze ans de serveillance, dit Jardel.

— Sait-on ce qu'il est devenu ?

— Peu de temps après qu'il fut sorti de prison, il a disparu. Toutefois, on a pu suivre sa trace jusqu'au Havre, où on a à peu près acquis la certitude qu'il s'était embarqué pour l'Amérique.

— Ah ! fit Morlot.

Et il resta un instant pensif.

— L'autre brigand, reprit-il, le complice de Des Grolles dans la tentative de vol et d'assassinat du château de Coulange, aurait dû passer devant la cour d'assises comme les autres ; mais, pour ces mêmes raisons dont je

parlais tout à l'heure, madame la marquise de Coulange, trop sensible et trop bonne, lui a fait grâce. Et moi, Morlot, agent de police, manquant à mon devoir, j'ai laissé prendre la clef des champs à l'homme que Jardel et moi avions arrêté.

— Je n'ai jamais pu m'expliquer cela, dit Jardel.

— Ma démission, que j'ai immédiatement donnée, a été la conséquence de cette faute que j'ai commise. Que voulez-vous, j'ai été faible devant une femme.

— Bah ! fit Mouillon, vous n'avez rien à regretter.

— Vous vous trompez, mon ami, répliqua vivement Morlot ; j'ai un regret, un grand regret.

— Quel est ce regret ?

— De ne pas avoir tué raide, comme un chien enragé, l'homme à qui la marquise de Coulange a fait grâce. Vous verrez tout à l'heure que je peux avoir ce regret. Qui était cet individu ? je l'ignore. Je ne veux pas le savoir. J'ai appris qu'après être sorti d'entre mes mains il s'était empressé de quitter la France, comme sa sûreté l'exigeait. Où est-il allé ? En Amérique, je suppose. Depuis cela, près de quatorze ans se sont écoulés, et il peut croire que, maintenant, lui et son passé sont ensevelis dans l'oubli.

Mouillon disait tout à l'heure, en parlant des hommes de la bande Blaireau : « Ils ont la vie dure. » Oui, ils ont la vie dure ; et leur audace reste la même, et pour le mal ils ont toujours la même ardeur.

Mouillon, Jardel, écoutez : Ce misérable, que je regrette de ne pas avoir tué comme une bête immonde, quand je tenais mon revolver à la hautenr de sa tête, ce lâche coquin, dont la marquise de Coulange a eu pitié, est revenu à Paris malgré la promesse qu'il avait faite de ne remettre jamais les pieds en France.

— Vous l'avez rencontré? demanda Jardel.

— Non, car, comme tous les bandits, il se cache. Mais, je vous le dis, il est à Paris, j'en ai la certitude.

— Alors je vois ce que vous venez nous demander, dit Mouillon : il s'agit de trouver cet individu.

— Oui.

— Vous avez déjà quelques renseignements?

— Je ne possède que certaines indications vagues. Mais je vais rester à Paris et, si vous le voulez bien, nous travaillerons ensemble.

— S'il en est ainsi, dit Mouillon, je suis sûr que l'individu ne nous échappera point.

— Lui et les autres.

— Ah ! ils sont plusieurs?

— J'en ai la conviction, fit Morlot. Quand Jardel m'a appris que Des Grolles s'était embarqué pour l'Amérique, je me suis dit aussitôt : il est allé rejoindre son ancien complice. Donc, nous pouvons être à peu près certains qu'ils sont revenus ensemble à Paris, afin de mettre à exécution les projets qu'ils ont conçus là-bas. Nous pouvons admettre aussi qu'ils ont d'autres complices et qu'ils forment ainsi une bande parfaitement organisée. Ah! ils sont les dignes élèves de leur maître Blaireau de sinistre mémoire!... Où se cachent-ils? Nous le saurons. Mais il importe, avant tout, de découvrir quels sont leurs projets ténébreux. C'est pour cela, mes amis, que je redeviens policier; c'est pour cela que j'ai besoin de votre concours. Nous connaîtrons leur plan et nous le battrons en brèche : à tout prix il faut que nous empêchions leur œuvre de s'accomplir.

— C'est très-bien, dit Jardel, mais encore faut-il que nous sachions quelque chose.

— Sois donc patient, répliqua Mouillon, laisse parler M. Morlot.

— Vous devez bien penser, reprit ce dernier, que je ne reprendrais pas mon métier d'autrefois, si je n'y étais forcé par une raison exceptionnelle. Vous savez quels liens m'attachent à la famille de Coulange, à laquelle je dois tout : ma position, ma tranquillité, ma fortune. Eh bien, c'est à cette noble famille que je tiens à donner une preuve de ma reconnaissance et de mon dévouement.

C'est encore le marquis et la marquise de Coulange que menacent aujourd'hui les deux misérables dont nous nous occupons et les autres coquins qu'ils ont pris pour complices.

Les deux agents ouvrirent de grands yeux et se rapprochèrent de Morlot. Il continua :

— Comme je viens de vous le dire, je ne connais pas leurs projets. La fortune du marquis de Coulange s'élève peut-être actuellement à trente millions; veulent-ils s'emparer de quelques-uns de ces millions? On peut le supposer. Par quel moyen? C'est ce qu'il faut savoir... Mais on peut supposer également que le mobile qui fait agir l'ennemi ou les ennemis de la famille de Coulange est la haine, et que l'acharnement avec lequel ces misérables poursuivent le marquis et la marquise n'a pas d'autre but que la vengeance. Quoi qu'il en soit, un et peut-être plusieurs membres de la famille de Coulange sont en danger de mort!

— Oh! firent les deux agents.

— Depuis quelques mois, trois tentatives d'assassinat, auxquelles il a miraculeusement échappé, ont été dirigées contre le marquis de Coulange.

— Mais c'est épouvantable! s'écria Jardel.

— Terrifiant! ajouta Mouillon.

— Bien que mes renseignements n'aient encore rien de précis, c'est à divers indices que j'ai pu recueillir, que j'ai deviné le retour en France et la présence à Paris de l'homme que la marquise de Coulange n'a pas voulu livrer autrefois à la justice. Maintenant, mes amis, si vous m'avez bien compris, vous savez ce que j'attends de vous.

— Jardel et moi nous sommes entièrement à votre disposition, dit Mouillon.

— Monsieur Morlot n'a qu'à nous dire ce que nous devons faire, dit Jardel, c'est-à-dire à nous donner ses ordres.

— La besogne sera difficile, car je prévois les obstacles qui se dresseront devant nous; mais je vous connais, je sais ce que vous valez, rien ne vous arrêtera. D'ici deux ou trois jours j'aurai complètement étudié la situation, alors je vous donnerai mes instructions et nous nous mettrons sérieusement en campagne. Mais ce à quoi je dois songer tout d'abord, c'est à protéger la vie du marquis de Coulange; car trois attentats successifs ne prouvent point, malheureusement, que les scélérats ont renoncé à leur projet de l'assassiner.

Or, je voudrais avoir un homme sûr, intelligent, discret, adroit, pour le faire entrer chez le marquis en qualité de domestique. Le marquis ne sait rien et ne doit rien savoir; la marquise seule est prévenue. Il va sans dire que c'est un agent de police qu'il me faut. Il serait spécialement attaché à la personne du marquis; toujours armé et l'œil au guet, il l'accompagnerait partout. Dans la maison, son service serait des plus faciles; bien payé et bien traité, d'ailleurs, on ne le considérerait point comme un serviteur ordinaire. Pouvez-vous me

procurer cet homme-là dès demain, si c'est possible?

— J'espère que nous le trouverons facilement, répondit Mouillon.

— Sans doute, on peut le trouver, dit Jardel; mais ce n'est pas une mission ordinaire que veut lui confier M. Morlot. C'est bien important et bien délicat. Je ne parle pas du danger à courir; notre métier, à nous autres, est de le braver, comme les soldats qui marchent à l'ennemi. Avec l'intelligence et le courage, l'homme qu'il faut à M. Morlot doit être dévoué et avoir en plus beaucoup de tact.

— Jardel, il me semble que vous ne dites pas toute votre pensée.

— C'est vrai.

— Vous avez une idée, faites-nous-la connaître.

— Eh bien, monsieur Morlot, mon idée est que la besogne qu'on fait soi-même est toujours meilleure.

— Ce qui veut dire?

— Que si rien ne s'y oppose, c'est moi qui entrerai chez M. le marquis de Coulange.

— Quoi, Jardel, vous voulez?...

— Monsieur Morlot, c'est un homme dévoué qu'il vous faut?

— Oui, Jardel, un homme dévoué.

— Eh bien, monsieur Morlot, il y a à Paris deux hommes qui, pour vous, se feraient couper en quatre : ils sont devant vous.

— C'est entendu, mon cher Jardel, c'est vous qui veillerez sur le marquis de Coulange.

— Et puis, monsieur Morlot, madame la marquise aura d'autant plus confiance que je ne lui suis pas tout à fait inconnu.

— Oui, oui, vous avez raison. Cependant je vois une difficulté.

— Laquelle?

— Votre service à la préfecture.

— Nous voulons être entièrement à vous, dit Mouillon; demain matin nous demanderons, Jardel et moi, un congé de trois mois.

— Peut-être aurai-je besoin de vous plus longtemps.

— Nous le demanderons de six mois.

— Et si on ne vous l'accorde point?

— Dans ce cas, nous saurons ce que nous aurons à faire.

— Allons, c'est bien, dit Morlot avec émotion; je suis heureux, je suis fier d'avoir deux amis tels que vous. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez tous deux généreusement récompensés et que, dès maintenant, vous pouvez me demander tout l'argent dont vous aurez besoin.

— Monsieur Morlot, répondit vivement Mouillon, vous pouvez croire que l'espoir d'obtenir une récompense n'entre pour rien dans le plaisir que nous avons à vous servir.

— Oui, Mouillon, je le crois.

— Ainsi, c'est entendu; dès demain nous nous tenons à votre disposition et nous attendons vos ordres.

— Le plus souvent, c'est ici, chez vous, que nous nous verrons, afin de bien nous entendre sur ce que nous devons faire. Toutefois, il est bon que vous sachiez où me trouver, l'un et l'autre, à certaines heures du jour et de la nuit. J'ai deux domiciles, et à chaque endroit j'ai cru devoir changer de nom. Rue Rousselet, n° 11, je me fais appeler M. Robert, et à l'hôtel Louvois, place Louvois, je suis le baron de Ninville.

Les trois hommes causèrent encore un instant, et Morlot les quitta en leur disant :

— A demain.

XVI

JARDEL DOMESTIQUE

Ainsi que l'avait annoncé le docteur Gendron, au bout de quinze jours le marquis fut complètement guéri. Dès le sixième jour il avait pu faire d'assez longues promenades en voiture; mais toujours accompagné de la marquise ou de Maximilienne. Madame de Coulange ne voulait plus qu'il sortît sans elle; pour ne pas le quitter un seul instant elle abandonnait sa chère solitude.

Le cocher du marquis avait toujours à côté de lui, sur son siége, un nouveau domestique de la maison de Coulange. C'était Jardel, auquel la marquise avait donné le nom de Firmin, en souvenir sans doute du vieux valet de chambre du marquis, qui était mort depuis quelques années. Le nouveau venu avait été recommandé par la marquise elle-même au maître d'hôtel d'abord et ensuite au cocher d'une façon toute particulière.

Aussi, bien qu'il ne fît guère que boire, manger, dormir et se promener dans les cours de l'hôtel, Firmin était, de la part de ses camarades d'antichambre, l'objet d'une certaine considération. C'était toujours avec la plus grande politesse que le maître d'hôtel lui donnait un ordre. Du reste, Firmin faisait tout ce qu'il pouvait pour jouer convenablement son rôle de valet. Le cocher et lui étaient déjà une paire d'amis. Nicolas lui parlait sou-

vent des beaux jours qu'ils passeraient bientôt au château de Coulange.

— C'est une résidence délicieuse, comme il n'y en a pas deux en France, disait-il; vous verrez cela, vous serez émerveillé. Comme c'est convenu, je vous apprendrai à monter à cheval. Tous les matins, avant que les maîtres ne soient levés, nous ferons ensemble le tour du parc. Je veux qu'en moins de deux mois vous soyez capable de suivre M. le marquis dans une chasse à courre. Je sais que cela fera plaisir à madame la marquise.

En effet, madame de Coulange avait dit au cocher :

— Nicolas, je désire que Firmin sache monter à cheval. Dès que nous serons à Coulange, vous lui donnerez tous les jours une leçon d'équitation; j'espère que vous en ferez un bon cavalier.

Jardel s'était présenté seul à l'hôtel de Coulange avec une lettre de Morlot. En le voyant, la marquise eut un mouvement de surprise.

— Est-ce que madame la marquise me reconnaît? demanda Jardel.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, monsieur, je cherche à me rappeler...

— Où vous m'avez vu déjà?

— Oui.

— Je suis un ami dévoué de M. Morlot, madame la marquise; c'est moi qui étais avec lui au château de Coulange cette nuit où deux scélérats...

— Ah! je vous reconnais; vous êtes monsieur Jardel.

— Oui, madame la marquise. Mais veuillez lire la lettre de M. Morlot.

— Ainsi, monsieur Jardel, dit la marquise après avoir lu, vous avez bien voulu consentir à jouer ce rôle de domestique?

— Pour moi, madame, c'est un poste d'honneur, je l'ai sollicité.

— M. Morlot vous a dit ce que vous auriez à faire?

— J'ai reçu ses instructions.

— Il faut que mon mari, mes enfants et nos gens croient que vous êtes réellement un domestique.

— Vous me présenterez comme tel, madame la marquise, le reste me regarde. Soyez tranquille, je me mettrai vite au courant du service qui me sera confié. D'ailleurs, on peut toujours faire de moi un laveur de vaisselle.

— Oh! fit la marquise.

Après avoir réfléchi un instant :

— C'est bien, dit-elle, j'arrangerai cela moi-même.

Et Jardel, sous le nom de Firmin, fut immédiatement présenté au maître d'hôtel.

Le lendemain matin, ce fut Jardel qui apporta au marquis ses lettres et ses journaux. La marquise était près de son mari.

— Tiens, fit M. de Coulange, en voyant cette figure qui lui était inconnue.

Et il se tourna vers la marquise, une interrogation dans le regard.

— C'est vrai, Édouard, dit-elle, j'ai oublié de te dire que, sur la recommandation de M. Morlot, j'ai pris un nouveau serviteur. Je te le présente; il se nomme Firmin, comme ton vieux valet de chambre.

Jardel s'inclina respectueusement.

Après l'avoir regardé un instant, le marquis lui dit de ce ton affectueux qui lui attirait tous les cœurs :

— Vous portez le nom d'un brave et digne homme qui fut pour moi, en même temps qu'un serviteur fidèle, un ami dévoué. Vous avez été recommandé à madame la

marquise par M. Morlot, nous sommes donc sûrs d'avoir en vous un bon serviteur; j'espère que vous appartiendrez longtemps à la maison de Coulange.

— Je remercie monsieur le marquis de ses bonnes paroles, répondit Jardel; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter la confiance de monsieur le marquis et de madame la marquise.

Sur ces mots, il salua et se retira.

— Est-ce que nous avions besoin d'un nouveau domestique? demanda le marquis à la marquise.

— A Paris, non, répondit-elle; mais il nous sera très utile à Coulange. Après l'éloge que M. Morlot m'a fait de lui, je n'ai pas hésité à le prendre immédiatement.

— Il a l'air intelligent et sa figure me plaît. Et puis il s'appelle Firmin.

— Un nom que j'aime.

— C'est pour cela, Édouard, que Firmin sera spécialement attaché à ton service.

— Est-ce que tu trouves que je n'ai pas assez d'un valet de chambre? fit le marquis en souriant.

— Tu verras, mon ami, que tu seras très-heureux d'avoir Firmin.

— Enfin, comme toujours, ce que tu veux, je le veux.

C'est ainsi que, sans se douter de rien, le marquis avait accepté l'homme qui était chargé de veiller sur sa personne.

Ayant Jardel près de son mari et sachant que Morlot, de son côté, s'occupait aussi de conjurer le danger, la marquise se sentait presque rassurée.

Pour ne pas inquiéter sa femme, le marquis ne montait plus à cheval. Quand il sortait en voiture, Jardel, comme nous l'avons dit, l'accompagnait, assis à côté de Nicolas.

Mais il lui arrivait aussi de faire des visites ou une promenade à pied. Alors, un homme ayant une canne à la main et souvent un cigare à la bouche, le suivait à distance, en ayant l'air de flâner.

Si le marquis eût soupçonné la surveillance dont il était l'objet, il n'aurait eu qu'à se retourner et à regarder derrière lui : dans l'homme qui le suivait il aurait reconnu celui qu'il appelait Firmin.

— Je voudrais qu'il ne sortît jamais qu'avec moi, en voiture, disait la marquise à Jardel; mais il aime beaucoup à marcher; comment l'empêcher de sortir à pied? Je ne peux pas lui dire quelles sont mes craintes. Je vous en prie, monsieur Jardel, veillez bien sur lui, ne le quittez pas des yeux un seul instant.

— Soyez tranquille, madame la marquise, répondait l'agent de police, rien de fâcheux n'arrivera à M. le marquis ; je suis là pour le défendre au péril de ma vie; c'est une consigne... D'ailleurs, si audacieux qu'il soit, un bandit n'attaque pas un homme en plein jour, dans la rue, au milieu des passants.

La douleur et les inquiétudes de la marquise et de ses enfants avaient été partagées par le comte de Montgarin. On l'avait vu empressé auprès du marquis, lui témoignant l'affection et la tendresse d'un fils. Depuis le danger que le marquis et Eugène avaient couru à Frameries, son attitude était parfaite. Le marquis et la marquise se persuadaient de plus en plus qu'il était digne de Maximilienne, et Eugène revenait peu à peu de ses préventions.

— Décidément, se disait-il, ma sœur avait raison ; je suis forcé de reconnaître, maintenant, que j'étais injuste envers M. de Montgarin.

Un soir, se trouvant seul avec la marquise et ses enfants, le marquis leur dit :

— Il faut que je vous fasse un aveu : le jour de ma chute, quand je repris connaissance dans la voiture qui m'a ramené ici, pour la première fois de ma vie j'ai eu peur de mourir.

La marquise tressaillit.

— Oh! Édouard! fit-elle d'une voix plaintive.

— Heureusement, reprit le marquis, ma peur n'a pas été de longue durée, notre excellent ami, le docteur Gendron, s'est empressé de nous rassurer tous. Cependant, cette crainte de mourir que j'ai eue un instant, m'a fait faire certaines réflexions. Je me disais : « La vie tient vraiment à bien peu de chose. Un homme sort de sa maison plein de santé et de gaieté au cœur ; un accident quelconque lui arrive et on le rapporte mort à sa femme et à ses enfants. » Et en me disant cela, je pensais que c'est une bien terrible chose d'être séparé pour toujours de ceux qu'on aime!

Je me disais encore : « Si j'étais blessé mortellement, jusqu'au moment de mon dernier soupir, j'aurais un grand regret, celui de ne pas avoir complètement assuré l'avenir et le bonheur de mes chers enfants. » Oui, Eugène, oui, Maximilienne, je serais sorti de ce monde avec le regret de ne pas vous avoir mariés. A la suite de mes réflexions, mes enfants, j'ai pris la résolution de vous marier le plus tôt possible, si toutefois vous y consentez. Eh bien, voulez-vous que nous voyions ensemble, ce soir, à quelle époque pourraient avoir lieu les deux mariages?

Eugène se tourna vers sa sœur comme pour lui dire :

— A toi de répondre.

Alors Maximilienne prit la parole.

— Dieu merci, cher père, dit-elle, votre vie, si précieuse pour nous, n'est plus en danger, et je ne vois pas qu'il

soit nécessaire de rien changer à ce qui a été décidé. Nous n'avons plus un an à attendre, puisque c'est dans le mois de février prochain que doit avoir lieu le mariage de mon frère et que je désire me marier le même jour que lui.

— Eugène, est-ce que tu approuves les paroles de ta sœur? demanda le marquis.

— Absolument, mon père.

— S'il en est ainsi, mes enfants, je n'ai plus rien à dire. Je croyais vous faire éprouver une grande joie en vous proposant d'avancer l'époque du double mariage; je me suis trompé. Mais je suis heureux de constater que nous pouvons encore, votre mère et moi, suffire à votre bonheur.

En achevant ces mots, le marquis se pencha vers la marquise et lui dit tout bas :

— N'est-ce pas, Mathilde, qu'ils s'entendent bien?

— Ils sont sûrs du bonheur qu'ils ont près de nous, répondit-elle.

Eugène s'était rapproché de sa sœur et ils échangeaient quelques paroles à voix basse.

Le marquis et la marquise restèrent un moment silencieux, les regardant.

— Nous voici à la fin de mai, reprit madame de Coulange, beaucoup de nos amis ont déjà quitté Paris; il est temps, je crois, que nous nous occupions de notre départ.

— C'est vrai, approuva le marquis.

— Après-demain nous pouvons être prêts, dit Maximilienne.

— Pour cela, il faudrait passer la journée de demain tout entière à faire des visites, répondit le marquis.

— Nous pouvons ' jou s, dès ce soir, fixer le jour où nous partirons po. oulange, reprit la marquise.

— Rien ne s'y op se.

Alors il fut décidé que le 2 juin on quitterait Paris.

XVII

RECHERCHES

Morlot cherchait. Morlot ne trouvait rien. Il était sûr que Sosthène de Perny était à Paris; mais où se cachaient-ils, lui et ses complices? Quel moyen employer pour les découvrir? Depuis trois semaines que Jardel était à l'hôtel de Coulange, il n'avait rien vu et rien entendu qui pût mettre Morlot sur la trace de Sosthène ou d'un de ses complices.

Mouillon surveillait l'hôtel de Montgarin, d'où il voyait sortir tranquillement Ludovic et le comte de Rogas, où n'entrait aucun individu à figure suspecte. D'ailleurs, Mouillon avait déjà causé avec François, le vieux domestique du comte de Montgarin. Et François, persuadé que son maître avait changé de conduite, grâce aux bons conseils de son cousin, avait parlé du comte de Rogas avec admiration, en faisant de lui les plus grands éloges. Il ne doutait pas qu'il ne fût le parent du comte de Montgarin ; il croyait aussi qu'il possédait une immense fortune.

Grâce au vieux domestique, qui aimait à parler de ses maîtres, Mouillon savait à peu près tout ce qui se passait dans l'intérieur de ce ménage de garçons. Le comte de Rogas était un homme d'ordre et d'habitudes régulières;

il ne rentrait jamais passé minuit. Le comte de Montgarin recevait rarement, de temps à autre quelques amis seulement.

Quant à M. de Rogas, ayant à Paris très-peu de connaissances, il ne recevait jamais personne. Il semblait ne vivre que pour son jeune cousin ; en effet, il avait pour Ludovic une grande affection, qui ressemblait à la tendresse d'un père pour son fils. A une époque, le jeune homme s'était fortement endetté; il avait même été poursuivi par ses créanciers; c'est alors que M. de Rogas était venu et qu'il avait dit à son cousin : « Si vous voulez que je fasse quelque chose pour vous, que j'agisse comme un bon parent doit le faire, il faut que vous commenciez par vous éloigner de vos faux amis, de toutes les mauvaises connaissances que vous fréquentez. » Aussitôt, la conduite de M. de Montgarin était devenue exemplaire, et pour lui donner un premier témoignage de son amitié, le comte de Rogas avait payé toutes ses dettes. Depuis, François n'avait plus vu venir à l'hôtel un seul créancier. Du reste, son maître n'avait plus aucun embarras d'argent. Les domestiques et les fournisseurs étaient payés très-exactement à la fin de chaque mois.

Tout cela, Morlot le savait déjà. C'était la confirmation de ce que lui avait dit la marquise de Neuvelle.

— Et pourtant, se disait-il, en se frappant le front, j'en suis sûr, c'est là, à l'hôtel de Montgarin, qu'est le nœud de l'intrigue... C'est autour du fiancé de mademoiselle de Coulange que tourne et rôde l'ennemi. Oh! ce comte de Rogas!... Non, non, mille fois non, cet homme n'est point ce qu'il paraît être!... Ah! si je n'étais pas forcé d'être circonspect, d'agir avec une extrême prudence, je saurais vite à quoi m'en tenir sur ce sombre personnage.

Je suis forcé de le reconnaître, j'ai affaire à forte partie; c'est à croire que Blaireau est encore de ce monde, et que c'est lui qui dirige ces misérables. Comme eux, je dois m'entourer des plus grandes précautions, rester dans l'ombre, avancer lentement et bien sonder le terrain avant d'y poser le pied. Sans doute, ils ont les oreilles et les yeux partout; la moindre imprudence que je commettrais pourrait avoir des conséquences fâcheuses. Non, certes, il ne faut pas qu'ils se doutent qu'on les guette, que je cherche leur piste, qu'ils sont menacés. Ils sont dans la nuit, soit; mais il faudra bien qu'ils en sortent. Il faut les laisser s'avancer et bien prendre mes dispositions pour qu'ils ne puissent m'échapper.

C'est ainsi que raisonnait Morlot. Néanmoins il n'était pas content. Le froncement de ses épais sourcils grisonnants révélait sa mauvaise humeur.

Cependant, bien qu'il eût la ferme volonté de n'agir qu'avec une extrême prudence, il ne crut pas devoir se contenter des renseignements donnés par la marquise de Neuvelle et recueillis, d'autre part, par l'inspecteur de police Mouillon. Il fit lui-même son enquête et se livra à de nombreuses investigations. Mais José Basco était un coquin d'une rare habileté; il avait su prendre de telles précautions et s'entourer si bien de mesures de sûreté, qu'il fut impossible à Morlot de découvrir autre chose que ce qu'il savait.

Il vit les trois principaux créanciers du comte de Montgarin. Ceux-ci, prévenus sans doute par le Portugaïs, pensèrent que le marquis de Coulange, agissant comme un bon père de famille, leur faisait demander des renseignements sur le fiancé de sa fille. Ayant intérêt, d'ailleurs, à ne pas nuire au comte de Montgarin, ils firent à peu près la même réponse à Morlot.

— « Nous avons été en relations avec M. le comte de Montgarin il y a quelques années et nous n'avons qu'à nous louer de lui. Il serait à souhaiter que tous les fils de famille lui ressemblassent. Nous lui avons prêté d'assez fortes sommes et il a toujours rempli fidèlement ses engagements. Il nous devait encore, il y a quelques mois, mais nous avons été intégralement payés par son cousin, M. le comte de Rogas. »

On comprend que de semblables paroles devaient dérouter Morlot. En effet, il était perplexe, il devenait de plus en plus soucieux et ne savait plus que penser. Mais il était tenace dans ses idées ; malgré tout il persistait à croire que le comte de Rogas était un des complices de Sosthène de Perny.

Enfin, ce Portugais qui passait pour être millionnaire, était-il réellement comte de Rogas?

Morlot n'en était pas à apprendre que pour mieux tromper les gens, un aventurier n'hésite pas à se parer d'un nom et d'un titre qui ne lui appartiennent point. On lui parlait du noble Portugais en termes élogieux : mais personne n'avait pu lui dire ce que le comte de Rogas était ou avait été dans son pays. Cependant, c'était une chose essentielle à savoir. N'en voulant pas démordre, Morlot se présenta un jour à la légation de Portugal. Le ministre était absent, il fut reçu par un des secrétaires.

— Monsieur, lui dit Morlot, c'est une mission bien délicate et secrète que j'ai l'honneur de remplir auprès de vous. Une famille française des plus honorables désire avoir des renseignements sur une famille portugaise, la famille de Rogas.

— La maison de Rogas, répondit le secrétaire, compte parmi les plus illustres de Portugal ; les Rogas ont rendu de grands services à mon pays. Mais nul mieux qu'un

membre de cette famille, justement honorée, ne pourrait vous fournir les renseignements que vous me demandez. Cela vous serait facile, car vous pourriez vous adresser à M. le comte de Rogas lui-même, qui est actuellement à Paris.

— Ah! fit Morlot jouant la surprise, M. le comte de Rogas est à Paris?

— Depuis quelque temps déjà.

— Pardon, monsieur, est-il indiscret de vous demander si vous connaissez personnellement M. le comte de Rogas?

— Nullement, monsieur. Je connais personnellement M. le comte de Rogas, et j'ai quelquefois le plaisir de le voir ici.

Morlot était très-ému.

— Vous m'avez donné un excellent conseil, monsieur, dit-il, je vous remercie; si on le juge nécessaire, j'aurai l'honneur de faire une visite à M. le comte de Rogas.

— Vous serez bien reçu.

— Voulez-vous avoir l'obligeance, monsieur, de me donner son adresse?

Le secrétaire ouvrit un cahier, chercha un instant et répondit :

— M. le comte de Rogas demeure chez son parent, M. le comte de Montgarin, rue d'Astorg...

— Merci, monsieur, dit tranquillement Morlot.

Cependant il venait d'éprouver une déception.

Quand le secrétaire lui avait dit qu'il connaissait personnellement le comte de Rogas, il s'était tout de suite imaginé qu'il s'agissait d'un autre personnage que l'homme suspect dans lequel il voulait voir un complice de Sosthène de Perny.

Il n'avait plus rien à demander. Il se leva, salua le secrétaire et se retira.

— Ah! çà, pensait-il, qu'est-ce que tout cela veut dire? J'ai beau chercher, aucune clarté, aucune lueur n'apparaît. Loin de là, à mesure que je fais un pas en avant, l'obscurité, au contraire, s'épaissit autour de moi... Voyons, est-ce que je n'ai plus de jugement? Est-ce que je manque de conception? Pourtant, je l'ai vu, ce comte de Rogas, je l'ai vu! Non, non, je n'ai pu me tromper à ce point... Autant vaudrait dire que je vois noir ce qui est blanc et rouge ce qui est bleu... Allons donc, je suis toujours Morlot, je n'ai pas perdu le regard et le flair du policier!... C'est le comte de Rogas! soit, je le veux bien. Mais j'ai ma conviction et personne ne la détruira : tout comte qu'il est, cet homme est un affreux scélérat!

Morlot couchait rarement rue Rousselet; mais il déjeunait et dînait assez régulièrement avec Gabrielle. Celle-ci allant chaque jour à l'hôtel de Coulange, Morlot pouvait correspondre facilement avec Jardel, sans faire soupçonner sa présence à Paris.

En sortant de la légation de Portugal, Morlot se dirigea vers la rue Rousselet, tout en se livrant à ses réflexions. Il y arriva vers cinq heures. Gabrielle était rentrée depuis un instant. Déjà la table était mise; mais le dîner, qu'on prenait le plus souvent chez un traiteur de la rue de Sèvres, ne devait être apporté qu'à six heures.

— Je ne vous attendais pas si tôt, dit Gabrielle ; mais si vous êtes pressé...

— Nullement, répondit Morlot; je viens de bonne heure avec l'intention de rester toute la soirée avec vous.

— C'est me faire un grand plaisir, mon ami. Je vois

que vous n'êtes pas content; je connais depuis longtemps ce mouvement de vos sourcils et ces plis sur votre front.

— C'est vrai, Gabrielle, je ne suis pas content.

— Ainsi vous continuez à ne pas être heureux dans vos recherches?

— Ah! ne m'en parlez pas, Gabrielle, j'enrage... Au lieu d'avancer, je recule.

— Vous voulez aller trop vite, mon ami; rappelez-vous votre patience d'autrefois.

— Vous avez raison, je ne devrais pas oublier que pendant sept longues années... Mais que voulez-vous, je ne puis pas changer ma nature. Quand je me vois impuissant, tout mon sang bout dans mes veines, et ce que j'éprouve est une véritable torture. Tenez, Gabrielle, parlons d'autre chose. Il n'y a rien de nouveau à l'hôtel de Coulange?

— Rien. Le marquis ne se ressent plus de sa chute; la marquise est toujours fort triste; pourtant elle est tranquille depuis que Jardel est là; celui-ci joue parfaitement son rôle, et le marquis l'a déjà pris en amitié.

— Et M. le comte de Montgarin?

— On le considère absolument comme s'il était déjà le mari de Maximilienne. Je ne vous ai pas dit que le marquis avait eu l'intention d'avancer les deux mariages.

— Eh bien?

— Maximilienne et Eugène ont déclaré qu'ils voulaient attendre jusqu'à l'époque qui a été antérieurement fixée.

— Ah! ils ont bien fait! s'écria Morlot, dont le regard avait des lueurs étranges.

— C'est après-demain que la famille part pour Cou-

lange, reprit Gabrielle; M. de Montgarin ira les rejoindre dans quelques jours.

— Avec son cousin, le comte de Rogas?

— Non, M. de Rogas n'a pu accepter l'invitation qui lui a été faite; des affaires importantes réclament sa présence à Lisbonne.

— Ah! fit Morlot.

Il reprit après un court silence :

— Naturellement, Gabrielle, vous partez avec madame la marquise?

— Non, répondit-elle, je reste à Paris.

— Vous restez!

— Oui, pour être près de vous. D'ailleurs, ma présence n'est pas utile à Coulange; et puis je ne pourrais pas rester longtemps au château; M. de Sisterne doit y passer presque toute la saison avec sa sœur et sa nièce. Qui sait, mon ami, vous aurez peut-être besoin de moi? Oui, je puis vous servir, ne serait-ce qu'en vous instruisant de ce qui se passera à l'hôtel de Coulange en l'absence des maîtres.

— Vous avez raison, Gabrielle, vous faites bien de rester.

— Au mois de juillet, si c'est possible, nous irons voir Mélanie ensemble; et alors, si vous croyez ne plus avoir besoin de moi à Paris, je resterai à Chesnel.

Morlot resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant brusquement :

— Gabrielle, dit-il, c'est entendu; au mois de juillet, plus tôt peut-être, nous irons voir Mélanie. Mais je ne resterai que deux ou trois jours à Chesnel et je vous y laisserai.

— Vous savez donc que vous serez forcé de revenir si vite à Paris?

— Gabrielle, je ne reviendrai pas immédiatement à Paris.

— Où donc irez-vous?

Les yeux de Morlot brillèrent comme des tisons.

— J'irai faire un voyage d'agrément en Portugal, répondit-il.

XVIII

SCÈNES DE NUIT

Transportons-nous à Montmartre et entrons dans la masure qui sert de repaire à Sosthène de Perny et à Armand des Grolles.

La nuit est sombre. De gros nuages noirs cachent la lune et les étoiles. Dix heures viennent de sonner.

Sosthène et Armand sont assis à une table, en face l'un de l'autre. La lumière d'une lampe les éclaire. Les persiennes de la fenêtre fermées et un épais rideau de cretonne interceptent la lumière, de sorte qu'on pourrait croire la vieille maison inhabitée.

Il y a sur la table deux verres et plusieurs bouteilles qui contiennent des liqueurs fortes. Dans le verre de Des Grolles il y a de l'eau-de-vie, celui de Sosthène est vide. Le premier fume sa pipe, l'autre un cigare. Ils sont silencieux et de temps à autre ils échangent un regard rapide. Sosthène a le teint animé, de la bave aux lèvres, et ses yeux ont un éclat singulier. C'est l'effet produit par l'alcool, dont les vapeurs lui montent à la tête. Sosthène trouve que l'existence qu'il mène à Paris est affreusement monotone; pour échapper à l'ennui, il boit. Il se

couche rarement sans être en état d'ivresse. L'abus des liqueurs lui donne des rêves bizarres dans lesquels il savoure la plupart des jouissances qui lui sont défendues. C'est ainsi que, pour lui, le rêve de l'ivresse devient la réalité.

— Quelle heure est-il? demanda-t-il à Des Grolles.

— Bientôt dix heures.

— Ah ! comme les jours sont longs !

Il s'étira les bras en bâillant à se démancher la mâchoire.

— Et ils se ressemblent tous, reprit-il d'une voix sourde. Quand je pense que je suis à Paris, la ville de tous les plaisirs !... Des Grolles, je m'ennuie à mourir !

— Je comprends cela.

— Toi, au moins, tu vas, tu viens, tu peux descendre vers les boulevards. Moi, parce que je puis être rencontré, reconnu, je suis obligé de rester enfermé ici comme un rat dans son trou. Des Grolles, est-ce que tu ne t'embêtes pas, toi ?

— A quoi cela m'avancerait-il? Il y a longtemps que je suis devenu philosophe et que je suis habitué à prendre les choses comme elles sont. Certes, je ne peux pas dire que je m'amuse, mais, après tout, la situation pourrait être pire. J'ai de la patience, j'attends.

— Est-ce que je n'attends pas aussi, moi? Les jours, les semaines, les mois se passent et nous ne sommes pas plus avancés que le jour où nous avons débarqué au Havre.

— Pourtant, tu ne peux pas dire que l'affaire est mal conduite.

— Je n'en sais rien. Assurément, José est adroit, mais il manque d'audace.

— Il est prudent, voilà tout. Il prend ses précautions

et il a raison, car il sait qu'il faudrait peu de chose pour compromettre l'affaire. Voyons, est-ce sa faute, est-ce la mienne, si le marquis est encore vivant?

Sosthène prononça quelques mots inintelligibles qui ressemblaient à un grognement.

— Soyons patients, continua Des Grolles, sachons attendre, et les millions du marquis seront à nous. En somme, jusqu'à présent, nous n'avons pas à nous plaindre, les plus sérieux obstacles sont franchis; le comte de Montgarin est au cœur de la place, le mariage est décidé et le marquis et la marquise prennent plaisir à entendre roucouler les amoureux.

Des Grolles parlait pour lui seul. Sosthène ne l'écoutait plus. Tout à coup il asséna sur la table un coup de poing qui fit danser les verres et les bouteilles.

— Mille tonnerres! jura-t-il, est-ce que cela va encore durer longtemps? J'en ai assez, j'en ai trop de cette vie de hibou qu'on me fait ici!... Pendant que je croque le marmot dans ce nid à lézards, José Basco va au spectacle, se pavane au bois, à cheval ou en voiture, et fait la roue dans les salons... il se prend au sérieux et finit par croire lui-même qu'il est comte de Rogas! Enfin, savons-nous où nous en sommes? Allons donc, nous ne savons rien du tout. José taille, rogne, et n'en fait qu'à sa tête. Il se croit supérieur à tout le monde et il ne daigne plus me consulter. Voyons, Des Grolles, réponds, me consulte-t-il?

— Pourquoi faire, puisque tu as approuvé son plan?

— Alors tu me donnes tort?

— Tu te plains toujours sans raison.

— Ne te gêne pas, dis tout de suite que je suis un abruti.

Des Grolles répondit par un haussement d'épaules.

— C'est vrai, j'ai approuvé son plan, reprit Sosthène, mais non tous les moyens qu'il emploie pour arriver au but. Si j'avais dirigé l'affaire, moi, aujourd'hui nous tiendrions les millions.

— Allons donc! fit Des Grolles, souriant ironiquement.

— D'abord, je n'ai jamais compris qu'il fût nécessaire de se débarrasser du marquis avant le mariage.

— José avait son idée.

— Elle était bonne, si tu n'avais pas manqué ton coup au mois de septembre dernier. Tuer le marquis maintenant, ce serait empêcher le mariage pour cause de deuil et nous condamner bêtement à attendre encore une année.

— José savait certainement comment il manœuvrerait pour que le mariage se fît malgré le deuil de la famille. Il ne nous dit pas tout.

— Mille tonnerres! c'est surtout de cela que je me plains! Je ne sais ni ce qu'il fait, ni où il va.

— Je veux bien convenir avec toi qu'il marche lentement; mais sois tranquille, je l'ai vu à l'œuvre, il va droit au but.

— Soit, mais nous ne savons toujours pas quand cela finira.

— Attendons!

— Attendons! c'est ton mot; vingt fois par jour tu me le lances à la figure. Eh bien, je te répète qne j'en ai assez; oui, ça dure trop longtemps.

Une seconde fois Des Grolles haussa les épaules.

Après un moment de silence, Sosthène reprit :

— Il y a plus de quinze jours que nous n'avons vu José.

— Tu sais bien qu'il est extrêmement prudent, s'il

venait ici trop souvent, cela pourrait être dangereux pour nous et pour lui. Dans tous les cas, il ne nous laisse pas à court d'argent. Si tu ne peux te montrer nulle part, si tu es forcé de te cacher ici comme un renard dans son terrier, à qui la faute? Je comprends que tu regrettes la joyeuse vie d'autrefois, bien que tu arrives à l'âge où les ardeurs commencent à être moins vives. Mais enfin, à part la liberté complète, que tu n'as pas, tu ne manques de rien. Tu peux fumer des cigarettes du matin au soir et même la nuit; tu manges bien et tu bois encore mieux.

— Eh bien, oui, je bois. J'aime l'absinthe, l'eau-de-vie, tout ce qui est fort, tout ce qui brûle et monte au cerveau; cela chasse les idées noires. Ces bouteilles renferment la gaieté, je la bois dans mon verre. Et puis, il faut bien que je fasse quelque chose. Quand je bois, les heures me paraissent moins longues. A la fin, ma tête s'alourdit, la pensée m'échappe, je m'endors. Oh! ne plus penser à rien, la bonne chose! Et comme le sommeil est délicieux quand le rêve vous emporte au milieu des splendeurs et des merveilles d'un monde inconnu!... Allons, Des Grolles, buvons...

Il saisit une bouteille et remplit son verre à moitié. C'était de l'absinthe.

— Des Grolles, avance ton verre.

— Non, je ne veux pas boire.

— Tu as tort. Va, l'ivresse a du bon. Elle engourdit les sens. Tu ne veux pas boire?

— Non.

— Eh bien, moi, j'ai soif, je bois.

Il prit son verre, et le porta à ses lèvres.

Des Grolles n'eut que le temps de saisir son bras pour l'empêcher d'avaler la liqueur verte.

— Mais, fou que tu es, tu veux donc t'empoisonner? Ne vois-tu pas que c'est de l'absinthe que tu t'es versée?

— Qu'importe, pourvu que l'ivresse vienne!

— Sosthène, tu ne boiras pas cela, je ne le veux pas.

— Ah! çà, aurais-tu la prétention de m'imposer ta volonté?

— Oui, quand il s'agit de te défendre contre toi-même.

La discussion continua. Des Grolles ne lâchait point le bras de Sosthène. A la fin, celui-ci voulant repousser Des Grolles, ce que contenait le verre se répandit sur la table. Alors, le regard de Sosthène prit une expression terrible; ses yeux injectés de sang lancèrent de sombres éclairs et la fureur qui grondait sourdement dans sa tête éclata subitement. Il bondit sur ses jambes en poussant un cri de rage et sauta sur Des Grolles qu'il saisit à la gorge.

Une lutte terrible allait s'engager entre les deux associés quand, tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement.

— Ah! çà, que se passe-t-il donc ici? dit une voix sonore.

C'était José Basco.

Son apparition produisit l'effet d'un coup de foudre.

La fureur de Sosthène s'apaisa aussitôt; il lâcha Des Grolles et, honteux, presque craintif, il recula jusqu'au fond de la chambre.

— Voyons, reprit José, en avançant, est-ce que vous êtes ivres?

En quelques mots, Des Grolles le mit au courant de ce qui venait de se passer. Alors le Portugais se tourna vers de Perny et lui dit:

— Des Grolles a raison et vous avez tort. Je vous ai

déjà dit plusieurs fois que l'abus des liqueurs fortes, de l'absinthe surtout, finirait par vous jouer un mauvais tour. Du reste, vous le savez aussi bien que moi, et je ne comprends point que vous n'ayez pas assez de raison et d'empire sur vous-même pour vous priver d'une satisfaction dangereuse.

— J'ai toujours la même réponse à vous faire, José : je m'ennuie; n'ayant rien à faire, je passe mon temps comme je peux.

— Au lieu de boire, dormez, répondit durement le Portugais.

— C'est facile à dire, répliqua Sosthène; seulement, je ne peux dormir que quand j'ai bu.

José Basco haussa les épaules.

— D'ailleurs, reprit-il, je ne suis pas venu ici ce soir pour vous faire de la morale; j'ai autre chose à vous dire. Voyons, êtes-vous en état de m'entendre?

— Vous pouvez parler, José, répondit Sosthène en se rapprochant, de quoi s'agit-il?

— Commençons d'abord par nous asseoir.

Des Grolles et Sosthène se placèrent en face de José.

Voyant que ses deux complices étaient prêts à l'écouter le Portugais reprit la parole.

— Depuis trois jours, dit-il, la famille de Coulange a quitté Paris pour aller passer l'été, comme chaque année, au château de Coulange. Le comte de Montgarin de plus en plus amoureux, — il l'est trop selon moi, — part après-demain pour aller rejoindre sa fiancée. Sauf les jours qu'il viendra à Paris, il passera une partie de l'été à Coulange. Le marquis et même la marquise l'ont pris en grande amitié et ne peuvent se passer de lui. De ce côté, je ne me suis point trompé dans mes prévisions. Quant au mariage, il faut que nous en prenions

notre parti, il n'aura lieu que l'année prochaine, au mois de février.

— Encore neuf mois à attendre! murmura Sosthène.

— Oui, neuf mois, reprit José; c'est long, je le trouve comme vous; mais nous devons avoir la patience d'attendre. Certes, si l'époque du mariage n'a pas été avancée, ce n'est pas ma faute; j'ai fait pour cela tout ce que je pouvais; j'ai même employé un moyen d'une certaine hardiesse. Ce moyen, que je croyais infaillible, n'a pas réussi, j'ai été déçu dans mon espoir. Maximilienne a une volonté de fer contre laquelle tout ce qui ne fléchit pas se brise. Dernièrement encore, elle a déclaré nettement à son père et à sa mère, qu'elle ne voulait pas se marier avant le mois de février prochain, c'est-à-dire à l'époque qui a été fixée pour le mariage de celui qu'elle croit son frère avec mademoiselle de Valcourt, nièce de l'amiral de Sisterne. Il est vrai, — je suis forcé de le dire, — que j'ai été dans tout cela mal secondé par le comte de Montgarin. Assurément il joue parfaitement son rôle; il est adroit, audacieux; il a du caractère et une volonté énergique; malgré cela, en présence de mademoiselle de Coulange, il devient faible comme un enfant. Je n'ai pas autre chose que sa faiblesse à lui reprocher. Ah! s'il avait pu se faire aimer sans aimer lui-même! Voilà ce que j'aurais voulu. Quelle force, quelle puissance nous aurions! Malheureusement, en plus de sa beauté, mademoiselle de Coulange possède le don de fasciner : elle est adorable et le comte de Montgarin l'adore!

Enfin, voilà où nous en sommes. Pendant leur séjour à Coulange et après leur retour à Paris, jusqu'au mois de février prochain, nous sommes condamnés à un repos forcé.

— Ah! fit Sosthène.

— Je crois que, dans notre intérêt, il est bon de leur accorder cette trêve.

— Que craignez-vous?

— Quant à présent, rien. Mais, malgré les mille précautions que j'ai prises, un soupçon peut naître. Notre succès est assuré, redoublons de prudence. Or, je crois qu'il est utile que nous disparaissions complètement pendant quelque temps.

— Et le marquis? demanda Sosthène, en regardant fixement José.

Le front du Portugais s'assombrit et un sombre éclair passa dans son regard.

— Sa fille sera mariée dans neuf mois, répondit-il d'une voix creuse, il a encore dix mois à vivre!

— Je vous conseille alors d'employer un moyen plus sûr que ceux dont vous vous êtes déjà servi.

Le Portugais devint blême et ses traits se contractèrent affreusement.

— Il faut que le marquis meure, il mourra, répliqua-t-il avec un accent féroce; s'il le faut, je lui plongerai moi-même un poignard dans la poitrine!

Ces horribles paroles furent suivies d'un silence lugubre.

— Est-ce tout ce que vous avez à nous dire ce soir? demanda de Perny au bout d'un instant.

— Non, ce n'est pas tout.

— Alors parlez, nous vous écoutons.

— Le marquis m'a invité à passer quelque temps à Coulange.

— Avez-vous accepté?

— Non.

— Pourquoi?

— Je vous l'ai dit : parce que je crois qu'il est prudent que je disparaisse pendant trois ou quatre mois.

— Où irez-vous?

— J'ai répondu au marquis que j'étais absolument forcé de me rendre à Lisbonne, où je serais probablement retenu jusqu'à la fin du mois d'octobre. J'ai dit cela aussi au comte de Montgarin. Mais ce n'est pas à Lisbonne, où rien ne m'appelle, que je veux aller. Néanmoins, j'ai résolu de passer l'été hors de France... Que pensez-vous d'un voyage en Allemagne?

— C'est un pays que je ne connais pas, répondit Sosthène.

— Et vous, Des Grolles?

— Je ne suis jamais allé plus loin que Bade.

— S'il en est ainsi, j'aurai le plaisir de vous faire voir un pays que vous ne connaissez ni l'un ni l'autre.

— Est-ce que vous nous emmenez? demanda vivement Sosthène.

— Oui, nous allons faire ce voyage ensemble.

— Enfin, fit Sosthène, je vais donc sortir de mon cercueil!

— Vous parlez l'allemand tous les deux; c'est une bonne chose. Vous, Des Grolles, vous endosserez de nouveau une livrée et vous passerez là-bas pour être notre domestique.

— Soit, répondit Des Grolles; je suis philosophe, je m'accommode de tout.

— J'ai encore quelques relations au pays d'outre-Rhin, reprit José; partout où nous irons, Sosthène, nous serons bien reçus. Nous visiterons les principales villes de Bavière, de Hanovre, de Prusse, d'Autriche et de Hongrie; si c'est nécessaire nous irons plus loin, jusqu'à Saint-Pétersbourg. J'ai l'espoir que nous ne perdrons pas notre

temps : il faut que ce voyage nous rapporte quelque chose. Vous comprenez?

— Parfaitement.

— J'ai acheté cher le comte de Montgarin, vous le savez, et ses dépenses de chaque mois sont énormes; c'est forcé, il faut ce qu'il faut, le comte doit tenir son rang. Malheureusement, notre caisse n'est pas inépuisable; à force d'y prendre, les fonds baissent. Les derniers cent mille francs sont entamés. Pendant quatre, cinq, six mois au plus, tout ira bien encore; mais après? Je ne veux point vous cacher que je suis inquiet, car il ne faut pas que le comte de Montgarin puisse soupçonner seulement que je manque d'argent. Pour cela, il faudra que je continue à payer les dépenses de sa maison et à lui donner toutes les sommes qu'il me demandera sans avoir l'air de compter. Et ce n'est pas tout : il y aura la corbeille de mariage à acheter... Bref, tous mes calculs faits, pour arriver au jour du mariage, il nous faudrait deux cent mille francs, et il ne nous reste plus que quatre-vingt-dix mille francs.

De Perny et Des Grolles avaient l'air consterné.

— Je ne vous ai point caché que j'étais obligé de dépenser beaucoup; aujourd'hui je vous fais connaître exactement la situation.

— Mais si nous manquons d'argent à la dernière heure, tout est perdu! exclama Des Grolles.

— Si nous n'avions rien à redouter, je ne serais pas inquiet, dit José en hochant la tête.

Sosthène était devenu très sombre.

— Ainsi, dit-il, d'une voix creuse, depuis que nous sommes à Paris nous avons dépensé près de deux cent cinquante mille francs.

— Oui, répondit José, en y ajoutant une cinquantaine

de mille francs que j'ai pu ramasser sur des tables de jeu.

De Perny se leva brusquement, et d'un pas saccadé, martelant le parquet, il arpenta la chambre, en tournant comme un ours dans sa cage de fer. Il grinçait des dents, des sons étranglés sortaient de sa gorge enrouée et il lançait de tous les côtés des regards de fauve. Soudain il se rapprocha du Portugais.

— Ainsi, dit-il d'une voix rauque, nous pouvons échouer au moment de toucher au port?

— Je vous ai fait connaître la situation pour vous montrer le danger.

— Mille tonnerres! cela ne sera pas! hurla Sosthène, en frappant du pied avec rage; non, non, cela ne sera pas, quand je devrais...

— Soyez donc calme, de Perny, lui dit froidement José; vos emportements ne changeront rien. Un danger nous menace; eh bien, nous devons lui faire face, et, dès maintenant, nous préparer à l'éviter. Il nous manque cent mille francs, il faut que nous trouvions le moyen de les faire entrer dans notre caisse. Comme vous le voyez, notre voyage en Allemagne est absolument nécessaire. Nous partirons avec quarante mille francs, et j'espère bien que nous reviendrons avec cent cinquante mille.

— Et si nous ne trouvons rien à faire? demanda Sosthène.

— Je connais le pays, répondit José, on joue comme partout, et plus gros jeu qu'en France.

— Eh bien, ne perdons pas de temps, quand partons-nous?

— Dans trois jours. Nous prendrons le chemin de fer de Lyon, nous traverserons l'Italie et nous entrerons en

Autriche par le Tyrol. Comme on ne saurait être trop prudent, nous voyagerons séparément jusqu'au delà de la frontière française. Je crois cependant que nous pouvons prendre le même train, Des Grolles en deuxième classe et nous dans deux compartiments des premières.

Tout étant bien convenu, les trois complices se donnèrent rendez-vous pour le samedi soir à la gare de Lyon.

XIX

LE RENDEZ-VOUS

L'été est passé. Pendant son long séjour au château, la tranquillité de la famille de Coulange n'a pas été troublée. Cependant les craintes de la marquise ne se sont pas dissipées; elle garde ses appréhensions. Maximilienne aussi a des heures de tristesse et est souvent inquiète : elle n'a pas oublié les paroles menaçantes de la dame inconnue.

Notons, en passant, que Jardel a admirablement profité des leçons que lui a données Nicolas; il est devenu un excellent cavalier. Maintenant, quand il plaira au marquis de faire une promenade à cheval, son fidèle serviteur Firmin pourra le suivre.

Il y a deux mois que la famille de Coulange est de retour à Paris. Nous touchons aux derniers jours d'automne.

Aucune fête ne sera donnée à l'hôtel de Coulange. La marquise l'a annoncé.

— Voilà qui est singulier, disent beaucoup de gens; on

ne croirait guère que M. et madame de Coulange sont à la veille de marier leur fils et leur fille.

Gabrielle a passé trois mois à Chesnel, près de son amie Mélanie. Elle est revenue à Paris et a repris possession de son petit logement de la rue Rousselet.

Tout en continuant de surveiller l'habitation du comte de Montgarin, l'inspecteur de police Mouillon, sur le conseil de Morlot, a repris son service à la préfecture.

José Basco, Sosthène de Perny et Armand Des Grolles sont aussi de retour de leur voyage en Allemagne. Nous saurons bientôt s'ils ont ramassé sur les tapis verts, comme ils l'espéraient, la forte somme qui leur était nécessaire pour combler le déficit de la caisse sociale.

De Perny et Des Grolles sont rentrés dans leur repaire au sommet de la butte Montmartre, et le noble comte de Rogas dans son appartement à l'hôtel Montgarin.

Morlot, toujours paré du titre de baron de Ninville, est à l'hôtel Louvois. Il sait que la lutte va bientôt commencer et il se tient prêt pour la bataille.

Morlot a fait son voyage « d'agrément » en Portugal. Il est resté six semaines et il est revenu satisfait de son excursion. Quelle importante découverte a-t-il faite? Jusqu'à présent, il n'a dit à personne, pas même à Gabrielle, ce qu'il a appris et ce qu'il sait. Or, que sait-il? Une chose très importante pour lui. Il sait que le Portugais qui se fait appeler à Paris comte de Rogas n'est pas comte de Rogas, attendu qu'il n'existe plus de comte de Rogas en Portugal.

A environ cinquante lieues de Lisbonne, il y a un village et un vieux manoir fort bien conservé qui portent l'un et l'autre le nom de Rogas.

Après avoir recueilli à Lisbonne des renseignements qui, déjà, l'avaient suffisamment édifié, Morlot se rendit

au village de Rogas. Il y resta huit jours, et il obtint, assez facilement, d'ailleurs, la permission de visiter le vieux château.

Ce qu'on lui avait appris à Lisbonne lui fut confirmé à Rogas.

Il n'y avait jamais eu, en Portugal, depuis plusieurs siècles qu'une famille de Rogas, et le nom s'était complètement éteint avec le dernier comte de Rogas, officier supérieur de marine, mort en mer, à bord du navire qu'il commandait. Le commandant de Rogas n'avait qu'une sœur née, comme lui, au château de Rogas. Celle-ci était décédée peu de temps après son frère. Des collatéraux, parents des de Rogas par les femmes, s'étaient partagé l'héritage du frère et de la sœur. Le château et le domaine de Rogas devinrent ainsi la propriété d'une communauté religieuse de femmes, dont une arrière-petite-cousine du feu comte de Rogas était la supérieure.

Morlot pouvait supposer que le faux comte de Rogas était au moins un des héritiers du commandant de Rogas; mais, après les renseignements précis qu'il se fit donner sur chacun de ceux-ci, il fut convaincu que le soi-disant comte de Rogas n'était autre chose qu'un audacieux aventurier.

Comme on le voit, Morlot n'avait pas fait un voyage inutile. Quand l'idée lui était venue d'aller chercher au loin les renseignements qu'il ne trouvait pas à Paris, il avait donc été bien inspiré. Ah! cette fois, il était content et même fier de lui! Il pouvait s'écrier : « J'ai toujours le regard et le flair de l'agent de police! »

Il ne s'était pas trompé; sous son masque hypocrite il avait deviné l'aventurier. Et mieux que cela, n'avait-il pas dit tout de suite : C'est près du comte de Montgarin

qu'est le nœud de l'intrigue; c'est autour du fiancé de Maximilienne que s'agitent les ennemis de la famille de Coulange; et peut-être derrière lui qu'ils se cachent.

Toutefois, Morlot n'en était pas arrivé à ne plus froncer ses sourcils, ce qui indiquait chez lui le travail difficile de la pensée.

Il savait à quoi s'en tenir snr le comte de Rogas; c'était quelque chose, mais ce n'était pas assez. Dans les agissements de cet homme, il y avait un mystère. A tout prix il fallait le pénétrer. Pour le moment, il ne pensait pas à Sosthène de Perny; il s'occuperait de lui plus tard.

Comme précédemment, le comte de Montgarin devenait pour lui un personnage énigmatique. Se croyait-il réellement le parent du Portugais? Était-il la dupe de ce misérable? Quel rôle jouait-il dans ce drame mystérieux et sombre? Était-il un complice plus audacieux encore que les autres, ou bien était-il aussi une victime?

Vingt fois par jour, en proie à une grande perplexité, Morlot s'adressait ces questions sans y répondre. Il n'osait pas se prononcer. L'énigme l'effrayait. En allant trop loin il avait peur de s'égarer. Plus que jamais il sentait la nécessité d'être prudent. Mademoiselle de Coulange aimait le comte de Montgarin; la fiancée défendait le fiancé, en le couvrant de son égide; Maximilienne se dressait entre le comte de Montgarin et Morlot, comme autrefois la marquise entre lui et Sosthène de Perny.

Après tout, il n'avait qu'un doute. Avant d'accuser ce jeune homme, il devait être sûr, avoir des preuves. Il se rassurait, en se disant :

— J'ai encore plus de deux mois devant moi, car le mariage n'aura pas lieu avant le 25 février. D'ici là, j'ai le temps de savoir... D'ailleurs, s'il le faut absolument,

le baron de Ninville fera une visite au comte de Montgarin. Alors, quand je le tiendrai sous mon regard, il faudra que je sache ce qu'il est, ce qu'il pense, ce qu'il veut. Dans tous les cas, mademoiselle Maximilienne ne se mariera pas sans mon consentement ; je veille sur son bonheur comme sur celui des autres. Je n'ai qu'un mot à dire pour empêcher le mariage.

En somme, si Morlot n'avait pas deviné pourquoi on avait tenté d'assassiner le marquis ; s'il en était encore à se demander quel but voulait atteindre le faux comte de Rogas, de complicité avec Sosthène de Perny, il commençait à avoir la certitude que le mariage de mademoiselle de Coulange avec le comte de Montgarin était l'acte principal du drame mystérieux qui déroulait depuis un an ses péripéties, et dont lui, Morlot, était devenu un des acteurs.

Les choses en étaient là lorsque la situation changea subitement.

De grandes affiches, apposées sur les murs de Paris, annonçaient le premier bal masqué qui a été donné au nouveau grand Opéra, cette huitième merveille du monde.

Lors de l'incendie qui détruisit complètement la salle de la rue Le Peletier, le magnifique monument édifié sur les plans de l'architecte Garnier n'était pas encore terminé. Aussitôt on redoubla d'activité afin d'achever rapidement les derniers travaux. En attendant, l'Académie nationale de musique dut se réfugier salle Ventadour, ancien Opera-Italien, et ce n'est que plus d'un an après l'incendie qu'elle put prendre possession du superbe monument élevé en son honneur. Enfin, l'art avait un temple digne de lui, et Paris et la France comptaient une merveille de plus.

Les bals masqués à l'Opéra avaient été supprimés. Le

public réclamait. Après avoir longtemps hésité, la direction décida enfin qu'il y aurait chaque année quatre bals masqués au grand Opéra.

Comme nous venons de le dire, le premier bal était annoncé par de nombreuses affiches. Le célèbre Strauss devait conduire l'orchestre.

Un jour, Eugène et Ludovic causaient ensemble. Comme toujours, Eugène se contentait de répondre brièvement aux paroles que son futur beau-frère lui adressait. La conversation languissait. Pour la ranimer le comte de Montgarin trouva facilement un autre sujet.

— Monsieur Eugène, dit-il, vous devez savoir que, samedi prochain, il y a bal masqué à l'Opéra?

— Oui, tous les journaux en parlent.

— C'est un véritable événement. Cela se comprend : c'est le premier bal masqué au nouvel Opéra. On prétend que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour sera surpassé. Ce sera féerique. Il y aura foule. Tout Paris voudra admirer ces merveilles. Sans aucun doute le coup d'œil sera magnifique; ce sera curieux à voir.

— Pour ceux qui recherchent ces sortes de spectacles.

— Est-ce que vous n'irez pas, samedi, passer une heure ou deux à l'Opéra?

— Je n'en ai pas l'intention.

— Je me serais fait un plaisir d'y aller avec vous.

— Un bal public, masqué ou non, pas plus à l'Opéra qu'ailleurs, n'a aucun attrait pour moi.

— En ce cas, monsieur Eugène, n'en parlons plus.

— Et puis, je n'aime pas assez les foules pour aller me perdre dans une cohue!

— Vous devez avoir raison, et je m'incline devant votre sagesse et votre dédain des plaisirs bruyants.

— On peut avoir raison aussi avec d'autres idées que les miennes. Chacun a le droit d'avoir ses goûts et de chercher les plaisirs qui lui conviennent, les amusements qui lui plaisent. Quand on veut la liberté pour soi, il faut la laisser aux autres. Mais si vous avez le désir d'aller au bal de l'Opéra,il ne faut pas que ce soit moi qui vous en empêche, monsieur de Montgarin.

— Oh! je n'y tiens pas du tout, je vous assure, répondit Ludovic.

Et ils parlèrent d'autre chose.

Le soir, José Basco demanda à M. de Montgarin :

— Eh bien, mon cher Ludovic, irez-vous samedi au bal de l'Opéra avec le comte de Coulange?

— Non, nous n'irons pas au bal de l'Opéra.

— Ah! ah! fit José.

Il dissimulait sa contrariété.

— Vous avez tort, mon cher comte, reprit-il, car ce sera fort intéressant, et je suis sûr que si vous aviez proposé au comte de Coulange d'y aller avec lui...

— J'ai fait cette proposition à Eugène.

— Et il n'a pas accepté?

— Sans doute, puisque samedi nous n'irons pas au bal de l'Opéra. Ah! çà, de Rogas, vous teniez donc beaucoup à ce que nous allions à ce bal, le comte de Coulange et moi?

— Moi? pas le moins du monde!

— Pourtant...

— Qu'est-ce que cela peut me faire, que vous y alliez ou que vous n'y alliez point? Absolument rien. Je me suis promis de voir ce bal, j'irai certainement samedi à l'Opéra; il m'aurait été agréable de vous y rencontrer, ainsi que le comte de Coulange, voilà tout.

Un instant après, seul dans sa chambre, José Basco se disait :

— Diable, diable, voilà encore une difficulté que je n'avais pas prévue. Tout est préparé pour samedi et nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut trouver le moyen de forcer le comte de Coulange à aller au bal de l'Opéra.

Le samedi matin, comme Eugène passait rue de Tournon, se rendant à l'École des mines, une vieille femme, vêtue de noir, enveloppée d'un grand manteau, dont le capuchon rabattu lui cachait presque entièrement la figure, l'accosta tout à coup.

Croyant avoir affaire à une mendiante, le jeune homme mit sa main dans sa poche pour y prendre une pièce de monnaie.

— Vous êtes monsieur le comte de Coulange? lui dit la vieille.

— Oui, répondit Eugène étonné, que me voulez-vous?

Alors la vieille femme sortit une de ses mains d'un pli du manteau et, tendant une lettre au jeune homme :

— Voici ce que je suis chargée de vous remettre.

Machinalement, Eugène prit la lettre.

La vieille se pencha vers lui, avançant la tête, et lui dit à voix basse, d'un air mystérieux :

— Soyez prudent et discret!

Sur ces mots elle s'éloigna rapidement, laissant le jeune homme immobile sur le trottoir, les yeux fixés sur l'enveloppe de la lettre, qui portait cette suscription :

« Monsieur le comte Eugène de Coulange. »

Au bout d'un instant Eugène releva brusquement la tête et murmura :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Sa première pensée fut qu'il agirait sagement en dé-

chirant la missive, en la mettant en morceaux avant de l'avoir lue. Déjà il la tenait entre le pouce et l'index de ses deux mains. Mais un sentiment de curiosité bien naturelle l'arrêta.

— Non, se dit-il, je veux savoir...

On est toujours attiré, entraîné par ce qui est mystérieux.

Tout en marchant, Eugène déchira l'enveloppe, déplia la lettre et lut les lignes suivantes :

« Monsieur le comte,

» Vous aimez mademoiselle Emmeline de Valcourt; sans aucun doute le bonheur de votre fiancée vous est cher. Si vous voulez conjurer un danger qui la menace, empêcher un malheur qui vous frapperait tous les deux comme un coup de foudre, trouvez-vous ce soir au bal de l'Opéra, à minuit devant le foyer. Là, vous rencontrerez une personne qui désire vous être utile et qui vous dira ce que vous devez faire.

» A ce soir, à minuit.

» Soyez prudent et discret.

» UN DOMINO ROSE. »

Comme on le voit, cette lettre de rendez-vous se terminait par les mots prononcés par la vieille femme.

Eugène froissait le papier entre ses doigts frémissants. Son front s'était assombri, pendant qu'une légère crispation des lèvres exprimait son dédain.

— J'aurais bien fait de suivre ma première idée, murmura-t-il; oui, j'aurais dû déchirer la lettre sans la lire.

Cependant il était devenu soucieux et triste et il marchait lentement, pensif, la tête baissée.

Certes, il ne croyait pas qu'un danger quelconque pût

menacer sa chère Emmeline. N'était-elle pas sous la garde et la protection de sa mère et de son oncle?

— Sans doute, se disait-il, le malheur ne saurait atteindre Emmeline sans me frapper en même temps; mais, j'ai beau chercher, je ne vois point d'où pourrait venir ce coup de foudre dont parle la personne qui signe un domino rose. Cela ressemble fort à une mauvaise et sotte plaisanterie.

Et pourtant, reprenait-il, aucun de mes amis n'est capable de se livrer à ce genre d'amusement.

Malgré lui, et bien qu'il voulût résister à ses diverses impressions, le jeune homme était sérieusement intrigué.

Chose bizarre, ce qui l'avait le plus frappé dans la lettre, ce qui le préoccupait davantage, c'étaient ces mots, que la vieille femme avait prononcés à son oreille d'une façon mystérieuse : « Soyez prudent et discret! »

Après avoir assez longuement réfléchi, Eugène mit la lettre dans sa poche.

— C'est bien, se dit-il, je n'ai pas précisément l'esprit aventureux; mais, pour avoir l'explication du mystère, je me lance dans cette aventure.

J'irai ce soir au bal de l'Opéra.

XX

LA DAME MASQUÉE

Dans l'après-midi, le comte de Coulange alla faire une visite à Mme de Valcourt. Il avait toujours dans sa poche la lettre du domino rose. Peut-être était-il venu avec

l'intention de la faire lire à Emmeline. Cependant il ne lui en parla point. D'ailleurs, à quoi bon? Emmeline était très-impressionnable. Pourquoi lui donner une inquiétude? Et puis, il n'avait pas oublié la recommandation qu'on lui avait faite :

« Soyez prudent et discret! »

Il avait constamment ces quatre mots devant les yeux et dans les oreilles.

Ce jour-là, le comte de Montgarin dîna à l'hôtel de Coulange.

— Eh bien, allez-vous ce soir à ce fameux bal de l'Opéra? lui demanda Eugène.

— Non, répondit Ludovic, vos paroles de l'autre jour m'ont converti ; je veux imiter votre sagesse.

Eugène rougit légèrement. Mais il se garda bien de dire à Ludovic qu'il n'avait pas autant de sagesse qu'il le croyait.

A dix heures et demie il se retira dans son appartement. Peu de temps après le comte de Montgarin s'en alla. A son tour, Maximilienne rentra chez elle. Le marquis et la marquise causèrent encore un instant puis se séparèrent.

Pendant ce temps, Eugène s'était habillé et avait mis douze ou quinze louis dans sa poche. A onze heures un quart il sonna son valet de chambre.

— Monsieur sort? fit le domestique, en voyant son maître en toilette de soirée.

— Oui, et je désire qu'on ne le sache pas.

— Je comprends : monsieur le comte va au bal de l'Opéra.

— Vous avez deviné : une idée, une fantaisie.

— Monsieur le comte ne sort jamais, il a bien le droit de s'amuser un peu.

— Je ne resterai probablement pas longtemps; je veux seulement voir le bal et jouir du coup d'œil de la salle. Vous m'attendrez en bas; afin de ne réveiller personne je rentrerai par l'escalier de service de la cour des écuries.

— Ainsi, monsieur le comte ne commande pas sa voiture?

— Non.

— C'est juste, monsieur le comte ne veut pas qu'on sache...

— Vous m'avez bien compris, André?

— J'attendrai monsieur le comte en bas, parce qu'il rentrera par l'escalier de la cour des écuries.

— C'est cela.

Sans faire aucun bruit, le jeune homme sortit de l'hôtel. Il n'eut pas de peine à trouver une voiture; il y monta en disant au cocher de le conduire au grand Opéra.

Le monument était splendidement illuminé; des milliers de becs de gaz l'entouraient d'un immense cercle de feu, qui éclairait les sculptures décoratives et faisait sortir de l'ombre, entre les colonnes et les colonnettes de marbre, les groupes, les statues, les cariatides et les bustes des grands maîtres. La place était encombrée d'une foule énorme. Des acclamations, des cris divers saluaient chaque voiture qui arrivait lorsque celle-ci amenait une ou plusieurs personnes masquées et costumées.

On montait le grand escalier, qui est à lui seul une merveille, sous le feu de quinze cents regards qui se croisaient, et il fallait passer entre des grappes d'hommes qui semblaient attachées aux colonnes. Tout autour du balcon, on voyait comme une guirlande de têtes penchées sur les marches de l'escalier.

A chaque instant éclatait un bruit infernal : aux battements des mains, aux trépignements, aux exclamations se mêlaient des éclats de rire, des huées et toutes sortes de cris discordants et bizarres.

Ce charivari annonçait qu'un homme ou une femme dans un costune étrange, pittoresque ou grotesque, venait d'apparaître au bas de l'escalier.

Il y avait des escarmouches d'esprit, des attrapages burlesques, de véritables batailles de paroles bouffonnes et de gestes comiques; le trait, la pointe, les lazzis fortement épicés servaient de projectiles. De temps à autre, un mot bizarre, inconnu, un de ces mots qui n'existent dans aucune langue, qui naissent dans les jours de folie, partait tout à coup comme une fusée.

Le comte de Coulange remarqua que peu de femmes portaient le masque et que beaucoup étaient là, comme dans un salon, en toilette de soirée. Celles-ci cachaient la moitié de leur figure seulement sous les plis d'un voile de tulle ou de dentelle. Il remarqua encore qu'il y avait beaucoup d'hommes décorés, ce qui semblait indiquer qu'on venait un peu au bal de l'Opéra comme on va à une fête dans le monde ou à une réception chez un ministre ou un grand personnage.

Eugène regarda l'heure à sa montre. Elle marquait minuit moins le quart.

— J'ai le temps de faire le tour du bal, pensa-t-il; cette distraction calmera un peu mon impatience.

Dans la foule, de loin, il reconnut deux ou trois de ses amis. Il les évita. Le mouvement désordonné dans la salle, le va-et-vient, le pêle-mêle, le tohu-bohu, les bras battant l'air, les bonds, les pirouettes, les contorsions des danseurs amenèrent à peine un sourire sur ses lèvres. Derrière l'estrade de l'orchestre, il s'arrêta

un instant pour admirer le foyer de la danse, qui avait été transformé en un parterre émaillé de fleurs.

Le quart d'heure étant presque écoulé, il s'empressa de remonter au premier étage. Il avait fait à peine dix pas dans la grande galerie qui précède le foyer, lorsque le bras d'une femme se glissa sous le sien. Il ne put s'empêcher de tressaillir et, presque aussitôt, un léger tremblement le saisit.

La personne qui venait de s'accrocher à son bras portait un domino rose. Un large loup, orné d'une guipure, qui descendait au-dessous du menton, cachait entièrement son visage. Mais le jeune homme pouvait voir les longs cils de deux grands yeux qui brillaient comme des escarboucles. La main petite, aux doigts effilés, était finement gantée. Le poignet avait un cercle d'or garni de pierres précieuses. La dame était blonde, on le reconnaissait à une petite mèche de cheveux frisés qui se montrait sur le front, contre la volonté du capuchon du domino qui enveloppait la tête; toutefois, il était difficile de deviner si elle était jeune ou vieille.

— Venez, dit-elle à Eugène d'une voix harmonieuse et douce comme le son d'une flûte.

Et elle l'entraîna rapidement.

— Elle me connaît, se disait le jeune homme, puisqu'elle a pris mon bras sans hésiter.

Il n'avait pas remarqué qu'avant de s'approcher de lui la dame au domino rose se tenait à côté d'un personnage masqué coiffé d'un turban et enveloppé dans un burnous arabe. Or, aussitôt qu'il avait paru dans la galerie, l'arabe avait dit à l'oreille du domino rose :

— Le voilà!

La dame masquée, tenant toujours le bras du jeune homme, lui fit monter un étage et s'avança vers une loge

dont l'ouvreuse ouvrit immédiatement la porte. Ils entrèrent. Le salon de la loge était faiblement éclairé par un seul bec de gaz, dont la lumière avait été baissée, probablement avec intention. On avait eu soin, également, de tendre le rideau de reps qui sépare à volonté la loge de son salon.

Tout en entrant, Eugène jeta un regard furtif sur le rideau. La dame devina sa pensée.

— Voyez, lui dit-elle, en écartant le rideau. Il n'y a personne dans la loge, nous sommes seuls.

Elle laissa retomber le rideau. L'ouvreuse avait fermé la porte.

— Nous ne pouvions pas causer devant tout le monde, reprit l'inconnue; d'ailleurs, n'étant pas masqué comme moi, vous auriez pu craindre d'être vu par quelques-uns de vos amis. Pour éviter cela, j'ai cru bien faire en vous amenant dans cette loge. Est-ce que cela vous contrarie?

— Nullement, madame.

— Nous ne manquons pas de sièges : voilà un divan, des chaises; asseyez-vous, monsieur le comte.

Il s'assit sur une chaise, elle prit place sur le divan.

Pendant un certain temps ils restèrent silencieux; lui, cherchant à se rendre maître de son émotion ; elle, le regardant fixement. Elle se demandait sans doute comment elle devait entamer la conversation. Ils pouvaient entendre parfaitement une valse que l'orchestre jouait; mais ils n'écoutaient pas. Ce fut le comte de Coulange qui parla le premier.

— Est-ce vous, madame, demanda-t-il, qui m'avez écrit la singulière lettre qu'une vieille femme m'a remise ce matin dans la rue?

— Oui, monsieur le comte, c'est moi.

— Je ne vous ai adressé cette question que pour la

forme, puisque votre déguisement est la signature de la lettre. Je suis venu au rendez-vous que vous m'avez donné, sachant que j'avais tort.

— C'est en ne venant pas que vous auriez eu tort.

Eugène secoua la tête.

— Permettez-moi d'en douter, répliqua-t-il. Enfin, je suis venu. La curiosité a été, dans cette circonstance, plus forte que ma raison. C'est un aveu que je vous fais, madame.

— N'est-ce pas aussi un peu, beaucoup votre cœur qui vous a conseillé?

— Mon cœur n'a rien à faire dans cette aventure à laquelle il veut rester étranger.

— Ah! vous appelez cela une aventure!

— Il me semble que c'en est une; autrement il faudrait donner au fait un autre nom. Mais à quoi bon discuter sur un mot? Nous ne sommes pas ici pour cela, je suppose; j'attends, madame, que vous vouliez bien me donner l'explication de la lettre, tout à fait incompréhensible pour moi, que vous m'avez écrite.

— Avant de vous répondre, monsieur le comte, voulez-vous me dire ce que vous avez pensé en la lisant?

— J'ai pensé, madame, que j'étais, de la part d'un mauvais plaisant, l'objet d'une mystification.

— Oh! monsieur le comte!

— Je vous réponds avec franchise, j'ai pensé cela

— Et maintenant, que pensez-vous?

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, madame; mais vos questions m'autorisent à vous répondre, peut-être d'une façon impertinente; je pense en ce moment que tout ceci ressemble beaucoup à une farce de carnaval.

— En effet, monsieur le comte, c'est un peu vif; et

j'ai le droit de m'étonner que vous puissiez supposer qu'une femme comme moi!...

— Mon Dieu, madame, l'interrompit Eugène avec un mouvement d'impatience, je vous répète que je n'ai pas l'honneur de vous connaître; je ne vois en vous qu'une femme en domino, qui se cache sous un masque.

— Prenez garde, monsieur le comte, ne me faites pas me repentir de la démarche un peu hardie que j'ai faite pour vous ce soir, au risque de me compromettre.

— Alors, madame, veuillez vous expliquer. Je suis tout prêt, s'il y a lieu, à vous remercier et à vous rendre grâce, ajouta-t-il d'un ton légèrement ironique.

— Je vous parle dans ma lettre d'un danger.

— Qui menace le bonheur de mademoiselle de Valcourt et le mien. Eh bien, madame, je ne crois pas à ce danger.

— Certainement, ne sachant rien, vous ne pouvez pas y croire.

— Est-ce que vous connaissez mademoiselle de Valcourt, madame?

— Voyons, monsieur, m'intéresserais-je à elle si je ne la connaissais pas, la chère mignonne? répondit la dame masquée d'un ton pénétré.

— Alors vous savez que mademoiselle de Valcourt et moi nous nous aimons depuis longtemps, que notre amour réciproque est approuvé par nos parents?

— Oui, oui, je sais cela.

— Et que, dans deux mois, mademoiselle Emmeline de Valcourt sera ma femme? En vérité, madame, si vous savez cela, je me demande comment vous pouvez voir notre bonheur menacé.

Depuis un instant, la dame masquée paraissait agitée, inquiète; elle avait des tressaillements et tendait l'oreille

comme une personne qui écoute un bruit lointain.

— Monsieur le comte, répondit-elle, tout en continuant à prêter l'oreille, croyez que cela me coûte beaucoup d'être obligée de troubler votre sérénité, en ne vous laissant point votre grande confiance dans l'avenir. Mais, dans l'intérêt de mademoiselle Emmeline de Valcourt et dans le vôtre, monsieur le comte, il le faut... Eh bien, ce danger ou plutôt ce malheur, qui peut vous frapper tous les deux, n'est autre qu'un empêchement à votre mariage.

Le jeune homme se dressa debout, pâle, frémissant, un éclair dans le regard.

— Madame, dit-il d'un ton sévère, vous venez de prononcer des paroles d'une grande gravité ; je demande, j'exige que vous m'en donniez l'explication.

— Monsieur le comte, répondit-elle très vite et en baissant la voix, ce que je viens de vous dire est exact, je vous le jure ! Oui, il existe des papiers où se trouve une révélation qui serait une opposition absolue à votre mariage.

— Où sont ces papiers, madame?

— Je ne les ai pas sur moi, répondit-elle avec un trouble visible ; mais je puis me les faire remettre pour vous les communiquer.

— Quand?

— Demain, si vous le voulez.

— Soit. En attendant, madame, je vous prie de me faire connaître cette terrible révélation.

Elle se leva brusquement, comme mue par un ressort, et saisissant le bras du jeune homme :

— Silence ! fit-elle d'une voix effrayée.

Un tremblement convulsif secouait ses membres.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Eugène.

— Là, il est là, répondit-elle d'une voix oppressée, en indiquant de la main le côté de la loge où elle était assise.

— De qui parlez-vous?

— C'est bien lui, j'ai reconnu sa voix, balbutia-t-elle en se serrant contre Eugène, comme si elle lui eût demandé de la protéger, de la défendre.

Sa frayeur augmentait, car maintenant ses dents claquaient. Le jeune homme allait de nouveau l'interroger. Elle ne lui en laissa pas le temps. Mettant sa main sur la bouche du comte !

— Chut, fit-elle, écoutez !

Et avançant la tête, en allongeant le cou, elle tenait l'oreille.

A ce moment l'orchestre ne jouait pas. On entendait distinctement deux hommes qui causaient dans la loge voisine. Les paroles suivantes arrivèrent aux oreilles d'Eugène :

— Tu t'es peut-être trompé.

— Non, je suis sûr que c'est elle ; elle a passé devant moi, et bien qu'elle soit masquée, à sa taille, à sa tournure et surtout à la mèche blonde frisée qui caresse son front, j'ai parfaitement reconnu la comtesse.

— C'est bien étrange. Qu'est-elle venue faire au bal de l'Opéra ?

— Quant à ça, mon cher, c'est son secret.

— Comment est-elle habillée ?

— Elle a tout simplement un domino de satin rose...

— Je vais la chercher, il faut que je la trouve. Allons, c'est le fils de Vénus, le dieu des amoureux qui l'a amenée ici.

On put entendre remuer des chaises, marcher, puis le bruit d'une porte qui s'ouvre et se referme.

La dame masquée se mit à pousser de gros soupirs ; elle tremblait toujours et paraissait en proie à une terreur folle.

— Ainsi, dit-elle d'un ton douloureux, en se tordant les mains, malgré les précautions que j'ai prises, j'ai été reconnue. Que faire ? que faire ? Ah ! j'ai été bien mal inspirée : au lieu de vous donner rendez-vous ici, j'aurais dû vous prier de venir chez moi... Mon Dieu, je n'ai plus une idée, tout se trouble dans ma tête, je suis comme folle !... Que faire ? que faire ?... Comment échapper à cet homme, à ce misérable, qui depuis un an me poursuit partout ? S'il me trouve ici, je suis perdue, oui perdue, car il est capable de tout !

La voix lui manquait ; elle s'arrêta pour respirer.

— Monsieur le comte, reprit-elle, sauvez-moi, sauvez-moi !

Elle s'était emparée d'une des mains d'Eugène et la serrait fortement dans les siennes.

— Je ne vois pas ce que je puis faire pour vous, madame, répondit le comte.

— Vous pouvez me délivrer de cet homme.

— Qui est cet homme ? Votre mari ?

— Non, mon mari est absent de Paris en ce moment. C'est un homme qui m'aime ou plutôt qui prétend m'aimer, car un homme qui aime une femme ne se fait point son persécuteur et ne la menace pas de la tuer si elle lui résiste. Il a été l'ami de mon mari et j'ai dû le chasser de ma maison. Monsieur le comte, j'implore votre protection ; offrez-moi votre bras, nous sortirons ensemble de l'Opéra. Vous êtes un homme, s'il me voit il n'osera pas m'arrêter, il ne me dira rien, car il est lâche, oui il est lâche !...

Eugène hésitait. La dame masquée continua :

— Vous êtes brave, monsieur le comte, vous n'êtes pas comme moi, vous n'avez pas peur. Ah! si j'étais un homme!

Elle joignit ses mains et poursuivit :

— Je vous en supplie, monsieur le comte, protégez-moi, accompagnez-moi jusqu'à mon domicile; ce n'est pas bien loin; d'ailleurs ma voiture est à quelques pas de l'Opéra, dans la rue Auber. En chemin, j'aurai le temps de me remettre de mon épouvante, et quand nous serons chez moi je vous parlerai des papiers; tout ce que je sais, je vous le dirai.

— Pourquoi ne pas me le dire ici tout de suite?

— Oh! monsieur le comte, ne voyez-vous donc pas dans quel état je suis?

Elle ouvrit la porte de la loge et, prenant le bras d'Eugène :

— Je vous en prie, dit-elle d'une voix suppliante, venez, venez vite.

XXI

SECRET A VENDRE

Ému, étonné, étourdi, le comte de Coulange se laissa emmener sans avoir eu le temps de réfléchir.

Comme ils descendaient les premiers degrés du grand escalier, la dame masquée se serra tout à coup contre lui.

— Le voilà, dit-elle d'une voix étouffée; il m'a vue, il m'a reconnue, fuyons! fuyons!

Ils descendirent rapidement.

— Par ici, dit la dame, dès qu'ils furent sur la place.

Et, presque en courant, elle l'entraîna dans la rue Auber. Au bout d'un instant elle s'arrêta près d'une voiture de maître. Le cocher, coiffé d'un chapeau galonné et orné d'une cocarde rose, était sur son siège. Le valet de pied, enveloppé dans son long manteau noir, dont le collet relevé lui cachait entièrement la figure, s'empressa d'ouvrir la portière du coupé.

La dame s'élança dans la voiture. Le jeune homme restait immobile sur le trottoir, se demandant s'il devait ou non accompagner l'inconnue. Celle-ci devina son hésitation, et elle lui dit vivement :

— Mais venez donc, monsieur le comte, venez donc.

Eugène n'hésita plus. Il prit place dans le coupé.

Après avoir refermé la portière, le valet de pied grimpa lestement à côté du cocher. Aussitôt, celui-ci toucha de la mèche de son fouet le flanc du cheval, qui partit comme un trait.

Vingt minutes après la voiture s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, dit la dame masquée.

Elle ouvrit elle-même la portière et mit pied à terre sans attendre l'aide du laquais ; à son tour Eugène sauta sur le trottoir, puis il jeta autour de lui un regard rapide.

La nuit était claire et étoilée ; la lune venait de se lever. Il put voir à droite et à gauche de la chaussée de grands arbres, des murs de clôture, des grilles, de loin en loin quelques toits et des façades blanches de maisons. Toutefois, il ne reconnaissait point l'endroit où il était.

L'inconnue prit son bras, en lui disant :

— Monsieur le comte, nous sommes à Neuilly, boulevard Bineau, et voilà ma maison.

Elle lui montrait, au milieu d'un jardin, une villa

d'assez belle apparence dont les quatre fenêtres du premier étage étaient éclairées.

Une petite porte pratiquée dans le mur de clôture, à côté de la grille, venait de s'ouvrir devant eux. Ils entrèrent dans le jardin et suivirent une large allée, bien sablée, qui les conduisit devant la maison.

— Je passe la première pour vous montrer le chemin, dit la dame, qui avait conservé son masque.

Eugène la suivit sans aucune espèce de défiance.

Dans le corridor, sur une console, elle prit un chandelier dont la bougie était allumée. Ils montèrent au premier étage. L'inconnue ouvrit une porte et fit entrer le jeune homme dans une petite pièce carrée, une espèce de boudoir, qu'une lampe de bronze éclairait.

— Veuillez vous asseoir, monsieur le comte, dit-elle; je vous prie de m'accorder cinq minutes pour me débarrasser de ce domino et mettre un vêtement plus convenable.

Sur ces mots elle disparut.

Resté seul, Eugène fit deux fois le tour de la chambre, puis il se décida à s'asseoir dans un fauteuil. Bien qu'il n'eût pas la pensée qu'on pouvait l'avoir attiré dans un piège, il éprouvait une vague inquiétude; sa poitrine était oppressée et il avait à chaque instant une sorte de frémissement nerveux. Il pensait à Emmeline et à ces papiers mystérieux qui pouvaient être un obstacle à son mariage, c'est-à-dire détruire son bonheur et celui de mademoiselle de Valcourt. Il ne doutait pas qu'ils n'existassent, car il ne voyait point que la dame masquée pût avoir un intérêt quelconque à le tromper. D'ailleurs, ne l'avait-elle pas amené chez elle pour lui faire la terrible révélation?

Quel secret renfermaient donc ces papiers, dont il ve-

nait d'apprendre l'existence d'une façon si étrange? Dans la voiture, il avait vainement tourmenté sa pensée pour essayer de deviner. Ne trouvant rien, pas même une supposition plus ou moins vraisemblable, il se demandait avec anxiété :

— Que vais-je apprendre?

Il entendait marcher, le bruit de portes qu'on entr'ouvre et qu'on ferme; il lui avait même semblé percevoir des chuchotements venant d'une pièce voisine. Mais il n'y avait rien dans tout cela qui fût de nature à l'effrayer. D'ailleurs, le comte de Coulange était plein de bravoure, et même en face du danger il n'était guère accessible à la peur. Et puis, quelle crainte pouvait-il avoir? N'était-il pas à Neuilly chez une femme du monde, une comtesse?

— Il me semble qu'elle est longtemps à venir, se dit-il. Elle m'a demandé de lui donner cinq minutes... Il est vrai que pour une femme cinq minutes sont un bon quart d'heure. Attendons.

Soudain, une porte qu'il n'avait point remarquée s'ouvrit du côté opposé à celle par laquelle il était entré, et un homme de haute taille, vêtu de noir, ayant le visage masqué, parut sur le seuil.

Eugène laissa échapper un cri de surprise et, d'un seul mouvement, se dressa sur ses jambes.

— Un homme, un homme masqué! s'écria-t-il. Ah! çà, mais où suis-je donc ici?

L'homme avait refermé la porte.

— Vous le savez bien, répondit-il d'un ton narquois, en avançant dans la chambre, vous êtes chez la belle comtesse au domino rose.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

— Jeune homme, nous allons causer ensemble.

— Ah! je comprends! exclama Eugène, je suis tombé dans un guet-apens. Infamie!

— Permettez, cher monsieur, répliqua l'individu, vous êtes venu ici librement.

— Parce que, naïf et crédule, je me suis laissé prendre au piège qu'on m'a tendu.

— Vous voulez faire allusion, sans doute, à la promesse qu'on vous a faite de vous dire ce que contiennent certains papiers. Prenez patience, monsieur, nous parlerons de cela tout à l'heure.

Le jeune comte haussa les épaules et eut un regard de mépris.

— Je commence par vous dire, reprit l'autre, que vous ne devez pas vous effrayer.

— Et moi je m'empresse de vous répondre que je n'ai pas l'habitude d'avoir peur.

— On peut avoir peur sans cesser pour cela d'être brave. Mais, je vous le répète, n'ayez aucun effroi, je n'en veux pas à votre vie.

— Alors, je comprends: c'est l'argent que j'ai sur moi, ma montre et les diamants qui attachent ma chemise que vous voulez. Alors, je suis dans une caverne de voleurs. Allons, je suis sans arme, je ne me défendrai pas, dépouillez-moi vite, que je puisse m'éloigner de ce lieu où j'étouffe, où mon cœur se soulève de dégoût.

L'homme masqué eut un petit rire sec qui ressemblait à un bruit de crécelle.

— Eh bien, fit Eugène, qu'attendez-vous?

— Jeune homme, répondit l'individu, je n'en veux pas plus à vos bijoux qu'à votre vie...

— Enfin, que me voulez-vous? s'écria Eugène avec impatience.

— Ne vous ai-je pas dit que nous allions causer ensemble?

— Oui, mais que signifie cette mascarade?

— Je vous ferai remarquer que nous sommes dans la période du carnaval où le masque est admis. Allons, monsieur, ne vous gênez pas, faites comme moi, asseyez-vous.

En parlant, l'homme s'était installé dans un fauteuil, près de la table où était posée la lampe. Voyant que le jeune homme restait debout :

— Eh bien, fit-il, est-ce que vous ne vous asseyez pas?

—Je me trouve bien ainsi, répondit Eugène, en se plaçant en face de l'inconnu et en croisant ses bras sur sa poitrine.

— A votre aise. Maintenant, si vous le voulez bien, cher monsieur, notre conversation va commencer.

— Et s'il ne me plaît pas de vous écouter?

— Vous m'entendrez quand même; j'ai à vous dire certaines choses qui vous forceront à ouvrir vos oreilles.

Eugène jeta un regard sur la fenêtre, puis du côté de la porte. L'homme devina sa pensée.

— Je dois vous prévenir, dit-il, que, pour le moment, vous êtes mon prisonnier; vous ne pourrez sortir d'ici qu'avec mon autorisation. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les portes sont fermées et gardées. Inutile de crier, d'appeler. Ce quartier, paisible l'été, est l'hiver presque désert, surtout à cette heure de la nuit. Il ne passe pas de gendarmes sur le boulevard Bineau. Êtes-vous enfin disposé à m'écouter?

—Non. Je ne veux pas entendre les paroles d'un homme qui se cache sous un masque, probablement parce qu'il a peur de montrer son visage en pleine lumière.

D'un mouvement brusque l'inconnu arracha son masque qu'il jeta sur le parquet.

— Eh bien, êtes-vous satisfait ? fit-il.

— Oui, répondit Eugène.

Il regardait avec un mélange de curiosité et de dédain la face terreuse de l'individu, son front chauve couvert de rides profondes, sa barbe blanche et ses yeux éraillés, luisants, qui lançaient des éclairs fauves.

— Maintenant, que vous m'avez bien regardé, dit l'homme, vous devez être convaincu que vous ne me connaissez pas, que vous ne m'avez jamais vu. Comme vous le voyez, cher monsieur, je ne m'étais pas caché parce que je craignais de vous montrer mon visage.

Le comte de Coulange approcha un fauteuil de la table, s'assit tranquillement et dit :

— Je vous écoute.

— A la bonne heure, fit l'inconnu, voilà qui prouve que vous êtes brave.

Il resta un moment silencieux et reprit :

— Monsieur le comte de Coulange, il s'agit d'une affaire que j'ai à vous proposer.

— Une affaire?

— Un marché, le mot est plus juste.

— Je ne vois pas quelle affaire je puis traiter, quel marché je peux faire avec un homme que je ne connais pas.

— Oh ! pour ceci mon nom importe peu ; néanmoins, je veux bien vous dire que je me nomme Jacques Bailleul. On vous a parlé de papiers où se trouve un secret très-précieux. On ne vous a point trompé, on vous a dit la vérité. Ces papiers existent, ils sont en ma possession ; c'est par un hasard des plus singuliers qu'ils sont tombés entre mes mains.

— On m'a dit aussi que ces papiers pouvaient empêcher un mariage.

— Le vôtre avec mademoiselle Emmeline de Valcourt. On vous a encore dit la vérité.

— Non, non, répliqua le jeune homme avec force, c'est impossible, je ne vous crois pas; aucune puissance humaine ne peut m'empêcher d'épouser mademoiselle de Valcourt.

— Alors, comment monsieur le comte de Coulange, qui est sensé, qui a l'habitude de réfléchir, de calculer, s'explique-t-il la lettre qu'il a reçue, la scène dans la loge, sa présence ici, en face d'un inconnu qui lui dit : J'ai en ma possession des papiers très précieux, lesquels renferment un secret, qui, s'il est révélé, empêche votre mariage? Voyons, vous n'admettez pas que j'aie pris tant de peine à vous faire venir dans cette maison pour me donner seulement la satisfaction de vous regarder.

Ces paroles ne permettaient pas de réplique.

Eugène eut une sensation douloureuse et sa tête s'inclina sur sa poitrine. Mais, se redressant aussitôt :

— Vous pouvez parler, dit-il d'une voix ferme; quelle chose épouvantable révèlent ces terribles papiers?

— Doucement, doucement, n'allons pas si vite et procédons par ordre. Avant tout, cher monsieur, il faut que nous nous entendions...

— Oui, je comprends, l'interrompit Eugène, vous voulez me vendre ces papiers. Soit. A quel prix les estimez-vous?

— Pour les posséder, pour anéantir le secret, le marquis de Coulange donnerait toute sa fortune.

Le jeune homme fit un bond sur son siège.

— Mais, continua l'individu, qui avait déclaré se nom-

mer Jacques Bailleul, je m'empresse de vous dire que les papiers ne sont pas à vendre.

— Alors pourquoi m'avoir attiré ici? Que me voulez-vous? N'avez-vous pas parlé d'une affaire, d'un marché?

— Parfaitement. Et c'est bien un marché que nous allons faire.

— Expliquez-vous donc.

— Ce que je veux faire acheter au comte de Coulange, c'est le secret; ce que je veux lui vendre ensuite, c'est le silence qui sera gardé afin qu'il puisse épouser mademoiselle de Valcourt.

— Combien dois-je acheter le secret? Combien vendez-vous votre silence?

— Le secret vaut deux cent cinquante mille francs et le silence une pareille somme.

Eugène fit un mouvement brusque et laissa échapper une exclamation.

— Je ne me suis pas trompé, pensa-t-il, je suis réellement tombé entre les mains d'affreux scélérats.

Redevenant aussitôt maître de lui :

— Ce n'est pas donné, répliqua-t-il.

— Un comte de Coulange n'est pas un petit négociant, un petit propriétaire ou un petit rentier, reprit Jacques Bailleul, je ne demanderais certainement pas à l'un ou l'autre de ceux-ci ce que je peux exiger du comte de Coulange. J'ai fixé mes prix pour qu'ils soient en rapport avec votre fortune.

— Vous me croyez donc bien riche?

— Dame, vous n êtes pas pauvre, vous pouvez donner cinq cent mille francs plus facilement que beaucoup d'autres dix mille. Vous possédez au bord de l'Allier une terre magnifique, d'un grand rapport, qu'on appelle, je

crois, Chesnel. En outre, vous avez à la Banque de France, tant en numéraire qu'en valeurs mobilières, environ deux millions. Vous voyez que je suis parfaitement ren seigné. Il y a seize ou dix-huit mois que le marquis de Coulange vous a fait entrer en possession de cette fortune. C'est un legs que vous a fait en mourant une vieille tante du marquis, la duchesse de Chesnel-Tanguy. Or, bien que vous ayez votre maison à vous, vos gens, votre voiture, vos chevaux, comme vous êtes un jeune homme modèle, qui pensez beaucoup plus à travailler qu'à vous amuser, j'estime que vous ne dépensez pas le sixième de vos revenus. Donc, je considère que cinq cent mille francs pour vous sont une bagatelle.

Le jeune homme était stupéfié.

— Qui donc est cet homme? se demandait-il. Comment peut-il être si bien instruit?

— Eh bien, reprit Jacques Bailleul, reconnaissez-vous que la somme n'est pas exagérée?

— Je n'ai pas à discuter, répondit Eugène froidement; vous me faites une proposition, je suis libre, je pense, de l'accepter ou de la repousser.

— Oh! parfaitement.

— Mais du moment qu'il s'agit d'un marché à faire entre nous, il me semble que je ne puis m'engager à payer le prix demandé par le vendeur avant de connaître la marchandise qui est à acheter.

Jacques Bailleul resta un moment silencieux, interrogeant du regard la physionomie du jeune homme. Mais Eugène savait admirablement se contenir; il gardait son attitude calme et sur son visage pas un muscle ne s'irritait.

— Au fait, vous avez raison, répondit l'homme, et je ne vois aucun inconvénient à vous livrer d'avance le secret.

— Eh bien, quel est ce secret si terrible?

L'homme continuait à le regarder fixement.

— Cher monsieur, dit-il d'une voix qui sonna comme un cuivre, vous n'êtes pas le fils du marquis de Coulange.

XXII

UN COUP DE FOUDRE

Eugène sentit une douleur aiguë, comme si une lame eût traversé son cœur.

Il se dressa, pâle comme un mort, le regard chargé d'éclairs, frémissant de la tête aux pieds.

— Vous mentez, vous mentez! exclama-t-il d'une voix vibrante, vous êtes un misérable, un lâche, un infâme!... Vous insultez une femme, la marquise de Coulange, ma mère!

Les poings fermés, menaçant, la fureur dans les yeux, il était prêt à bondir sur Jacques Bailleul.

Celui-ci tira de dessous son vêtement un poignard qu'il posa sur la table.

— Votre couteau de bandit ne m'épouvante pas, vous pouvez m'assassiner! cria le jeune homme hors de lui; mais vous ne m'empêcherez pas de vous dire que vous êtes un lâche et un infâme coquin!

L'homme se contenta de hausser les épaules.

La colère d'Eugène s'apaisa subitement. Il joignit les mains et, regardant le ciel :

— Oh! ma mère, ma noble mère, dit-il avec un san-

glot dans la voix, c'est vous, une sainte, qu'un misérable ose insulter devant moi !

— D'abord, jeune homme, dit Jacques Bailleul d'un ton rude, je n'ai pas insulté la marquise de Coulange; c'est vous qui vous êtes imaginé cela. Comme vous le dites, elle peut être une sainte, je n'ai aucune raison pour prétendre le contraire. Quand vous serez plus calme et mieux en état de m'écouter...

— Parlez, parlez! l'interrompit Eugène avec violence

— Voyons, qu'avez-vous supposé? Que j'accusais la marquise de Coulange d'avoir eu un amant duquel vous seriez né? Mais je n'ai pas dit cela du tout. Vous avez mal interprété mes paroles. Je vais tâcher de me faire mieux comprendre : Vous n'êtes pas le fils du marquis de Coulange et vous n'êtes pas davantage le fils de la marquise de Coulange!

Le jeune homme poussa un cri sourd; ses bras tombèrent lourdement, et, livide, la sueur au front et les yeux hagards, démesurément ouverts, il resta immobile, comme foudroyé.

— Voilà le secret, cher monsieur, continua Jacques Bailleul, je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, n'est-ce pas, combien il est précieux pour moi et terrible pour vous?

— Je... je ne suis pas... leur fils! balbutia Eugène d'une voix étranglée, se parlant à lui-même.

— Non, vous n'êtes pas leur fils... Ah! dame, il y a là toute une longue histoire, un véritable drame.

Eugène s'agita convulsivement, en portant à plusieurs reprises ses deux mains sur son front.

— Mais cela n'est pas, cela n'est pas! s'écria-t-il en regardant autour de lui avec égarement; oui, c'est une imposture, une monstrueuse machination!

Et se tournant brusquement vers Jacques Bailleul :

— Mais avouez, avouez donc que vous mentez!

— Vous n'êtes pas le fils du marquis et de la marquise de Coulange.

— Je ne vous crois pas; où est la preuve?

— Vous oubliez qu'il y a des papiers.

— Ah! oui, les papiers, où sont-ils? Existent-ils seulement, ces fameux papiers? Et quand même, ils sont faux, ils ont été fabriqués par quelqu'un, par vous, peut-être...

Jacques Bailleul frappa deux coups dans ses mains.

Aussitôt une petite porte s'ouvrit, et un homme masqué se montra dans l'encadrement.

— Le manuscrit? dit Jacques Bailleul.

L'homme masqué s'éloigna et reparut presque aussitôt, tenant dans sa main un cahier ayant une couverture bleue. Silencieux, il s'approcha de la table, posa le cahier devant son compère, puis sortit de la chambre dont la porte se referma. Alors Jacques Bailleul reprit la parole.

— Les papiers existent, dit-il, les voilà ; il vous reste à savoir si c'est là l'œuvre d'un faussaire.

Il ouvrit le manuscrit à une page qui avait été marquée à l'avance par une corne.

— Pour plusieurs excellentes raisons, continua-t-il, je ne vous mets pas ce cahier en mains; mais approchez-vous et vous verrez.

Machinalement, Eugène avança. Ses yeux tombèrent sur le manuscrit ouvert. Aussitôt il se rejeta en arrière, en sursautant, comme si une bête venimeuse l'eût piqué.

— L'écriture de ma mère! exclama-t-il affolé.

— Non, pas de votre mère, mais de la marquise de Coulange.

— Ah! c'est à devenir fou! s'écria Eugène en serrant sa tête dans ses mains crispées; c'est un rêve horrible que je fais!

— Non, vous êtes bien éveillé. Allons, continua-t-il avec un accent demi-railleur, lisez cette page, cette page seulement, et vous apprécierez la valeur de ma marchandise.

Le jeune homme se rapprocha, se pencha sur le manuscrit et lut avidement.

Soudain, il se redressa en poussant un cri rauque. Il avait la figure décomposée et le regard d'un insensé.

— Un enfant volé, introduit par fraude dans la maison de Coulange! murmura-t-il d'une voix qui ressemblait à un râlement... Et c'est moi, c'est moi!...

— Vous-même, jeune homme!

— Oh! oh! fit le malheureux.

Il était haletant, de grosses gouttes de sueur tombaient de son front et coulaient sur son visage.

Jacques Bailleul frappa de nouveau dans ses mains. L'homme masqué reparut. Il avait évidemment deviné pourquoi on l'appelait, car il apportait un petit paquet enveloppé dans un madras. Sur un signe de son complice, il se retira. Jacques Bailleul avait pris le paquet. Il l'ouvrit.

— Tenez, dit-il à Eugène, voici les langes que vous portiez le jour où vous êtes entré un matin, secrètement, au château de Coulange. Regardez : un petit bonnet, une brassière, une petite chemise...

Eugène se précipita sur ces objets, les prit dans ses mains fiévreuses, tremblantes, les tourna et les retourna, en les regardant comme un condamné à mort regarde l'instrument de son supplice. Puis, jetant les langes sur la table, il fit quelques pas en arrière en chancelant sur ses

jambes. Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine et il s'affaissa sur un siège, lourdement, comme une masse qui tombe.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit que le bruit de la respiration oppressée du jeune homme.

— Naturellement, reprit Jacques Bailleul, la marquise de Coulange sait que vous n'êtes pas son fils ; il n'en est pas de même du marquis... Oh ! lui, il n'a jamais eu le moindre doute à cet égard. Il vous croit son fils et voit en vous l'héritier de son nom et de sa fortune. Comment est-on parvenu à le tromper? Pourquoi la marquise a-t-elle gardé le silence jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant plus de vingt et un ans? Tout cela est écrit là, de la main de madame de Coulange. Je vous l'ai dit tout à l'heure, tout cela est une histoire qui serait longue à raconter. Du reste, que vous importe de la connaître? Ce qu'il est important que vous sachiez, je vous l'ai dit et vous l'avez lu là, sur cette page.

Comme s'il avait eu le temps de réfléchir et de prendre une résolution virile, Eugène se redressa brusquement. Il sortait de sa torpeur, de son écrasement.

— Comment ce manuscrit est-il tombé entre vos mains? demanda-t-il.

— Je crois vous l'avoir dit déjà : c'est tout simplement le hasard qui m'a fait faire cette heureuse trouvaille.

— Ce manuscrit, écrit tout entier de la main de madame la marquise de Coulange, dit-il qui sont mes parents ou tout au moins quelle est la femme qui m'a mis au monde?

— Rien de positif.

— Pourtant, puisque je suis un enfant volé, on m'a pris quelque part à quelqu'un?

— Sans aucun doute. D'après ce que raconte le manuscrit, vous devez le jour à une pauvre fille séduite et abandonnée par son séducteur. On vous aurait enlevé à votre mère quelques heures après votre naissance. Alors votre mère est devenue folle et est morte peu de temps après. Le manuscrit ne dit que cela, ce qui indique que la marquise ne savait pas autre chose.

Deux grosses larmes avaient jailli des yeux d'Eugène et descendaient lentement le long de ses joues.

Jacques Bailleul poursuivit :

— Je puis vous dire, si cela peut vous intéresser, que ce manuscrit est une sorte de confession que la marquise de Coulange fait à son mari, dans le cas où la mort serait venue la surprendre. Ce n'est donc qu'après son décès que le marquis devait prendre connaissance des faits. Comment le manuscrit est-il sorti des mains de la marquise ? Je n'en sais rien et je n'ai pas à m'en préoccuper Il est déjà ancien : il y a quatorze ou quinze ans qu'il a été écrit. Comme vous le voyez, je suis aussi explicite que possible. Qu'avez-vous encore à me demander ?

— Rien !

— Alors vous êtes suffisamment édifié ?

— Oui.

— Je n'ai pas besoin d'appuyer davantage sur le danger de votre situation ; ce danger ressort des faits que vous connaissez maintenant. Pour les raisons qui lui ont fait garder le silence jusqu'à présent, la marquise de Coulange continuera à se taire ; le secret restera enfermé au fond de son cœur, son mari ne saura jamais rien. Vous êtes aujourd'hui comte de Coulange ; plus tard, vous partagerez avec celle qui se croit votre sœur l'héritage du marquis et vous serez marquis de Coulange. Je vous en donne l'assurance, vous n'avez rien à redouter de la

marquise; elle vous a adopté, elle ne touchera pas à votre position. Il ne vous reste donc, pour être absolument tranquille et pouvoir dormir sur vos deux oreilles qu'à acheter mon silence. Si vous le voulez bien, nous allons conclure..

— Quoi?

— Ah ! ça, à quoi pensez-vous donc ? Vous avez l'air de sortir d'un rêve. Ne sommes-nous pas en présence pour faire un marché ?

— Ah ! c'est vrai, un marché, fit Eugène.

Et un sourire singulier glissa rapidement sur ses lèvres.

— Je vous ai fait connaître mes conditions, reprit Jacques Bailleul, vous savez ce que vaut mon silence, c'est cinq cent mille francs qu'il me faut.

Le jeune homme se leva et se rapprocha de la table près de laquelle il resta debout les bras croisés. Il avait repris sa force et toute son énergie.

— Voyons, reprit l'autre, quelle somme avez-vous à la Banque de France?

— Je n'ai rien à la Banque de France, répondit Eugène d'un ton froid.

— Alors votre argent et vos valeurs sont en depôt dans une autre caisse.

— Je n'ai de l'argent et des valeurs nulle part.

Jacques Bailleul tressaillit et un sombre éclair traversa son regard.

— Dites donc, fit-il d'une voix sourde, que signifie cette plaisanterie?

— Je ne plaisante jamais, répondit Eugène.

— Si, vous vous moquez de moi quand vous dites que vous n'avez nulle part de l'argent ou des valeurs.

— C'est pourtant la vérité.

Jacques Bailleul frappa violemment sur la table.

— Jeune homme, prenez garde! s'écria-t-il.

Et il lança à Eugène un mauvais regard.

Celui-ci répondit par un sourire de mépris.

— Vous savez bien, jeune homme, que je suis parfaitement renseigné, reprit Jacques Bailleul, en cherchant à paraître calme : lorsque le marquis de Coulange vous a mis en possession du legs de la duchesse de Chesnel-Tanguy, les quinze cent mille francs de valeurs mobilières de ce legs étaient à la Banque de France.

— C'est vrai.

— Où sont maintenant ces valeurs?

— Toujours à la Banque de France; seulement elles ne sont plus à moi.

— Hein? je ne comprends pas!

Eugène se redressa fièrement, et, une flamme dans le regard, il répondit :

— C'est pourtant bien facile à comprendre : la duchesse de Chesnel-Tanguy a fait un legs au fils du marquis de Coulange; or, le marquis de Coulange n'ayant pas de fils, le legs n'avait aucune raison d'être; il n'existe plus!

— Qu'est-ce qu'il dit là? Voyons, jeune homme, est-ce que vous êtes fou? Que signifient vos paroles?

— Que je ne possède rien, ni argent, ni terre, répondit Eugène d'une voix grave; il n'y a plus de comte de Coulange; celui qui est devant vous n'est plus qu'un inconnu, un malheureux qu'on a pris à sa mère, un enfant volé!...

Jacques Bailleul devint très pâle. D'un seul mouvement il se dressa sur ses jambes.

— Voyons, voyons, ce n'est pas sérieux, ce que vous dites! s'écria-t-il.

— Ah ! çà, mais pour qui donc me prenez-vous ? répliqua le jeune homme d'une voix éclatante ? Me supposez-vous assez infâme pour garder un nom qui ne m'appartient pas, une fortune à laquelle je n'ai aucun droit, pour devenir un voleur, en achetant le silence que vous voulez me vendre ?... Ah ! je n'ai pas tout perdu : il me reste l'honneur !...

Jacques Bailleul était stupéfié. La foudre tombant à ses pieds n'aurait pas produit sur lui un effet plus terrible.

A ce moment, les deux portes de la chambre s'ouvrirent et deux hommes masqués entrèrent, celui qui s'était montré deux fois et un autre.

Soudain, la figure de Jacques Bailleul prit une expression hideuse ; son regard avait quelque chose de féroce. Le misérable ne pouvait plus en douter, l'affaire était manquée. Une rage horrible grondait dans sa tête. Cependant il parvint à contenir sa fureur.

— Ainsi, dit-il, d'une voix sifflante, vous repoussez ma proposition ?

— Avec indignation, avec dégoût !

— Vous n'aimez donc pas mademoiselle de Valcourt ?

— Je l'aime de toutes les forces de mon âme !

— Vous savez qu'elle ne sera pas votre femme.

— Je le sais. Je ne suis plus digne d'elle, elle ne me reverra jamais !

— Jeune homme, pendant qu'il en est temps encore, réfléchissez.

— Toutes mes réflexions sont faites. Je n'ai plus rien à vous dire. Ai-je maintenant le droit de m'en aller ?

Cette fois, la fureur de Jacques Bailleul éclata comme une bombe.

— Ah ! tu veux t'en aller, avec mon secret ! hurla-t-il.

Bâtard, tu ne sortiras pas d'ici... Maintenant, c'est ta vie qu'il me faut.

Ses yeux s'étaient injectés de sang, il avait de l'écume plein la bouche, son regard était effrayant. Ce n'était plus un homme, mais une bête féroce. Il était horrible !

Il s'empara de l'arme qu'il avait posée sur la table, bondit sur le jeune homme comme un tigre sur sa proie, en poussant une sorte de rugissement, le saisit à la gorge et leva le poignard pour le lui plonger dans la poitrine.

XXIII

COMMENT FINIT LA NUIT

Eugène n'avait pas cherché à éviter son féroce adversaire. Pâle, frémissant, il était resté immobile, prêt à recevoir la mort.

Rapide comme l'éclair, l'un des hommes masqués s'était élancé sur son complice et l'avait empêché de frapper en arrêtant son bras.

Celui-ci recula, en faisant entendre un grognement qui n'avait rien d'humain.

— Il ne fallait pas l'empêcher de me tuer, dit tristement Eugène, en s'adressant à son libérateur masqué; allez, je ne tiens guère à ma vie... pour ce qu'elle vaut maintenant!...

L'homme s'approcha de son camarade masqué et lui dit quelques mots à l'oreille. Alors ce dernier fit signe à Eugène de le suivre. Tous deux sortirent de la chambre,

l'homme masqué ayant dans la main une bougie. Ils suivirent un couloir étroit au fond duquel l'inconnu ouvrit une porte. Puis, mettant le bougeoir dans la main d'Eugène, d'un geste impérieux il lui ordonna d'entrer. Le jeune homme pénétra dans la pièce ouverte devant lui. Aussitôt, la porte fut fermée et il entendit le bruit de la clef tournant dans la serrure.

— Tout n'est pas fini, se dit-il; ils m'ont enfermé ici pendant qu'ils vont délibérer sur mon sort. Puisqu'ils ne veulent pas m'assassiner, que vont donc faire de moi ces trois misérables ?

Attendons ! soupira-t-il.

Il posa le bougeoir sur un guéridon et se laissa tomber sur un siège.

Les trois hommes causaient ou plutôt se disputaient dans la chambre où la scène que nous venons de raconter s'était passée. La fureur de Jacques Bailleul n'était pas encore calmée.

Le lecteur n'a pas oublié, sans doute, que ce nom de Jacques Bailleul était celui qu'avait pris Sosthène de Perny lors de son retour en France. Est-il besoin de dire que les deux hommes masqués étaient José Basco et Armand des Grolles ? On a également deviné que la dame au domino rose n'était autre que la soi-disant baronne de Waldreck, laquelle avait déjà joué, précédemment, auprès de Maximilienne, le rôle d'une comtesse polonaise, dame de charité.

Sosthène arpentait la chambre à grands pas, frappant du pied, grognant, gesticulant. Il s'arrêtait à chaque instant pour se retourner vers ses complices et leur crier, en agitant ses bras comme un insensé :

— Je voulais le tuer ! Je voulais le tuer !

Cela dura plus de dix minutes. Enfin, il cessa de bon-

dir sur le parquet. Il se rapprocha du Portugais et lui dit d'une voix creuse :

— Voilà ! tout est perdu !

— Non, répliqua José, tout n'est pas perdu.

— Ah! si seulement vous ne m'aviez pas empêché de lui enfoncer ma lame dans la gorge.

— Mais insensé que vous êtes, vous ne comprenez rien quand la colère vous aveugle ? Si vous aviez fait cela, vous nous auriez mis dans un joli pétrin. Demain, toute la police eût été à nos trousses, et tout serait réellement perdu. C'est vous qui avez voulu faire cette tentative ; mais je connais le comte de Coulange, je craignais son insuccès. Voilà ce qu'on peut appeler une fausse manœuvre, une grande maladresse. Maintenant, il s'agit de la réparer.

— Mais il connaît le secret ! Que va-t-il faire ? dit de Perny.

— Nous verrons.

— Il y aura sûrement un éclat à l'hôtel de Coulange, et mon excellente sœur devinera que je suis à Paris.

— Eh bien, après ?

— Ainsi, vous ne voyez à cela aucun danger?

— Aucun.

— Vous êtes étonnant, José !

— D'abord, je crois que votre sœur vous chercherait longtemps avant d'aller vous dénicher sur la butte Montmartre. Ensuite le comte de Coulange n'a reconnu ni Des Grolles, ni moi. Nul ne peut deviner que don José comte de Rogas, le cousin du comte de Montgarin, connaît Sosthène de Perny. Si l'on vous cherche, tant mieux, à condition que vous resterez bien caché. Pendant ce temps je profiterai de l'effet produit par votre sottise de cette nuit pour dégager notre véhicule embourbé. Le

comte de Coulange fera un coup de sa tête, j'en suis convaincu. Que se passera-t-il? Je ne peux pas le deviner. Mais ce qui arrivera ne saurait changer en rien la situation du comte de Montgarin. Mlle de Coulange l'aime, elle l'épousera.

— Mais l'argent nous manque! s'écria Sosthène!

— Oh! il faudra bien que j'en trouve.

— Comment?

— En cherchant, répondit sourdement José. Mais, continua-t-il, il n'est pas loin de quatre heures du matin, et, avant de rentrer chez moi, je tiens à faire une seconde apparition au bal de l'Opéra. Nous n'avons plus rien à faire ici, décampons.

— Et le comte de Coulange? demanda Sosthène.

— Des Grolles sait ce qu'il a à faire, répondit José. Nous n'avons plus une minute à perdre, allons vite, partons.

Sosthène prit le manuscrit de la marquise et les autres objets qui étaient sur la table, et, l'un derrière l'autre, les trois bandits sortirent de la chambre.

Au bout d'une demi-heure d'attente qu'il avait employée à faire de douloureuses réflexions, Eugène, n'entendant plus aucun bruit, se leva et fit le tour de la pièce transformée en une prison pour la circonstance. C'était une espèce de réduit, assez malpropre, sans cheminée, n'ayant pour tous meubles qu'une chaise et le guéridon sur lequel il avait placé sa lumière. Ce cabinet n'avait que deux ouvertures : la porte et un trou carré, bouché par une vitre et donnant sur le jardin.

Eugène ne doutait pas que la porte ne fût fermée; cependant il essaya de l'ouvrir. Mais. après quelques efforts inutiles, il s'approcha de l'autre ouverture.

Il commençait à trouver qu'on abusait un peu trop de

sa patience et il ne lui plaisait point de rester plus longtemps dans sa prison.

Le trou n'était pas grand; mais à la rigueur, sauf à s'écorcher un peu la peau, un homme mince y pouvait passer. Eugène venait de penser cela, lorsqu'il s'aperçut que le trou avait un barreau de fer.

— Oh! oh! fit-il, suis-je réellement dans une prison?

Il revint près de la porte et la toucha de la main.

— Mais non, reprit-il, cette porte est mince et facile à briser.

A peine avait-il prononcé ces mots que, derrière lui, la vitre vola en éclats, et un objet tomba au milieu du cabinet en rendant un bruit métallique.

Eugène regarda. C'était une clef. Probablement la clef de la porte. Il la ramassa, la mit dans la serrure, la fit jouer et la porte s'ouvrit.

— Je comprends, murmura-t-il, la maison est abandonnée.

Il prit le bougeoir pour s'éclairer jusqu'au rez-de-chaussée, et il sortit de la maison, puis du jardin par la petite porte du boulevard, qu'il trouva entr'ouverte. Bien qu'il eût hâte de s'éloigner, il prit cependant le temps de regarder au-dessus de la porte et sur les pilastres de la grille. Il n'y avait pas de numéro.

— N'importe, se dit-il, si c'est nécessaire je saurai bien retrouver cette maison.

Il enfonça son chapeau sur sa tête, serra son pardessus contre lui et partit au pas gymnastique. Dès qu'il fut rentré dans Paris, son pas se ralentit. Il continua à marcher, allant droit devant lui, la tête baissée, absorbé dans mille pensées incohérentes, bizarres, que faisait naître le trouble de son esprit.

— Voyons, où vais-je? Que vais-je faire? se deman-

da-t-il, sortant brusquement de ses sombres pensées.

Il s'arrêta et regarda autour de lui. Il se trouvait au milieu du carré Marigny. Le long des allées, à travers les arbres, il voyait passer des silhouettes d'hommes et de femmes, probablement des personnes qui sortaient du bal de l'Opéra. Au bout de l'avenue, l'Arc-de-Triomphe, éclairé par la lune, se détachait vigoureusement sur le fond gris-clair du ciel étoilé. Le regard suivant la ligne droite indiquée par l'Obélisque, on apercevait sous ce grand arc une magnifique étoile; on aurait dit une lampe suspendue au milieu de la voûte du superbe monument.

Eugène traversa la place de la Concorde et s'arrêta de nouveau à l'entrée du pont, pour se demander une seconde fois :

— Que vais-je faire ?

Il s'assit sur le parapet du quai.

L'air du matin était froid; il gelait. Eugène, pourtant, ne sentait pas la froidure; il est vrai que tout son sang était en ébullition.

Pendant un instant il prêta l'oreille aux rumeurs sourdes et lointaines qui sortaient du centre de Paris, principalement du côté des Halles. Sous la lumière du gaz les balayeurs silencieux achevaient le nettoyage des rues.

Le bruit des camions, des haquets, des charrettes, des tapissières, répercuté par les échos, ressemblait à un formidable grondement. En même temps, Eugène entendait le clapotis de l'eau sous les arches du pont.

— Oui, murmura-t-il, répondant à une de ses pensées, j'ai bien fait de lire la lettre, d'aller au rendez-vous qui m'était donné à l'Opéra et de me laisser conduire dans la maison d'où je sors. Je voulais savoir, je sais... Ah!

je ne sais pas qui je suis ; mais je sais ce que je ne suis plus !... C'est épouvantable, horrible... Autour de moi se creusent d'effroyables abîmes ! Je me le demande encore, que vais-je faire ? Ai-je le droit de rentrer là où je suis un étranger ?... Et depuis près de vingt-deux ans je les appelle mon père, ma mère, ma sœur... depuis près de vingt-deux ans, je porte un nom qui ne m'appartient point...

Je suis le fils d'une pauvre fille séduite puis abandonnée, comme cela arrive souvent, par son séducteur, un misérable !... Quelle destinée pour la mère, quel triste sort pour l'enfant !... Au moins elle ne souffre plus, elle ; elle est devenue folle et elle est morte !... Oh ! ma pauvre mère ! Pourquoi donc lui a-t-on volé son enfant ? Pourquoi ? Parce qu'elle l'aimait et qu'elle n'a voulu ni l'abandonner ni le vendre. Voilà. Elle n'avait que son enfant pour la consoler dans son malheur et on le lui a volé ! Il fallait un enfant, un fils à la noble maison de Coulange. Mais c'est un crime monstrueux qu'on a commis ! Oh ! madame la marquise !

Ah ! malheureux ! s'écria-t-il, en se frappant la poitrine, j'accuse ma bienfaitrice, la femme que j'honore, que je vénère et respecte le plus, celle que tout à l'heure je défendais et appelais une sainte ! Non, non, je ne veux pas avoir cette pensée. Non, la bonne marquise n'est pas coupable, le mal n'a jamais flétri son âme. Où il y a la bonté et la grandeur, il ne faut pas chercher la cruauté et la bassesse. Mais quel est donc cet horrible mystère ?

Sa tête s'inclina sur sa poitrine et, pendant quelques minutes, il pleura silencieusement.

Il pensait à son brillant passé, qui n'était plus qu'un rêve, à tous ceux qu'il aimait : le marquis, la marquise,

Maximilienne, Emmeline, à madame Louise encore et aussi à la pauvre morte qui l'avait mis au monde.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas tué? reprit-il d'un ton navrant. Quel service ils m'auraient rendu!

Il se tourna du côté de l'eau et regarda les petits flots qui semblaient courir les uns après les autres.

— L'oubli est dans la mort, prononça-t-il tristement, et la mort est là, ouvrant ses bras au fond de ce gouffre. Je ferais peut-être bien d'aller lui dire :

— Prends-moi!

Il tressaillit.

— Non, murmura-t-il, le suicide est une lâcheté! Puisqu'il le faut, je souffrirai. Est-ce que ma mère n'a pas souffert, elle!...

Alors il se demanda s'il lui était permis de s'éloigner de l'hôtel de Coulange, de disparaître sans avoir revu le marquis, la marquise et Maximilienne. Certes, il ne pouvait douter de la sincère affection de ces trois personnes. Quelle inquiétude pour elles, s'il quittait Paris, la France, comme il en avait l'intention, sans les prévenir! Et puis, sous peine d'être un monstre d'ingratitude, ne devait-il pas au moins remercier le marquis de ce qu'il avait fait pour lui?

Il comprit qu'il devait rentrer à l'hôtel de Coulange.

Mais, tout à coup, il lui vint une autre pensée. Ce manuscrit, dont on lui avait fait lire seulement une page, avait-il été réellement écrit par la marquise de Coulange? Sans doute, il avait reconnu l'écriture; mais n'existait-il pas des faussaires habiles imitant parfaitement toutes les écritures? enfin les trois misérables auxquels il avait eu affaire n'étaient-ils pas capables d'avoir imaginé cette ignoble coquinerie, comptant qu'il serait aussi infâme qu'eux, et que, pour conserver le nom de Coulange et

épouser mademoiselle de Valcourt, il n'hésiterait pas à acheter leur silence cinq cent mille francs?

Eugène s'étonna que cette idée ne lui fût pas venue plus tôt.

Plus il l'examinait, la creusait, plus elle lui paraissait admissible. D'ailleurs elle lui fournissait une explication très-nette, tandis que s'il ajoutait foi à l'histoire de l'enfant volé, il se trouvait en face d'un mystère impénétrable.

Peu à peu, en consultant sa raison et en interrogeant tous ses souvenirs, il arriva à se convaincre qu'on lui avait tendu, avec une audace rare, un piège dans lequel on espérait qu'il se laisserait prendre niaisement.

Aux premières lueurs de l'aube, comme les boutiques commençaient à s'ouvrir dans les rues, Eugène rentra à l'hôtel de Coulange.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

DEUXIÈME PARTIE

L'INTRIGUE

FIN DE LA TABLE.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.


